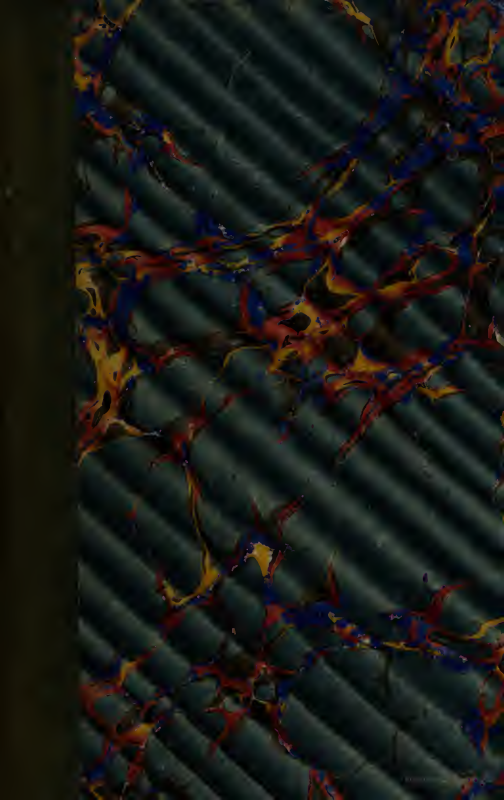
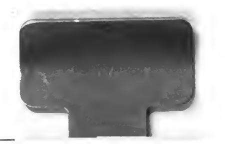




DE LA NATURE

DES

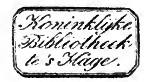
SOCIÉTÉS HUMAINES

PARIS. — TYP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

L'ABBÉ THÉOBALD MITRAUD

DE LA NATURE
DES
SOCIÉTÉS
HUMAINES

EDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE



PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

1855

AU LECTEUR.

L'homme est né pour la liberté, la paix et le bonheur, et partout il est esclave, en lutte et malheureux. Maître de la terre, qui est son royaume, il y vit plutôt en exilé qu'il n'y règne en souverain; il y arrive nu, et rien ne lui est donné qu'il ne l'ait arraché avec effort ou arrosé de ses sueurs. Son intelligence, qui le place au-dessus de tous les autres êtres animés, est une arme qui le blesse autant qu'elle le sert. Aux douleurs du présent elle ajoute les regrets, les remords du passé et les soucis de l'impénétrable avenir.

Frappé de ce spectacle étrange qui accuserait la bonté de Dieu, si accuser sa bonté n'était pas nier son existence, j'en ai cherché la cause et l'ai demandée à l'humanité elle-même. Je l'ai interrogée sur tous les points du globe, à tous les âges, à tous les degrés de civilisation et de barbarie, et à tous les âges, à tous les degrés de civilisation ou de barbarie elle m'a répondu qu'elle portait la peine d'un crime héréditaire, et que les suites de ce crime avaient

profondément altéré sa nature. Poursuivant mes recherches à la lueur de la tradition et de l'histoire écrite, j'ai vu, en effet, que l'homme, dans son orgueil, avait voulu être Dieu; que, ne pouvant être le Dieu de l'univers, il avait cherché à être le Dieu de ses semblables, et que, pour y parvenir, il avait au droit substitué la force, à la vérité l'erreur, car avec la force seule on tue, on n'asservit pas. J'ai vu l'homme en famille tuer son frère; lorsqu'il s'est multiplié et que les sociétés se sont formées, j'ai vu d'illustres scélérats, appelés héros ou conquérants, pratiquer le meurtre sur une vaste échelle et donner le nom de droit à l'horrible fait de la guerre. A côté de ces héros, j'ai vu des fourbes, appelés prêtres, aider à l'asservissement des corps par l'asservissement des intelligences (1); j'ai vu ces conquérants et ces prêtres se donner la main, partager la puissance quelquefois, et, dit le prophète Daniel (2), les bénéfices de la puissance toujours. J'ai vu une autre classe de fourbes, appelés philosophes, se réunir aux premiers, travailler de concert à obscurcir l'intelligence

(1) Sic et homines principes, non sane justi, ea quæ vana esse noverant, religionis nomine populis tanquam vera suadebant, hoc modo eos civili societati velut arctius alligantes, quo similiter subditos possiderint. (S. AUGUSTIN. *De civit. Dei*, lib. IV, cap. XXXII.)

(2) Voyez, au chap. XIV, avec quelle énergie Daniel démasque l'hypocrisie du sacerdoce de Babylone, qui a été l'origine de tous les sacerdoces païens.

en faussant les idées révélées (1), les seules idées vraies qu'il puisse y avoir dans le monde, et contribuer ainsi, par la perversion de l'esprit, à la perversion du cœur, à la domination des passions brutales, et à leur fin dernière, l'universelle servitude.

Un grand événement, que je raconterai en son lieu, était venu briser les fers du genre humain en rallumant le flambeau éteint de l'éternelle vérité ; mais la domination humaine travaille de nos jours avec plus d'audace que jamais à ramener la servitude par l'erreur, et tels sont ses succès que, pour beaucoup de bons esprits, un nouveau Bas-Empire ne paraît ni impossible ni éloigné.

Devant ce danger immense, je me suis dit : Le devoir du prêtre de Jésus-Christ, du dépositaire de la vérité, n'est-il pas de courir sus à l'erreur et de répandre la lumière qu'il a reçue? Mettre en avant son insuffisance pour se taire, n'est-ce pas un calcul de la lâcheté autant qu'un raffinement de la vanité? Le soldat qui vole à la frontière menacée se demande-t-il,

(1) Le sens large que j'attribue ici à ces deux mots : *idées révélées*, est emprunté à saint Paul, dans son épître aux Romains, chap. Ier, lorsqu'il dit : *Revelabitur enim ira Dei de cœlo super omnem impietatem et injustitiam hominum eorum qui veritatem Dei in injustitia detinent. Quia quod notum est Dei, manifestum est in illis : Deus enim illis manifestavit.* Toute idée manifestée est une idée révélée, ou, si l'on veut, une idée objectivée. Mais cette idée eût détruit la domination usurpée des hommes, ils la faussèrent avec une iniquité que flétrit saint Paul, et que je flétris avec lui.

avant de partir, s'il est un Bayard, un Turenne, un Napoléon? Non, il va au feu.

Tel est le sentiment qui, après de longues études, de longues méditations, et j'ajouterai de longues hésitations, m'a déterminé à prendre la plume. Qu'on ne cherche pas un système dans ce volume. Comme avant de construire il faut déblayer le terrain, je montre ici toute l'inanité des religions, des philosophies et des politiques de l'antiquité. Dans un second volume, j'essayerai d'édifier, et, Dieu me venant en aide, j'aurai le bonheur, sinon d'avoir contribué, au moins d'avoir aspiré à rendre au genre humain ses droits trop longtemps usurpés.

Paris, 1er juin 1854.

Stans inter mortuos ac viventes, pro populo deprecatus est, et plaga cessavit.
NUM., XVI, 48.

Quelques personnes ayant lu dans un petit écrit que je venais de publier : « *La vérité du droit* manifestée par l'or» ganisation sociale, voilà le dernier mot des révolutions, » me pressaient depuis longtemps de développer cette thèse. L'homme de notre époque, peut-être, qui a agité le plus d'idées, M. E. de Girardin, m'écrivait : « Nous sommes » trois ou quatre qui cherchons la vérité sans jamais nous » lasser, sans jamais nous décourager ; pourquoi ne di» riez-vous pas à votre pays ce que vous en savez? Ce se» rait le servir et lui être utile. » Ces encouragements réitérés, et la conviction profonde où je suis que la vérité seule peut rapprocher les esprits, régler les intérêts et conduire les hommes au repos et au bonheur de la vertu, m'ont décidé à écrire le livre que je publie aujourd'hui. Après un violent orage, chaque habitant de la ville bouleversée doit travailler à déblayer la voie publique et à réparer les ruines ; celui même qui a fait peu a rempli sa tâche, s'il a fait ce qu'il a pu.

Je sais ce que mon entreprise a de difficile et de périlleux. Oser dire ce qu'il faut entendre par la nature et l'étendue du droit, par l'obligation rigoureuse de son ap

plication à toutes les circonstances de la vie, c'est, je ne me le dissimule pas, aborder de front la question sociale dans toute son étendue, question immense et plus que jamais brûlante, sur laquelle ceux qui ne consultent que les règles timides de la prudence me conseilleraient, sans doute, de me récuser ou de me taire. Mais l'homme qui porte en lui des convictions inébranlables subordonne la prudence au besoin de les manifester.

Que m'importe la prudence? Je ne m'accorde guère sur le sens de ce mot avec ceux que j'entends raisonner autour de moi. Bien ménager ses intérêts propres et immoler tout le reste à l'égoïsme, c'est là ce qu'ils appellent prudence. Faire triompher la vérité, la mettre, pour ainsi dire, en action, l'incarner dans le cœur de chaque homme, concourir par là au bonheur de tous, même au prix de mon repos, de ma vie, voilà la seule prudence que j'honore, que j'aime, et à laquelle je m'attache, sans examiner ce que je risque à dire vrai et à être juste.

L'application rigoureuse du droit peut seule jeter les assises définitives des sociétés humaines. De même que l'arbre de la science du bien et du mal, cette question porte en elle la mort ou l'immortalité ; elle ouvre à l'avenir l'ère de la paix ou l'ère de l'antagonisme, suivant qu'elle sera résolue par l'équité ou par l'égoïsme. Le présent peut appartenir aux hommes, l'avenir des peuples dépend de leurs doctrines.

INTRODUCTION.

I

Les esprits vulgaires distinguent le Droit du Devoir; c'est un tort: le droit et le devoir sont une seule et même chose.

La perfection de l'homme ne résulte que du développement progressif de toutes ses facultés; ôtez quelque chose à cette évolution essentielle, l'homme est incomplet. La plante qui n'arrive pas à son entier développement n'atteint pas le but de sa nature; de même, si le droit ou les facultés d'un homme sont comprimés, cet homme ne donne pas à son être la perfection dont il est susceptible, il ne s'élève pas à la hauteur de sa destination, il ne vit pas de la plénitude de sa vie, les espérances et le vœu de la nature sont trompés; car le droit chez l'homme, comme le développement dans la plante, dérive essentiellement de ses éléments naturels et constitutifs. Dieu ne donne rien d'inutile; il faut que tout marche vers son but. La vertu n'est autre chose qu'une nature complète et perfectionnée (1).

Le pouvoir de la société sur l'individu ne peut jamais légitimement se mettre en contradiction avec la fonction assignée à l'homme par la volonté même de Dieu.

La cause finale de la société est d'aider l'homme à at-

(1) Est autem virtus nihil aliud quam in se perfecta et ad summum perducta natura. (Cicéron.)

teindre e but que Dieu lui a marqué. De cette obligation, qui entraîne aussi celle d'obéir aux lois impérieuses de la nature, naît la solidarité humaine. En sorte que ce n'est pas en vertu d'un contrat social, comme le veut Rousseau, ou d'un pacte juré, comme l'enseigne M. Proudhon, que les hommes sont solidaires ; leur solidarité remonte à une origine plus haute, plus uniforme et moins variable que celle de l'intérêt. L'intérêt sert de sanction à la solidarité ; il ne vient qu'après le devoir. Contrarier, en vue de l'intérêt, le perfectionnement de l'homme, c'est mettre l'athéisme en action.

J'essayerai de démontrer plus tard ce théorème social : que toutes les nations qui ont attenté au progrès humain ont altéré dans la même proportion la connaissance de Dieu. Dégradation de l'homme, affaiblissement de l'idée de Dieu, sont deux termes corrélatifs qui s'engendrent l'un l'autre fatalement. L'excès du désordre chez l'homme correspond, au point de vue des idées morales, à la négation de Dieu.

M. Proudhon a eu raison d'affirmer que l'idée de révolution ou d'*an-archie* universelle comme il l'entend, et l'idée de Dieu, sont deux idées incompatibles. L'idée de Dieu ne peut correspondre qu'à l'idée d'ordre ; le désordre et l'anarchie tendent au néant, puisqu'ils s'éloignent de Dieu, qui est la vie. Partout où est rétablie l'idée de Dieu l'humanité se relève ; la dignité humaine est donc tout à la fois la preuve et la conséquence de la vérité religieuse. En effet, dans le régime antérieur au christianisme, qu'est-ce qui l'emportait de la dégradation de l'homme ou de la fausseté des notions humaines sur la divinité ? Ouvrez la mythologie et l'histoire du prolétariat des peuples païens,

et prononcez! Ce régime, que le christianisme a eu mission d'abolir, a été vaincu, il n'a pas été détruit. Il n'a plus d'autels, mais, à l'opposé du Christ, il peut dire : « Mon royaume est de ce monde. » Le prolétariat, la misère, la dégradation d'un grand nombre ne le prouvent que trop. L'esprit du vieux culte idolâtrique, c'est l'amour exclusif de soi ; l'esprit du Christ, c'est l'amour d'autrui, amour basé sur le même principe et ayant la même règle que l'amour de soi. Eh bien ! à qui appartient le royaume? Est-ce au Christ? Est-ce à l'esprit du paganisme? Rivalité d'individus, rivalité de nations ; les siècles succèdent aux siècles, les oppresseurs aux oppresseurs : mais ce sont toujours, en résultat, les soldats d'Antoine courbant sous le fouet du maître une foule de Grecs affamés et avilis ; c'est la Pologne, c'est la Gallicie, c'est la Hongrie, c'est l'Irlande, c'est l'industrialisme avec le moderne *ergastulum :* partout et toujours l'oppression, jamais et nulle part l'amour. Le monde sait immoler, il ne sait pas se sacrifier ; il sait persécuter, il ne sait pas aimer. Non, le règne du Christ n'est pas encore de ce monde.

Le régime païen n'a disparu qu'en apparence : il conserve au fond une large part de sa vie, de son esprit, de son action ; il s'est assimilé avec une habileté profonde au régime chrétien, dont il fausse ou neutralise le mouvement quand il ne le domine pas ; il s'approprie ses allures, il emprunte son langage. On trouve l'idée païenne conservée, nourrie, toujours vivace sous le manteau du christianisme, tandis que l'idée chrétienne s'y éteint languissante, presque honteuse, et que les peuples scandalisés sont tentés souvent de ne voir qu'une fiction dans la doctrine du Christ altérée, pervertie par un impur alliage.

Et comment n'en serait-il pas ainsi, lorsque l'hypocrisie, la force, la cruauté, usurpent le nom du christianisme, et que l'exécrable Saint-Barthélemy, par exemple, devient un acte de piété; que l'ambition qui l'inspire porte le mensonge de son zèle jusque sur les marches du Vatican, et qu'elle y proclame comme une victoire sans tache ce qui ne fut qu'une horrible boucherie sans combat! Cette consécration a manqué aux massacres de la Gallicie! Il faut un intérêt (1) pour sanctifier le crime; mais, lorsque l'intérêt l'exige, on ne craint pas d'infliger à la religion le scandale d'une solidarité qu'elle repousse; l'on affecte surtout de se dire chrétien le jour où l'on se prépare à devenir cruel. Sacrilége ironie! on égorge les hommes au nom de celui qui a donné la mission et l'exemple de se sacrifier pour leur salut (2)!

Pour comprendre comment la civilisation se fausse en faisant alliance avec deux principes incompatibles, il est nécessaire d'interroger le passé, le présent, l'avenir, et de voir ce que chaque époque doit et demande à l'élément païen et à l'élément chrétien.

L'état social dans le paganisme ne fut qu'un contrat dont la clause essentielle rendait le faible *la chose* du fort. L'ère chrétienne a brisé cet inique contrat et rétabli en principe le dogme naturel de l'universelle fraternité. Mais l'orgueil humain ne devait pas se lasser : impuissant à empêcher le triomphe du dogme, il a réussi à en altérer l'application; et, bien que la loi unique de ce dogme, la

(1) Si quis non dederit in ore eorum quippiam sanctificent in eum prælium. (MICH., c. III, v. 5.)

(2) Sicut Filius hominis... venit dare animam suam redemptionem pro multis. (MATTH., c. XX, v. 28.)

charité, ait fait dans tous les siècles d'innombrables prosélytes, elle est loin encore, malgré les tentatives de saint Louis, de présider aux gouvernements et aux mœurs publiques.

Il y a dans la civilisation actuelle deux forces, deux courants opposés; l'harmonie y est impossible, et la plupart des grands problèmes sociaux y sont insolubles. Le paupérisme, l'industrialisme, la liberté du travail, la concurrence, le capital, le salariat, l'impôt, la liberté du commerce ou la protection, l'assistance, les hôpitaux, la propriété, la population, la fatalité de la misère, ont donné, et longtemps encore donneront naissance à de brillantes théories. Mais les problèmes y seront-ils résolus? Non! La contradiction est flagrante dans toutes les parties de notre économie sociale et politique.

Les païens avaient une solution : l'esclavage, le droit de mort sur les femmes, les enfants, les vieillards! Si la misère murmurait sa menace, si l'esclave soulevait ses chaînes, on ouvrait la chasse aux ilotes ou les gouffres du cirque. Sous l'empire de ce régime héroïque, les contradictions économiques ne pouvaient se produire que rarement. On sait comment, de nos jours même, on les résout au Kentucky.

Les pauvres, en Europe, invoquent le dogme de la fraternité. On n'ose pas encore franchir cette barrière : on n'ose pas non plus appliquer au dogme la seule loi qui puisse le féconder. Les disputes incessantes des philosophes prouvent que les hommes n'ont pas été jusqu'ici, sans doute, bien instruits de la vérité, puisque leur justice varie suivant les latitudes, et que leurs vertus mêmes sont esclaves des préjugés. Mais, s'il est impossible de trouver la

moindre stabilité dans leurs jugements, il ne l'est pas moins de les faire renoncer aux superfluités nuisibles et aux plaisirs coupables de la vie, afin que tous puissent jouir du nécessaire. C'est le vœu de la nature ; ce n'est pas celui des passions humaines. Nous nous éloignons si énergiquement des lois propres à notre nature, qu'il est difficile de déterminer si c'est la privation du nécessaire ou une richesse insolente et facile qui a ouvert aux individus et aux peuples le plus profond abîme. Les uns se dégradent dans la misère, les autres dans les excès. Le résultat est le même.

Un égoïsme aveugle et universel règne dans les sociétés modernes, comme pour montrer la profondeur des racines que le vieux culte idolâtrique a laissées dans le cœur humain. De là des révolutions continuelles, tantôt au nom de la liberté, tantôt au nom de l'ordre, comme si l'ordre et la liberté pouvaient exister sans amour, l'amour sans abnégation, et l'abnégation en présence d'un seul homme souffrant de la faim, du froid, de l'insalubrité de son logement, ou trouvant dans une misère inévitable une cause presque nécessaire de dépravation. Un tel ordre est le désordre. Il n'est point une faute isolée, un accident ; il est tout un système, une logique de destruction : il est nécessairement dans les entrailles de toute théorie qui ne peut pas concorder avec le système divin.

Je ne reconnais donc qu'un seul droit social, le besoin qu'ont les hommes de s'aider mutuellement pour atteindre la cause finale de leur existence.

Ainsi défini, le droit social est divin ; il est un besoin de création. La mutualité découle comme conséquence première du droit social. J'entends la mutualité appliquée au bien ; car, appliquée au mal, elle sort du droit divin :

la destruction est l'antithèse de l'autorité. On appelle auteurs ceux qui nous donnent la vie. L'autorité est donc, par essence, féconde, vivifiante. Jusqu'ici, néanmoins, elle avait été communément regardée comme le droit de domination. On disait : « L'autorité de Néron détruisant Rome. » J'aimerais autant dire : La santé conduisant au tombeau. Sanglante antithèse ! vieux ferment païen dont on n'a jamais bien dégagé l'élément chrétien, même dans les États du monde moderne ! Louis XIV disait : « L'État, c'est moi ! »

L'autorité est la cause efficiente du bien. Elle est pour celui qui est au premier rang le devoir d'être l'appui, l'auteur, en un mot, de la vie des faibles (1). Tertullien ne voyait dans l'autorité que l'idée de domination, que l'élément païen ; il n'avait qu'une notion vulgaire du pouvoir, lorsqu'il demandait si un chrétien pouvait être César et si César pouvait être chrétien. Qu'est-ce qui eût donc empêché un chrétien d'être le ministre de Dieu pour le bien ? Saint Louis fut le plus grand roi qui se soit jamais assis sur un trône, dit Hume, historien anglais et protestant. M. Proudhon confirme ce jugement. L'exemple de saint Louis prouve que le meilleur chrétien peut être aussi le meilleur César. L'idée chrétienne et l'idée païenne sont séparées, dans la vérité du droit social, par un abîme sans fond. Pourquoi ne pas distinguer leur caractère dans les notions de l'esprit humain ? Il y a entre elles la distance du néant à la vie, de l'abrutissement de l'esclavage à la plénitude de la personnalité individuelle par la liberté. La liberté ! le Christ a affirmé que lui seul pouvait nous la

(1) Dei enim minister est tibi in bonum. (PAUL. *ad Rom.*, c. XIII, v. 4.)

donner (1). L'idée chrétienne, en effet, nous affranchit également et du joug de nos passions subversives et de la domination humaine, seuls éléments de destruction. Tel est le sens de ce texte si précis de l'Évangile : « Vous savez » que les princes des nations les dominent, et que ceux » qui sont les plus grands exercent le pouvoir sur les au- » tres ; il n'en sera point ainsi parmi vous. Quiconque » voudra devenir le plus grand sera votre ministre, et » celui qui voudra être le premier sera votre serviteur (2). » D'après notre définition du droit social, cette donnée divine sur la nature du pouvoir est évidente. En effet, celui qui entreprend d'aider tous les faibles à atteindre la hauteur de leur destinée, est le serviteur de tous ; et celui, au contraire, qui abuse de la force que lui donne son rang élevé pour fouler l'homme déjà abattu, n'est ni son serviteur ni l'auteur de sa vie ; il en est le destructeur. Destructeur, auteur, destruction, autorité, sont des termes qui forment un contraste complet ; c'est le contraste de l'idée païenne et de l'idée chrétienne.

Le caractère essentiel et fondamental de la société est dans la solidarité. L'homme est-il né pour la société ? Oui. Donc, il est né solidaire. Si un de mes semblables est tombé dans la mort morale ou dans la mort matérielle sans que j'aie rien fait pour le sauver, je suis responsable devant la loi morale (3). C'est dans l'essence de la nature

(1) Non liberi eritis nisi vos Filius hominis liberaverit.

(2) Scitis quia principes gentium dominantur eorum : et qui majores sunt, potestatem exercent in eos. Non ita erit inter vos; sed quicunque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister; et qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus. (MATTH., c. XX, v. 25, 26, 27.)

(3) Dans l'antique législation de l'Égypte, « celui qui voyait un homme attaqué par des assassins et ne le sauvait pas, lorsque la chose

humaine et dans la dépendance même de l'homme qu'il faut chercher l'origine de la solidarité et le motif de nos devoirs. Tel n'a pas été le point de départ des philosophes, des législateurs et des utopistes, depuis Minos jusqu'à M. Proudhon. Au lieu d'appliquer ce qu'ils ont connu des lois éternelles de l'ordre aux besoins généraux et essentiels de l'homme, qui se révèlent les mêmes chez tous les individus, ils l'ont appliqué à une position purement factice et conventionnelle. L'esclavage était nécessaire à la société comme l'avait conçue Platon, et la justice de cette société, *rayon de la justice éternelle pourtant* (1), ne regardait pas les esclaves. Toutes les sociétés païennes, atteintes du même vice radical, ont nécessairement abouti au même résultat. En vain la conscience humaine protestait contre cet outrage à la nature; l'intérêt l'emportait sur l'équité. L'esclavage était défini : *le droit des nations contre la nature.* La vérité religieuse ne pouvait pas rectifier les erreurs sociales, puisque chaque divinité du paganisme était le symbole d'une dégradation humaine. La victoire de l'orgueil sur la vérité du droit était complète; il y avait interversion entière dans l'ordre des idées. L'homme ne venait pas de Dieu; les dieux, au contraire, étaient créés à l'image de l'homme; et l'homme, en pétrissant ses dieux, avait eu soin de leur donner, surtout, une large part de ses vices. L'idée religieuse, funeste contre-épreuve de

était en son pouvoir, était condamné à mort. » (Diod. de Sic., liv. 1, c. LXXVII.)

(1) *Lex est ratio summa,* la loi est la raison suprême. (Cic., *de Leg.*, I, 6.) Cette définition de la loi est empruntée aux Stoïciens : Chrysippe disait : « La loi est la droite raison qui pousse au bien et détourne du mal. La loi est la règle du juste et de l'injuste. » (*Apud Martianum,* Dig., L. I, tit. 3, § 2.)

l'idée humaine, était donc impuissante à retirer l'humanité de l'abîme d'abjection où elle était tombée.

On voit renaître aujourd'hui d'une manière très-sensible cette tendance au paganisme. Chaque homme se fait un Dieu à sa guise et le modelle à son image. Le vindicatif l'arme de la foudre ; et, s'il lui conserve une existence trinitaire, c'est sous le symbole d'un hideux instrument de destruction. L'orgueilleux châtie la *vile multitude*, comme Xerxès fouettait les flots de la mer quand elle ne lui était pas favorable : la foule des hommes et les grains de poussière ne sont qu'une même matière diversement modifiée. Aussi, chaque progrès de l'idée païenne fait-il faire un pas à la dégradation humaine, car le paganisme n'est autre chose que l'attribution à la créature de la force et de la puissance exclusivement essentielles au créateur. Le paganisme, c'est la souveraineté de l'homme. Lorsque l'esprit humain aura consommé cette audacieuse usurpation, on verra sortir du suprême avilissement de l'espèce je ne sais quel odieux émissaire de la souveraineté individuelle, chargé de venger tout à la fois et l'autorité de Dieu méconnue et la dignité de l'homme avilie ; ainsi l'ouragan purifie l'air en ravageant la terre. La domination est la condition intrinsèque et absolue de la souveraineté. Ce n'est jamais sans pressentir le retour à l'esclavage ou sans prévoir les plus sanglantes catastrophes que j'entends faire à l'homme l'application du dogme de la souveraineté. Robespierre essaya de le mettre en pratique ; mais, effrayé de son œuvre, il se hâta de proclamer l'Être suprême. L'idée de souveraineté absolue, appliquée à la créature, blesse la conscience autant que la raison. La plupart des hommes ne l'admettent que par respect humain, transigent avec

eux-mêmes à l'aide du sens vague et indéterminé qu'ils laissent au mot, ne voyant pas la marche de l'idée.

Cette erreur funeste, source de tous nos maux, offre deux aspects. Aux uns, il apparaît que la société s'appartient à elle-même, qu'elle peut se régir comme elle l'entend, qu'elle est à elle-même sa providence. Où irait-elle chercher la règle de sa conduite et la base de ses lois, en dehors de sa volonté, quand elle a dit : Dieu, c'est moi! Or, le caractère de la divinité, c'est la souveraineté. Voilà sans doute pourquoi *la révolution ne pactise pas avec la divinité* (1). Affaire de rivalité.

Selon les autres, l'individu réunit en lui-même tous les éléments de la souveraineté. « Dieu est la force universelle pénétrée d'intelligence qui produit, par une information infinie d'elle-même, les êtres de tous les règnes, depuis le fluide impondérable jusqu'à l'homme, et qui, dans l'homme seul, parvient à se connaître et à dire moi (2). » — Comprenez-vous une force universelle, pénétrée d'intelligence, qui produit tous les êtres et qui n'a pas le sentiment de sa propre existence avant de l'avoir rencontré dans l'homme? Mais le vrai tour de force, c'est de ne pas permettre à la révolution de pactiser avec Dieu, et de mettre Dieu et l'homme en communion si intime. A toi, Satan! je ne vois de place que pour toi dans la révolution; la révolution ne pactise pas avec Dieu; Dieu et l'homme ne se séparent pas!

Il faut convenir que, tout en se proposant le plus noble but, l'amélioration des hommes, les écrivains qui s'éloignent de l'idée chrétienne, même ceux qui passent pour

(1) Proudhon, *Idée générale de la révolution*, page 10.
(2) M. Proudhon.

les plus pénétrants et les plus profonds, renversent non-seulement les systèmes les uns des autres, mais leurs propres systèmes, parce qu'ils partent d'une idée fausse, à savoir qu'il est dévolu aux hommes de déterminer les rapports sociaux, lorsqu'il ne leur appartient que de les interpréter et de les suivre. L'expérience des siècles, l'expérience de tous les jours atteste l'impuissance où ils sont de réaliser les théories qui leur sont propres.

Qu'est-ce à dire? L'homme subira-t-il donc le droit divin? — Le droit divin étant la vérité du droit, l'homme ne le subira jamais assez! Si je n'eusse rencontré que la vérité du droit dans les constitutions des anciens peuples, si je l'avais vu adopté franchement et sans combats dans les constitutions qui datent de l'ère d'affranchissement, je n'aurais pas pris la plume, et je n'aurais eu de voix que pour chanter des hymnes. Mais je n'ai trouvé que d'aveugles préjugés contre le droit divin, seule garantie de la liberté humaine; car, où réside le droit divin, si ce n'est en Dieu? et ce droit peut-il apparaître sur la terre sous une autre forme que celle de la vérité, de la vérité morale dans nos œuvres?

L'homme, pour s'affranchir du droit divin, subira-t-il le droit de la force, de la force aveugle et brutale, qui part de la souveraineté humaine et constitue *le droit des nations contre la nature?*

Subira-t-il le droit du capital, combinaison perfide de l'égoïsme qui jette tout le poids de la matière dans l'un des plateaux de la balance?

Subira-t-il le droit de la souveraineté de la raison, avec ses contradictions et ses erreurs?

Trouvera-t-il, enfin, un principe capable de produire

l'ordre et la liberté, qui ne sont qu'une même chose? Ce principe sera-t-il la loi du travail, un contrat social, un pacte juré?

La loi du travail n'est pas un principe; elle est une conséquence, une déduction de ensemble de notre organisation naturelle.

Un contrat social! un pacte juré! Il n'y a que les choses conventionnelles par leur essence qui puissent être les objets d'un contrat ou les éléments d'un pacte. Le droit social ne peut pas résider sur une base si mobile. Est-ce par contrat que l'on a faim ou soif? Les besoins moraux comme les besoins physiques sont évidemment de création, et les droits sont la résultante des besoins de création. Que peuvent les contrats contre les appétits de la vie animale? Que peuvent-ils contre les besoins moraux, et à quel titre peuvent-ils annuler les droits qui en dérivent? Aussi, une révolution sociale n'a-t-elle jamais été la dénonciation de la rupture d'un contrat. Une révolution sociale se produit pour briser le contrat lui-même, pour en proclamer le mensonge et protester contre l'impiété d'un pouvoir qui envahit les droits de la nature et dévie des larges voies que Dieu lui a ordonné de suivre. C'est ainsi, du moins, que j'explique la chute de la civilisation païenne.

Avant l'ère du christianisme, les révolutions d'empires étaient fréquentes, les guerres atroces : *delenda Carthago.* Mais l'idée de révolution sociale eût-elle été même soupçonnée? Cette idée ne pouvait pas naître avant l'idée du dogme de la fraternité, et, en présence de ce dogme, l'ancien ordre social n'aurait pas pu subsister. Ce dogme, généralement accrédité aujourd'hui, et semblable à la colonne lumineuse que suivait le peuple hébreu dans le dé-

sert, doit éclairer ceux qui sont au premier rang, comme dit le Christ; il doit guider leurs pas dans le désert stérile des théories humaines, les affermir contre les tempêtes qui éclatent si souvent au choc des partis, et les rassurer contre la foudre qui gronde dans leur sein. L'idée de fraternité détermine la nature des pouvoirs humains, les moyens et le but des gouvernements. Il n'y a de grandeur humaine que pour l'utilité des faibles. L'éloquence de Donoso Cortès et la vigoureuse logique de M. de Maistre ne feront jamais croire à la noblesse originelle. La noblesse n'est un titre de gloire qu'autant qu'elle est le symbole d'une plus grande vertu, d'une plus pure abnégation (1)! L'usage de la force et de la puissance n'est légitimé que par les services qu'elles rendent à l'humanité.

Si cette théorie effraye l'imagination par l'immensité de la perspective nouvelle qu'elle ouvre à l'esprit, au moins n'offense-t-elle pas la conscience d'un seul honnête homme. Si quelqu'un s'indigne à la voix de celui qui réclame de la société, pour chaque homme, la satisfaction de tous les besoins de création, qu'il me maudisse, j'ai droit à sa colère, car je viens troubler le sommeil de son égoïsme. Mais que la société cesse de vouloir régler les besoins de création: ils ne peuvent être l'objet ni d'un contrat ni d'une législation, à moins que l'on ne veuille substituer le désordre à l'harmonie, le délire de l'homme à la sagesse divine (2), le néant à la majesté de l'univers.

La beauté de la société humaine ressortira, comme celle de l'univers, du cours régulier des lois qui lui sont propres.

(1) Qui voluerit inter vos primus esse erit vester servus.

(2) Videns autem turbas, misertus est eis : quia erant vexati, et jacentes sicut oves non habentes pastorem. (MATTH., c. IX, v. 36.)

Etudier ces lois, les mettre en relief, montrer que leur accomplissement est possible, nécessaire, qu'il est la condition du bonheur de tous et de chacun, tel est le programme des études dont cet ouvrage est l'objet.

II

Rudibus populis plana...
Conc. Arqui., xxi, f. v.

L'humanité et l'organisation humaine sont l'œuvre de Dieu. L'être humain le plus complet a une enfance; plus tard, une vieillesse; à tout âge, il peut avoir des infirmités. Ce triple état de faiblesse réduit l'homme à l'impossibilité de mettre en jeu l'ensemble de son organisation, qui est la vie. Dans l'enfance, il a besoin, pour vivre, d'un secours étranger. Cette nécessité d'un secours constitue le principe de la société première, de la famille.

— Par qui est dû à l'enfant le secours dont il a besoin?

— Évidemment, par les auteurs de ses jours.

— Ces secours dus à l'enfant obligent-ils la famille?

— Sans nul doute.

— Pourquoi?

— Parce que l'enfant a droit à la vie.

— Où s'arrête l'obligation de la famille?

— Là seulement où cesse le besoin de l'enfant. Dieu, par la nature de notre organisation, a marqué la nature et l'étendue de notre droit.

— Quelle est l'étendue du droit de l'enfant?

— L'étendue des besoins auxquels l'a soumis la nature.

Aussi ai-je défini le droit : *la résultante des besoins de la nature.*

Quelle est l'étendue des devoirs de la famille?

— Les devoirs de la famille sont corrélatifs aux droits de l'enfant. Les uns et les autres ont la même étendue. C'est le droit de l'enfant d'exiger la satisfaction de tous les besoins de la nature ; c'est le devoir de la famille de les satisfaire. Besoins de l'enfant, obligations de la famille, ces deux termes sont réciproques et ont la même limite ; ils commencent et finissent en même temps. Cette réciprocité d'obligations et de besoins trace rigoureusement les devoirs et les droits. Partout où il y a un besoin, il y a un droit, il y a un devoir correspondant. Cette mutualité, étendue à toute la famille humaine, établit le droit social, forme la vraie science de l'économie politique, elle constitue le seul titre incontestable de propriété.

En effet, l'obligation de satisfaire le besoin de création donne aux sociétés comme aux familles le droit d'en préparer les moyens ; elle leur donne par conséquent le droit de posséder et de transmettre ce que l'on possède, la possession étant le moyen le plus efficace de satisfaire les besoins de création.

Je sais que, par ce temps de déception et de doute, tout le monde cherche et propose, pour sauver la société qui se meurt, des mécanismes de son invention, qu'on appelle des *solutions!* Faut-il s'en plaindre? — Non! il faut au contraire voir là une impulsion providentielle. Car il est impossible qu'une discussion lente, mais continue, qui pénètre peu à peu les masses (1), n'entraîne pas enfin les peuples vers la vérité du droit, terme méconnu, mais der-

(1) Fides ex auditu.

nier terme de nos destinées sociales. Les révolutions elles-mêmes qui s'opèrent sont de suprêmes efforts du genre humain pour découvrir les vraies conditions de sa vie, pour les définir exactement et s'y soumettre.

Il en est des peuples comme des corps élastiques : violemment comprimés, ils sont sans énergie ; un peu détendus, ils commencent leurs mouvements, et continuent sans interruption leur travail jusqu'à ce qu'ils se brisent ou qu'ils occupent tout l'espace que comporte leur nature. Depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, les révolutions sociales n'ont jamais été tentées que chez les nations et par les classes dont le principe de vie avait conservé une partie de sa vigueur ; car je n'appelle pas révolution sociale le bruit que fait un trône qui s'écroule. Il y a loin de la convulsive agonie d'un peuple qui se meurt à l'impétueux élan d'une nation qui se précipite dans l'avenir.

L'antiquité païenne ne connut jamais une révolution de principes ; les deux tiers du genre humain, réduits par l'esclavage à l'état de bêtes de somme, maudissaient, mais ne raisonnaient pas leur sort (1). L'autre tiers raisonnait le sien, mais non d'après les lois de la justice. Pour conserver ce qu'il avait, il s'assimilait à tout prix ce qu'il n'avait pas, en marchant dans le sang, à travers les décombres et les solitudes que faisaient le glaive et le feu. Il y eut des partis, des projets d'agrandissement, mais point de but moral. Le système des conservateurs modernes est une idée essentiellement païenne ; leur morale ne dépasse pas la matière ; s'ils recherchent l'alliance de l'idée chrétienne, c'est comme les matelots qui, dans la tempête, in-

(1) Non sunt tàm viles quàm nulli. (Aristote.)

voquent la Madone, sauf à oublier bientôt dans l'orgie et leurs prières et leurs engagements.

Le malheur des peuples est partout venu de ce que le parti qui a eu la force et l'intelligence a toujours été une force absorbante, et s'est fait la part du lion. Les excès de la démocratie elle-même ne sont pas effacés par ceux des plus mauvais jours de l'aristocratie ou de la monarchie. Le simple citoyen de Sparte, se jouant de la vie des esclaves, ne me paraît pas moins cruel qu'Héliogabale ou Jean de Leyde. Qu'importe le nombre des victimes, quand on trouve dans les acteurs des tragédies humaines le même goût du sang? Le nombre n'est plus qu'un accident qui dépend des circonstances. C'est moins aux faits que je m'arrête qu'aux principes qui les engendrent, quoique les faits irrévocablement accomplis pour les générations qui en ont été victimes ou témoins doivent servir à instruire et à préserver les générations futures. L'avenir est moins menacé par le souvenir des monstruosités de Néron que par la contagion des détestables maximes de Malthus. Si la barbarie doit se perpétuer sous toutes les formes de gouvernement, qu'importe que nous nous entr'égorgions pour fixer la forme politique du nôtre? Qu'importe que nous vivions dans *l'état de nature*, ou plutôt de contre-nature, au milieu des bois, si nous sommes encore assez insensés et assez pervers pour nous y dévorer mutuellement? Si vous avez du goût pour la vie sauvage, pourquoi combattez-vous la barbarie?

Le gouvernement direct par le peuple pourrait être excellent, s'il était praticable. Mais un gouvernement ne peut pas être conçu sans une direction et un pouvoir. La négation de tout pouvoir ou l'*an-archie* générale cou-

perait court aux difficultés de formes, sauf à laisser peut-être quelque embarras dans le fond. Une telle théorie serait tout au plus applicable à l'un des mondes qui sortirent si nombreux et si beaux de l'ingénieuse et féconde imagination de Fontenelle. Quant à celui que nous habitons, il faut bien le prendre tel que Dieu l'a fait, mais lui laisser la liberté que son architecte lui a donnée, et le garantir de l'oppression et des excès qui ont trop longtemps marqué par la douleur toutes les phases de son existence, et fait de sa marche à travers les siècles un perpétuel Golgotha.

Je ne m'arrêterai point, pour le moment, aux diverses théories gouvernementales enfantées par l'esprit des hommes. On n'invente pas un système social. Nos théories appliquées à l'œuvre de Dieu ! Il faut, en vérité, que le genre humain ait un souffle bien puissant d'immortalité pour avoir survécu à tant d'expériences tentées sur lui depuis six mille ans. Reconnaissons donc enfin qu'il existe un droit naturel, inaliénable, imprescriptible, indestructible, éternel. Qui oserait nous en disputer la possession? La pensée humaine n'est-elle pas libre ? Et qui peut avoir le droit de mettre à son expansion une barrière infranchissable quand elle suit le cours de la loi divine? Que la matière renonce donc à résister à l'action de l'esprit. L'autorité des lois est nulle sans la vérité; le droit de l'autorité est en Dieu; le mensonge n'est pas en Dieu : donc, une autorité sans vérité est une autorité sans droit; et d'ailleurs, je l'ai déjà dit, l'autorité n'est que le pouvoir de faire le bien (1). Or, il n'y a que le bien qui ne soit point un mensonge, une négation.

Il faut, dira-t-on, que chacun sacrifie une portion de sa

(1) Minister Dei ad bonum.

liberté et de ses droits à la société. Je prends la proposition inverse, et je suis dans le vrai. Il faut que la société assure à chacun l'exercice de tous ses droits, de toute sa liberté. La garantie de la liberté pour chacun est la garantie de l'ordre pour tous. Il est impossible qu'il y ait un désordre social sans qu'il y ait pression injuste contre quelqu'un, gêne quelconque dans l'exercice de sa liberté. Si donc vous dégagez la liberté individuelle de toute pression, vous délivrez la société de tout désordre. Une société qui restreint les droits naturels enfreint la volonté divine et assume sur elle le crime et la responsabilité de toutes les altérations de la nature humaine résultant de cette infraction. Le terrible anathème *Væ mundo* n'a pas d'autre origine. J'ai tort d'appeler *anathème* une parole du Christ : le Christ ne maudissait pas, il peignait : *Væ mundo* n'est que le tableau fidèle de la société ; une collection d'hommes, en effet, comme tout individu sensible, sortie des lois de sa nature, ne peut être que dans un état violent et malheureux. Cet état de violence et de douleur, qui l'a causé? Je ne le sais pas ; le Christ le sait : l'Évangile tout entier est un sublime et pathétique plaidoyer en faveur de ceux qui semblent oubliés dans la combinaison sociale. Le Christ n'eût pas dit : *Bienheureux sont ceux qui pleurent*, si ceux qui pleurent eussent été les grands coupables de la société.

La société ne peut pas être un contrat ; nous ne naissons pas en vertu d'un contrat. Nous apportons notre constitution toute faite en naissant. J'ai toujours regardé l'idée de contrat comme le rêve d'une imagination qui n'a pas saisi le vrai principe des choses. Qui jamais a songé à donner un contrat aux plantes, aux animaux, aux fleuves, aux

flots de la mer, à tout ce qui vit, à tout ce qui croît et se développe dans la création ?

Les lois morales, plus saintes que les lois de l'ordre physique, ne peuvent pas dépendre de la mobile volonté des hommes. Que s'il est encore des esprits assez superficiels pour admettre l'idée d'un contrat, je leur dirai : Ceux qui souffrent, ceux qui ont faim, ceux qui sont sans abri, évidemment ont à se plaindre de la violation du contrat à leur égard ; car, qui aurait pu vouloir s'engager sans l'assurance qu'en portant la somme de tous ses efforts à l'association commune, il en obtiendrait au moins la satisfaction des inexorables besoins de création ?

Les besoins de création sont supérieurs aux conventions. Toute convention est nulle par cela même qu'elle leur est contraire. De ces besoins, je l'ai déjà dit, dérivent les devoirs sociaux et les droits individuels. Les devoirs et les droits, identiques dans le même sujet, sont corrélatifs dans les différents sujets liés par la nature ou par la société.

Je montrerai que les liens sociaux sont bien les liens de la nature, que, dans la société comme dans la famille, il y a un enchaînement de causes et d'effets au-dessus de toute volonté humaine.

La nature de nos rapports est déjà déterminée par notre raison d'être. Lorsque nous venons au monde, le code social nous y a précédés. Il est ancien comme la morale. La morale et le code social ne sont pas faits par les hommes. Voyez-vous ces enfants qui, dans leurs ébats, jouent au législateur ? Je trouve ce spectacle tout aussi vrai, tout aussi sérieux, et moins funeste que celui que me présentent les philosophes rédigeant leur pacte ou leur contrat social. Les besoins de création et les devoirs qui y correspondent ne

ressortent pas plus d'un contrat que notre constitution physique n'en ressort elle-même. Je sens que la nature, d'une part, a marqué en caractères ineffaçables la souveraineté de mes besoins, et que, d'une autre part, elle a tracé en traits non moins indélébiles l'étendue de mes devoirs sur l'étendue des besoins d'autrui, dans la mesure de ce que je peux; et je me demande ce que cette souveraineté du besoin laisse à la souveraineté individuelle, et ce que la souveraineté du devoir laisse à la souveraineté du pouvoir!

L'individu dépend de ses besoins; donc, il n'est pas souverain. Le pouvoir dépend de ses devoirs; donc, il n'est pas souverain; donc le Christ l'a bien défini en l'appelant le *serviteur de tous*. Il n'est pas un mot dans l'Évangile, si l'on veut y réfléchir, dans lequel on ne trouve la vérité absolue; et l'on affirme que nous ne pouvons pas nous instruire sans le secours des idées païennes! Dans les lettres, je le conçois; mais en philosophie, en morale, en politique, je ne vois pas trop ce que le paganisme peut nous apprendre. Hélas! nous ne sommes ignorants que parce que nous n'étudions pas assez la vérité qui nous a été donnée, et nous ne sommes pauvres que parce que nous ne creusons pas assez la mine d'une richesse infinie que le révélateur suprême est venu découvrir. Peut-être aussi voulons-nous rester toujours un peu païens : les idées païennes ne vont pas mal à l'état actuel de nos mœurs.

Rousseau reconnaît en partie le principe de la souveraineté morale :

« Les devoirs du père, dit-il, lui sont dictés par des sen-
» timents naturels, et d'un ton qui lui permet rarement de
» désobéir. Les chefs n'ont point de semblables règles et
» ne sont réellement tenus envers le peuple qu'à ce qu'ils

» lui ont promis de faire, et dont il est en droit d'exiger » l'exécution (1). »

Philosophe inconséquent! qu'importent aux chefs les règles qu'ils foulent aux pieds? La voix impérieuse de la nature fut-elle écoutée par les législations barbares de l'antiquité? Malgré les sentiments naturels qui dictent aux pères leurs devoirs, ne s'est-il pas trouvé des pères assez dénaturés pour envoyer leurs enfants à la mort ou à l'hôpital? Avide du plaisir brutal, l'égoïsme secoue impatiemment le joug moral du devoir. Est-ce là la voix de la nature? Ah! que je la reconnais bien mieux dans cette tendre pitié de saint Vincent de Paul, qui m'apprend que l'origine de la paternité est dans le ciel, et que du ciel elle descend dans le cœur de tout honnête homme sur la terre (2)!

« Les chefs n'ont point de semblables règles. »

— Les chefs cessent-ils donc d'être hommes? Et le poëte romain avait-il tort d'écrire : « *Je suis homme, et rien de ce qui touche l'humanité ne m'est étranger* (3)? »

Le chef est le protecteur, le père du peuple, et les anciens poëtes ne manquent jamais d'appeler les rois *pasteurs des peuples*. Pour eux, la sainte voix de la nature est plus impérieuse encore que pour le reste des hommes.

Les lois naturelles semblent se dépouiller de leur sainteté et perdre toute leur force dès que les pouvoirs se mêlent de réglementer les choses qui ne relèvent que de la conscience, dès qu'ils font les lois au lieu de se borner à les interpréter selon le caractère même de leur mission.

(1) *Économie politique*, p. 239.
(2) Crevit mecum miseratio, et de utero egressa est mecum. (Job, 31.
(3) Térence.

« Je ne dois rien à ceux à qui je n'ai rien promis (1). »
Homme sans entrailles! la misère de tes semblables n'a donc jamais parlé à ton cœur! la nature ne t'a donc jamais sollicité d'adoucir la peine du malheureux, de relever celui qui était tombé, d'arracher aux flammes celui qu'elles dévoraient!

« Je ne dois rien à celui à qui je n'ai rien promis. » Cela est évident; dès que la loi prend la place de la conscience, tu ne dois rien si la loi n'impose rien. Le citoyen de Lacédémone, père d'un enfant contrefait, ne lui devait rien. La nature ne comptait pas, et la loi, triomphe de la volonté humaine sur la volonté divine, droit des nations contre la nature (2), la loi seule parlait, et elle promettait à cet enfant... la mort!

« Je ne dois rien à ceux à qui je n'ai rien promis; » mais, en revanche, ce que j'ai promis, je le dois : Enfant, meurs donc! homme, deviens esclave! peuple, subis, en la bénissant, l'oppression de ton maître, et deviens sa proie si ce maître est un scélérat. Ainsi le veut la loi, qui est la conscience; ainsi le veut la volonté souveraine, citoyen de Genève!

La société, comme la nature, exprime ses idées par ses œuvres; l'œuvre qui fait dériver la justice de la loi exprime la supériorité de la loi; l'œuvre qui fait dériver la loi de la volonté humaine exprime la supériorité de la volonté humaine; de cette idée au dogme de la souveraineté humaine, il n'y a qu'un pas, et de la souveraineté d'un homme à la sujétion d'un autre homme ou de tout un

(1) Rousseau, *Contrat social*, p. 60.
(2) Institutio juris gentium contra naturam. (FLORENTIN.)

peuple, il n'y a que la distance d'un article de loi ou l'épaisseur de la lame d'un sabre.

La loi, expression de la volonté du souverain, est souveraine comme lui; tout lui cède, même la conscience. « Le citoyen vertueux est celui qui conforme sa volonté à » la volonté générale (1). » Aussi reconnaît-on un droit contre la nature. *Institutio juris contra naturam.*

La législation entière du paganisme atteste le fait. Cette erreur, si fatale aux destinées du genre humain, a survécu à la chute des idoles et s'est infiltrée dans les législations modernes. Les ouvrages des auteurs de l'ère chrétienne en sont imprégnés. Leur plus constante manière de raisonner est d'établir le droit par le fait, au lieu de subordonner le fait au droit. C'est ainsi que l'intérêt matériel, usurpant la place du droit, est devenu l'unique mobile de nos actions.

Plusieurs publicistes n'accordent aucun crédit à la métaphysique et à la théologie; ils ramènent tout à la science positive, comme si la science positive, sans une idée primitive, sans un prototype éternel et vivant, était autre chose qu'un épais matérialisme et une aveugle fatalité! Hobbes, Grotius, pensent qu'un individu, que des peuples entiers peuvent renoncer à leur liberté. Avec de telles doctrines, le suicide moral n'est plus un crime; et ces déplorables idées, répandues par la double voie des journaux et des ouvrages philosophiques, façonnent les mœurs générales au matérialisme et au gouvernement de la force. « Il » n'y a pas de droits antérieurs et supérieurs aux lois po» sitives. » Les païens ne raisonnaient pas autrement, et

(1) Rousseau.

Tertullien leur faisait une réponse que j'inflige à bien des chrétiens, leurs imitateurs coupables :

« En vain la vérité aura-t-elle répondu à tout par ma » bouche : vous nous opposez l'autorité de vos lois, après » lesquelles, dites-vous, il n'est plus permis d'examiner, » et que vous êtes obligés de préférer à la vérité (1). »

Avant d'en venir à de telles préférences, l'homme avait renoncé à sa personnalité, car il avait renoncé à sa nature. Il n'a donc pas fallu s'étonner d'entendre la dernière expression du culte stupide, dont des misérables, dignes de pitié autant que de mépris, saluaient le bourreau qui les envoyait aux bêtes : « *Salutant te, Cæsar, morituri!* » Rien n'est comparable à cet avilissement, si ce n'est la douleur de le constater.

Descendu à ce degré d'ignominie, le monde païen n'avait plus de séve, et c'en était fait de l'espèce humaine, lorsque, sur ce vieil arbre aux rameaux desséchés, vint se greffer l'idée chrétienne.

« A qui est-il juste d'obéir, à Dieu ou aux hommes? Monde, sois juge toi-même! » s'écrient un jour quelques pauvres pêcheurs auxquels on demandait un lâche silence. Cette simple parole est le signal de la régénération humaine; la personnalité est retrouvée. En vain la nature abrutie fait un formidable effort pour ensevelir la parole ou l'esprit; la matière ne peut tuer et ensevelir que les corps. En vain de prétendus chrétiens, en réalité des esclaves de la cupidité, tenteront dans tous les siècles de nous ramener au culte de la matière, à l'adoration de la force, au paganisme de fait; au-dessus de leurs efforts impuissants, l'idée ou la parole plane pure, radieuse, et réhabilite l'humanité

(1) Apologétique, IV.

en lui communiquant la vigueur d'une éternelle jeunesse. *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.*

III

Tempus faciendi, Domine : dissipaverunt legem tuam. (Ps. 18.)

Faire les lois, c'est faire acte de souveraineté ; les appliquer, c'est faire acte de ministre.

Les hommes font-ils les lois ?

Ce qui est bien et conforme à l'ordre est tel par la nature des choses. Ce qui est mal et contraire à l'ordre est tel par la nature des choses.

Un être est bien, il est bon quand il est dans toutes les conditions de son existence. Lorsque Moïse raconte que Dieu, après la création, *vit que tout était bien*, il ne veut pas dire autre chose, sinon que chaque être suivait les lois de son existence.

Les lois des êtres sont donc leurs conditions d'existence, et leurs conditions d'existence sont inhérentes à leur essence. Or, l'homme ne peut ni changer ni même connaître l'essence des êtres ; il ne peut donc pas être l'auteur des conditions de leur existence.

Comment serait-il législateur, puisque les conditions de l'existence des êtres seront toujours antérieures à ses préceptes, qu'il ne les aura pas faites, qu'il les aura tout au plus formulées ?

S'est-on jamais avisé d'appeler Newton le législateur de la nature, parce qu'il en a deviné et mathématiquement formulé les lois ?

Si, au contraire, l'homme prescrit des préceptes qui ne soient point dans les conditions des êtres, il en est encore moins le législateur; car ce qui est contraire à la condition des êtres n'est pas leur loi.

L'homme ne peut pas plus se donner à lui-même des lois qu'en imposer aux autres; il doit soumettre ses actes aux lois de sa conscience, qu'il ne peut ni faire ni changer; elles naissent avec lui, il les trouve toutes faites, et elles sont inflexibles, inexorables.

La loi sociale est la condition de l'existence de la société; et la société est bien, elle est bonne quand elle est dans toutes les conditions de son existence. La société fut-elle jamais dans les conditions de son existence? L'état du monde entier répond à cette question. L'esclavage se lève en accusateur contre les lois sociales du paganisme, et le paupérisme, odieux esclavage des sociétés qui se prétendent civilisées, les accuse, par des millions de voix, d'avoir menti à leur origine chrétienne. L'homme qui prend le nom de législateur, qui se met à la place de Dieu, qui usurpe les droits de la nature, a osé quelquefois définir les actes de sa souveraineté sacrilége : *la constitution du droit des nations contre la nature;* et c'est de la nature humaine qu'il est ici question!!! Constituer la société humaine contre la nature humaine, c'est la prérogative de la souveraineté de l'homme et en même temps la preuve de la sagesse avec laquelle il l'exerce!

L'état de détresse, les cris d'angoisse de tous les peuples, et, plus que tout cela, leur stupide prostration, sont des signes trop évidents que la société n'est pas dans les vraies conditions de son existence.

Les révolutions incessantes qui bouleversent le globe,

ou, ce qui est pis, l'abjection des peuples, ont-elles une autre cause que les constitutions issues de la souveraineté humaine? Après les lois anciennes, après les lois barbares, après les capitulaires, après la pragmatique sanction, après le Code civil, après trois révolutions radicales, les lois sociales restent à formuler. Nous faudra-t-il encore six mille ans de tâtonnements et d'expériences sanglantes ou oppressives pour nous faire comprendre que la loi sociale n'est pas, ne peut pas être l'œuvre des hommes?

La justice dérive de Dieu seul. Si ses lois étaient observées, si nous savions résister à l'entraînement de nos passions, nous aurions à peine besoin d'être gouvernés. Mais l'indifférence, l'ignorance, les mauvais penchants des hommes leur ont fait comprendre le besoin d'une direction soutenue par la force. Ce sentiment universel, puisé dans l'expérience, ainsi que la vraie connaissance de la nature humaine pervertie, prouve sans réplique que l'ordre ne peut sortir ni de l'*an-archie* comme l'enseigne M. Proudhon, ni du désordre comme le pratiquait M. Caussidière. Pour que la proposition de M. Proudhon fût admissible, il faudrait que chaque homme fût complet dans son intelligence et dans sa volonté.

Si une direction ou gouvernement est nécessaire, cette direction est dans la nature; elle devient une des conditions de l'existence sociale, une de ses lois par conséquent; et c'est sous ce point de vue qu'apparaît le droit divin.

Toutes les lois de notre existence individuelle ou collective ressortent de Dieu : il y aurait folie et danger à le contester. Chercher l'origine du droit dans la souveraineté de l'homme, il n'y a qu'un tyran qui ait osé, en se déi-

fiant lui-même, inventer cette doctrine, et il n'y a que des esclaves stupides et dégradés qui aient pu s'y soumettre. La conséquence logique du principe de la souveraineté humaine, c'est l'idolâtrie et l'oppression. Déifier l'homme, attribuer à son semblable les prérogatives de Dieu, c'est établir le rapport de l'esclave au maître, de l'idolâtre à l'idole.

Mais, me dira-t-on, vos déductions conduisent droit à la théocratie.

Oui, tout droit à la théocratie! Et qui aura le droit de s'en plaindre? De qui venez-vous? — De Dieu. — Pourquoi donc vous mettre sous la dépendance de l'homme?...

L'homme, dans ma théorie, relève de Dieu, mais il ne relève que de lui seul.

— La théocratie est la domination du clergé.

— La domination du clergé! c'est précisément l'inverse de ma thèse. Le sacerdoce est divinement institué pour conduire l'homme à Dieu, et non pour conduire l'homme à l'homme.

La théocratie élève l'homme à Dieu; l'idolâtrie le laisse à la créature; la domination du sacerdoce l'arrache à Dieu et au monde, elle le livre à la haine et à la méfiance. Aspirer à la domination, c'est rechercher sa propre gloire (1), au lieu de rechercher la gloire de Dieu (2); c'est se rendre soi-même le centre des affections, des intérêts, des hommages; c'est prendre la place de Dieu, c'est en détruire l'idée; je ne dis pas assez, c'est la rendre odieuse. La domination du clergé n'est pas la théocratie, elle en est le renversement. Un prêtre dominateur est un prêtre déicide. « *Mal-*

(1) Concile de Cologne.

(2) Quærentes quæ sua sunt, non quæ Jesu Christi.

heur à vous, Pharisiens, qui fermez le royaume des cieux aux hommes; qui n'entrez ni ne laissez la voie libre aux autres (1). »

— Comment! *ni ne laissez la voie libre aux autres?*

— Parce que si l'on ne rencontre que leur orgueil sur son passage, on abandonne la route, plutôt que d'être dupe de leurs ruses s'ils n'ont pas la force, victime de leur dureté s'ils sont au pouvoir, et dupe et victime tout à la fois s'ils veulent cumuler le bénéfice de vos hommages et de votre perte. « *Gardez-vous,* dit le Christ, *gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des vêtements de brebis et qui sont intérieurement des loups avides.* » L'avidité est une aspiration de l'égoïsme : c'est l'élément païen. « *Ne suivez pas ces prophètes, ils sont aveugles et conducteurs d'aveugles...* (2). *Examinez bien,* poursuit le Christ, *et méfiez-vous du ferment des Scribes et des Pharisiens* (3); » c'est-à-dire n'acceptez point l'idée qui vient de l'homme; l'idée, pour être salutaire à l'homme, doit avoir une origine divine. L'homme vit de la parole, mais de la parole *qui procède de Dieu* (4). Jésus lui-même établit en un mot le principe de l'idée religieuse ou exclusivement théocratique, et cette idée-là détruit radicalement toute domination humaine : « *Tu es heureux, Simon; ce ne sont point la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est*

(1) Væ vobis, Pharisæi, quia clauditis regnum cœlorum ante homines; vos enim non intratis, nec introeuntes sinitis intrare. (Sanct. MATTH., XXIII, v. 13.)

(2) Sinite illos; cæci sunt, et duces cæcorum : cæcus autem si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt. (S. MATTH., XV, v. 14.)

(3) Intuemini et cavete à fermento Pharisæorum et Sadducæorum. (S. MATTH., c. XVI, v. 6.)

(4) Vivit de omni verbo quod procedit de ore Dei.

dans les cieux. » Voilà la vérité nettement, complétement dégagée de tout mélange humain ; et si l'intégrité de l'abnégation humaine ne correspond pas à l'intégrité de la vérité divine, Jésus marque aussitôt l'impureté de l'élément humain : « *Loin de moi, séducteur! tu es un scandale pour moi, car ta sagesse ne vient pas de Dieu, elle vient des hommes* (1). » Je défie que, sans renoncer au Christ, on puisse nier la théocratie dans l'ordre des idées religieuses.

— Cette théorie ébranle la domination du clergé !

— J'ai déjà déclaré que je ne reconnaissais aucune domination sur l'homme que celle de Dieu ; et le jour où j'accepterais la domination humaine, de quelque côté que l'on voulût me l'imposer, ce jour-là je me croirais idolâtre, selon la parole du Christ, qui déclare que les idolâtres seuls reconnaissent la domination de leurs chefs. « *Vous savez que les chefs des nations les dominent; il n'en sera point ainsi parmi vous : celui qui voudra être au premier rang sera le serviteur de tous* (2). » Le pontife romain, chef de l'Église, se nomme lui-même le *serviteur des serviteurs*, synthèse sublime de la foi, de la charité, de la hiérarchie catholique !

Jamais, dans l'histoire du monde entier, je n'ai vu le principe de la domination humaine sortir de l'idée chrétienne. J'en ai constamment vu sortir la domination divine ; et l'Église vit si bien de la parole de Dieu, que toutes ses prières, toutes ses actions, tous ses mouvements commencent et finissent par ces mots : *Per Jesum Christum Dominum nostrum*. Dans l'Église, rien d'humain, rien qui parte d'elle. Que si elle a une volonté, elle en affirme aus-

(1) S. Matth., c. xvi, v. 23.
(2) S. Matth., xx, v. 25.

sitôt la subordination et en justifie la droiture par sa conformité à la volonté de Dieu (1). En sorte que je ne vois là que soumission, obéissance de la volonté humaine à la volonté divine, et c'est cette soumission même qui constitue l'infaillibilité de l'Église. — Église catholique, apostolique et romaine, c'est toi qui as élevé mon cœur à Dieu; c'est toi, et toi seule, qui m'as appris qu'aucune créature ne pouvait être le dernier terme de mes vœux et de mes hommages; c'est toi qui m'as appris que je n'étais chrétien que parce que je voulais l'être, que la vertu était le fruit de la liberté, aidée de la grâce, grâce que tu ne cesses de demander, dans tes prières à Dieu, pour tous les enfants des hommes; reçois, Église vénérable, mon amour; je m'attache à toi plus qu'aux biens, plus qu'à la vie; car ce n'est que ta voix sainte et maternelle qui peut me conduire dans le sein du père des mortels!

— Si ce n'est pas à l'entendement divin que l'homme doit soumettre sa volonté, à quel entendement la soumettra-t-il? A son propre entendement ou à l'entendement d'un autre homme? Mais tout homme est faillible (2). Donc, la domination humaine est impossible, car l'erreur est une négation. La souveraineté est féconde par essence; la négation est le néant. Que de ruines, à tous les âges, la négation n'a-t-elle pas entassées sur la terre!

Le corps de la doctrine divine a l'univers pour gardien (3). Les religions hérétiques ou humaines ont pour gardiens un royaume, un État, une force quelconque, qui, sous le rapport hérétique, se sépare de la grande famille

(1) Visum est enim Spiritui sancto et nobis. (*Act. Apost.*, c. xv, v. 28.)

(2) Omnis homo mendax.

(3) Credo in Ecclesiam catholicam.

humaine, de tous ceux du moins qui, dans cette grande famille, ne prennent pas la volonté d'un homme pour le centre des pensées humaines.

La domination de la pensée humaine étant impossible, et la domination, dans la conduite de la vie, n'étant que l'application de la pensée, il s'ensuit que la seconde devient, comme la première, également impossible. Tous les empires établis sur la force se sont avilis quand ils n'ont pas disparu, parce que la force, la domination humaine anéantissant la personnalité de l'homme, les rois, les souverains de ces peuples ne se sont plus trouvés, au bout d'un certain temps, que des conducteurs de troupeaux. L'homme ne peut pas vivre sous la domination de l'homme sans s'abrutir.

L'homme ne dépend que d'un maître (1), et ce maître unique, c'est Dieu (2). Or, comme Dieu est le créateur, le père de tous les hommes, comme il les aime tous également (3), il n'est pas possible qu'il y ait sous son gouvernement une victime. Sous la loi divine, l'homme ne peut être victime que de lui-même. S'il s'éloigne de la loi naturelle, il altère par cela même sa nature ; si cette altération n'est pas volontaire, si elle lui vient d'une cause étrangère, cette cause étrangère est d'origine humaine ; elle ne part pas de Dieu, elle part de la domination humaine, c'est-à-dire de l'usurpation par l'homme de la souveraineté divine. L'homme n'a reçu (4) qu'une mission, et il prend l'initiative à son profit, voilà le caractère de la domina-

(1) Unus dominus.
(2) Magister vester unus est Christus.
(3) Non est personarum acceptio apud Deum.
(4) Dedi spiritum meum. (Isa., c. 42.)

tion. Dieu distingue en ces termes la mission de la domination : « *Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu !* » Appelez, appelez toujours ! c'est là votre douce et sainte mission ; mais ne persécutez jamais. Celui qui est appelé n'aura à répondre qu'à Dieu de son adhésion ou de son refus (1). « Malheur à vous, qui faites du prosélytisme » et qui rendez vos prosélytes deux fois plus corrompus » que vous (2), » car ils ne sont point venus à Dieu dans la liberté de leur cœur.

« Vous préférez l'or au temple (3), vous levez la dîme et vous abandonnez la miséricorde et la foi (4). Vous relevez l'extérieur sans purifier l'intérieur (5). Sépulcres blanchis, qui ne brillez qu'aux yeux, vous paraissez justes, et vous êtes remplis d'hypocrisie et d'iniquités (6). »

« Malheur au pasteur qui, au lieu de paître ses brebis et de les défendre contre les bêtes féroces, les conduit avec brutalité, se couvre de leur toison, s'engraisse de leur chair et les persécute quand elles sont faibles, jusqu'à ce qu'il les ait abattues. » Puisse cette divine voix, protectrice de l'innocence opprimée, consoler les victimes que je con-

(1) Domino suo stat aut cadit. (S. PAUL. *ad Rom.*, c. XIV, v. 4.)

(2) Hypocritæ, quia circuitis mare et aridam, ut faciatis unum proselytum, et cum fuerit factus, facitis eum filium gehennæ duplò quàm vos. (S. MATTH., ch. XXIII, v. 15.)

(3) Quicumque juraverit in altari, nihil est : quicumque autem juraverit in dono, quod est super illud, debet. (*Id.*, v. 18.)

(4) Decimatis mentham, et anethum et cyminum, et reliquistis quæ graviora sunt legis, judicium et misericordiam et fidem. (*Idem*, v. 23.)

(5) Mundatis quod deforis est calicis et paropsidis : intus autem pleni estis rapinâ et immunditiâ. (*Id.*, v. 25.)

(6) Similes estis sepulcris dealbatis, quæ à foris parent hominibus speciosa, intùs verò plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitiâ. (*Id.*, v. 27.)

nais. *Elles ont demandé du pain, on leur a donné des pierres;* exténuées, on les met dehors (1); mais il est pour elles une demeure d'où la brutalité, la ruse, l'ambition, ne les banniront pas. Malheur aux prophètes qui mordent à pleines dents, tout en se disant les apôtres de la paix (2), tout en appelant sainte la guerre qu'ils font à qui ne les comble pas (3). Institués pour faire briller la lumière, ils répandent les ténèbres; chargés d'édifier, de soutenir, de réparer, de relever, de sauver, ils accablent, ils détruisent, ils désespèrent (4).

Le sacerdoce est un ministère divinement institué pour conduire l'homme à Dieu. Le pouvoir temporel, divinement institué aussi, puisqu'il ressort de l'essence même de notre organisation, œuvre de Dieu, est établi pour conduire l'homme à la perfection. Double ministère donc, et, au-dessus de ce double ministère, une idée supérieure, seule souveraine. Le ministre n'est pas le souverain, la théocratie et la domination humaine sont donc incompatibles; l'une détruit l'autre. L'histoire du genre humain montre que nos malheurs nous viennent des écarts de

(1) Cornibus vestris ventilabatis omnia infirma pecora, donec dispergerentur foras.

(2) Qui mordent dentibus et prædicant pacem. (MICH., c. III, v. 5.)

(3) Si quis non dederit in ore eorum quippiam sanctificent super eum prælium. (MICH., *idem, idem.*)

(4) Væ pastoribus Israel, qui pascebant semetipsos..... lac comedebatis..... gregem autem meum non pascebatis, quod infirmum fuit non consolidastis; et quod ægrotum est non sanastis, quod confractum est non alligastis, et quod abjectum est non redemistis, et quod perierat non quæsistis : sed cum austeritate imperabatis eis et cum potentiâ, et dispersæ sunt oves meæ eò quòd non esset pastor.... et non erat qui requireret; non erat, inquam, qui requireret. (ÉZÉCHIEL, c. XXXVI, v. 21 et suiv.)

notre volonté ou des écarts de la volonté d'autrui. Donc, la théocratie est l'unique garantie de l'humanité.

De même que dans la théorie intellectuelle j'établis l'exclusive domination de la pensée divine, de même dans la théorie pratique je montre l'exclusive domination de la volonté divine. La pensée divine est la vérité. Tout ce qui s'éloigne de la pensée divine n'est pas, ne peut pas être la vérité. La volonté divine, c'est l'amour (1); l'unique loi des hommes est donc l'amour. Loi également infaillible, car le mal ne peut jamais découler de l'amour ou de la charité. Tout ce qui s'éloigne de l'amour n'est pas, ne peut pas être une loi. Tout ce qui s'éloigne de l'amour est nuisible; le mal ne peut pas être une condition de l'existence, il en est une diminution. Admirable logique de nos livres saints! Ils proclament une seule loi : AIMER! et ils définissent le pouvoir : un ministère établi pour le bien (2), en sorte que tout pouvoir qui ne fait pas le bien n'est plus un ministère institué, il n'est qu'une force aveugle et brutale. Il n'est pas le ministre, il est le contradicteur de la volonté divine (3). C'est donc la charité qui correspond à l'institution divine. C'est saint Vincent de Paul, ce n'est pas le cardinal Dubois, qui représente le prêtre selon l'idée catholique. La pourpre dans l'Église est le titre de noblesse de la charité. Comme la noblesse dans le monde, elle ne brille d'un utile éclat qu'autant qu'elle est le symbole d'une plus pure charité, d'une plus grande vertu. *Celui qui sera le plus grand sera votre ministre* (4); car ce

(1) Deus caritas.

(2) Minister tibi in bonum.

(3) Interrogo vos licet animam salvam facere, an perdere. (S. MATTH.)

(4) S. Matth., c. XXIII, v. 11.

ne sont *que les princes idolâtres qui dominent les hommes :* le Christ signale ainsi lui-même l'élément païen dans le fait de la domination humaine. Le prêtre du Christ n'a donc pas de domination à exercer sur les hommes, il n'a que des services à leur rendre. C'est pour cela qu'il a reçu tout pouvoir, le pouvoir de sauver. Le pouvoir n'est que la possibilité pour quelqu'un de donner à un autre la plénitude de la vie. Touchante image ! *le pasteur porte sa brebis sur ses épaules ; le bon pasteur donne sa vie pour les autres.* La France oubliera-t-elle jamais le souvenir du pontife qui versa son sang pour empêcher de couler le sang des partis irrités ? Le Christ eût pu armer ses légions d'anges et exterminer les hommes (1) ; le Christ meurt pour les sauver. Donc, plus on est le disciple du Christ, plus on sait aimer ; plus on est prêtre, moins on est dominateur, plus on imite celui qui ne sut jamais achever d'éteindre une lumière presque éteinte, qui ne sut que répandre le feu de la charité et inviter ses disciples à le répandre partout (2).

A ce titre, Dieu les élève jusqu'à lui. Il les récompense magnifiquement s'ils se sacrifient pour les autres. *Celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit reçoit mon Père :* tout, tout découle du Père, tout est théocratique dans l'idée du Christ. Qui peut se méfier du prêtre qui est Christ ? *Celui qui vous reçoit me reçoit.* Qui ne bénit le prêtre ; qui ne le vénère ? qui ne vénère saint Paulin ; qui ne vénère saint Vincent de Paul ; qui ne vénère nos mar-

(1) An putas quia non possum rogare Patrem meum, et exhibebit mihi modò plus quàm duodecim legiones angelorum? (S. Matth., c. XXVI, v. 53.)

(2) Veni ignem mittere, et quid volo nisi ut accendatur ?

tyrs, fondateurs de la personnalité humaine; qui ne vénère saint Jean-Baptiste, saint Ambroise, saint Thomas de Cantorbéry, sauveurs de la liberté des peuples? qui ne vénère cette multitude d'hommes saints et libres que l'Église catholique a comptés dans tous les siècles? *Multitudo magna quam nemo dinumerare poterat.*

— Il y a des abus.

— Sans doute il y a des sépulcres blanchis et des prophètes de destruction! Mais d'où viennent-ils? D'où partent l'orgueil et l'égoïsme, de Dieu ou de l'élément païen? *Interrogo vos.* Il n'y a abus que là où il y a substitution de la volonté de l'homme à la volonté divine; que là, en un mot, où il y a domination humaine!

Concevez-vous l'abus dans la volonté de Dieu?

— Non.

— Donc, vous êtes de mon avis; donc, vous pensez, comme moi, que l'acte de justice et de raison qui dépouille l'homme de sa souveraineté d'emprunt lui restitue en même temps le véritable titre de sa grandeur, de son indépendance, de son inviolabilité.

Eh! l'homme ne sait-il pas bien qu'il n'est pas souverain? Ne sait-il pas bien qu'il ne doit ce titre qu'au délire de son orgueil et à l'imbécillité de ceux qui le lui ont laissé prendre? Les caractères de sa faiblesse sont trop sensibles pour qu'il puisse croire à une souveraineté qui s'annonce sous les haillons de la misère, sous les chaînes de l'esclavage, que l'on trouve sous les verrous d'une prison et que l'on cherche en vain dans la poussière des tombeaux.

Si l'homme était souverain, endurerait-il la douleur, languirait-il dans les langes de l'enfance, se courberait-il sous le poids de la vieillesse, se laisserait-il aveugler par

l'erreur, s'agenouillerait-il aux pieds de son semblable, et permettrait-il enfin à la mort de l'arracher à sa souveraineté? Mais, par la même raison qu'il n'a pas le droit d'imposer ses lois, il n'a à en recevoir de qui que ce soit, si ce n'est de Dieu. Il n'est pas souverain, mais il est inviolable autant et plus dans la misère que dans l'opulence, autant et plus dans la faiblesse de ses premiers jours que dans la vigueur de l'âge. Plus il est délaissé, plus l'empreinte du divin ouvrier apparaît sur son front comme un talisman protecteur. Cela est si vrai, qu'une impression de terreur indéfinissable, répandue dans toute l'humanité, retient l'homme prêt à frapper le vieillard qui s'éteint ou l'enfant qui n'a encore qu'un souffle de vie. L'aspect du malheur suffit souvent pour désarmer un ennemi et changer son courroux en pitié.

Nul homme ne peut porter atteinte à l'inviolabilité de son semblable sans être aussitôt averti de son crime par le remords. Celui-là seul peut être condamné à mort, dont l'existence est devenue un danger, et dont la disparition est une garantie nécessaire à l'inviolabilité de tous. Car le droit de veiller à sa conservation et à celle des autres est encore écrit dans nos âmes de la main de la nature.

L'homme est inviolable, donc il n'est pas souverain. Le suicide, la simple mutilation même répugnent comme l'idée d'athéisme à la conscience universelle du genre humain. Notre constitution naturelle ne nous est pas donnée seulement pour nous; elle regarde aussi le service de Dieu et des autres hommes. Le droit de l'individu sur lui-même ou sur ses semblables est de contribuer au développement, à la perfection de la nature humaine, en secondant ses lois; il n'irait pas au delà sans crime. Le pouvoir de

l'homme, limité par le crime dans l'ordre moral, est limité par la nécessité dans l'ordre physique : il ne peut pas ajouter une ligne à sa taille, il ne peut pas en retrancher une ligne. Les lois morales qui règlent son intelligence et sa volonté sont tout aussi inviolables que celles d'où dépend sa nature matérielle. En accomplissant ces lois, l'homme grandit et s'élève; en ne les accomplissant pas ou en les violant, il se dégrade et tombe. Chaque mouvement qu'il fait ou qu'il souffre contre elles est une douleur ou un crime, et, pour que sa liberté même ait un frein, il ne trouve son bonheur que dans la perfection, son intérêt que dans la vertu, la vertu que dans la soumission aux lois toutes faites de la nature. Aucun droit de domination ne reste à l'homme ni sur lui-même ni sur ses semblables. Le véritable maître de l'homme, c'est Dieu.

Si un peuple s'éloigne des lois de la nature, il est flétri par l'histoire, écho vengeur de la conscience humaine, de l'unique souverain, Dieu. Si l'univers entier s'en écarte, la conscience humaine prend encore parti pour l'éternelle loi de la morale contre les tentatives insensées de l'univers, et l'on signale les siècles d'immoralité et de barbarie.

Non! l'homme n'a aucune souveraineté, il n'a aucun droit sur la loi de l'ordre, de la justice, de la vie; car l'homme ne vit que par l'ordre, et c'est en Dieu que se trouve l'essence de l'ordre (1).

Le droit divin n'apparaît véritablement que dans l'ordre.

C'est une impiété et un attentat contre Dieu et contre l'humanité que d'invoquer le droit divin dans l'acte de l'homme qui prend possession de l'homme.

(1) Quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt. (S. PAUL. *ad Rom.*)

Rendre Dieu complice de cet attentat contre la nature, c'est commettre un blasphème pour lequel la conscience humaine n'a pas d'expression.

Tout, dans le langage des peuples, montre que la conscience humaine voit en Dieu la source de tout bien, même de celui que l'homme fait, et le principe opposé à tout mal, même à la multitude des maux qui jaillissent de notre libre arbitre dépravé. C'est en invoquant Dieu que le pauvre demande du pain; c'est en invoquant Dieu que l'opprimé cherche à désarmer son bourreau.

Les efforts de l'absolutisme et de ses séides n'ont pu égarer la conscience du genre humain sur ce point.

Quoi qu'on puisse faire, dire ou écrire, l'humanité ne verra jamais le droit divin où il n'est pas, et elle ne cessera jamais de le voir là où il est, dans l'essence des êtres et dans l'ordre qui en ressort.

L'essence des choses, c'est le type éternel des êtres, tel qu'il existe dans l'entendement divin.

L'ordre, c'est la conformité des choses à ce type éternel.

La manifestation de l'ordre dans l'entendement humain, c'est la révélation des lois ou des conditions de l'existence des êtres. Les lois, comme le type auquel notre raison doit se conformer, sont éternelles.

Toutes les perturbations sociales sont des infractions à ces lois.

Une première, une seconde révélation, une intelligence naturellement douée de force déductive et une volonté droite, doivent suffire pour nous faire connaître la science sociale et nous en faciliter l'application. Mais la volonté reste souvent dépravée en dépit de la science; et la science, dont on néglige les traditions, dont on redoute l'applica-

tion, qui est la justice et l'ordre, cette science s'efface de l'esprit des hommes, et alors ce que nous appelons l'ordre, ce n'est plus la conformité avec le type éternel, c'est la conformité avec nos intérêts, avec le type factice que s'est créé le pauvre entendement humain. Ainsi s'explique cette étrange affirmation de Pascal (1) : « Justice en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

Par cette double altération de l'intelligence et de la volonté, le sentiment de la dignité s'en va de l'âme du faible; le lien de la fraternité se brise, l'instinct même de l'humanité s'évanouit dans le cœur du fort et du puissant, et l'homme perd son inviolabilité en perdant sa sainteté. La vie n'est qu'une ombre, qu'un simple obstacle qu'on fait disparaître pour peu qu'il embarrasse. L'intérêt prend la place de la morale, et la règle des intérêts, répartis avec l'équité que nous savons, devient le contrat, le pacte des sociétés. C'est là tout ce que le génie de nos philosophes *humanitaires* a pu trouver de plus raisonnable.

Les peuples, égarés par les inintelligibles systèmes de ces docteurs, ne recueillent que le trouble et l'agitation au lieu de la paix et de la prospérité qu'on leur avait promises. Et, chose étrange! les continuelles déceptions dont ils ont été victimes ne les ont pas guéris de leur crédulité. Il suffit de se poser comme inventeur d'une doctrine bizarre pour paraître entouré d'une auréole de grandeur et

(1) L'honneur de ce mot est à Pascal, le mérite à Montaigne. *Quelle vérité, que ces montaignes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au delà?* (*Essais*, t. II, p. 344.) Montaigne lui-même l'a emprunté au célèbre philosophe d'Élis. Ce n'est point une critique que je fais ici, c'est un jalon que j'échelonne. La suite en fera voir l'utilité. Je constate que, chez nos plus grands penseurs, l'idée provient d'un *non-moi* objectivé dans le *moi*.

de supériorité aux regards de la foule des *libres penseurs.*

Pilotes et navigateurs insensés! vous vous fiez à des poupes embellies de peintures pour vous garantir de la tempête ! On enlève au navire ses antennes et ses mâts, on le prive de ses ancres, de ses voiles et de ses rames, et vous vous étonnez d'entendre les cris de détresse des passagers qu'emportent les flots impétueux !

Les lois primitives de l'humanité méconnues, comment peut-on espérer que l'antagonisme des intérêts laisse quelque stabilité à des règles artificielles et conventionnelles, sans base et sans motifs suffisants pour déterminer la libre adhésion des peuples, au milieu des contradictions et du conflit de leurs pensées ?

La vérité absolue existe; elle existe dans l'entendement divin; la justice et l'ordre en dérivent; ils ne relèvent pas, ils ne peuvent pas relever des hommes. Aussi, qu'arrive-t-il? Les peuples gémissent et s'inquiètent ; l'abus qu'ils ont fait de la liberté va (tant on réfléchit peu !) jusqu'à faire trouver douce à bien des hommes la dictature, la servitude commune. L'oubli des lois primitives, le triomphe de l'intérêt sur le droit, le relâchement des liens de l'universelle mutualité, telles sont les causes de ces malheurs et de cet effroi (1).

Des lois éternelles, du droit immuable de la mutualité originelle entre tous, découlent les vertus, le bien-être de l'humanité. Sagesse suprême, source unique de toute justice, je m'incline et je t'adore ! Le bien, le beau, le juste, l'utile, sont en toi ! Aide, je t'en conjure, l'humanité à rentrer dans l'harmonie universelle.

(1) Terra infecta est ab habitatoribus suis, quia transgressi sunt leges, mutaverunt jus, dissipaverunt fœdus sempiternum. (ISAIAS.)

Le grand dogme social, c'est la solidarité humaine dans les besoins de création ; et je le trouve à chaque mot de l'Évangile, il y est comme Dieu dans l'univers, partout ; c'est la nature elle-même qui l'a gravé dans nos âmes ; les familles qui lui obéissent offrent l'image du ciel sur la terre ; lorsqu'il inspire une armée, elle est invincible ; les peuples qui l'inscrivirent sur leur bannière furent les plus grands peuples du monde. La République romaine tout entière était insultée par un outrage fait à un citoyen romain. On cite un roi plus grand que tous les autres rois, saint Louis, dont la table était vraiment royale, puisqu'elle était la table commune et que le pauvre s'y asseyait à côté du monarque. La solidarité se mêlait à toutes les actions, à toutes les paroles, à tous les mouvements de l'âme de ce prince. Son cœur avait la même pulsation que tous les cœurs français. Il n'y avait point de rançon pour la vie du roi de France : « J'aime mieux donner ma vie, celle de ma » femme, celle de mes enfants, à Dieu, que de séparer mon » sort des Français ici céants (1). » Pas un homme ne souffrait en présence de saint Paul, que la douleur ne fût empreinte sur les traits de cet apôtre ; saint Paulin se met à la place d'un prisonnier dont le travail est nécessaire à la vie de ses enfants ; saint Vincent de Paul se charge des chaînes d'un galérien, et les chaînes du crime semblent elles-mêmes sanctifiées. L'ordre et la joie règnent dans ce séjour de l'emportement et du désespoir. Voilà la solidarité (2). La foi, par ce dogme, rétablit l'équilibre dans les rapports des hommes, dans les rapports du ciel et de la terre. C'est la

(1) Sire de Joinville ; *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, par Michaud et Poujoulat, t. I.

(2) Animam suam dat.

foi en ce dogme qui a inspiré aux individus, aux peuples, à l'humanité, leurs plus sublimes actions, et c'est en se faisant solidaire de tous les hommes, sans en excepter un seul, que Jésus, à qui on reprochait sur la terre sa bonté pour les pécheurs, meurt sur la croix. La solidarité, c'est le dogme de la rédemption humaine ; c'est le dogme de l'amour de Dieu et des hommes ; c'est le repos des intelligences ; c'est la paix de l'âme ; c'est le mouvement de l'humanité vers la vertu et le bien-être ; c'est l'affranchissement universel ; c'est la coopération de tous à l'action divine du Christ.

L'affranchissement universel ! Autour de ce centre gravitent tous les systèmes, qui se séparent en deux grandes divisions : les uns absorbent l'unité individuelle dans l'unité collective, et ils effacent la personnalité ; les autres détruisent l'unité collective par l'isolement de la personnalité, et suppriment la solidarité naturelle qu'ils tâchent de remplacer par un contrat ou par un pacte, ce qui n'est que la sanction ou le retour des abus invétérés de la force.

Dans l'état actuel des esprits, sinon en Europe, du moins en France, j'en ai l'espoir, l'absorption n'est possible ni d'un côté ni de l'autre. Le progrès de l'idée chrétienne ou de l'affranchissement universel ne permettra jamais de voir l'état normal de l'humanité dans une paix qui ne serait que le sacrifice de l'esprit à la matière, de la morale à l'intérêt. L'idée chrétienne, idée d'ordre et d'harmonie, ne permettra pas davantage le triomphe de l'*an-archie* ou celui de l'autonomie, qui serait encore le désordre.

Aussi, toute tentative d'envahissement de l'une de ces idées provoque-t-elle une résistance, une réaction. La famille, la propriété, la religion, n'ont jamais demandé si vivement, si universellement, si énergiquement à vivre que

depuis que le communisme a voulu les envahir (1) ; et, depuis que le socialisme s'est proclamé la négation de tout gouvernement, ou l'*an-archie*, ou l'autonomie individuelle, il y a eu une tendance manifeste à oublier l'importance de la personnalité et à voir le salut dans l'exercice d'un pouvoir dictatorial.

On a regardé le socialisme comme une conséquence hardie, mais rigoureuse, du communisme. On avait vu dans le communisme le tâtonnement, l'ébauche informe du socialisme, et dans le socialisme le perfectionnement d'un même système ; il n'en est rien : l'un est l'antithèse de l'autre. Le socialisme et le communisme n'ont pas un seul point qui leur soit commun, si ce n'est de détruire ce qui existe et de reconstituer la société, qui est une affirmation, chacun à l'aide d'une négation différente. Le communisme, au fond, nie la personnalité ou il l'absorbe ; le socialisme, au contraire, nie la société, dont il brise le lien naturel, sauf à se contredire et à s'organiser ensuite au moyen d'un contrat.

Si le communisme et le socialisme pouvaient vivre, ils se trouveraient au bout de leur marche dans un antagonisme complet et impitoyable, puisque l'un va au triomphe absolu, l'autre à l'extinction absolue de la personnalité.

Ce secret, mais radical antagonisme, explique la confusion et les contradictions perpétuelles qui se révèlent dans les écrits et dans les discours des utopistes, et les force à accueillir sous leur drapeau les brouillons, les ignorants, le rebut, en un mot, de tous les partis, l'effroi de leurs propres chefs.

Telle est la nécessité des théories qui, n'étant point dans la nature, n'ont aucun moyen d'action sur les âmes natu-

(1) Expavescens clamavit : invadit me. (Tob., xi, 3.)

rellement honnêtes; il leur reste les hommes passionnés et avides, et c'est assez pour grossir leurs bataillons. Ah! qu'ils sont différents du christianisme primitif, qu'ils louent pourtant, et qui se montra d'une si scrupuleuse sévérité dans le choix de ses initiés!

« Une perte réelle, disait Tertullien aux conservateurs » de son temps, une perte irréparable pour l'État, à la- » quelle personne ne fait attention, c'est celle de tant » d'hommes *vertueux*, *irréprochables*, qu'on persécute et » qu'on fait mourir; je prends à témoin vos registres, vous » qui jugez tous les jours les prisonniers, qui condamnez » tant d'hommes coupables de toutes sortes de crimes, » des assassins, des voleurs, des sacriléges, des séduc- » teurs : y en a-t-il un seul d'entre eux qui soit chrétien? » ou, parmi ceux qui vous sont déférés comme chrétiens, » s'en trouve-t-il un seul coupable d'aucun de ces crimes? » C'est donc des vôtres que regorgent les prisons, que s'en- » graissent les bêtes; c'est de leurs cris que retentissent les » mines; c'est parmi les vôtres qu'on choisit les troupeaux » de criminels destinés à servir de spectacle. Nul d'entre » eux n'est chrétien, ou il ne l'est que de nom. On dira » peut-être qu'il y a des gens parmi nous qui s'affranchis- » sent des règles de la morale; qu'on ajoute donc aussi » que nous ne les comptons plus parmi les chrétiens (1). »

Quel langage, quel contraste! mais aussi quelle différence de destinée!

Je n'entre point ici dans les détails, et je n'ai pas à caractériser, quant à présent, ces hommes sans conviction et sans bonne foi, qui posent un principe le sachant funeste, mais utile à leurs intérêts, et reculent ensuite épouvantés

(1) Tert., *Apologétique*, XLV.

des conséquences qu'il amène. Quelle n'a pas été l'ardeur des sectateurs de l'école de Voltaire à démolir tout ce que le maître avait signalé à leur haine; et quel n'est pas aujourd'hui leur effroi à la vue des ruines qu'ils avaient préparées, le verre à la main et le blasphème à la bouche!

Je ne parle point non plus de ces hypocrites pleins d'orgueil, d'astuce et d'ambition, qui n'interrogent que pour tendre un piége, ne trouvent jamais la vérité dans les paroles de l'homme vertueux et délaissé, mais la trouvent toujours dans celle de l'homme qu'élève le caprice de la fortune; l'utilité qu'ils peuvent retirer des hommes, telle est la mesure de leur foi en leurs maximes morales. Leur rôle au sein du christianisme ferait croire que les chefs de la synagogue et les Pharisiens se sont succédé sans interruption jusqu'à nos jours.

L'opposition des intérêts, les préjugés, l'orgueil, les puériles terreurs, le gain que l'on demande à la piété, les honneurs que l'on cherche dans l'humilité, l'élévation que l'on demande à une abnégation qui n'a rien de dur pour soi, mais qui fait des victimes de tous ceux que l'on n'aime pas; toutes ces vertus, si âpres à la curée, ont concouru à fausser les idées, à détruire les principes, à ébranler les convictions, à produire cette confusion générale dont nous sommes témoins, et à laquelle on oppose tous les remèdes, le remède efficace excepté, je veux dire le courage de l'indépendance, la vérité, en un mot, dans la vertu.

Les uns veulent que l'on enchaîne les masses par l'ignorance. L'ignorance, à leurs yeux, est l'appui le plus sûr de la vérité, le fondement unique de la vertu; et, dans ce but, ils faussent la logique dans l'action gouvernementale, en attendant, sans doute, de pouvoir fausser les lois de l'a-

rithmétique pour compter plus juste. Comment, en effet, trouver sans cela la part du lion?

Quelques-uns proclament que l'action gouvernementale est contre nature, ils en décrètent la négation, ou ils rêvent des formes chimériques de gouvernement.

Toutes ces antithèses passent dans les masses à l'état d'idées confuses; ce qui fait que les passions, qui ont toujours un but précis, peuvent bien avoir une bannière, mais les doctrines n'en ont plus. C'est la déroute universelle des penseurs. Après la négation des doctrines, il ne reste que l'appel à la force; c'est la guerre perpétuelle, ou le temps marqué pour le règne du despotisme. Aujourd'hui, Marc-Aurèle ou Titus; demain, Tibère, Néron ou Caligula.

La guerre est le paroxysme du désordre. L'épée d'un protecteur n'offre un refuge qu'aux lâches; le salut n'est que dans l'ordre, c'est-à-dire dans la vérité du droit. Que ce mot n'effraye pas les âmes religieuses : le catholicisme est la logique révélée, LOGOS, *Verbum caro*; Dieu ne triomphe que par la vérité, c'est-à-dire par la logique. Si les âmes mondaines s'en effrayent, leur trouble ressemblera à celui d'Hérode, que partagea la ville entière de Jérusalem; cela ne nous empêchera pas de passer outre.

Le catholicisme, c'est l'affirmation universelle; il n'est pas une vérité morale, et, par suite, il n'est pas une loi sociale qu'il ne contienne. Son nom est symbolique; il exprime l'universalité des vérités nécessaires à la sainteté de l'individu et au bonheur des associations humaines. Hors de la théorie catholique il n'y a que négation. C'est là le sens élevé de cet axiome : *Hors de l'Église, point de salut;* car la négation, c'est la mort. S'il est quelque théorie, s'il est quelque doctrine qui contienne une vérité, qu'on y fasse bien

attention, cette théorie, cette doctrine, en ce point, seront d'accord avec le catholicisme. Affirmation ou évanouissement, mensonge ou vérité : *Qui non colligit mecum, dispergit.*

Mais cette vaste synthèse, qui peut l'embrasser dans toute son étendue? C'est ici que se fait sentir le besoin de l'étude analytique. La mine est féconde ; est-elle suffisamment explorée? Le nombre des ouvriers est-il proportionné à l'abondance de la moisson?

L'on pourrait me reprocher la témérité de mes études si je me présentais autrement qu'en pauvre glaneur, venant ramasser dans le champ si fertile de la religion quelques épis pour les battre et en présenter le grain à mes frères ; car, de même qu'au temps des Juges, je sens qu'il s'est fait une grande famine autour de moi (1). Je m'attache à l'Église comme Ruth à Noémi (2), sans la vouloir quitter. Comme Ruth, je prie Dieu de me traiter dans toute sa rigueur si jamais je me sépare d'elle (3). Encore une fois, ce n'est qu'en en demandant pardon que je viens recueillir quelques épis derrière les moissonneurs (4). Je resterai dans le champ depuis le matin jusqu'au soir de ma vie (5). Je n'irai point dans un autre champ! Je ne bougerai point de ce lieu. Puissé-je, comme Ruth, y trouver le père de la grande famille! Puisse-t-il m'y témoigner quelque bonté!

(1) In diebus unius judicis quando judices præerant, facta est fames in terra. (RUTH, c. I, v. 1.)

(2) Elevata igitur voce, rursum flere cœperunt : Orpha osculata est socrum, ac reversa est : Ruth adhæsit socrui suæ. (RUTH, c. I, v. 1.)

(3) Hæc mihi faciat Dominus, et hæc addat, si non sola mors me et te separaverit. (RUTH, c. I, v. 17.)

(4) Abiit itaque et colligebat spicas post terga metentium. (RUTH, c. II, v. 3.)

(5) Et de mane usque nunc stat in agro, et ne ad momentum quidem domum reversa est. (RUTH, c. II, v. 7.)

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ORIGINE DE NOS ERREURS ET DE NOS MAUX.

Tenebræ et palpatio in æternum, donec effundatur spiritus de excelso.
ISA., XXXIV, 14.

L'homme, dont la nature est double, ne vit pas seulement de pain, mais de la parole de Dieu. Pourquoi de la parole de Dieu et non de sa propre intelligence? Parce que la vérité ne procède pas de l'intelligence humaine, mais de Dieu seul. L'homme, en arrivant au monde, trouve tout, s'assimile tout, mais ne crée rien. Il s'assimile la vérité, comme avec du blé il fait du pain; mais il ne crée pas plus la vérité qu'il n'a créé le blé. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, tout a préexisté à l'homme. Ce principe admis, que l'homme intellectuel vit de la parole de Dieu, comme l'homme matériel vit de pain, le catholicisme, qui est l'universalité des vérités morales, triomphe; ce principe nié, le paganisme, ou l'erreur sous ses diverses formes, usurpe l'empire du monde. Dans la parole de Dieu ou la vérité, l'humanité trouve la vie, le bonheur; dans la parole de l'homme ou l'erreur, elle ne trouve que la négation, l'antagonisme, la mort.

Le pain entretient la vie corporelle; la parole de Dieu est l'élément de la vie morale. Le pain et la parole sont deux choses externes pour nous. Nous demandons nos moyens d'existence à des êtres externes, d'où il suit que l'homme est *objectif;* j'appelle objectif l'être qui dépend d'un objet externe. L'homme serait *subjectif* s'il trouvait en lui-même son appui et ses moyens d'existence. Dieu

seul est subjectif, car Dieu seul possède en lui tous ses moyens d'existence; Dieu seul est le sujet de tous les êtres et de tout ce qui est intelligible. Il est l'affirmation universelle et substantielle, il est l'être infini. Dieu est l'affirmation universelle, car il est évident qu'il n'est pas une seule vérité émanant d'une autre source que de lui. Il est l'affirmation substantielle, il n'y a pas de phénomène sans substance. Mais si la vérité existe par elle-même, si elle est éternelle, substantielle comme Dieu, alors Dieu et vérité sont deux idées qui se confondent; Dieu est la vérité, la vie, c'est-à-dire l'affirmation universelle et substantielle. La vérité éternelle ne peut pas procéder d'un être qui a eu un commencement, car la vérité est une affirmation, et il n'y a pas d'affirmation qui ne soit la vérité. Or, se peut-il qu'il n'y ait pas une affirmation qui ne soit la vérité, sans que la vérité soit infinie, et si la vérité est infinie, peut-elle procéder d'un être fini? Donc la vérité procède d'un être unique, éternel, infini; il est impossible qu'il en soit autrement; donc, la vérité donnée, il est impossible de contester l'existence de Dieu.

L'évidence des faits relatifs à l'homme et l'idée précise que le christianisme nous donne de Dieu impriment à cette considération quelque valeur; je ne la propose pas néanmoins comme une démonstration définitive, je la présente comme une justification préparatoire de l'hypothèse dont j'ai besoin pour entrer en matière et pour être compris; toute ma théorie roule sur l'objectivité de l'homme. On a dû le pressentir dès le moment où j'ai nié la souveraineté humaine.

Mais peut-on aujourd'hui en France pressentir quelque chose, lorsque les ouvrages offerts à notre intelligence pour

l'éclairer et la diriger ne sont qu'un amas fait au hasard d'affirmations contradictoires? Je n'en citerai qu'un exemple entre mille : je lis dans un philosophe, qui occupe un rang distingué parmi les écrivains de notre siècle (1), ces deux phrases séparées par une courte distance l'une de l'autre : « *L'homme ne vit pas seulement de pain; le maître l'a dit: il vit de la parole qui procède de Dieu* (2). » — « *La souveraineté nationale répond à la souveraineté de la raison en philosophie* (3). » En voyant l'accouplement de ces deux affirmations, on se rappelle involontairement le mot de Cicéron : *Deux aruspices peuvent-ils se regarder sans rire?* Que font ici ces deux idées en présence l'une de l'autre? Comment la raison est-elle souveraine, si elle reçoit ses lois d'un être externe? Choisissez donc l'un ou l'autre; mais n'amalgamez pas des idées incompatibles; au lieu d'éclaircir l'affirmation de la souveraineté de la raison, vous portez le trouble et la confusion dans la raison elle-même. L'idée d'objectivité répugne à l'idée de souveraineté : on n'est pas maître quand on dépend d'un objet externe.

La vérité n'émane pas primitivement de l'homme. Cette proposition est évidente : la vérité est éternelle, l'homme ne vient que dans le temps. Dans l'homme comme en Dieu, la parole procède, elle ne précède pas. *Il est nécessaire que l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée*, a dit M. de Bonald (4). Réflexion profonde, car elle est vraie. Mais on ne peut pas la faire servir de base à une théorie

(1) Cousin, *Discours politiques*, introduction.
(2) *Idem*, p. 4.
(3) *Id.*, p. 21.
(4) *Principes de la société*, p. 38.

dont elle est la contradiction. Si l'homme pense sa parole, il pense avant de parler! et M. de Bonald ne peut plus nous dire que *la parole transmise par la société des êtres intelligents est nécessaire pour donner à notre esprit la faculté de lire sa pensée* (1). Il n'est qu'une parole qui précède toute intelligence humaine, et ce n'est pas la parole articulée par des organes matériels; c'est la parole qui crée : *Dixit et facta sunt*; c'est le *Logos*, le Verbe divin qui éclaire tout homme venant au monde, et qui distingue notre nature en la rendant, par le don de la pensée, supérieure à celle de tous les autres êtres visibles. L'homme a un sentiment moral antérieur à tous les enseignements de la société. La fille sauvage de Sogny, dont on a si souvent invoqué l'exemple, fut troublée quand elle eut frappé sa compagne, comme Caïn et Lamech quand ils eurent tué leur frère. Cette lumière intérieure, origine de la pensée et du sentiment de notre dignité propre, ne s'affaiblit que trop dans le cœur des hommes! N'éteignez pas la lumière qui est en vous, dit saint Paul. Plus tard, elle se mêle aux splendeurs de la révélation extérieure; elle se perd aussi dans les brutales passions de l'égoïsme ou dans les erreurs d'un enseignement criminel. Telle la lumière des étoiles disparaît dans l'éclat du soleil ou dans l'épaisseur des ténèbres (2).

La raison humaine naquit le jour où naquit la lumière pour elle. Saint Paul affirme que la vérité est gravée dans le cœur des hommes, et Jean-Jacques Rousseau lui-même dit : « Ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui

(1) *Recherches philosophiques*, p. 406.

(2) Voir l'excellent ouvrage intitulé : *De la valeur de la raison humaine*, par le P. Chastel, p. 75 *et passim*.

» fait pas dire par un autre; il le lui dit lui-même et l'é-
» crit au fond de son cœur... » On a vu toutefois bien des hommes, bien des peuples, le genre humain tout entier, effacer de leurs cœurs les préceptes écrits de la main de Dieu. Rousseau a donc tort d'insinuer que la révélation extérieure est tout à fait inutile.

J'interroge l'autorité de Rousseau seulement dans ce qu'elle a de conforme à celle de saint Paul. Mon but est de montrer que je n'accepte pas les odieux excès d'un traditionalisme, qui fait table rase de l'âme humaine, si active et si capable d'initiative par elle-même. Mais je n'accepte pas non plus les ridicules excès d'un rationalisme qui métamorphose les hommes en autant de dieux. La vérité est gravée dans l'âme, dit saint Paul; le précepte est écrit dans le cœur, dit Jean-Jacques Rousseau : action intérieure d'une cause externe qui nous rend aptes à recevoir le bienfait de la révélation extérieure. Je sens que je ne suis pas Dieu, mais je ne veux rien perdre des dons ineffables de Dieu! Pourquoi diminuerais-je la valeur de la raison humaine? Ne suis-je pas homme? Ah! j'ai senti mon âme tressaillir et glorifier son Créateur, à ces catholiques accents d'un envoyé du saint-siége; il me disait, en parlant des systèmes de la philosophie actuelle : « Ne déprimez pas la
» raison plus qu'il ne faut; évitez toute exagération; dé-
» fendez la vérité, mais, en la défendant, ne blessez pas les
» hommes; car nous devons aspirer à nous réunir tous
» dans l'unité d'une même foi, d'une même doctrine, d'une
» même charité. » Nobles paroles que j'ai recueillies avec respect, avec amour, et que je livre avec bonheur à la méditation de mes lecteurs.

L'être qui éprouve une joie si pure et si indépendante

des sens n'est pas exclusivement un animal. Ce sentiment intime est trop près de sa nature pour qu'on puisse le séparer de son essence. Appeler l'homme une *table rase*, n'importe à quelle époque de sa vie, c'est renouveler le langage du paganisme. Dieu a répandu assez de matière dans l'univers pour que sa toute-puissante bonté se soit complu à former un être plus grand et plus privilégié. L'esprit, comme le corps, a ses éléments constitutifs et distincts; il naît avec une double force : la force répulsive et la force attractive. Le jeu fatal de cette double force constitue le plaisir ou la douleur; il donne le sentiment du bien et du mal, et voici la conscience déjà révélée. Elle n'est pas externe à l'homme : elle est bien sa propre essence. Mais l'homme ne sait pas, et pour qu'il sache il faut qu'il soit éclairé, qu'il voie la vérité externe. Sa conscience vit et meurt avec cette lumière; mais la vérité ne passe pas comme la conscience humaine : elle vit en elle-même.

L'homme ne sait réellement que quand il compare, quand il saisit les rapports des choses, c'est-à-dire quand il généralise; et cette faculté de généraliser le distingue à jamais de tout ce qui n'est que matière. La faculté de parler est corrélative à la faculté de généraliser; elle n'appartient qu'à l'homme aussi, et par la même raison. Quand M. de Bonald a dit : *Il est nécessaire que l'homme pense sa parole*, il n'a pas dit assez; il n'a fait qu'un premier pas dans la vérité. Et, certes, il y a du mérite dans ce premier pas. M. J. Morand a porté l'investigation plus loin. *L'analogie des signes et des termes du langage nous sert à nous rappeler plusieurs idées au moyen d'une seule* (1), dit-il. Il n'est pas un mot, en effet, qui ne soit l'expression d'une force répul-

(1) *Essai sur la philosophie naturelle*, page 181.

sive ou attractive, c'est-à-dire qui n'indique un rapport. La parole est donc spontanée dans l'homme ; mais l'homme ne peut articuler la parole que lorsqu'il est parvenu à généraliser, ou, ce qui est la même chose, à saisir les rapports des êtres. Cette réflexion s'applique au langage des signes : le geste d'un homme sauvage ou idiot est simple ; il n'est qu'un trait, comme l'émission de la voix d'un muet. Si vous donniez un instrument à vent à un idiot ou à un muet, il n'en ferait sortir qu'un son vague ; il ne saurait pas articuler, pour ainsi dire, les sons, parce qu'il n'aurait pas la notion des rapports. L'harmonie est-elle autre chose qu'un rapport? Éclairez ce sauvage, illuminez cet idiot, il articule aussitôt son langage, de même que le muet articule ses gestes pour leur faire rendre toute sa pensée, dès qu'il a la science des rapports. Le langage parlé est naturel comme le langage d'action, comme l'exercice de la marche. « Le premier langage de » l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique » et le seul dont il eût besoin avant qu'il fallût persuader » des hommes assemblés, est le cri de la nature. Comme » ce cri n'était arraché que par une sorte d'instinct dans » les occasions pressantes, pour implorer du secours dans » les grands dangers, ou du soulagement dans les maux » violents, il n'était pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie. Quand les idées des hommes commen- » cèrent à s'étendre et à se multiplier, et qu'il s'établit entre » eux une communication plus étroite, ils cherchèrent des » signes plus nombreux et un langage plus étendu : ils multiplièrent les inflexions de la voix, et y joignirent les gestes (1). » La corrélation entre l'idée de rapports et l'ar-

(1) Rousseau, *Politique*, t. I, p. 87 et 88, *édit.* in-12.

ticulation du langage est ici on ne peut plus clairement indiquée. C'est en société que se forme le langage. « La » parole paraît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage » de la parole (1). » Mais c'est aussi en société que se forment les notions de rapports; et comme l'homme n'est raisonnable qu'autant qu'il a la science des rapports, cela prouve que l'homme est objectif, et que l'homme n'est raisonnable qu'autant qu'il est sociable. Cela ne prouve nullement que l'homme n'est pas né pour la société, comme le concluait J.-J. Rousseau. Il aurait tout aussi bien fait de conclure que l'homme n'est pas né pour être raisonnable : paradoxe que sembla favoriser l'Académie de Dijon en couronnant son auteur. Nouvelle preuve, soit dit en passant, de l'influence qu'exercent les savants constitués sur la morale, et conséquemment sur les destinées des peuples.

La raison est la science des rapports; le langage est l'expression de cette science; la parole est donc naturelle à l'homme au même titre que la raison. Mais si la parole est naturelle, comment est-il nécessaire d'apprendre à parler? Je vous résoudrai cette difficulté par la solution de celle-ci : Si la raison est naturelle, comment est-il nécessaire d'apprendre à raisonner? car celui qui n'a rien appris, que sait-il? *Qui non fuerit tentatus, quid scit?*

Lorsque l'homme avait une vue intérieure complète, il dut parler naturellement, comme il voyait naturellement. Son langage était une harmonie naturelle, harmonie avec la pensée humaine, harmonie avec l'objet de la pensée. La parole le peignait pour ainsi dire; elle était une peinture phonique : *La poésie est une peinture*, a dit Horace. Poésie!

(1) Rousseau, *Politique*, t. I, p. 89.

vrai, unique langage, divine harmonie, parole primitive. *Et le nom qu'Adam donna aux animaux était leur véritable nom,* dit la Bible, avec une profondeur qui me ravit et me consterne d'admiration. La parole de l'homme, parfaite créature de Dieu, était une harmonie, une vraie peinture qui montrait à l'esprit l'objet exprimé. *Il peint par le son même,* dit M. de Latouche (1). Dans certains mots des langues primitives, on retrouve encore des traces de cette harmonie imitative qui rend, pour ainsi dire, aux yeux de l'esprit la nature des objets. Le radical de presque toutes les langues primitives exprime l'état ou l'action du sujet parlant. C'est ce qui leur donne une si grande fécondité, ce qui les rend et si utiles et si imagées. Elles sont d'une application universelle à tous les objets des connaissances humaines; elles portent l'empreinte de la clairvoyance primitive de l'humanité. Si l'homme, aujourd'hui, parle si mal, ou s'il ne parvient que par des efforts permanents à bien parler nos langues si imparfaites, c'est qu'il n'est plus dans son état parfait de clairvoyance. Sa nature altérée n'a plus le même rapport, la même harmonie avec cette lumière divine qui lui faisait voir toutes choses si clairement, si sûrement, et qui les lui faisait peindre comme il les voyait.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

a dit l'Horace français. « L'homme primitif, génie et poëte » parfait, dirigeait son attention sans peine, et ses connais- » sances naissaient naturellement et clairement, et, en in- » fluant sur l'organisation, elles faisaient sentir leurs » expressions naturelles et parfaites, » a dit M. Rambosson, jeune savant du plus grand avenir. Plus nous creu-

(1) *Philosophie des langues et introduction par l'hébreu,* p. 7.

sons profondément dans les entrailles de l'humanité, plus nous découvrons de grandeur dans l'homme. Mais plus nous contemplons, ravis, sa grandeur, plus aussi nous sommes frappés d'étonnement et de douleur en voyant des ruines, en voyant des pans de muraille abattus de ce monument magnifique élevé sur le globe terrestre par la main puissante du Créateur. La foudre a atteint l'image même de Dieu! et son empreinte est indélébile sur notre front!

Dans son état de pureté primitive, l'homme, on le conçoit, était environné des rayons du soleil incréé, inondé du torrent des lumières divines. L'homme, dans le délire de son enivrement, s'éloigne de Dieu; il brise lui-même le lien qui l'attache à son créateur. Privé de ses communications intimes avec le Verbe, privé en partie de ses lumières, l'homme ne voit plus aussi clairement les vérités à la connaissance desquelles Dieu l'avait destiné. L'ignorance est donc la peine fatale de son éloignement de la source des lumières. L'homme est devenu ignorant, mais il n'est pas devenu inintelligent. Voyez! à la moindre lueur de lumière comme il comprend; et, quand il a compris, voyez les prodiges qu'il opère! Homme! ô fils d'Adam, je t'en supplie avec amour, ne te laisse pas une seconde fois enivrer par l'orgueil. Privé de la plus grande partie de la lumière dont le Verbe divin t'illuminait intérieurement, tu sens le besoin que tu as de la lumière externe, tu la cherches avec des efforts inouïs; et ton intelligence, comme ton corps, ne vit que de son travail : *in laboribus comedes.*

Tout te prouve ton objectivité, et conséquemment ta dépendance : les récits bibliques, l'histoire tout entière du genre humain, les lettres, les arts, la tradition, toutes les

sciences ; es sciences elles-mêmes ne sont qu'une objectivité pour toi ; elles ne sont que l'histoire des faits permanents (1). La géologie n'est que l'histoire ou la description de la terre ; la physique n'est que l'histoire ou la description du globe ; la chimie n'est que l'histoire des éléments qui le constituent ; l'astronomie n'est que l'histoire des corps célestes ; les mathématiques ne sont que l'histoire des grandeurs ; la physiologie n'est que l'histoire de l'organisme vivant ; la métaphysique n'est que l'histoire des vérités éternelles et indépendantes de la matière ; la psychologie n'est que l'histoire des faits qui se passent au dedans de toi-même : toutes les sciences donc, la vue intérieure qu'éclaire le flambeau divin, la voix de ta conscience, tout coïncide vers le même but et nous montre la vie de l'homme comme un fait arrivé dans le temps, mais comme un fait indestructible et magnifique. L'avenir s'ouvre radieux à nos regards ; nos aspirations ne sont plus enchaînées à la matière ; nous sentons en nous la puissance de la vérité ; nous la voyons autour de nous. Nous ne sommes que d'hier ; nous sommes le plus obscur des soldats de la plus sainte des causes ; mais le mot inscrit sur notre bannière s'est trouvé gravé au fond des cœurs de tous les hommes généreux : *Affranchissement universel par le triomphe du vrai dans les rapports sociaux :* et le souffle de leur poitrine a dissipé la poussière des écoles de l'égoïsme et du pharisaïsme.

(1) On ne voit dans l'histoire que le récit d'un fait, que le témoignage rendu à un fait ; et on voit dans la science surtout l'enchaînement des rapports des êtres, les déductions tirées des vérités premières. Mais ces déductions, ces rapports n'existent-ils pas dans l'essence des êtres ; et leur exposition par conséquent est-elle autre chose qu'une description de ce qui est, qu'un témoignage rendu au fait de l'existence du vrai ?

J'ai entendu le frémissement étouffé des sensualistes et des Pharisiens!

L'éclectisme, cette chaîne de boue qui les unissait, a été brisé. Sa chute se cache dans le silence; je le dis bien haut, parce que dans Paris, cette ville de l'audace et de l'énergie, cette capitale de la générosité humaine, j'ai vu la phalange serrée des hommes de l'avenir; et j'ai vu, nouveau labarum sacré, planer sur nos têtes les âmes des grands citoyens, séparés de nous par la tombe; ils vivent immortels au milieu de nous, leur vie est notre vie; les barrières qui divisent les générations disparaissent; les limites qui fractionnent les peuples s'effacent; l'univers entier, voilà notre république! Il n'y a plus d'accès que pour les doctrines généreuses. On est las de subir le joug de doctrines étroites, bizarres, sans nom, et sorties des vieux décombres du paganisme; une électrique sympathie entre les âmes que séparait un stupide antagonisme fait déjà pressentir le règne futur de l'universelle justice. Que nous importe à nous l'orgueil égoïste d'une école? que nous importe un homme imposant ou un homme qui se pose? La raison la plus vraisemblable que l'on puisse donner de l'établissement du paganisme, c'est l'aspiration de l'homme à la divinité. Et cette aspiration, je la retrouve partout où je vois une infraction à la loi de la justice universelle. Nous ne voulons plus de ces divinités-là; nous rejetons avec mépris la devise païenne : *Paucis vivit humanum genus.* Nous ne légitimons d'autre passion que celle du bien de tous. Loin de nous les dieux faux et trompeurs! La liberté de l'homme ne vivra jamais dans l'ignominie de l'apothéose d'un homme! Et nous prenons notre essor vers la liberté. Pour nous, la victoire, c'est la vérité; la dignité, c'est la

vertu; le triomphe, c'est la justice. L'hypocrisie, c'est la prière à Dieu d'un homme qui n'aime pas l'homme; le cynisme, c'est l'hommage public à Dieu d'un homme qui prostitue la dignité humaine. Jamais l'homme n'ira à Dieu sans l'homme. C'est donc au nom de la justice universelle que je vous invite à élever vos désirs vers Dieu, intrépides athlètes de la vérité; en me révélant la générosité de votre âme, votre voix a porté l'espérance dans mon âme. Il n'y a point d'espérance sans la foi. La foi, qui n'est que la victoire de la raison sur l'emportement, prépare de nouveaux prodiges à notre siècle. L'homme de l'univers le plus capable de soutenir l'honneur d'un duel, écrit contre le duel un livre éminemment énergique et chrétien (1). L'idée, qui grandit les âmes, fixe aussi l'amour d'une génération pleine de vie. Je suspens ici, non sans effort, l'expression de mes joies et de mon admiration. Laissons germer dans la sainteté du recueillement l'œuvre des hommes qui guideront le jugement et qui détermineront le sort de la postérité. La reconnaissance publique donnera, en temps opportun, assez d'éclat à leurs noms. Le présent bientôt sera consolé par les espérances de l'avenir. Sans doute il brille dans l'homme un principe naturel de vertu; sans doute l'homme pense naturellement, puisqu'il est l'image de Dieu. Mais l'homme n'est pas éternel, donc il est nécessairement objectif, et sa loi dans ses rapports sociaux, c'est la loi éternelle, en d'autres termes, c'est l'idée divine objectivée dans l'âme humaine. Cette loi-là ne conduira jamais à l'injustice. Les biens temporels ont des avantages, une nécessité que je ne conteste pas; mais ils se multiplieraient

(1) M. Th. A. Mendez publie, en outre, un livre sur la peine de mort, un livre contre le suicide et un livre contre l'usure.

au gré de nos désirs, de nos besoins sous le règne de la justice.

L'homme est naturellement raisonnable, je l'affirme; mais j'affirme qu'il est nécessairement objectif, et que sa vraie grandeur dépend de l'idée qu'il objective librement en lui. Il devient déraisonnable, petit, s'il objective en lui une idée fausse ou étroite.

Ainsi, l'objectivité humaine est le fondement de ma théorie; la négation de la souveraineté humaine en est la conséquence logique. Sans concevoir l'homme souverain, je pourrais le concevoir heureux; je ne pourrais même pas le concevoir malheureux, s'il m'apparaissait intègre dans sa nature. Le spectacle de ses maux est pour moi une preuve invincible qu'il est privé de son intégrité. L'intégrité d'un être consiste dans la double harmonie de ses éléments constitutifs entre eux et avec les objets externes. Celui qui oserait affirmer l'existence de cette harmonie complète pourrait me convaincre de l'existence de l'intégrité humaine. L'harmonie de nos éléments matériels entre eux et avec les corps d'où dépend notre existence constitue l'intégrité de notre vie matérielle. L'harmonie de nos rapports avec la loi divine, qui est aussi notre loi de nature, constitue l'intégrité de notre vie morale. Notre âme et notre corps, appartenant à deux substances d'une nature différente, sont formés sur le même type. Chaque faculté de l'âme a sa corrélative dans une faculté physique. Tout ce qui entretient notre vie animale nous vient des corps externes; tout ce qui entretient notre vie morale, tout le bien qu'il y a dans le monde, nous vient d'une lumière externe, de vérités primitivement révélées; l'homme vit de pain et de la parole de Dieu; cette affirmation n'a rien de contraire à la

théorie des premiers concepts. Nous sommes naturellement aptes à voir; c'est cette aptitude, cette capacité que nous appelons la *vue*. Nous sommes naturellement intelligents; cette faculté est ce que nous appelons la *raison*. La raison est la vue intellectuelle, la vue de l'âme. Nous voyons naturellement; mais s'il n'y a pas devant nos yeux un objet externe, nous ne verrons que notre corps; et s'il n'y a pas une lumière externe, nous ne verrons même pas notre corps, nous le sentirons seulement. Il en est de même de notre intelligence : si un objet externe ne lui est pas présenté, elle ne connaîtra rien qu'elle-même; et s'il n'y a pas une lumière externe qui éclaire notre âme, elle ne se connaîtra même pas elle-même; elle n'aura que le sentiment de son existence. Voyez les idiots et les aveugles! L'idiotisme n'est que l'aveuglement intellectuel, l'accident qui prive certains individus de l'exercice de la faculté de concevoir. Le soleil éclaire tous les corps; son correspondant, son corrélatif incréé dans le monde intellectuel illumine toutes les intelligences (1). Eh bien! c'est cette lumière incréée que j'appelle Dieu. Les vérités mathématiques, les vérités artistiques, les vérités littéraires nous sont transmises par les corps et sont perçues par notre intelligence. Les vérités morales, les vérités relatives à Dieu et à nos devoirs sont conçues par notre intelligence; mais comment lui sont-elles transmises, puisqu'elles ne dérivent point d'elle, puisque l'intelligence humaine n'est pas le foyer primitif de la vérité et de la lumière? Dans les sciences exactes, la vérité est communiquée par les proportions de la matière même éclairée par le soleil. Dans la science morale, elle est communiquée par la parole, par la lumière

(1) Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.

révélatrice intérieure de Dieu, ou par la tradition qu'éclaire l'esprit ou la lumière de Dieu. L'origine de la tradition, c'est la parole de Dieu. Or, c'est cette communication que j'appelle révélation. Le révélateur, c'est l'esprit de Dieu. L'adhésion de la raison à cette révélation, c'est la foi. Ma thèse, la voici : La raison humaine, vive, active, pénétrante, conçoit et embrasse les vérités qui lui sont proposées. Toutes les vérités des sciences exactes et naturelles lui sont présentées par les corps qu'éclaire la lumière externe et matérielle. Les vérités morales lui sont proposées par la révélation qu'éclaire la lumière divine et immatérielle. Cette révélation est faite aux hommes ou par le précepte que Dieu grave intérieurement dans l'âme, *ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis* (1), ou par les commandements que Dieu leur prescrivit dès le commencement : *præcepit nobis Deus* (2); elle fut renouvelée particulièrement à Moïse, qui reçut les commandements de Dieu; elle fut renouvelée aux prophètes, qui transmettaient au peuple d'Israël les vérités révélées; enfin, Jésus, qui porte au monde le défi divin de le trouver en défaut (3), est venu renouveler les vérités révélées, les compléter, et coordonner un ensemble parfait dans *toutes* les vérités morales adressées à *tous* les hommes. De là le catholicisme.

La doctrine du Christ prend ce nom, parce qu'elle contient l'universalité des vérités morales adressées à l'universalité des hommes. J'appelle erreur tout ce qui s'éloigne de ces vérités. J'ai avancé que toute vérité est une affirmation ; il s'ensuit que toute erreur est une négation. L'er-

(1) *Epist. ad Rom.*, c. II, v. 15.
(2) *Genèse.*
(3) Quis ex vobis arguet me de peccato?

reur ne saurait donc avoir un caractère d'universalité et de durée. Elle est une altération dans un sujet individuel. De même que les maladies endémiques, elle s'étend aux individus dans un certain rayon. L'air vicié atteint ceux qui l'aspirent; il en est ainsi au moral. Une doctrine fausse dégrade ceux qui l'acceptent. C'est déjà une preuve que la vérité ne procède pas de la raison humaine. La raison humaine, avant d'être éclairée par la tradition, et après avoir perdu l'éclat de la révélation intérieure, reçoit avec la même facilité un mauvais et un bon enseignement. Le fait du paganisme, l'enseignement philosophique, qui n'est que la formule de toutes les contradictions humaines, et une masse d'autres faits évidents, nous en fournissent l'irrécusable témoignage. Le révélateur divin proclame son infaillibilité; le révélateur humain proclame l'impuissance de la raison. Quel contraste, quel avertissement! Ce contraste et cet avertissement doivent nous frapper d'autant plus, que les faits qui les déterminent sont plus vrais, plus incontestables et plus hautement avoués par ceux mêmes qui auraient le plus grand intérêt à les démentir, si le démenti était encore possible. Strauss déclare nettement que Jésus n'a pu trouver l'élément social que dans son cœur, car la raison humaine, avant Jésus, ne le possédait ni de loin ni de près. Bayle avait expliqué cette négation : *La raison est un instrument de destruction et pas d'édification* (1). Et Rousseau a assigné à la cause de cette différence son véritable caractère : « Si la » vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort » de Jésus sont d'un Dieu.» L'axiome de Socrate était : *Je sais que je ne sais rien.* L'axiome de Jésus était : *Je suis la*

(1) *Pensées diverses.* Continuation, v. 3.

vérité..... quiconque ne recueille pas avec moi, disperse. Si je voulais énumérer les noms des hommes qui ont confirmé cette thèse, je nommerais tous les philosophes qui ont eu de la portée. Les uns ont été conduits à cet aveu, non par le zèle de leur foi, mais par l'éclat et l'ascendant irrésistible des faits. J'aurai plus d'une occasion de faire clairement ressortir cette observation dans le cours de cet ouvrage et de démontrer que les penseurs les plus profonds n'ont pu échapper à la rigueur de notre conclusion qu'à l'aide des plus puériles contradictions.

Malebranche lui-même, dont la piété fut si profonde et dont le génie honore à jamais l'humanité, s'égare dans les déductions abstraites de la philosophie. *La volonté qui fait l'ordre de la grâce,* dit-il, *s'est ajoutée à la volonté qui fait l'ordre de la nature :* je n'ai jamais pû comprendre ce langage; je ne considère dans l'harmonieuse variété des ouvrages du Créateur que l'unité d'une volonté qui crée, ou qui relève une créature, quand, créée libre, elle s'est, comme l'humanité, éloignée de ses lois. Malebranche reconnaît Dieu dans l'*étendue intelligible;* témérité humaine, nuancée de spinosisme. Je ne m'étonne pas qu'il ait encouru la censure. L'Église est, elle doit être l'intraitable gardienne de la vérité. Elle ne peut composer ni avec les écarts du génie, ni avec la colère des rois, ni avec la fureur des peuples. Elle ne cède ni à la ruse de Julien, ni à la dévorante volupté d'Henri VIII, ni à l'entraînement de l'Angleterre, ni à l'ambition des nobles ou à l'aveuglement passionné des peuples de l'Allemagne, ni à l'énergie de Tertullien, ni à la subtilité d'Origène, ni à la perfidie d'Arius, ni à l'avidité de Photius, ni à la raison d'Abélard, ni à la fougue de Luther, ni à la sainte douceur de

Fénelon, ni à l'inquiète prudence du grand Bossuet, ni à la gloire populaire de l'abbé de Lamennais. La vérité est une et la même pour tous. Que ne puis-je mêler mon nom obscur à ces noms éclatants? Je formulerais ici un vœu, celui d'être frappé si je m'égare. J'aurais au moins le bonheur de me relever et de réparer mon erreur en la déplorant devant tous.

George Sand écrit dans l'histoire de sa vie un mot profond et étincelant de vérité. « *J'ai cherché jadis la lumière dans des faits de psychologie. C'était absurde* (1). » Poëte illustre, entrez à pleines voiles dans le catholicisme, reposez votre pensée dans ses profondeurs : *Duc in altum;* ou vous vous égarerez, comme tous vos devanciers, dans le chaos des contradictions humaines (2). Après votre affirmation, il ne vous reste pas d'autre alternative. L'un ou l'autre parti est fatal : l'erreur ne se mêle pas à la vérité, comme le sang royal se mêle au sang plébéien, pour former l'unité d'un esprit original et d'un cœur à grandes aspirations. Le célèbre auteur a *connu les principaux foyers de la lumière, et cela lui suffit.* Non! la solidarité impose le devoir de montrer la vérité à ceux qui l'ignorent, *au genre humain qui se trompe* (3). « *Quand j'ai compris*, ajoute George Sand, *que cette lumière était dans des principes, et que ces principes étaient en moi sans venir de moi, j'ai pu sans trop d'efforts ni de mérite entrer dans le repos de l'esprit.* » Encore un pas, et vous avez le pied sur cette terre promise où l'on trouve aussi le repos du cœur, sans risque

(1) Voir *la Presse* du 4 octobre 1854.

(2) Inter se invicem cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus.

(3) *Histoire de ma vie.*

ni pour la pitié ni pour l'amour : il y a tant de mystères ineffables dans le sein de la divinité! J'étais jeune, je succombais sous le poids de la douleur; de petits oiseaux, doux messagers du ciel, vinrent à moi; je les crus conduits par la main de Dieu : je leur dois la vie..... je serais mort de tristesse.

Continuez, ô Dieu bon, de nous envoyer vos muets messagers; ils parlent du moins au cœur, tandis qu'il suffit aux hommes de connaître pour eux-mêmes le foyer de la lumière!

Si j'avais le droit d'avoir de la confiance comme de l'admiration, je dirais à l'auteur de *l'Histoire de ma vie :* Pourquoi laisser à votre œuvre la stérile personnalité que vous blâmez dans les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau? Pourquoi ne pas l'élever à la hauteur du motif sublime que vous découvrez et que vous admirez dans les *Confessions* de saint Augustin? Il eut le repos de l'esprit et les joies du cœur, dès qu'il eut le courage de consoler ses semblables, de les édifier par le récit même de ses égarements. Dieu donne tant de grâces aux humbles! N'aurons-nous donc, dans notre siècle d'égoïsme, que les petits oiseaux pour porter, sur leurs ailes légères, notre pensée au ciel?

Un philosophe, M. Auguste Guyard, veut savoir si je suis *jeune* ou *vieux*. Comme si le cœur d'un catholique vieillissait; comme si je n'appartenais pas au Dieu qui rend la jeunesse éternelle (1)! M. Guyard veut que nous nous embrassions dans nos conclusions; et je le trouve à moi sur le seuil de sa porte. La première pensée de son ouvrage le plus important me prouve qu'il est catholique. « *Le vrai,*

(1) Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

le bon d'un livre sont de Dieu, et appartiennent à tous, comme le soleil (1). » C'est donc dans le sein de Dieu qu'il faut s'embrasser. C'est là le vrai soleil qui réchauffe et rajeunit les âmes. Tout ce qui est hors de là est froid et mortel (2). Vous l'affirmez vous-même. *Le faux et le mauvais sont de l'homme et n'appartiennent qu'à lui* (3). C'est en vain que vous voulez vous arracher à la rigueur logique de vos propres principes en disant : « *La philosophie du progrès et de la liberté concluent-elles autrement?* » Qu'est-ce que la philosophie du progrès et de la liberté? Quelle est la date de sa naissance? Quelle vérité a-t-elle introduite dans le monde? Vous ne pouvez lui reconnaître aucune initiative; je trouve chez vous mon grand principe de l'objectivité, c'est-à-dire de la dépendance humaine. Affirmer que l'*esprit s'assimile les pensées d'autrui* (4), c'est affirmer, comme George Sand, « que la lumière *vient en nous, mais ne vient pas de nous* (5). » L'homme n'est qu'un témoin de la lumière (6), et le témoin n'est ni le créateur de la vérité, quoi qu'en dise M. Eugène Pelletan (7), dont le monde admire l'esprit et que je voudrais voir dans une meilleure voie, ni le souverain de la raison, quoi qu'en dise M. Limayrac (8), toujours si judicieux pourtant. L'esprit s'assimile, en effet, tellement les pensées d'autrui, que, s'il arrive à nos philosophes de dire bien ou vrai, on retrouve

(1) *Quintessences*, p. 12.
(2) Quod autem his abundantius est a malo est. (Saint Matthieu, ch. v, v. 37.)
(3) *Quintessences*, p. 13.
(4) Guyard, *Quintessences*, 12.
(5) Non erat ille lux. (Saint Jean.)
(6) Sed ut testimonium perhiberet de lumine. (*Id.*, *ibid.*)
(7) Voir *le Siècle* du 26 juillet 1854.
(8) Voir *la Presse* du 6 juillet 1854.

toujours leur pensée formulée dans nos livres saints. Le vrai, le beau, le moral n'ont jamais eu de plus intrépides et surtout de plus sincères défenseurs que nos pères, antérieurs de plusieurs siècles, je crois, aux philosophes. Connaissez-vous des âmes plus fières et plus libres que celles, par exemple, des Machabées en présence du danger? *Et respondit Mathatias, et dixit, magnâ voce : Etsi omnes regi Antiocho obediant, ut discedat unusquisque a servitute legis patrum suorum, et consentiat mandatis ejus ; ego et filii mei, et fratres mei, obediemus legi patrum nostrorum. Propitius sit nobis Deus : non est nobis utile relinquere legem et justitias Dei, non audiemus verba regis Antiochi, nec sacrificabimus, transgredientes legis nostræ mandata, ut eamus alterâ viâ.* Nourri par ma mère du lait des Machabées, et, comme eux, aspirant tous les jours de ma vie à la liberté universelle, sans laquelle il n'est pas de morale, c'est avec toute la franchise de mon âme que je vous tends la main. Vous êtes à nous, catholique dans le cœur : osez l'être dans le langage. *Machabæus similis factus est leoni.*

J'affirme que nos erreurs ont trois sources : la raison, la tradition, les sens.

1° La raison, toujours disposée à préférer la parole qui la flatte, se fait illusion pour se convaincre que la vérité est dans cette parole, et elle devient un foyer d'erreurs ;

2° La tradition nous propose le vrai ; elle peut aussi nous proposer le faux. Elle nous propose le faux chaque fois qu'elle substitue à la parole de Dieu la parole d'un autre être ;

3° Les sens, facilement entraînés par l'attrait contre le droit, nous égarent aussi.

L'erreur de la raison commence dans le désir de

l'homme d'être semblable à Dieu. L'idée de Dieu lui avait été communiquée. La raison erre quand elle affirme cette idée dans l'homme, quand elle se laisse aller à la séduisante espérance d'être aussi étendue que l'intelligence divine, *scientes bonum et malum.*

L'erreur de la tradition commence dans ces mots : ***Nequaquàm moriemini, vous ne mourrez point.*** Un être externe déclare à l'homme qu'il n'altérera pas sa nature en transgressant le précepte divin ; l'homme le croit, et il se trompe.

L'erreur des sens commence dans l'attrait que la femme trouve à regarder, à cueillir, à manger un fruit sur lequel ne s'étendait pas sa domination (1) ; toutes les erreurs qui ont égaré l'humanité se syncrètent dans la faute du premier homme. Aurions-nous besoin d'une autre preuve de la faute originelle et de la déchéance humaine que cet étonnant rapprochement ?

Or, cette triple aberration de la raison, de la tradition, des sens, nous éloigne sans cesse des objets qui sont propres à notre nature, nous en prive, et devient par là même la source de tous nos maux.

Le raisonnement et l'histoire rendent cette proposition évidente : si nous sommes les créatures de Dieu, il est rationnel que les conditions de notre existence, que nos lumières, que nos lois viennent de Dieu. Mais ces lois manquent de sanction, me dira-t-on. — Comment ! La raison humaine, créée pour se mêler au flambeau divin où elle aurait trouvé sa lumière et sa vie, s'étant dressée orgueilleuse contre la foi, l'histoire n'est-elle pas là jetant ses feux

(1) Vidit igitur mulier quòd bonum esset lignum..... et tulit de fructu illius et comedit : deditque viro qui comedit.



étincelants sur le panorama des douleurs humaines, et vous annonçant un châtiment général, terrible, persévérant comme nos crimes? Quelle plus incontestable sanction vous faut-il? La douleur vous apprend que vous n'êtes plus dans les conditions de votre existence!

Cette idée de Dieu est combattue par la tradition. La tradition, qui n'est qu'un autre flambeau, qu'un soleil intermédiaire que Dieu nous a donné dès le commencement pour guider nos pas et éclairer notre intelligence, nous a égarés, parce qu'elle a brillé d'une autre lumière que la lumière divine, et c'est encore l'histoire qui nous peint en traits de sang l'abrutissement, l'avilissement des hommes écrasés, déshonorés par les hommes.

Les passions, ces tressaillements de la vie, ces ressorts puissants, capables de nous faire entreprendre les plus grandes choses, d'étendre les limites de notre vie et de notre félicité; les passions, ces grâces naturelles, ces facultés ardentes, toutes-puissantes, s'éloignent aussi de leur objet véritable; elles s'égarent dans les gouvernements comme dans les individus, et dégradent cette noble nature qu'elles avaient mission d'exalter. L'histoire vient encore avec son burin vengeur tracer en caractères ineffaçables l'ignominie de l'humanité dans les monuments destinés à sa gloire.

L'action des passions est universelle, incessante; elle s'exerce sur les individus, qu'elle perd; sur les nations, qu'elle fait disparaître dans des mers de sang, ou qu'elle ensevelit dans la boue de la servilité, universelle atonie de la valeur humaine.

Ainsi, aberration de la raison, aberration traditionnelle, aberration des passions, triple erreur qui s'attaque à l'hu-

manité et l'altère profondément ; et, de même que l'erreur est une négation, toute altération résulte de l'erreur et participe de sa nature. L'altération de l'humanité est une diminution de sa vie; c'est en cela qu'elle est un mal. Le mal est une négation. Le mal absolu, c'est le néant. Le bien absolu, c'est l'être infini, l'affirmation universelle. Le bien relatif, c'est la participation relative à l'être. Le bien parfait d'un être, c'est la possession complète de tous les éléments qui constituent sa nature. Son mal, c'est la privation d'une partie des éléments qui le constituent. Il est dans son intégrité primitive lorsqu'il est parfaitement conforme au type sur lequel il a été formé. Mais si une partie des éléments nécessaires à sa constitution lui manquent, il n'est pas dans son intégrité naturelle, et c'est cet état que j'appelle *déchéance*. Déchéance humaine! question redoutable, et que je suis obligé d'aborder dès le principe, puisque sans ce fait les phénomènes sociaux, la contagion de l'iniquité chez les individus et la dégradation des peuples restent à jamais inexplicables, et se produisent comme une accusation contre la Providence. Les êtres privés d'intelligence et de liberté, qui, dans l'immensité des mondes, suivent les lois de leur existence, ne sauraient déchoir; leur déchéance accuserait l'impéritie du suprême architecte.

Si, en dehors de l'humanité, quelques individus nous paraissent monstrueux, c'est qu'ils ont été soumis à des lois accidentelles que chacun peut expliquer; il est inutile de s'y arrêter. On ne voit jamais les genres et les espèces manquer aux conditions de leurs lois naturelles. Les révolutions du globe, les cataclysmes eux-mêmes ont leurs lois. Tout a été prévu par le grand ouvrier. Les êtres privilé-

giés, qui participent à une plus grande partie de l'être, et qui sont doués du sentiment, de l'intelligence, du libre arbitre, ont le pouvoir d'accomplir ou de transgresser les lois de leur nature; et c'est ce pouvoir même qui constitue l'essence de leur libre arbitre : ils peuvent donc, à leur gré, maintenir la portion d'être qui leur est donnée ou la diminuer. S'ils la conservent, ils sont vertueux : la vertu est la synthèse de l'existence humaine; s'ils la diminuent, ils sont coupables. Mais quand ils se sont privés d'une partie de leur être, ils n'en ont plus l'intégrité, ils sont déchus. Y a-t-il des hommes déchus? L'humanité entière est-elle déchue? Cette question revient à celle-ci : L'humanité, en général, est-elle dans les conditions de son existence? Non, sans doute, et il n'est pas un écrivain sérieux qui ne l'ait constaté dans les siècles passés; il n'est pas de nos jours un observateur qui ne cherche à indiquer les moyens de rétablir l'équilibre perdu de la nature humaine. J'ai voulu aussi payer mon tribut d'efforts à la plus sainte, à la plus généreuse des entreprises, et j'ai indiqué la cause de nos maux dans la source de nos erreurs, c'est-à-dire dans le fait trop sensible de notre déchéance.

Chacune des erreurs qui manifestent cette déviation de nos lois originelles modifie si énergiquement la nature humaine, qu'elle laisse aux peuples comme aux individus qu'elle atteint leurs qualifications négatives; car le vice participe de la nature de l'erreur dont il naît, et, comme elle, il est nécessairement négatif, il n'est qu'une diminution de notre être.

On appelle *athée* l'homme sans Dieu : négation de notre rapport moral avec la divinité.

On dit : *la mollesse* des peuples de l'Orient; *mou*, qui se

laisse aller, qui est sans vigueur et sans vie : négation de la fermeté, de la cohésion et presque de la vie.

On dit : *la férocité* des peuples du Nord ; abaissement de la nature de l'homme jusqu'à celle des animaux féroces : négation des qualités qui caractérisent l'homme. On appelle aussi ces peuples *inhumains :* négation de l'humanité.

On appelle *brutal* un homme dont les mouvements ressemblent à ceux de la brute : négation de la raison, abaissement de la vie humaine jusqu'à celle de la brute.

Voluptueux, en grec ἀϐρὸς, veut dire homme sans vigueur, sans âme, sensuel : négation de la raison. *Ivrogne, intempérant :* négation de la proportion harmonieuse de nos rapports avec les objets externes qui entretiennent la vie ; négation de la raison Il n'est pas une erreur, pas un vice qui ne signifient une négation et par conséquent une diminution de notre être, une altération, une déchéance. Il n'est pas un homme qui ne trouve en lui une trace profonde laissée par quelque négation, comme par une violente maladie ; il n'est donc pas un homme qui jouisse de l'intégrité de ses facultés naturelles. C'est en vain que le philosophe cynique cherchait un homme dans la Grèce ; il ne l'eût pas trouvé dans le monde entier. Nul doute donc que la déchéance ne soit une maladie héréditaire, transmise par le premier homme à sa postérité.

L'observation de l'humanité et le raisonnement conduisent à cette induction : la chute du premier homme brisa si radicalement un des éléments nécessaires à la perfection de l'être humain, que cet élément ne subsista plus dans le premier homme. Or, comment l'aurait-il donné, s'il ne le possédait plus ? D'un autre côté, il est conforme à la raison qu'après la faute de l'homme ses rapports avec

Dieu n'aient plus été les mêmes; il est également conforme à la raison d'affirmer que les rapports intimes de l'homme avec Dieu, source de tous les biens, devaient garantir l'homme de toutes les négations qui constatent aujourd'hui sa déchéance. Mais nous allons sortir du domaine des conjectures pour exposer les preuves directes du fait de la déchéance humaine, sans lequel il ne serait pas possible d'assigner un caractère de généralité à la cause unique de nos erreurs, et par conséquent d'expliquer la condition actuelle de l'existence humaine. Mais on me crie : l'affirmation de la déchéance est humiliante pour nous. O homme! tu seras donc toujours follement orgueilleux! Écoute le retentissement terrible des siècles; c'est l'écho qui répercute les gémissements continus du genre humain et le bruit de ses crimes. Je verse sur les malheurs de l'humanité des larmes que je voudrais dissimuler; mais le puis-je, en présence des faits?

Quoi! serais-je moins homme et serais-je sans cœur parce que j'ai le courage d'indiquer la vraie cause de nos maux et l'unique moyen de nous réhabiliter?

Faire l'histoire de l'origine et de la propagation de nos erreurs, des crimes et des malheurs publics et privés qui en ont été les suites, serait l'œuvre de la vie entière d'un homme et même de plusieurs générations d'hommes.

On a donné le nom de bienfaiteurs de l'humanité à ceux qui ont consacré leurs veilles à reculer les limites de la science, et ce nom leur est bien justement acquis. Mais l'écrivain qui s'appliquerait à signaler le point de départ, les progrès et les ravages de l'erreur, ne se livrerait-il pas à un travail plus utile encore et plus digne de la reconnaissance du genre humain?

J'indique ce vaste horizon à l'ardeur des hommes qui pensent comme moi que la foi en la parole de Dieu, c'est-à-dire en la révélation divine, n'est pas moins nécessaire au bonheur des sociétés qu'à l'affranchissement temporel et au salut éternel des individus ; mais je me sens déjà trop avancé dans la vie pour essayer de le parcourir. Toutefois, en tant que la suite de mes études me le permettra, je signalerai les causes et les faits de nos erreurs partout où je les apercevrai.

Les trois genres que je viens d'en indiquer aboutissent au même résultat : *communiquer aux créatures le nom et la puissance incommunicables de Dieu*, et relâcher de plus en plus les liens de la malheureuse humanité avec son créateur.

Ces trois genres d'erreurs concourent également au renversement de l'ordre, à la déification du fort, à l'asservissement du faible, à la destruction de l'harmonie de notre nature, au malheur du genre humain. Je vais essayer de le démontrer dans les chapitres suivants, après avoir établi le grand fait qui leur sert de fondement, *la déchéance du genre humain*.

CHAPITRE II.

DÉCHÉANCE DU GENRE HUMAIN.

I

> Lacerata est lex et non pervenit usque in finem judicium... laborabunt enim populi in multo igne et gentes in vacuum deficient. HABACUC.

Le simple titre de ce chapitre, mal compris, pourrait faire rebuter mon livre dès les premières pages. Je supplie le lecteur de ne point me juger avec prévention. Je ne viens point ici jeter une parole de mépris à la face de l'humanité, encore moins insulter à l'impuissance de ses efforts; mais, pénétré de douleur à la vue des maux qui pèsent sur elle, j'en recherche les causes pour essayer d'adoucir ce qu'ils ont de guérissable, et pour lui apprendre à supporter ce qu'ils ont de fatal. Je suppose qu'au lieu de naître et de grandir au milieu de nous, s'accoutumant ainsi à tout voir sans se rendre compte de rien, un philosophe apparaisse tout à coup dans ce monde à l'âge de quarante ans. Un spectacle étrange frappera ses regards : au-dessus de sa tête, des globes innombrables roulant avec une majestueuse régularité; à côté de lui, les animaux et les plantes invariablement soumis aux lois de leur être, à celles des climats et des saisons. Et pendant que la nature entière suit ainsi son cours, l'homme seul, semblable au poisson que le filet du pêcheur a brusquement lancé du sein des flots sur le sable aride, s'agite péniblement comme dans les convulsions de l'agonie. Né pour être heureux et libre, il est partout misérable et esclave. Isolé, il mange son semblable pour n'être pas mangé par lui. Réuni en corps de

nation, le plus fort opprime le plus faible. Le plus faible parvient-il à briser ses fers, il devient oppresseur à son tour. Despotisme ou anarchie, telle est l'inexorable alternative des peuples. De deux choses l'une, dirait notre philosophe : ou la partie de l'univers que nous habitons n'a pas été faite pour l'homme, et, dans ce cas, pourquoi y est-il? ou l'homme est sorti des lois de sa nature, et pourquoi, comment en est-il sorti?

J'ose prendre un instant la place de ce philosophe, et, partant de ce que je vois pour savoir ce qui s'est passé dans les temps antérieurs, j'interroge l'histoire, les traditions, les religions, les usages, les gouvernements, les systèmes philosophiques; j'interroge l'homme lui-même aux diverses époques de barbarie et de civilisation, et j'arrive à conclure que non-seulement il est déchu de sa nature primitive, mais qu'il est dans l'impossibilité absolue de se relever par lui-même. J'oublie un instant, et je prie le lecteur d'oublier que j'ai l'honneur et le bonheur d'être prêtre. J'entends procéder ici en pur dialecticien, ne comptant pour rien la sainteté de quelques-unes de mes preuves, n'accordant à toutes que le degré d'autorité qu'elles ont par elles-mêmes aux yeux de la raison la plus difficile, mais de la raison éclairée.

L'homme, dans son état primitif, était la réalisation du beau idéal, du type éternel qui préexiste dans l'entendement divin. Il était l'image même du Créateur. Ravi de joie au milieu de la nature qui lui souriait comme à son maître, heureux dans le sein de Dieu qui le portait comme son premier-né, qui le glorifiait comme le roi de la création, ébloui par la magnificence de ses prérogatives, l'homme se laissa entraîner par un mouvement d'orgueil, et conçut

le dessein de fixer dans son essence créée la puissance de cause première qui ne convient qu'à Dieu. Usurpateur sacrilége, d'objectif, il voulut se faire subjectif. Dans sa pensée, le voilà souverain, espérant trouver en lui-même la grandeur, la science, la félicité..... Ingrat et insensé, il cède aux insinuations d'une voix étrangère, et c'est à une force occulte qu'il demande l'intelligence infinie. Il s'élèvera pareil à celui qui le soutient, il saura tout..... Déception cruelle! il s'est éloigné de la source de sa vie, et il n'a trouvé autour de lui qu'une muette et impuissante nature. La voix perfide qui avait glissé dans son cœur une coupable espérance ne se fait même plus entendre. Livré à tout l'effroi de son isolement, le père infortuné des hommes erre à l'aventure, portant dans son cœur le repentir sans l'espérance. Timide souverain, il fuit..... il n'ose élever ses regards vers le ciel, il craint, il se cache..... Il devait tout savoir, et il ignore même qu'il est inutile de se cacher aux yeux de Dieu! Il a honte, car il sent l'abaissement et la difformité de sa vie morale. Le contre-coup de sa chute a laissé dans sa nature, naguère si pure et si belle, des altérations ineffaçables qu'il transmettra à sa postérité. Il a peur sur le bord de l'abîme où l'ange est tombé, et où il serait infailliblement tombé lui-même, si son intelligence moins développée ne l'eût rendu digne de pitié.

Telle est la croyance unanime et constante du genre humain, et voici les preuves de cette croyance universelle.

II

Il convient de citer en première ligne la *Bible*, non pas seulement parce que c'est la plus ancienne des histoires,

mais parce que la science en constate tous les jours la scrupuleuse exactitude. Le passé, le présent, l'avenir, tous les grands événements du monde se classent, à la voix de Moïse, avec un ordre, une clarté, une précision qu'il est impossible d'expliquer si l'on n'y reconnaît point l'inspiration divine.

L'historien de la création attribue au genre humain six mille ans d'existence; et il est impossible, dit Cuvier, de s'éloigner beaucoup de cette date, si l'on veut trouver dans le monde les conditions qui rendent possible l'existence humaine. *Tous les monuments viennent à l'appui de cette vérité* (1).

Moïse nous révèle le mode d'existence de l'humanité, ses rapports avec Dieu, la protection dont elle est primitivement l'objet; sa liberté, l'abus qu'elle en fait; sa chute, la cessation de ses rapports intimes avec le Créateur, les disgrâces et les malheurs qui en sont les conséquences; la faiblesse de cette nature déchue, son penchant au mal, son aveuglement, ses crimes, le cataclysme épouvantable qui en est la punition. Il raconte comment l'espèce humaine est conservée malgré ce bouleversement universel; sa corruption nouvelle et sa confusion au pied du monument de son orgueil. Excepté la voix de Moïse, tout se tait dans le monde sur cette partie de notre histoire. Sans lui, nous en serions encore réduits aux conjectures sur les premières années de notre existence. Les historiens et les savants ont fait sur cette période du genre humain des récits qui ne sont remarquables que par leur extravagance. Et si un œil exercé démêle au milieu de tant de folies quelque trait qui satisfasse la raison, c'est que ce trait est éclairé par un re-

(1) Sedgwik, *Discours sur les études de l'Université de Cambridge.*

flet de l'éclatante lumière qui brille dans le récit biblique.

Il n'est pas un siècle qui ne voie s'accomplir les événements annoncés par Moïse, dans l'ordre qu'il a indiqué et par les hommes qu'il a nommés. Il marque avec précision l'origine et le mode de génération des êtres. Le rang qu'il leur assigne, les noms qu'il leur donne, sont leur véritable rang et leur véritable nom.

Nulle part on ne vit une cosmogonie aussi concise et aussi complète en même temps : monde matériel, monde moral; monde antérieur, monde à venir; législation, théologie, tout se trouve dans ce livre admirable. Chaque siècle, à mesure qu'il avance dans les découvertes de la science, porte un nouveau tribut d'admiration à cette œuvre unique, parce qu'à chaque progrès il y trouve une nouvelle preuve de vérité. On peut dire que le monde est enchaîné à la voix de Moïse, et que la voix de Moïse répond seule à tous les âges, à tous les besoins, à toutes les vérités reconnues.

Toutes les vérités reconnues sont liées à la chute de l'homme; sans la chute de l'homme, rien ne s'explique, ni dans l'histoire, ni dans la législation, ni dans la race humaine. Expliquez sans Moïse ce mélange de grandeur et de bassesse dans l'homme, cette intelligence qui ne peut pas atteindre ses propres limites, qui touche à l'infini, et qui cependant est si faible, si incertaine; qui s'égare en tout et qui est impuissante à fixer une seule vérité; expliquez le fait de la Rédemption et la naissance du Christianisme si longtemps annoncés d'avance; expliquez l'affranchissement successif des nations et leur dégradation progressive en dehors de l'élément chrétien; expliquez les aspirations impérieuses des peuples anciens vers l'âge d'or

ou le passé, leur désespoir en face de l'avenir, et cet élan au contraire des peuples modernes vers l'avenir, cette idée de progrès, cette espérance, ce désir, cette certitude de perfectionnement. Or, s'il est vrai quand il parle de Dieu, de la morale, des grands événements que le monde a vus s'accomplir, comment l'historien sacré ne le serait-il pas quand il nous apprend le malheur de notre déchéance?

Rien n'égale la simplicité du récit qu'il en fait. — Dieu dit à l'homme : *Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et assujettissez-la; dominez sur les poissons, sur les oiseaux, sur tous les animaux........ Et il le mit dans le Jardin de délices, lui permettant de toucher à tout, hors le fruit d'un seul arbre.* Un être que l'orgueil avait déjà perdu, et qui ne contemplait pas sans envie le bonheur de l'homme, essaye, par une insinuation perfide, de l'entraîner dans sa condamnation. « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de tous les arbres du paradis (1)? » La volonté de la femme est ébranlée, elle n'est plus retenue que par la crainte de mourir. « — *Vous ne mourrez point..... Le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts et* VOUS SEREZ COMME DES DIEUX, *connaissant le bien et le mal.* »

« *La femme en mangea, et elle en donna à Adam, qui en mangea aussi* (2). » Le précepte est transgressé. Les yeux de nos infortunés aïeux s'ouvrent en effet; mais, loin de faire un pas au delà des limites tracées par la main divine, ils ne voient que leur nudité (3). *J'ai craint, parce*

(1) *Genèse*, c. III, v. 1.
(2) Mulier.... tulit de fructu et comedit, deditque viro suo qui comedit.
(3) Cùmque cognovissent se esse nudos.

que j'étais nu. L'homme est déchu et le serpent, son séducteur, frappé de malédiction. Il deviendra l'horreur de la nature, l'éternel symbole de la fourberie! Quel homme voit aujourd'hui une vipère sans éprouver un frisson de terreur, sans demander à ses membres glacés s'ils ne sont pas pénétrés du venin de l'animal perfide (1)?.....

La victoire pourtant est promise à la victime du serpent; mais que de combats à livrer, de piéges à éviter (2)! Les joies pures de l'homme se changeront en angoisses, sa domination en servitude; sa puissance créatrice ne lui sera pas entièrement enlevée, mais elle sera enchaînée par la douleur : « *Femme, je multiplierai tes misères et tes conceptions; tu enfanteras des fils dans la douleur, tu seras sous la puissance de l'homme et lui-même te dominera...* » L'homme aussi n'entend que des paroles terribles : « *Maudite soit la terre dans ton œuvre! Tu tireras d'elle ta nourriture, dans les labeurs, tous les jours de ta vie. Elle te produira des chardons et des épines....... Tu vivras de pain à la sueur de ton visage jusqu'à ce que tu sois retourné dans la terre d'où tu as été tiré, car tu es poussière et tu retourneras en poussière* (3). » Quel langage! et quel autre qu'un Dieu peut ainsi parler?

Les facultés diverses qui avaient été données à l'homme ne sont pas seulement affaiblies, il y a malédiction sur elles. Ses œuvres ne seront plus un jeu de sa volonté et de ses mains (4), elles deviendront laborieuses et pénibles, même celles qui émaneront des plus nobles prérogatives

(1) Maledictus es inter omnia animantia.

(2) Ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus, c. III, v. 15.

(3) C. III, v. 16, 17, 18, 19.

(4) Ludens in orbe terrarum.

de sa nature. Il a voulu dominer, il sera dominé. Châtiment terrible qu'il prendra soin de s'infliger lui-même, ajoutant à son malheur une affreuse iniquité contre laquelle nous entendrons le Christ protester dans le prétoire de Pilate : *Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?*

Après le malheur du premier homme, le crime de la domination humaine authentiquement attestée par les gémissements, les cris de douleur et les monuments de tous les peuples de l'univers, est-il nécessaire de chercher un appui au témoignage de l'historien inspiré? Mais je me suis proposé de ne laisser aucun doute sur le fait capital et fondamental de la déchéance humaine.

III

Durant la période d'enfance des sociétés, avant la découverte des arts, qui permettent aujourd'hui de conserver et de transmettre les connaissances humaines, dans ces temps reculés où l'intérêt des castes privait les masses de toute lumière, ou, ce qui était pis, ne leur donnait qu'une fausse instruction, on comprend que les vérités les moins frappantes aient dû entièrement disparaître, et les vérités les plus générales subir les altérations de l'ignorance et des préjugés. On comprend aussi que l'erreur aux mille origines ait varié selon les nations et les climats et changé comme les modes, au gré des goûts, des superstitions et des intérêts. Lors donc qu'un fait répandu dans tout l'univers se perpétue, survit aux révolutions, à la chute des empires et à la dispersion des peuples, ce fait, resté seul debout au milieu des ruines et des catastrophes, ne peut pas ne pas être vrai. Tel est le fait de la chute du premier

homme et de la transmission à toute sa postérité de ce malheur du père du genre humain.

Le récit de Moïse se retrouve dans les croyances, dans les superstitions de tous les peuples de la terre. Interrogez-la à ses âges divers ; fouillez dans les cendres et dans les décombres qui couvrent ce que les conquérants anciens en ont connu ; cherchez dans la boue sanglante des Amériques où les conquérants modernes ont imprimé leurs pas ; sondez les rivages lointains de l'Océanie : vous ne trouverez nulle part une nation, une tribu qui ne croie que le père du genre humain, au commencement, a été innocent et heureux ; qui n'admette, sous différents noms, un âge d'or, un paradis terrestre, une faute première, et par suite l'altération de la nature humaine. Rien n'a plus fortement frappé l'attention des philosophes que cette croyance ineffaçable et commune à tous les peuples. Il y a là quelque chose d'éclatant comme la lumière du soleil, qui s'élève et reste immuable au-dessus du délire et de la sagesse, de l'orgueil et de la raison des hommes. En effet, cette idée universelle de la déchéance du genre humain est si singulière, qu'on ne peut pas plus l'attribuer à la raison qu'à la folie. Comment se serait-elle répandue parmi tous les peuples sans la vérité du fait ? Est-il possible que tous se soient concertés sur ce point unique ? Quelle que soit la variété des fictions, la différence des mœurs, des religions, des époques de l'existence des nations, une seule idée reste uniforme, invariable : l'idée de la déchéance du genre humain.

En Orient, berceau des Chaldéens, des Assyriens et des Perses, l'histoire de Moïse ne subit d'autre altération que celle des noms. « *Meschia* et *Meschiané*, le premier homme

» et la première femme, étaient d'abord soumis à *Or-» muzd*, leur créateur. *Ahrimane* les voit; jaloux de » leur bonheur, ***il les aborde sous la forme d'une couleuvre,*** » leur présente du *fruit* et leur fait de *trompeuses pro-» messes;* ils le croient. *Ahrimane* devient leur maître; » leur nature est corrompue, et cette corruption infecte » toute leur postérité. » Ainsi, dit Zoroastre (1), le péché ne vient point d'*Ormuzd*, mais il vient de l'être caché dans le crime (2).

Tout est renfermé dans ce passage: origine du mal, idée d'intelligences antérieures et supérieures à l'homme, idée de la chute de plusieurs de ces sublimes intelligences, tentation, chute, altération de l'homme et transmission de cette altération. *Ahrimane*, comme Satan, emprunte les traits du serpent. Cette figure de serpent, emblème ou réalité qui a tant égayé les beaux-esprits du dernier siècle, se retrouve partout, elle est de tous les temps, de tous les lieux, et l'on dit encore de nos jours, pour exprimer le suprême degré de la perfidie dans le langage, *une langue de vipère.*

Le fruit, l'arbre, le serpent, les bons et les mauvais anges, la rébellion de l'ange, source du mal, se reproduisent dans toutes les traditions avec des analogies surprenantes. Ainsi, les Caraïbes se croient sortis des vers qu'engendre le cadavre du serpent immolé par le fils de Dieu (3); les Moluquois se disent issus du crocodile; les Perses (4)

(1) « Le seul homme, dit saint Augustin (*Cité de Dieu*), qui soit venu au monde en riant. » Il y apparut, en effet, comme une ironie; il est l'inventeur de la magie.

(2) *Vendidad Sadé*, p. 305, 428.

(3) Ipsa conteret caput tuum, et le mot *ipsa* se traduit bien ici par *le Fils de Dieu.*

(4) *Mythologie des Hindous*, par M. Polier.

enseignent que, longtemps avant la création de l'homme, eurent lieu les révoltes des Daints (mauvais génies) contre les Déiotas (bons génies). Les Izeds d'Ormuzd livrent bataille aux Dews d'Ahrimane (1). Les divinités inférieures de l'Asgard combattent les *Daints*, issus d'Ymir (2). Chez les Égyptiens, les premiers instituteurs de l'univers, c'est la lutte de *Typhon* et d'*Osiris* (3). « Typhon, ajoute Plutarque, remplit de maux le ciel et la terre ; il en fut puni ; » et ailleurs : « La partie de l'âme passionnée, violente, déraisonnable, folle, est Typhon, ou vient de Typhon, comme l'interprétation du mot égyptien l'indique ; car ils appellent Typhon *Seth*, qui veut dire supplantant, dominant, forçant (4). » Typhon est représenté, tantôt sous la forme du crocodile, tantôt sous la forme du serpent (5). Chez les Scandinaves, c'est la lutte des *Ases* et des *Loki*, des bons et des mauvais génies (6), et les hommes sont alternativement objets de leurs soins et victimes de leur envie (7). Sauf la magnificence naturelle du langage, sublime privilége de l'historien sacré, le récit de Moïse se retrouve au fond de toutes les théogonies connues. Dans les Indes, les Brahmanes enseignent que l'homme est déchu et dégénéré. Pour se purifier, outre les ablutions et les lustrations dans le Gange, ils recourent à des superstitions révoltantes, brûlent les femmes sur les cadavres de leurs époux et font écraser une foule de victimes sous les roues pesantes du char qui porte le dieu Djaggernat, ou

(1) *Zend-Avesta de Zeretochtro* (*Zoroastre*.) — (Traduction d'ANQUETIL-DUPERRON.)
(2) *L'Edda*.
(3) Hérodote, Plutarque.
(4) Plutarque, *Isis et Osiris*.
(5) *Idem, ibid.*
(6) *Manilius*.
(7) *Sæmund-Sigfusson, Edda*.

les livrent, dans les pagodes, à des tortures sanglantes. Ces usages, qui indiquent la dégradation actuelle des Hindous, perpétuent chez eux le souvenir du péché originel. La chute du premier homme est racontée dans leurs livres liturgiques comme dans nos livres sacrés. *Kali* a fait tant de mal à la création, qu'il faut l'incarnation de *Wishnou* pour le réparer. *Wishnou* tue l'horrible serpent Kalyva. Son ennemi le blesse au talon, mais *Wishnou* lui écrase la tête avec le pied. Qui ne se rappelle ici les mots de la Bible : « Elle te brisera la tête et tu tâcheras de la mordre » au talon. »

« Au commencement, » enseigne la tradition chinoise, « rien ne nuisait à l'homme, et l'homme ne nuisait à rien. » Une harmonie universelle régnait dans la nature... Mais » l'homme s'étant révolté contre le ciel, le système de » l'univers fut dérangé, les maux et les crimes inondèrent » la terre. »

Ce n'est pas sans admiration que l'on voit la vérité des détails bibliques percer sous le voile de la tradition chinoise : « Et dans le *Krita-Youga*, ou *troisième âge*, la justice, sous la forme d'un taureau, se maintient ferme sur » les quatre pieds. La vérité règne, et aucun bien obtenu » par les mortels ne dérive de l'iniquité.

» Mais, dans les autres âges, par l'acquisition illicite de » la richesse et de la *science*, la justice perd successivement » un pied (1). »

« Au commencement, l'homme, obéissant au ciel, était tout esprit; mais ensuite, ne veillant pas sur lui-même, la passion prit le dessus, et il perdit l'intelligence (2). »

(1) *Lois de Manou*, l. 1, art. 81 et 82.
(2) *Lopi*.

On y retrouve également la lutte entre les anges rebelles et les anges restés fidèles, l'apparition de Dieu dans le paradis terrestre après la chute d'Adam, la faiblesse et l'impuissance de l'homme consterné sous l'œil de son créateur.

« Brahma, ayant défait les mauvais génies, les bons gé-» nies restèrent vainqueurs; alors ils se dirent entre eux : « C'est nous qui avons vaincu, c'est de nous qu'est venue » la victoire, c'est à nous qu'en revient l'honneur; » progrès rapide, délire de l'orgueil comme dans le livre sacré.

« L'Être suprême, ayant su toute leur vanité, leur ap-» parut (1), et ils ne connurent pas quelle était cette ado-» rable apparition.

» *O Agni*, dieu du feu, disent-ils, origine du *rig-veda*, » peux-tu savoir quelle est cette adorable apparition? — » Oui, dit-il; et il se dirigea vers l'adorable apparition, qui » lui demanda : — Qui es-tu? — Je suis *Agni*, le dieu du » feu. — Quelle puissance extraordinaire y a-t-il dans ta » personne? — Je puis réduire en cendres tout ce qui est » sur ce globe de terre. — Alors l'Être suprême, ayant » déposé un brin de paille devant lui : Brûle cela!

» S'étant approché de cette paille, le dieu du feu, mal-» gré tous ses efforts, ne put la brûler. Aussitôt il se re-» tourna vers les autres dieux : Je n'ai pu connaître cette » adorable apparition; voilà.

» Alors les dieux s'adressèrent à Vayou, le dieu du vent: » — Dieu du vent, peux-tu savoir quelle est cette adorable » apparition? — Oui, dit-il. — Il se dirigea vers l'adora-» ble apparition, qui lui demanda : — Qui es-tu? — Je » suis Vayou, le dieu du vent; je suis celui qui pénètre

(1) Et cum audissent vocem Domini Dei deambulantis in paradiso ad horam post meridiem. (GEN., c. IV, v. 8.)

» l'espace illimité. — Quelle puissance extraordinaire y » a-t-il en ta personne? — Je puis enlever tout ce qui est » sur cette terre. — Alors l'Être suprême, ayant déposé » un brin de paille devant lui : Enlève cela!

» S'étant approché de la paille, le dieu du vent ne » put l'enlever. Aussitôt il s'en retourna vers les autres » dieux : Je n'ai pu connaître cette adorable auparition ; » voilà.

» Alors les dieux s'adressèrent à Indra, le dieu de l'es- » pace : — Dieu de l'espace, peux-tu savoir quelle est cette » adorable apparition? — Oui, dit-il. — Il se dirigea vers » l'adorable apparition, qui disparut à ses regards (1). » Amère ironie, bien due à ces aspirants à la divinité. Le dieu du feu ne peut brûler et le dieu du vent ne peut enlever une paille, et l'apparition disparaît. Je ne puis résister au désir de citer le texte sacré où l'orgueil d'Adam est brisé par l'ironie, et où la honte accompagne son impuissance.

« Dieu fait don à Adam et à Ève de vêtements de peaux, » et il dit (2) : Adam est devenu comme un de nous, sa- » chant le bien et le mal ; il pourrait donc maintenant » étendre sa main, prendre le fruit de l'arbre de vie, le » manger et vivre éternellement. Dieu le chassa du pa- » radis de délices et l'envoya travailler la terre, d'où il » avait été tiré. »

On trouve beaucoup d'autres traces d'une tradition de

(1) Traduction du *Sama-Veda*, par Pauthier.

(2) Et ait : Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est, sciens bonum et malum : nunc ergo ne forte mittat manum suam, et sumat etiam de ligno vitæ et comedat. Et vivat in æternum. Et emisit eum Dominus Deus de paradiso. (Genèse, ch. iii, v. 22 et 23.)

déchéance dans les livres des Chinois, mais on ne pourrait guère les citer qu'à titre de légende, tant le merveilleux grossier y abonde. J'en rapporterai pourtant encore un passage très-caractéristique :

« Tchi-Yeou est le premier de tous les rebelles, et sa rébellion se répandit sur tous les peuples, qui apprirent de lui à commettre toutes sortes de crimes (1). »

Hoinantsee dit : « Le désir immodéré de la science a » perdu le genre humain. »

Et le proverbe tiré des légendes populaires a bien aussi son analogie : « Il ne faut pas écouter les discours de la » femme, car la femme a été la source et la racine du » mal. »

Lopi dit : « Après la dégradation de l'homme, les ani- » maux, les oiseaux, les insectes et les serpents commen- » cèrent à l'envi à lui faire la guerre. Après que l'homme » eut acquis la science, toutes les créatures furent ses en- » nemis. En moins de trois ou de cinq heures, le ciel chan- » gea, et l'homme ne fut plus le même. »

Les Japonais, révélés à l'Europe au treizième siècle par Rubruquis et Marco-Polo, représentent, dans le sinthorisme et le bouddhisme, leurs deux religions, la rébellion et la chute de l'homme.

Les Orientaux soutiennent que les génies ont habité le monde plusieurs siècles avant la création d'Adam, mais qu'étant tombés dans une corruption presque générale, Eblui fut envoyé pour les conduire dans un lieu écarté de la terre où ils sont enfermés (2).

Les Mongols ont la même croyance : « L'état de nos pre-

(1) *Le Chou-King.*
(2) *Observations sur le mahométisme.*

» miers pères ne fut pas de longue durée ; ils virent bientôt » s'échapper, *par leur faute*, toutes les félicités qui avaient » jusque-là embelli leur existence. *L'homme mangea* le » fruit d'une plante blanche, et tout fut consommé (1). »

Les Scythes avaient des traditions étonnantes de ressemblance avec celles des autres peuples (2).

Les Grecs et les Romains ont perpétué l'universelle tradition.

Hésiode, dans sa théogonie, la plus ancienne que nous connaissions, est si frappé du fait de la déchéance humaine, qu'il y revient sans cesse. Il en parle encore dans son poëme *des Travaux et des Jours*. « Furieux d'avoir » été trompé, Jupiter nous cache le feu de la vie ; voilà » pourquoi il condamne les hommes aux cruels travaux. » L'admirable épisode de Pandore, qu'est-il autre chose que l'histoire d'Ève ? Prométhée, dérobant le secret de Jupiter, ne rappelle-t-il pas Adam apprenant le bien et le mal ? Le vautour qui dévore les entrailles de Prométhée n'est-il pas l'emblème du remords, des regrets éternels qui déchirent le sein de l'humanité entière et la portent à se déchirer elle-même avec un aveuglement et une fureur que ni les siècles ni les tombeaux entassés ne peuvent calmer ? N'en est-il pas de même d'Épiméthée, dont le nom signifie *qui réfléchit trop tard ?* Ce ne fut, en effet, qu'après l'avoir commise qu'il reconnut sa faute. Mais les maladies, les maux, la mort, s'étaient déjà échappés de la fatale boîte si imprudemment ouverte par lui.

Penthée a la curiosité de voir les sacrifices secrets

(1) Ozanam, *Analyse de Benjamin Bergam*.
(2) Hérodote, Diodore de Sicile.

qu'on offrait à Bacchus, et dans ce dessein il monte sur un *arbre*... « Puni de sa curiosité sacrilége, il tombe dans un » état de démence. Le caractère propre de sa démence est » de voir les objets doubles. » N'est-ce pas là l'état d'Adam, qui voit Dieu en Dieu et qui le voit aussi dans le moi humain ? Penthée voyait deux soleils. Sa vie misérable se consume dans une alternative interminable de mouvements opposés, en punition de sa témérité. Et c'est la vie de tous les hommes après la chute du genre humain. Homère, contemporain d'Hésiode, croyait, comme lui, à la faute originelle du premier homme et de la première femme et à la solidarité du genre humain, qui n'a pas d'autres moyens d'expliquer ses malheurs, ses crimes, sa dégradation. « Jadis Até offensa Jupiter, qu'on dit être » au-dessus des hommes et des dieux; Jupiter prononça » le serment terrible... En parlant ainsi, il la saisit d'une » main vigoureuse, la précipita des cieux, et bientôt elle » atteignit la terre habitée par les hommes (1). » Ce n'est pas un langage digne et simple comme celui de Moïse; mais n'est-ce pas au fond la même idée? Voici l'expression très-remarquable de Timée de Locres, disciple de Pythagore : « Nous apportons le vice de notre nature, de nos an» cêtres; ce qui fait que nous ne pouvons jamais nous dé» faire de ces mauvaises inclinations qui nous font tomber » dans le défaut primitif de nos premiers parents. » Platon affirme cette même croyance avec la netteté de son magnifique langage : « La nature et les facultés de l'homme ont » été changées et corrompues dans son chef dès le com» mencement. » Cicéron ne l'articule pas avec moins de précision : « Nous naissons pour expier certaines fautes

(1) *Iliade*, liv. XIX.

» commises dans une vie précédente (1). » Nous n'avons pas plus l'idée que la preuve de cette vie précédente. Ces fautes, que nous expions pendant toute notre vie, ne peuvent donc se rapporter qu'au malheur de notre déchéance, qui nous prive encore, selon Cicéron, de notre lumière naturelle (2). Les livres religieux et politiques, qui furent partout la sagesse des nations, reproduisent sans cesse la même idée sous toutes les formes. La recherche des sources du mal est dans l'ordre de la nature. Mais le concert unanime des peuples à attribuer la cause du mal à une faute originelle, comment l'expliquer autrement que par l'affirmation même de cette faute? Cette idée peut être d'autant moins inventée par la raison humaine, qu'elle est plus contraire à toutes nos notions de justice en dehors de la vraie science. D'ailleurs, où trouver une autorité capable de donner à une affirmation un pareil caractère d'universalité et de perpétuité? La vérité seule peut donner à un fait un crédit universel pendant six mille ans. Pythagore, disciple de Zoroastre, en constatant qu'une faute première était la cause de l'altération de notre nature, a cherché à l'expliquer par la transmigration successive des âmes dans différentes espèces de corps. Platon a répété ce frivole système, qui n'explique rien, mais qui concourt à attester l'unanime croyance d'une faute originelle. Virgile (3) se rapproche

(1) Ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore pœnarum luendarum causa nos esse natos. (Hortensius, traité perdu, mais cité par saint Augustin, et dont les fragments ont été recueillis.)

(2) Obrutus quidem divinus ignis.

(3) Ante Jovem nulli subigebant arva coloni;
Ne signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat; in medium quærebant; ipsaque tellus
Omnia liberiùs, nullo poscente, ferebat.
(*Géorg.*, livre I.)

encore plus de la vérité. Ovide (1) et Horace (2) semblent avoir connu nos livres saints, tant leur sentiment sur la faute originelle est clair et lucide. Lucrèce, que n'entraînent pas les préjugés religieux, n'est pas moins précis (3). Le langage de Pline n'est ni moins pittoresque ni moins poétique, et il est profond comme une inspiration de la foi (4). Les livres *sibyllins*, dont l'origine se perd dans l'obscurité de la fable, parlent de la création de l'homme, de sa dignité originelle, en termes qui n'ont rien d'équivoque, et plus clairement encore de sa chute provoquée

(1) Aurea prima sata est ætas, quæ vindice nullo
Sponte suâ, sine lege, fidem rectumque colebat.
....
Ipsa quoque immunis, rastroque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus, per se dabat omnia tellus.
(*Métam.*, VIII.)

(2) Audax Iapeti genus
Ignem fraude malâ gentibus intulit
Post ignem ætheriâ domo
Subductum, macies et nova febrium
Terris incubuit cohors,
Semotique prius tarda necessitas
Lethi, corripuit gradum.
(*Od.* III, livre I, v. 2 *et seq.*)

Domitosque Herculeâ manu
Telluris juvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus
Saturni veteris.....
(*Od.* XII, livre II, v. 6 *et seq.*)

(3) Et tellus nitidas fruges vinetaque læta
Sponte suâ primùm mortalibus ipsa creavit,
Ipsa dedit dulces fœtus, et pabula læta;
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves et vires agricolarum.
(LUCRET., livre II, v. 1157 *et seq.*)

(4) Animal cæteris imperaturum à suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob causam quia natum est. (*Hist. nat.*, livre VII.)

par le *serpent* (1). **Mais ce ne sont pas seulement les philosophes** de l'antiquité, ce sont les philosophes de tous les âges qui ont affirmé la déchéance humaine. On lit dans Montaigne : « Il me faut trouver la cause de notre corrup- » tion, il me faut trouver par où elle s'est insinuée dans » notre nature, et par quels moyens nous nous sommes si » étrangement éloignés de nos conditions premières. Je » viens d'arrêter que Dieu fit l'homme d'une tout autre » sorte et tel qu'il devait être... C'est notre volonté qui de » soi s'est dévoyée, et par sa franche volonté, de la droite » carrière, et précipitée au gouffre de tout mal et de tout » vice (2). » Selon Bayle, « l'âme de l'homme a été créée dans l'ordre, aussi bien que les autres choses, par un être infiniment parfait; *et si elle n'y est plus*, c'est parce qu'abusant de sa liberté, elle est tombée dans le désordre (3). » Locke, établissant les justes conséquences d'une révélation prouvée, dit très-énergiquement : *La parole de Dieu est la démonstration de tout ce qu'il révèle* (4). « *Aurea prima sata est œtas*, est la devise de toutes les nations, » a dit Voltaire (5).

« L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux (6). »

M. de Humboldt a retrouvé les mêmes traditions en Amé-

(1) Ος μόνος ἐστι Θεὸς........
....
....
Ανθρωπον πλάσθεντα Θεοῦ παλαμαῖς ἔνι αὐταῖς
Ου κε πλάνησεν ὄφις δολιως ἐπὶ μοῖραν ἀνελθεῖν
Τοῦ θανάτου, γνώσιν τε λαβεῖν ἀγάθου τε κακου τε.
(2) *Théologie naturelle.*
(3) *Dict.*, art. *Homme.*
(4) 3e lettre de Locke à Stilling, *fleet.*
(5) *Essai sur les mœurs.*
(6) Lamartine, *Méditations poétiques.*

rique, et l'on vient tout récemment de rapporter de la Pensylvanie l'histoire de la chute du premier homme, telle, pour le fond, qu'elle est racontée par Moïse.

Le livre enfin le plus remarquable qu'ait produit notre dernière révolution, *le Système des contradictions économiques*, par M. Proudhon, à qui il ne manque qu'un peu plus de logique pour être le plus éminent catholique peut-être de notre époque, est un livre qui semble n'avoir été fait que pour montrer invinciblement ou la déchéance humaine ou l'impuissance divine. Cette seconde affirmation est celle qu'adopte M. Proudhon, mais elle est repoussée par le sens commun et par l'irréfragable décision de la conscience humaine. L'énormité de l'orgueil actuel me fait comprendre l'écart de l'orgueil dans une condition meilleure. Et cet écart de l'orgueil humain, l'univers entier l'a compris : la mélancolique et mystérieuse Asie, le dur Africain, l'impassible habitant de l'Amérique, le sauvage enfant des forêts de l'Océanie, l'entreprenant Européen, tous les peuples nous présentent l'image de l'innocence et de la félicité assises au berceau du genre humain et souriant à l'humanité. L'humanité est souillée par une faute : l'innocence et la félicité disparaissent pour toujours de toutes les parties du globe, et il ne sort du sein des peuples qu'un écho répétant la félicité perdue et le malheur présent.

IV

Les mille voix du genre humain s'élèvent donc de tous les points du globe et attestent d'un concert unanime la déchéance de l'homme. Histoire, poésie, philosophie, tra-

ditions, superstitions, mosaïsme et idolâtrie, mahométisme et catholicisme, tout la proclame.

De tant de religions différentes qu'il y a dans l'univers, il n'en est pas une seule qui n'enseigne notre déchéance. C'est peut-être le seul point qui soit commun à toutes. En sorte que si ce fait est faux, il n'y a pas une seule religion vraie sur la terre. Pour autoriser l'homme à prétendre qu'il est dans l'intégrité de sa nature, il faut renverser toutes les idées reçues ; prouver qu'il est renfermé dans un cercle infranchissable d'erreurs, et que l'erreur dont il ne peut sortir est son état normal.

Une impression générale de terreur répandue sur toute l'humanité nous pénètre et nous persuade que le bonheur qui nous vient naturellement fait fausse route, comme la récompense accordée au criminel. Chaque événement prospère nous fait craindre en retour une peine vengeresse, et, pour désarmer le juste courroux du ciel, nous nous punissons souvent nous-mêmes de la félicité qui nous arrive, tant est profondément gravé dans nos cœurs le sentiment de notre indignité.

Sempronius fait brûler sur les autels les riches dépouilles qu'il a prises en Sardaigne. Paul-Émile offre à Mars et à Minerve le butin fait en Macédoine. Alexandre jette dans l'Océan indien ses vases d'or les plus magnifiques, et il offre à Thétis un océan de sang humain, égorgeant sur les autels des milliers de victimes pour se faire pardonner sa fortune sur les champs de bataille. Le tyran Polycrate se désespère parce que l'émeraude qu'il avait jetée à la mer, retrouvée dans le ventre d'un poisson, lui apprend l'inutilité de ses efforts pour se punir de son bonheur. Les Corybantes, les Ménades, imités plus tard par

les mahométans, se déchiraient le visage et le corps pour apaiser le courroux du ciel. Telle était l'idée effrayante qu'ils avaient de la colère de leurs dieux. Ils prétendaient se les rendre propices par ces traitements barbares que les hommes, cependant assez cruels, n'infligeraient pas à leurs semblables. Des blessures, du sang, de honteuses mutilations, voilà leurs prières (1) !

La conscience d'un crime primitif est donc universelle, et il en est de même de la nécessité de l'expier. C'est sur cette double doctrine que se sont élevées les institutions religieuses de tous les pays; le sacerdoce n'a pas d'autre origine, et tous les cultes ont pour but, non pas de remercier le ciel, mais de l'apaiser. C'est plus qu'une tradition écrite que nous donnons ici, c'est une tradition marquée en traits sanglants et terribles. C'est l'origine et le développement des sacrifices. Les sacrifices se produisent comme une nécessité immédiatement après la faute du premier homme, et se perpétuent chez tous les peuples par une tradition immémoriale jusqu'au moment de la mort du Christ. Le sacrifice n'est pas une offrande, il est une immolation, un anéantissement en vue d'une expiation, et l'anéantissement d'un être identique autant que possible à l'être coupable. Cette idée conduit à l'effusion du sang (2). Que ne pouvons-nous ici récuser, comme un allégement à notre douleur, le témoignage de l'histoire

(1) Se ipsi in templo contrucidant, vulneribus suis atque sanguine supplicant. (SÉNÈQUE)

(2) On attribuait à l'effusion du sang une si parfaite purification, que le coupable descendait nu dans une fosse profonde, recouverte d'une planche percée d'une foule de trous. Sur cette planche, on égorgeait un taureau ou un bélier, de manière à ce que le sang encore tiède jaillit sur toutes les parties du corps du pénitent. Saint

nous racontant le plus terrible et le plus incroyable des forfaits! Mais le doute n'est même pas possible. L'usage abominable et universel des sacrifices humains n'est que trop incontestablement établi. Tous les monuments attestent l'existence de ce révoltant usage (1).

Il a fallu certes l'ascendant d'une conviction bien vive et bien profonde pour déterminer, je ne dis pas un homme, je ne dis pas un peuple, mais le genre humain tout entier, à des actes qui répugnent à la nature et n'inspirent que l'horreur. Abraham, sur le point d'immoler son fils Isaac, nous fait frémir, et cependant les diverses nations nous ont représenté cet affreux sacrifice, non dans son symbole, mais dans sa cruelle réalité. Toutes, à la seule exception des chrétiens, ont immolé des victimes humaines sur les autels de leurs divinités; expiation universelle, conséquence d'une faute universelle, originelle.

Grégoire de Nazianze rapporte que l'empereur Julien se soumit lui-même à cette bizarre et hideuse superstition.

Les Juifs immolaient le bouc émissaire. Les Grecs immolaient au dieu du jour des hécatombes choisies de taureaux et de chèvres près des rivages de l'Océan.

Qui ne connaît les tauroboles et les crioboles auxquels donnèrent lieu en Orient le culte de *Mithra et dans le monde entier les hécatombes?*

Placare et vituli sanguine debito
Custodes Numidæ deos.

(Horace, livre I.)

(1) A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer lui répond par des mugissements.
La rive au loin gémit blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

(Racine.)

Ces sacrifices ont continué jusqu'à la mort du Christ; donc l'humanité, jusqu'à ce moment, ne s'est jamais sentie réhabilitée! En effet, quelle pouvait être l'efficacité réparatrice de moyens si coupables? Mais ces horribles essais d'expiation n'en montraient pas moins l'impression profonde, permanente du genre humain sur son état altéré; et quel homme oserait ne pas respecter l'impression la plus intime du genre humain, et la plus fortement inhérente à toutes les phases de son existence? Quel est donc l'esprit assez sain, la raison assez forte pour oser affirmer que le genre humain n'a été, pendant les six mille ans de son existence, qu'un malade imaginaire, usant par caprice et sans le sentiment de ses besoins du remède le plus violent? L'universalité de l'emploi de ces moyens et l'uniforme invariabilité de leur but prouvent invinciblement, malgré leur violence même et leur erreur, la rébellion originelle. Sans l'irrésistible, sans l'unanime conviction de cette faute, comment l'idée de destruction douloureuse serait-elle entrée dans l'esprit de tous les peuples, comme l'essence même de la réparation?

Voyez cet ambitieux courtisan : il s'abaisse d'autant plus devant son maître irrité, qu'il sent davantage l'énormité d'une ancienne infidélité découverte. Le procédé est dans la nature. Après sa chute, l'idée de sacrifice devait être naturelle à l'homme.

L'on voit que, partout, la victime expiatoire a été choisie, pure, chère au sacrificateur. Il fallait qu'en l'immolant elle fût comme une partie de lui-même, que son âme fût déchirée, que la souillure s'exhalât pour ainsi dire avec la douleur, qu'il y eût en lui quelque chose d'anéanti et de profondément humilié, que sa personnalité renouvelée re-

prît la place purifiée de l'ancienne. L'homme avait cherché sa grandeur et sa félicité en lui-même; le sacrifice était une abdication de lui-même, la réparation était ainsi *adéquate*, non au crime, du moins à l'intention qui l'avait commis.

C'était le moi humain qu'il avait élevé par un orgueil insensé; c'était le moi humain que par une abnégation absolue il immolait dans ses sacrifices. L'immolation d'un objet haï n'eût point été un sacrifice, parce qu'elle n'eût point été un déchirement, une séparation cruelle de ses affections, de ses joies, de son amour, un anéantissement du moi. Le sacrifice, n'étant pas l'antithèse, le contraste de l'acte d'orgueil originel, n'en eût pas été la réparation. Le contraire de l'usurpation, c'est l'abdication, non-seulement l'abdication du bien usurpé, mais l'abdication du désir, de l'aspiration usurpatrice. J'ai voulu m'assimiler l'honneur qui n'est dû qu'à vous, je renonce à mon propre honneur; j'ai voulu appeler votre divinité en moi, je renonce même à mon humanité; j'ai voulu mettre tout en moi, j'en arrache tout; j'ai méconnu vos droits, je m'immole dans tout ce que j'ai de plus cher.

L'homme commence par offrir à Dieu sur les autels les plus beaux fruits, les animaux domestiques, et, parmi ceux-ci, les plus doux, *par turturum, aut duos pullos columbarum*, tout ce qui symbolise l'innocence et l'amour; puis les animaux et les objets du plus grand prix, les bœufs, les éléphants, l'or, les diamants, tout ce qui symbolise l'intérêt. Mais bientôt le sacrifice des animaux les plus doux, ou des objets les plus précieux, n'est pas jugé un déchirement assez réel, une réparation efficace de l'usurpation humaine; il faut un sang plus pur, plus noble que

celui des animaux, celui du membre le plus cher à la famille. C'est Agamemnon faisant retentir sa tente de ses gémissements et de ses sanglots au moment où il va livrer Iphigénie pour le salut des Grecs (1); c'est Aristodème envoyant sa fille à la mort sur un oracle de Calchas; c'est Codrus s'immolant à Athènes, Curtius à Rome; c'est Moab offrant en holocauste son fils aîné. Et remarquez que ce n'est pas dans un moment de délire, dans l'effervescence du remords d'un grand crime, à des époques déterminées ou dans des lieux particuliers, que l'on cède à ce transport de sanguinaire désespoir; non, le besoin d'expiation poursuit l'humanité dans tous les lieux, à toutes les époques.

Les sacrifices humains se retrouvent partout. Nous en voyons l'usage enraciné chez les sauvages des plus lointains pays. Quelques-uns sont sans prêtres, sans chefs; jamais ils ne sont sans l'instinct, sans le besoin impérieux de réparation, sans sacrificateurs. Les sauvages diffèrent en tout des peuples civilisés; mais ils leur ressemblent par le besoin moral qui annonce le sentiment d'une disgrâce commune; ils se croient aussi sous l'empire d'une puissance irritée que le sang humain seul peut fléchir. Les Chaldéens et les Assyriens immolaient de nombreuses victimes humaines (2). Les monuments de l'Égypte prouvent que ce pays était livré à la même superstition. Le sceau des prêtres de Typhon représente un homme agenouillé, les mains liées et un couteau enfoncé dans la gorge. Le roi Busiris, ayant immolé douze étrangers, fut tué par

(1) Et casta inceste, nubendi tempore in ipso
Hostia concideret mactatu mæsta parentis.
(Lucret., lib. I, v. 99 et 100.)

(2) Tite-Live.

Hercule, à qui il réservait le même sort, se proposant de l'offrir en holocauste à sa terrible divinité. On sait combien ces sacrifices atroces étaient familiers aux Grecs. Achille immole douze jeunes nobles troyens aux mânes de son ami Patrocle (1). Polyxène, fille de Priam, est immolée à la mémoire d'Achille. En Arcadie, ce sont de jeunes filles qui sont offertes en holocauste à Bacchus.

Trois cents Lacédémoniens et leur roi Théopompe sont immolés sur les autels pour mettre un terme à la disette.

Les Phocéens brûlaient des victimes humaines en l'honneur de Diane. Ces horribles sacrifices se retrouvent en Crète, en Chypre, à Rhodes, à Lesbos, à Ténédos, à Athènes; Thémistocle sacrifie en personne, sur son vaisseau, trois jeunes Perses à Bacchus Omestès (qui dévore les chairs palpitantes). Marseille, colonie grecque, avait une forêt consacrée aux sacrifices humains (2). Rome immolait des enfants mâles à Monia, mère des dieux domestiques. En 526, menacée d'une guerre avec les Gaulois, elle apaise les dieux en faisant enterrer deux personnes de chaque sexe dans le *forum boarium* (3). Sous le règne de César (708), deux hommes furent immolés par le pontife et par le prêtre de Mars (4). Carthage, oh! Carthage n'excite que de l'horreur (5)! Les parents vendaient leurs en-

(1) Homère.

(2) Lucain, *Pharsale*, III.

(3) Tite-Live.

(4) L'usage de faire battre des gladiateurs n'eut lieu, au commencement, que dans les cérémonies funèbres; il fut introduit à Rome, l'an 490, par deux frères du nom de Brutus. Une idée d'expiation présidait à ce sanglant usage comme aux sacrifices. Les gladiateurs ne combattirent d'abord que sur les tombeaux, afin d'apaiser les dieux inférieurs par l'effusion du sang.

(5) Gélon, tyran de Syracuse, et Théron, roi d'Agrigente, remportèrent en Sicile une victoire signalée sur les Carthaginois. Pendant

fants pour être égorgés sur les autels (1). Reine des mers, ville industrieuse, que révèle ce commerce affreux? Ta croyance à l'altération originelle, et peut-être ton abdication de toute dignité humaine (2)!

Les Lacédémoniens se rendaient Diane favorable en fouettant de jeunes enfants jusqu'à la mort.

Les deux Décius cherchent dans les rangs ennemis une mort certaine, prix de la faveur des dieux (3).

Andromelech et Anomelech, dieux de Sépharvaïm, n'étaient touchés que par la vue des cendres de jeunes enfants brûlés en leur honneur.

Les Indiens ont, dans leurs livres sacrés, un chapitre qu'ils appellent *le Chapitre sanglant*. Il faut renouveler périodiquement les holocaustes humains pour apaiser la terrible divinité. Cette périodicité, qui ne justifie pas son origine par un événement particulier, prouve que les peu-

toute la durée du combat, depuis l'aurore jusqu'à la nuit, Hamilcar, général carthaginois, fit jeter dans le feu une multitude de victimes humaines, et l'on pense qu'il finit par s'y jeter lui-même. (Diod., xv.)

(1) Comme Agathocle, après avoir défait les Carthaginois, s'avançait sous les murs de Carthage, ils sacrifièrent deux cents enfants à Saturne. (*Idem*, xx.)

(2) Il est certain que la vente des enfants pour les sacrifices se concluait secrètement. La politique avait posé en maxime que les enfants des familles illustres étaient seuls agréables aux dieux.

La *politique!* c'est ainsi qu'on appelle cette infâme dureté qui, sous des dehors artificieux, sacrifie tout à l'avarice. A Lacédémone, elle livrait à la mort les enfants contrefaits. A Carthage, elle égorgeait sur les autels ceux qui auraient diminué, en le partageant, l'héritage de l'enfant privilégié d'une famille orgueilleuse. Les mœurs ayant été adoucies par l'action du christianisme, on se borna plus tard à envoyer les cadets de bonne maison au cloître ou à l'épiscopat. Le sacrifice du moins n'était pas sanglant, mais l'élément païen toujours vivace a étouffé en plus d'un lieu la justice et la vérité du Christ.

(3) Quæ fuit tanta deorum iniquitas ut placari populo romano non possent, nisi tales viri occidissent. (Cic., *De nat. deorum*, l. iii, c. 6.)



ples de l'Inde ne perdent jamais de vue le souvenir de la faute première.

On ne lit pas sans horreur les formules de ces meurtres religieux. « Salut, Kali, Kali! salut, Dévi, déesse du tonnerre! Salut, déesse au sceptre de fer... Kali, Kali, Kali! » Déesse aux dents terribles! Rassasie-toi, déchire, broie » tous ces lambeaux! Mets-les en pièces avec cette hache! » Prends, prends! saisis! arrache! bois le sang à longs » traits! » Les Chinois, au rapport de William Jones (1), immolent à leurs dieux des victimes humaines. Les Perses prophétisaient dans les cavernes consacrées à Mithra, en consultant les entrailles des hommes et des jeunes filles immolés à cette impitoyable divinité qui, touchée de l'humiliation des hommes, consentait à leur dire quelques paroles.

Xerxès sacrifie neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles (2), non loin du fleuve Strymon. Amestris, malade, au rapport du même historien, fait enterrer vivants, en l'honneur du dieu qui habite sous terre, quatorze enfants des plus illustres familles de son royaume (3), pour sauver sa vie : quelle compensation! Mais c'est toujours un hommage rendu à la divinité. L'homme s'immole à Dieu, seul moyen d'effacer le souvenir de sa rivalité : *Dii eritis*.

Nées en Asie, ces superstitions cruelles ont été introduites par les Kimris dans le nord et dans le midi de l'Europe. Dans les Gaules, les Druides offrent, au milieu des

(1) *Asiat. research.*, 11, 578.

(2) Dans le lieu appelé *les Neuf Voies*. (HÉRODOTE.)

(3) Car ce genre de supplice est une coutume de la Perse. Je sais qu'Amestris, épouse de Xerxès, fit enterrer vivants, en l'honneur du dieu qui habite sous terre, quatorze fils des plus illustres familles de son royaume. (*Id.*)

horreurs de la nuit, deux taureaux blancs, pendant que l'on cloue au tronc d'un arbre le corps de la victime humaine, holocauste sanglant d'expiation pour tout le peuple. Les Gaulois qui se trouvent dangereusement malades (1) offrent aux dieux ou leur promettent des sacrifices humains, et les Druides leur prêtent leur ministère. Le pieux Enée lui-même remplit les fonctions du sacerdoce et trempe ses mains dans le sang humain (2). Chez les Gètes, lorsqu'une victime échappait au javelot dans le moment du sacrifice, elle était bannie comme exécrable, et l'on s'empressait de la remplacer par une autre moins indigne d'être offerte en expiation. L'Étrurie, mère des superstitions, fait tuer des gladiateurs dans ses funérailles, et ses prêtres, semblables à des furies, armés de torches et de *serpents*, versent le sang des vierges sur les autels de Junon. Les Sabelli, comme les Pélasges, adorent le dieu de la mort, et immolent leurs jeunes enfants à l'exécrable dieu Mamers. Le besoin d'expiation était si universel, qu'il a inspiré cette sentence à Lucrèce : *C'est la crainte qui a fait les dieux.*

Dans le sanctuaire de Samothrace, comme dans celui d'Éleusis, le dogme de la déchéance humaine, altéré comme toutes les autres vérités primitives, amena mille aberrations, telles que la métempsycose, la psychostasie, et donna naissance aux pratiques les plus révoltantes d'impureté et de barbarie. *Thoth s'est souvenu de la création et de la chute de l'homme*, dit le Pymandès Égyptien.

(1) César, *Comment.*

(2) Sulmone creatos
Quatuor hic juvenes, totidem, quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferis quos immolet umbris.
(*Énéide*, livre x, v. 516 et suiv.)

Il est, rapporte Tacite, un usage général chez les Cattes : c'est de se laisser croître la barbe et les cheveux. Aussitôt qu'ils sont adultes, et par un vœu qui les enchaîne à la valeur, ils peuvent les couper, mais seulement après avoir tué un ennemi. C'est dans le sang et sur les dépouilles d'un ennemi mort qu'ils éclaircissent ce front hideux ; *ce n'est que de ce moment qu'ils prétendent avoir payé le prix de leur naissance* (1). Naissance bien coupable, si elle ne peut être purifiée que dans le sang d'un homme (2) !

« Les Aviones, les Angles, les Variniens, les Eudoses, les Suardones et les Nuithones purifient le chariot et le voile de la déesse Herte (terre), lorsqu'elle est rassasiée de la compagnie des mortels. Les esclaves qui servent à cet office sont noyés aussitôt dans le lac, ce qui entretient une terreur religieuse (3). Les Germains offraient aussi des victimes humaines à Mercure (4). Souvent ils commençaient les cérémonies horribles de leurs superstitions par l'immolation d'un homme (5).

(1) *Mœurs des Germains.* (Traduction de *Dureau de la Malle,* p. 351, t. III.)

(2) Les Celtes, qui, à l'exception de la Grèce et de l'Italie, habitaient toute l'Europe, immolaient des victimes humaines.... Quelquefois on enfermait des hommes dans des espèces de statues colossales tissues d'osier, auxquelles on mettait le feu, et les malheureux périssaient dans les flammes. Ces sacrifices se maintinrent dans les Gaules et partout ailleurs jusqu'à l'époque où le christianisme prit une assiette solide. Car nulle part ils ne disparurent tout à fait sans l'intervention de la religion chrétienne ; nulle part non plus ils ne subsistèrent en sa présence. (SCHMIDT, traduit de *l'allemand* par M. Henrion, avocat à la cour royale de Paris.)

(3) Tacite, *Mœurs des Germains.* (Traduction de *Dureau de la Malle,* p. 361, t. III.)

(4) Tacite, *Mœurs des Germains.* (Traduction de *Dureau de la Malle,* p. 330.)

(5) *Idem, ibid.,* p. 360.

Tous les ans, les Scythes, avec du bois desséché, en quantité suffisante pour remplir cent cinquante chariots, élevaient une sorte de colonne, au sommet de laquelle était dressé un antique cimeterre, emblème du dieu ; la base de cette colonne était formée par les cadavres de malheureux qu'on avait égorgés au-dessus d'un vase placé de manière à recevoir leur sang, dont on arrosait cet autel impie (1).

Au nord de l'Europe, après un laps de neuf mois, on apaisait les dieux en leur offrant neuf sacrifices d'hommes et d'animaux.

En Suède et en Norwége, on étouffait les victimes humaines et on les mettait en pièces. Quelquefois on les égorgeait. Plus le sang jaillissait avec impétuosité, plus le présage était favorable (2). Sans doute l'humanité, par la monstruosité du choix de ses moyens expiatoires, a révolté partout le créateur ; mais cette monstruosité même prouve partout le sentiment exagéré du besoin de l'expiation, et nulle part elle ne laisse subsister la foi en l'innocence originelle de l'homme. Sa rebelle ingratitude lui avait fait perdre toute confiance en l'amour de Dieu, dont elle ne peut apaiser et désarmer le courroux que par une profonde humiliation et par le spectacle de sa destruction volontaire. « Kali, Kali, Kali, déesse aux dents terribles ! rassasie-toi ! déchire, broie tous ces lambeaux ! mets-les en pièces avec cette hache ! Prends ! prends ! saisis ! arrache ! bois le sang à longs traits ! » Peut-être auras-tu pitié des mortels après tant de destructions offertes à la vengeance, après l'aveu de leur faiblesse et cette affirmation sanglante de ta toute-puissance..... Moloch, ouvre tes bras de fer et

(1) Hérodote.

(2) Mallet, Introduction à l'*Histoire du Danemark*.

enlève à l'avenir les joies de ses espérances. Dévore ces enfants innocents, malheureuse postérité de parents malheureux : le sacrifice des coupables serait sans efficacité.

L'Amérique ne le cède à aucune nation des autres contrées pour ces barbares superstitions. Les convulsions des victimes expirantes, la vue des crânes sans cesse renouvelés dans l'affreuse avenue du temple de Visipustuli, annonçaient aux hommes leur disgrâce originelle, et aux dieux des ouvriers toujours attentifs à détruire une créature maudite. « Dans la seule ville de Mexico, on sacrifiait » chaque année plus de vingt mille victimes humaines (1). » Si les étrangers n'en fournissaient pas assez, les Mexicains offraient leurs propres enfants (2), et, comme les Carthaginois, ils assistaient avec joie à ces abominables sacrifices. Encore aujourd'hui, dans le voisinage de Calcutta, on immole des enfants sur les autels de ces divinités altérées du sang de l'innocence. Ce n'est pas un individu, c'est la nature que l'on veut arracher à la disgrâce, c'est la tache originelle que l'on veut effacer. Il y a donc au cœur de l'homme un sentiment bien profond de sa révolte et du courroux du ciel, puisqu'il n'a cru pouvoir l'apaiser que par le sacrifice des objets les plus purs et les plus chers; puisqu'il se regarde comme coupable, comme condamné à mort, puisqu'il a besoin d'une victime qui tienne sa place et qui soit immolée pour lui.

L'expiation par les sacrifices sanglants est à ses yeux le seul moyen de salut. Il y a quelque chose de profondément mystérieux dans cet effort perpétuel et impuissant de l'humanité; je l'expliquerai en son lieu. Mais on conçoit que

(1) *Histoire du monde*, par MM. Henry et Charles de Riancey.
(2) Calvigero, *Historia del Mexico*.

dans l'exaltation de ses désirs, dans l'ivresse de ses espérances, dans les ténèbres de son ignorance, elle ait immolé des victimes humaines, la substitution lui paraissait absolue, et qu'elle ait choisi les plus innocentes, pour que la réparation fût plus efficace. Ainsi, d'un pôle à l'autre et sur les deux hémisphères, la terre, arrosée de sang humain, proclame la rupture de l'homme avec Dieu. *Lacerata est lex.*

V

L'attraction est la loi naturelle du monde physique, qui ne peut, sans l'ordre de Dieu, s'y soustraire. L'homme ne peut pas davantage, sans l'ordre de Dieu, se soustraire à l'attraction morale ou à la loi qui lui est naturelle. Mais l'homme est libre d'aller d'un objet à un autre. Le dogme de la déchéance est tout entier dans ce mot, car la faute d'un être libre n'est pas tellement invraisemblable qu'il y ait répugnance à en accepter l'idée.

Dès son entrée dans le monde, l'homme est averti par la douleur qu'il n'est pas dans son attraction propre. L'enfant, comme le matelot que la tempête a jeté sur le rivage, remplit de cris plaintifs le lieu de sa naissance (1). — La nature, en le voyant naître si malheureux par le crime de ses

(1) Tùm porro puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, cùm primùm in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet; ut æquum est
Cui tantùm in vitâ restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes armenta feræque, etc.
(Lucret., l. v, v. 223 *et seq.*)

ancêtres, a voulu du moins lui donner le moyen d'émouvoir et d'exciter la pitié. Hélas! ce roi superbe de la création serait arrivé sur la terre dans des conditions pires que le plus chétif animal (car il n'a pas l'instinct des animaux), si Dieu n'eût été là pour l'éclairer, le guider, et soutenir à chaque instant ses premiers pas. A quelque âge qu'il eût été mis sur la terre, il aurait, abandonné à lui-même, infailliblement péri, tant par sa faiblesse physique que par son ignorance. Comment aurait-il résisté aux bêtes féroces? Qui lui aurait appris à distinguer, au sein d'une nature perfide à force d'être généreuse, les sucs nutritifs des sucs empoisonnés que six mille ans d'expérience ne lui font pas encore distinguer d'une manière toujours sûre? Eh quoi! pendant que l'animal obéit invariablement à son instinct, que la plante reçoit sa nourriture du sol où elle est attachée, l'homme, chef-d'œuvre de la création, aurait été jeté sur la terre dans des conditions d'existence impossibles! donc il est déchu, donc les soins mêmes que réclame son berceau lui ont été directement révélés par Dieu.

Ce n'est pas seulement dans son état physique, dans sa douleur et dans ses souffrances qu'il trouve la preuve de sa disgrâce, il est atteint d'une manière bien autrement terrible dans ses facultés morales et intellectuelles. Il aspire à un bonheur sans limite, à une durée sans fin, et, après quelques jours passés dans l'amertume, il meurt. Il prétend à tout connaître, et il lui faut l'étude de la vie la plus longue pour apprendre qu'il ne sait rien. Il se perd dans l'objet le plus misérable; il est une énigme pour lui-même; il mesure la hauteur des cieux, la profondeur des mers, il connaît la route des astres errants dans l'espace, et il ne connaît pas sa propre route. Il ne sait comment il com-

mande tous les mouvements de son corps ni comment il est si peu maître de ses penchants ; il raisonne sur la nature de Dieu et il n'explique pas le moindre de ses mouvements ; il sent en lui le double caractère de son état primitif et de sa nature dégradée, comprenant qu'il est libre et se laissant dominer par ses passions. Ce qu'il conserve de son ancienne grandeur ne lui permet pas le repos dans son abjection, et ses infirmités ne lui laissent jamais le plein exercice de sa raison. Est-il bon ? est-il méchant ? C'est un problème qu'il ne peut résoudre. Il est si divers, si différent de lui-même, si équivoque, si peu sûr pour les autres, et même pour lui, qu'il ne peut prendre aucune sorte d'engagement.

Ces contradictions rendent palpables et son état de perfection primitive et son état actuel de dégradation, car on le voit quelquefois descendre au-dessous de la brute. En effet, lorsque notre intelligence, sentinelle enivrée aux parfums de l'orgueil ou de la volupté, se laisse surprendre par les passions grossières, que peut-il nous rester du sentiment de notre dignité ? Où est alors la royauté de la raison confuse de la rébellion du corps, du corps témoin vengeur de la rébellion de l'âme contre le créateur ? Comme un navire désemparé qui porte encore le trésor qu'on lui avait confié, mais sans qu'on puisse savoir si les soins et les efforts de l'équipage parviendront à le conserver, l'homme ne sait jamais s'il conduira intact jusqu'au port le dépôt de sa vie. Ce qui lui manque par-dessus tout, c'est l'énergie : le découragement, la paresse d'esprit sont les écueils contre lesquels il va le plus ordinairement échouer. On dirait un de ces mendiants qui entretiennent leurs plaies par un sordide calcul. La plaie de celui-ci est telle pas-

sion, la plaie d'un autre est telle autre passion, la plaie de presque tous est l'intérêt privé, et j'ai défini la déchéance la séparation du souverain bien, la rupture de l'harmonie universelle. Nous aspirons sans cesse à notre but final, mais la stérilité de nos désirs, le danger ou le crime de nos jouissances, notre impuissance à pourvoir seuls à nos besoins de création dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre matériel, tout nous prouve notre altération. On ne citerait pas un seul d'entre nous qui jouisse de toutes les facultés propres à notre nature, même parmi les esprits et les cœurs d'élite qui, en se frayant des routes inaccessibles au vulgaire, sont parvenus à l'immortalité, et que l'histoire produit comme l'éternel honneur de l'espèce humaine. Cyrus, punissant le Cydnus, en attendant que l'un de ses successeurs pût s'en prendre à l'Océan lui-même et défier le mont Athos; Alexandre le Grand, égorgeant des hommes sur les autels pour se faire pardonner le crime d'avoir égorgé des hommes sur les champs de bataille, et César, envoyant un défi à Neptune, jouissaient-ils, je le demande, de la plénitude de leurs facultés? La philosophie ne rend pas plus sage que le trône : ***Je discuterai, dût cette discussion me rendre aussi savant que Dieu,*** dit le César des socialistes, fier comme un Thrace qui, quand il tonne, lance sa flèche dans le ciel pour mettre Dieu à la raison. Un Thrace s'irrite quand il tonne; c'est le silence qui excite le courroux de M. Proudhon. ***Un Dieu qui ne s'explique pas,*** dit-il, ***est un Dieu que je hais et que je nie.*** Où le prenez-vous donc pour le haïr, puisque vous le niez? Philosophe inconséquent, vous pourfendez un ennemi qui n'existe pas! et vous ne prouvez en cela qu'une chose : que vous n'avez pas échappé à la loi commune de

la déchéance. « C'est grand hasard s'il se rencontre un » moment de la vie où l'homme du meilleur esprit puisse » dire avec certitude : Je me trouve dans mon bon » sens (1). » Semblable au fils industrieux d'un père prodigue, rachetant à force d'économies le toit paternel, l'homme ne parvient que par le travail de toute sa vie à reconquérir quelques-unes de ses facultés naturelles perdues. Non, il n'est pas un de nous à qui il ne manque une chose, pas un qui n'ait à réparer, pas un qui, dès son entrée dans le monde, ne sente le besoin de réunir ses forces pour lutter contre le courant qui l'emporte loin de la source de sa vie.

Libre, il sent un obstacle continu à l'action de sa liberté : ses lois harmoniques sont dérangées et ses mouvements irréguliers comme ceux d'une horloge qui manque d'un ressort. « J'ai vaincu le monde, et je n'ai pas pu me vaincre » moi-même, » s'écriait avec désespoir Pierre le Grand.

Pour opter entre l'appel de la conscience et l'excitation des êtres externes, nous ne sommes pas plus sûrs de notre jugement que de notre volonté, et nous sentons si bien nos défauts, que nous avons honte de nous-mêmes, que nous ne nous montrons pas ce que nous sommes, que, seuls entre les êtres, capables de dissimulation et de mensonge, nous dissimulons et nous mentons. Or, le mensonge annonce une nature altérée (2). Une nature complète aurait un langage parfaitement harmonique; il suffit d'entendre résonner un corps sonore pour juger s'il est pur ou allié, parfait ou altéré dans sa forme.

(1) Victorin Fabre, *Éloge de Montaigne*, t. II, page 344 de l'édition de mon savant ami J. Sabbatier.

(2) Mentiri, contra mentem ire.

Cette perpétuelle contradiction de l'esprit humain, la langue des peuples la représente à tort comme un dualisme. Il n'y a pas de dualisme en nous, il n'y a pas deux hommes en un homme, il n'y a qu'un homme. Mais cet homme est infirme; il veut marcher, et il ne le peut. Le dualisme, que repousse la raison, n'est que le langage de notre abaissement. L'oiseau qui, privé d'une aile, veut s'élever dans l'air, n'est point devenu double; il est devenu, comme nous, infirme, incomplet; comme nous, obligé de se traîner sur la terre, et, comme nous, soupirant vers le ciel. L'homme ne verra jamais disparaître entièrement les traces de sa déchéance; ce serait contraire à la loi inexorable de la logique. Il aura toujours une surprise à craindre au dedans de lui-même (1); conséquemment, il devra veiller et lutter sans repos. Cela même nous est utile, dit saint Augustin, et nous exerce à la réserve et à la modération (2), car, ajoute Montaigne, « qui nous tiendroit si nous » avions un grain de cognoissance ; jusqu'à quel point de » présomption et d'insolence ne portons-nous notre aveu- » glement et notre bestise (3)? »

Malgré ses misères, il apparaît dans l'homme un caractère de grandeur qui lui prouve qu'il est la fin des autres créatures. En effet, il n'en est pas une seule qui remplisse

(1) « Souvent, dans mes longues insomnies, j'ai réfléchi sur les » sources des faiblesses et des vices de l'humanité. Nous voyons le » bien, et nous faisons le mal; nous connaissons la vertu, et nous » nous livrons au vice : la vie est semée de divers écueils vers les- » quels un dangereux penchant nous entraîne... En faisant ces ré- » flexions, je me croyais moi-même à l'abri de tout égarement, quand » une passion coupable est venue, d'un trait imprévu, percer mon » cœur. » (Euripide, *Hippolyte*, acte II.)

(2) Ipsa veritatis occultatio, aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio. (*De civit. Dei*, livre II, c. 22.)

(3) Tome II, page 306.

l'immensité de son cœur, qui satisfasse la double condition de durée et d'étendue à laquelle il aspire. On dirait que les êtres mêmes auxquels il s'est donné lui reprochent, à leur manière, le tort qu'il a eu d'abandonner Dieu pour eux. Aussi tout, jusqu'à la peine qui accompagne notre faute, nous révèle une intelligence veillant tendrement attentive sur nous.

La tristesse est le verbe de notre déchéance ; nous n'arrivons à rien de grand sans un triomphe constant et douloureux de notre personne. Il suffit de voir agir l'homme pour être certain qu'il est sorti de ses lois. Comme tous les peuples de l'antiquité, l'individu ne trouve le salut que dans l'expiation ; ce n'est qu'en s'immolant pour ainsi dire soi-même par un douloureux et permanent sacrifice qu'il peut parvenir à la science, à la gloire, surtout à la vertu. Aussi l'imagination des anciens poëtes avait-elle placé les sept têtes de l'hydre à l'entrée du jardin des Hespérides. L'école qui enseigne la possibilité du bonheur idéal sur la terre méconnaît la nature humaine et l'incurable infirmité de l'esprit et de la matière. Le plus homme est celui qui triomphe le plus de lui-même ; mais combien en est-il ? Les grandes joies comme les grandes douleurs sont également funestes à notre nature brisée. Diodore meurt de honte, Chilon (1) meurt de joie, et Racine ne survit pas à un regard sévère de Louis XIV. Une profonde douleur nous frappe d'une muette stupidité ; c'est la fable de Niobé :

Par les malheurs en rocher endurcie.

(1) Diodore n'avait pu répondre à une objection qui lui avait été faite en public. — Chilon, l'un des sept sages de la Grèce, mourut de joie entre les bras de son fils, qui venait de remporter une victoire aux jeux olympiques.



L'intelligence de l'homme, comme un flambeau près de s'éteindre, ne se ranime qu'à la lumière externe, et le plus léger souffle suffit pour l'anéantir. « Ne vous étonnez pas » s'il ne raisonne pas bien à présent : une mouche, c'en » est assez pour le rendre incapable de bon conseil (1). » Le cœur et les sens sont plus facilement emportés encore, car la vertu se perd plus vite que l'intelligence.

La déchéance de l'homme explique tous les événements du monde, elle explique aussi le désir constant et universel d'en changer le cours. En effet, ce n'est que dans les conditions de leur nature que les êtres trouvent leur force et la régularité de leurs mouvements. Supposez une planète violemment enlevée à son centre de rotation ; ses parties voleront en éclats, se briseront contre les corps qu'elles iront ébranler par leur choc désordonné, ou se heurteront les unes contre les autres, entraînées, tantôt par leur propre poids que rien ne règlera, tantôt par des forces étrangères auxquelles elles se seront aveuglément unies, mais portant toujours avec elles le désordre et la preuve de leur déviation.

N'est-ce pas là l'image de l'humanité? Arrachée dès l'origine à son centre d'impulsion, qu'est-elle devenue? Tous ses mouvements ont été irréguliers, elle s'est montrée insatiable de vices et de cruautés, et cette pente, qui l'entraîne à tant d'excès, prouve surabondamment que la force qui l'emporte est sans règle et sans point d'appui. Je ne sais quel goût de sang s'est emparé d'elle. Depuis que l'homme a été déclaré mortel, il semble qu'il n'ait voulu

(1) *Pensées de Pascal*, 3, 9. Montaigne avait dit avant Pascal : «Quand l'esprit est empêché à part soi, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. » (*Essais*, 3, 13, page 159.)

être qu'un instrument de mort. C'est dans la mort que se résument ses vengeances, son ambition, ses iniquités et ses justices; ses passions, ses vices, ses crimes et ses vertus. L'arrêt qui le frappe est si fatal, que l'homme ne peut faire rien qui ne le conduise à la mort. Les ailes du plaisir l'y portent, et plus sûrement encore que les foudres de la guerre. Le premier né d'Adam verse le sang de son frère. Ce sang d'un frère rougit le ciment de la terre, comme il devait rougir le fondement de la ville fameuse (1) qui, pendant des siècles, imposa ses lois et son joug à l'univers. Hélas! en quelque partie du monde que se lève un homme, l'épée à la main, c'est toujours contre un frère, je veux dire contre une partie de lui-même qu'il se lève. Tout vent de guerre, de quelque partie de l'horizon qu'il souffle, révèle un vœu fratricide et des âmes déjà subjuguées par le vice, que ce vice s'appelle ambition sauvage, amour de la gloire ou attrait de la volupté. Toute l'Asie s'agite et se perd pour la passion qu'inspire une femme adultère (2). Ladislas, roi de Naples, ne peut profaner un lit virginal qu'en renversant les remparts de Florence, qu'en écrasant les habitants sous les pieds de ses chevaux, et la ruine de la ville est résolue. Alexandre le Grand pleurait à chaque victoire de son père. Il n'aurait donc plus de soldats à conduire en personne à la mort; il ne lui resterait plus ni provinces à ruiner ni villes à détruire! L'imbécillité humaine a salué du nom de héros le misérable qui formait de tels vœux. C'était un héros, parce qu'il désolait le monde avec des soldats; mais le pirate qui n'infestait que

(1) Fraterno primi maduerunt sanguine muri.

(2) ...... Paridis propter narratur amorem
Græcia barbarico lentè collisa duello. (HORACE.)

quelques côtes, avec des complices, était un brigand. Ce brigand, du moins, établissait l'égalité du droit de destruction.

La poursuite des biens inférieurs est notre loi suprême; l'antagonisme est au bout de cette loi, et la vie des hommes est mise à bas prix. Il n'y a pas seulement abaissement dans nos affections, il y a interversion complète. On hait Dieu, et, par une conséquence naturelle, on hait les hommes. L'art de nous égorger est celui que nous estimons le plus. Lorsqu'on peut répandre du sang, on ne demande rien au droit; l'audace fait la justice. Le vulgaire suppose les motifs les plus sérieux et les plus nobles chez les capitaines renommés, et ce sont presque toujours les raisons les plus futiles et les plus honteuses qui les font agir. Le plus admiré des conquérants riait plaisamment en jouant la vie de 500,000 hommes livrés à sa fortune.

..... Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujétir.
....
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quoi?
Elle est bien laide! Allons! sonnez, trompettes (1).

Épuisons les forces des deux parties du monde. « La mesme raison qui nous faict tancer un voisin dresse entre les princes une guerre; la mesme raison qui nous faict fouetter un lacquay, tumbant en un roi, lui faict ruyner une province; pareils appétits agitent un ciron et un éléphant (2). »

Louis XIV critique la régularité des fenêtres du Louvre;

(1) Épigramme composée par Auguste, conservée par Martial, épig. 20, l. II, v. 3 *et seq.*, et traduite par Fontenelle.
(2) Montaigne, *Essais*, t. II, page 191.

il faut lui chercher une occupation plus sérieuse. Le ministre sera délivré d'une royale importunité, mais l'Europe sera en feu. Une plaisanterie de Frédéric II contre le cardinal de Bernis et madame de Pompadour amène la bataille de Rosbach et la défaite du maréchal de Soubise. Cromwell reçoit l'ordre de débarquer du navire qui le conduit en Amérique ; la famille des Stuarts est perdue, et la nation anglaise subit la honte du protectorat. Une parole piquante de Marie-Antoinette au duc d'Orléans fait de cet honnête homme le sauveur des droits du peuple, et la France voit les fureurs de 93 (1). Vraiment, ne dirait-on pas que l'homme a été créé pour obéir passivement, soit qu'il serve Antoine poursuivant Cléopâtre, soit qu'il seconde Alexandre faisant assassiner Parménion, ou tuant de sa main Clitus, qui lui avait sauvé la vie? Les Hottentots ont-ils donc bien tort de ne vouloir ni penser ni raisonner, la pensée étant, suivant eux, le fléau de la vie, sans doute parce qu'elle est le miroir de nos humiliations?

En se séparant de l'être infini, origine et centre de l'harmonie, l'homme a penché vers le néant. Là a été son malheur comme son iniquité. Sa grandeur et sa raison ont été diminuées proportionnellement à l'infériorité du centre auquel il s'est attaché, car il est objectif; il lui faut une idée, une parole externe dont il se nourrisse, et sa gran-

(1) Je ne prétends point incarner la révolution dans un homme. La révolution est la marche de l'idée, et d'une idée que je ne crois pas humaine. Mais l'odieux des circonstances qui se groupent autour de l'idée et en compromettent la marche; les meurtres, les ruses, les perfidies, les crimes, les vengeances, l'insatiable ambition, sont bien le fait de l'homme, et ce n'est que cette part que chaque homme a jetée dans la balance des destinées humaines que je lui attribue ici en syncrétant son caractère propre et historique.

deur dépend de la grandeur de l'idée avec laquelle il s'identifie. C'est ce qui explique comment notre déchéance est le déplacement, partant le désordre dans nos affections. L'homme a passé du bien de l'esprit au bien de la chair, du bien intelligible au bien sensible. Il s'est fait matière, préférant au souverain bien le dernier des biens. Ce trait est visible, surtout chez les enfants, qui commencent par aimer les corps. Assurément cet amour n'est ni dans l'ordre des idées de Dieu ni dans le plan primitif de notre création; notre nature est une nature intelligente et supérieure à tous les biens sensibles. En vain voudrions-nous essayer de nier la fausseté de notre position, nous la sentons, elle se trouve au dedans de chacun de nous : nos inclinations, comme une pesanteur sans lois, nous emportent où nous ne voulons pas aller. Nous conservons de notre état primitif tout juste ce qui est nécessaire pour apprécier le malheur de notre état actuel (1).

Dans ce siècle fécond en théories extravagantes comme en révolutions stériles, on a voulu, pour expliquer l'homme, établir sa dualité et son autonomie. Le moment de montrer l'absurdité de ces systèmes n'est pas venu. Je remarquerai seulement que Jean-Jacques Rousseau n'était guère plus raisonnable, lorsqu'il affirmait que *le citoyen vertueux était celui qui conformait sa volonté à la volonté générale.* L'abnégation individuelle n'est pas autre chose que le suicide moral. A ce compte, Job, dans la terre de Hus; Loth, à Sodome; Mardochée, à la cour d'Assuérus; saint Jean-Baptiste, à celle d'Hérode, n'auraient eu aucune vertu! Aristide et Socrate auraient été de mauvais citoyens d'A-

(1) Ma grandeur apparaît au sein de ma misère.
(Traduction de Derzavine par Eichoff.)

thènes. Il faudrait flétrir la dignité de Thraséas à Rome, au milieu du sénat avili et tremblant sous l'œil de son maître. Il faudrait repousser comme un scandale la sublime réponse de Thomas Morus, prié par ses amis de partager l'opinion du roi, du peuple et du parlement anglais, et payant de sa tête l'honneur de son courage et de son refus!

Dans un siècle de corruption et d'avilissement général, l'office de la vertu fut de proscrire la doctrine de l'affranchissement universel et de condamner à mort son auteur, qui rompit en visière avec l'orgueil et la cupidité du siècle! Il ne manquait plus que des autels et l'apothéose aux déicides! La conséquence d'un faux principe ne peut pas être poussée plus loin dans les faits. Ce sera aussi le dernier terme de mes déductions. Je ne veux point autrement anticiper. Mon unique but dans ce chapitre a été d'établir, comme point de départ et comme point d'appui, que l'humanité est déchue, puisqu'elle est, en dehors de tous ses éléments, dans un état convulsif et violent; que cette altération se retrouve dans la vie sociale comme dans la vie individuelle, dans les formes de gouvernement, dans l'esclavage des peuples qui n'a fait que changer de nom, dans l'éternel brigandage qu'on appelle la guerre, dans les religions, qui toutes, à l'exception du christianisme, ont eu les mêmes origines, les mêmes rites, le même objet; dans les théories et les systèmes philosophiques, où quelques vérités difficiles à discerner, et pour le discernement desquelles on n'a aucune règle de certitude, sont à peine mêlées à mille extravagances; dans la corruption des peuples et surtout dans l'impuissance où l'homme est de se relever par lui-même. Je crois cette démonstration complète, absolue, irréfragable, et j'espère établir avec la même évidence,

la même irréfragabilité, que le dogme de la déchéance aboutit, dans l'ordre des idées sociales, à l'idée de l'affranchissement universel par la réhabilitation individuelle, comme, dans l'ordre des idées religieuses, il a abouti à l'idée de la rédemption universelle par la sainteté personnelle. *Levabit signum in nationes, et congregabit profugos* (1).

(1) Isaïe, 11, 12.

CHAPITRE III.

OBJECTIONS : OPINIONS DIVERSES.

Quæ sursum sunt sapite.
Ad. Coloss., c. III, v. 2.

I

« Aux prêtres catholiques d'enseigner et de démontrer » l'existence de la Trinité, du péché originel, » dit M. E. de Girardin (1).

Soit! mais cette question peut-elle rester étrangère au publiciste? Non. Car que veut le publiciste? Définir la condition sociale convenable à l'homme; il est donc nécessaire que le publiciste commence par étudier profondément la nature de l'homme, s'il veut lui indiquer le milieu qui lui convient. Placé à ce point de vue, combien M. E. de Girardin n'eût-il pas rendu de services à la cause de l'humanité? Esprit éminent et positif, il est trop peu soucieux des abstractions métaphysiques; il poursuit sans relâche la réalisation de la perfection idéale, et néglige de s'élever à l'origine des choses; comme si l'on pouvait trouver ailleurs que dans leur type primitif l'idéal des êtres! *Quæ sursum sunt sapite.*

M. E. de Girardin fait plus qu'aucun homme du monde usage de la parole, et il n'y attache de prix qu'autant qu'elle se formule dans les faits; né pour l'action, il est condamné à la seule action de la parole dans un temps où, selon son expression, nous n'avons plus que *la liberté du*

(1) *La Politique universelle*, page 3.

silence: d'une persévérance invincible à poursuivre l'ordre dans les faits, il est d'une mobilité inouïe autour de tous les faits, parce qu'il ne trouve l'ordre dans aucun; il blâme ce qui est, parce que ce qui est n'est jamais ce qui devrait être; il indique la faiblesse d'un ressort principal dans la machine sociale lorsque tout le monde applaudit à l'heureux début de sa marche; mais si, le ressort brisé, la machine s'arrête; si, de l'imminence d'une confusion générale, paraît devoir surgir une catastrophe, alors il fait entendre sa voix comme un passager expérimenté et courageux, au moment suprême où, le pilote emporté par la tempête, les efforts communs et le sang-froid peuvent encore sauver le navire et l'équipage. Tel est M. de Girardin. L'Europe n'a point oublié ce mot, sublime à la veille d'une conflagration générale : « Confiance! confiance! » Le navire, précipitamment radoubé, reprend sous un nouveau pilote sa marche incertaine, M. E. de Girardin prédit encore qu'il n'ira pas loin, et il entend sans se troubler les reproches adressés à ses anciens avertissements et à sa sécurité réparatrice. Il peut se taire quelquefois, mais il ne dira *bien* que quand ce sera *bien*. Ce bien, où le trouver?

Qu'est-ce que la philosophie? demanda-t-il un jour. La philosophie, quand elle parle à des enfants, s'appelle fastueusement : *la lumière des lumières*. Mais son flambeau vacillant s'éteint au souffle de l'âge viril. *Ce feu estant évaporé, tout à un instant, comme de la clarté d'un éclair, mon âme reprend une aultre sorte de vue, aultre état et aultre jugement* (1).... Pascal, après Montaigne, a dit : *Nous n'estimons pas que la philosophie vaille une heure de peine* (2).

(1) Montaigne, tome II, page 328.
(2) Pascal, tome II, page 233, édition de 1804.

Rapide, mais admirable expression de la tradition des siècles, douloureux aveu de notre impuissance! Comment l'homme ne serait-il pas mobile au milieu des contradictions des pensées humaines?

M. de Girardin est, je crois, peu chrétien; il pourra le devenir, et je suppose que le germe de la foi est dans son âme, car il n'a craint ni le fer ni le feu quand il en a été menacé : générosité naturelle sans le mobile d'une espérance éternelle. Il est arrivé à cet âge où la tristesse qu'inspirent les événements, les déceptions de la vie et l'insuffisance des biens sensibles conduisent l'homme au scepticisme quand ils ne le conduisent pas à l'héroïsme de la foi. Ce mélange a produit quelque chose de prodigieux dans son existence. Le scepticisme n'a pas éteint le feu de son âme : sa générosité s'est arrêtée aux faits de la vie sociale; et si elle ne s'est pas élevée au ciel, elle a embrassé l'humanité entière; à ce point de vue, il a été presque chrétien. Fénélon disait : *J'aime mieux mon pays que ma famille, j'aime plus l'humanité que mon pays*. Et le mot de l'Évangile : *J'aime Dieu par-dessus tout*, est le dernier mot de la logique. Le bruit qui s'est fait autour de M. de Girardin ne l'a pas inquiété. Le monde chrétien ne lui pardonne pas son scepticisme; les écoles exclusives, et elles le sont toutes, ne lui pardonnent pas l'étendue, l'ampleur naturelle de ses vues. Dans ces écoles, les initiés sont condamnés à défendre les choses mêmes qu'ils désapprouvent. M. de Girardin n'était pas homme à subir ce joug. Il est, que l'on me passe ce mot, d'une tolérance universelle, et c'est là la vraie logique du scepticisme. Le sceptique ne voit pas, il ne peut pas voir le mal dans une théorie; il espère y trouver peut-être la vérité. Le sceptique de bien

8.

voit le mal dans les faits. M. de Girardin n'a pas été tolérant à l'égard de ce mal, car toujours on l'a accusé d'être un homme d'opposition. Mais je ne l'ai jamais vu en faire à celui qui était tombé; je ne l'ai jamais vu accablant le malheur. Ce trait a captivé mon estime.

M. de La Guéronnière me disait un jour : « On vante l'esprit de M. de Girardin, et on a raison; mais M. de Girardin est surtout et avant tout un homme généreux. » Ce mot est vrai. Comme tous les sceptiques, M. de Girardin a cherché et il cherche encore la vérité. On lui a reproché la mobilité de ses opinions! Quel est donc l'homme, quelle est la doctrine qui, en dehors du point fixe de la foi, reste immobile? *De la cognoissance de cette mienne volubilité, j'ay par accident engendré en moi quelque constance d'opinion... Aultrement, je ne me saurais garder de rouler sans cesse. Ainsi, par la grâce de Dieu, me suis-je conservé entier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes créances de nostre religion, au travers de tant de sectes et divisions que nostre siècle a produites* (1). L'homme immobile est un homme sans vie. « Nous sommes d'autant plus libres, disait Cicéron, de choisir une opinion, que nous ne connaissons pas la vérité. » Cette disposition de l'âme m'a paru si droite, que je n'ai pas d'autre procédé, je l'avoue, dans tout ce qui ne touche pas à ma foi. L'homme inique est celui qui impose comme une loi son doute ou sa négation, qui étreint ou qui absorbe son semblable. M. de Girardin a-t-il une seule fois montré une vue contraire au développement de la perfection humaine? On lui a fait un reproche du bien qu'il a dit de saint Vincent de Paul; et c'est là précisément le témoignage d'une justice désintéressée, d'une conscience

(1) Montaigne, *Essais*, tome II, page 239.

sans cesse à la recherche de ce qui est le plus utile à l'humanité. La généralité a toujours paru dans ses vues. Pourquoi M. de Girardin ne rattache-t-il pas ses théories au ciel? Elles y tiennent par leur essence même. Ainsi, sa théorie d'assurance est sublime, et elle est neuve par l'originalité de l'expression; elle est éminemment chrétienne, elle est l'expression de ce fameux passage : *Mandavit unicuique de proximo suo*. Elle est la solidarité universelle que j'adopte, parce que je suis chrétien, et que je défendrai avec toute l'énergie de mon âme. Le principe d'assurance est dans la nature; il est dans l'Évangile, il est dans tous les actes du vrai chrétien et de tout homme généreux. Quel est donc celui qui n'est pas l'assureur de son compagnon de route, de son voisin, d'un étranger, d'un ennemi exilé ou proscrit?

De combien d'hommes, de provinces, de royaumes, saint Vincent de Paul, un simple chrétien auquel on ne fait pas assez attention, ne fut-il pas l'assureur? Qui ne sait les services qu'il rendit à la Pologne et à la France? Qui ne sait qu'en Irlande il déconcerta la tyrannie de Cromwell? La lâcheté publique et l'adulation des courtisans appelèrent Cromwell un protecteur; mais la naïve candeur des peuples appelle Vincent de Paul un *saint*. Oh! que tout ce qui touche au ciel est pur! D'assureur à auteur, il n'y a pas loin. Seulement l'assureur conserve le bien qui existe; l'auteur donne l'être. Dieu est l'auteur, mais il est aussi le conservateur et l'assureur de tout bien. Le père est l'auteur de la vie de ses enfants, il en est aussi l'assureur. Le pouvoir social n'est pas l'auteur de la vie des hommes, il en est, ou il devrait en être l'assureur. C'est là toute ma pensée.

Quant au pouvoir spécial, république, empire, monar-

chie, que m'importe le nom? c'est l'assurance, c'est la chose qu'il me faut.

La théorie de M. de Girardin a un caractère d'universalité que l'on ne saurait trop louer : *éliminer l'arbitraire, conserver l'universel.* Mais, c'est le catholicisme dans le droit politique! c'est évidemment la vérité sociale Pourquoi cette vue magnifique et sûre vient-elle se perdre dans des contradictions?

La théorie de M. de Girardin pèche par la base. Elle manque de sanction morale. L'autonomie universelle n'est pas le bien universel, elle n'est que la volonté générale. La volonté générale recherche souvent un bien particulier contraire au bien universel; alors la volonté générale est criminelle. Cela est incontestable; car la recherche d'un bien particulier ne peut pas s'éloigner du bien universel sans s'éloigner au même degré de la vérité. La volonté générale d'Athènes, le suffrage universel condamne Aristide à l'exil : cette volonté générale est coupable. Pourquoi? Parce qu'elle est contraire au bien universel; ce n'est donc pas la volonté humaine qui représente la justice. Donc c'est la vérité, et la vérité morale seule, qui sert de terme de comparaison au bien particulier, et qui en détermine la justice ou le vice, en déterminant la nature de son rapport avec le bien universel. Le bien ou le mal dépend de l'essence des choses et nullement de la mobile volonté des hommes. Donc la vérité morale est l'unique fondement de la théorie sociale. Sans cela vous arriverez avec J.-J. Rousseau et M. Proudhon à la négation de la société ou à la monstrueuse absurdité de la justice conventionnelle, qui aboutira toujours et nécessairement à l'apothéose de César.

L'autonomie, c'est la guerre ou l'esclavage; c'est le meurtre d'Abel, de Rémus; c'est le fratricide perpétuel.

« Si le meurtre s'appelle le mal, quel nom doit-on donner » à la guerre (1)? »

L'on doit penser de la guerre ce que l'on pense des meurtres particuliers, en multipliant par leur puissance et les meurtres particuliers, et les larmes, et les douleurs, et les torts qui en résultent, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à l'expression de la somme des maux causés par la guerre. La loi morale n'a pas de complaisance pour la force. Notre bassesse est son unique piédestal (2).

M. de Girardin pressent ce double inconvénient, car il invoque la loi de l'Évangile, et s'il ne supprime pas, en vrai mennonite (3), le magistrat civil, il réduit sa puissance à l'action administrative. Je distingue à peine la différence qu'il y a entre administrer et gouverner, à moins que l'on ne confonde dans l'idée, comme ils ont été trop souvent confondus dans les faits, le gouvernement et la domination. Le gouvernement est dans l'essence des êtres;

(1) *La Politique universelle*, page 5.

(2) Exiguo enim conceditur misericordia : potentes antem potenter tormenta patientur. Non enim subtrahet personam cujusquam Deus, nec verebitur magnitudinem cujusquam; quoniam pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter cura est illi de omnibus : fortioribus autem fortior instat cruciatio. Ad vos ergo, reges, sunt hi sermones mei; ut discatis sapientiam, et non excidatis. (*De lib. Sap. cap.* VI.)

(3) Menno, né en 1496 à Witmaarsum en Frise, chef des anabaptistes appelés *mennonites*. Charles-Quint comprit les mennonites dans ses édits de proscription, et la tête de Menno fut mise à prix. Un jour qu'il voyageait sur un chariot de poste, la maréchaussée se présente à la voiture et demande si Menno y est. Celui-ci demande lui-même à chaque voyageur s'il a connaissance que Menno soit au nombre des passagers; après avoir reçu de tous une réponse négative, il répond : *Ils disent qu'il n'y est pas*, et il échappa ainsi par sa présence d'esprit au danger. (Feller, *Biographie universelle*. *Voir* article MENNO.)

la domination est contraire à la nature humaine. César eut plus d'autels que Jupiter : cela est logique, car il exerça une plus grande et une plus terrible domination que Jupiter. Chaque fois que j'entends un chrétien professer le principe de la domination humaine, je me rappelle cette inscription ironique placée sur la croix du Christ : *J. N. R. J.* Dieu n'est plus qu'un roi dérisoire pour ce chrétien dont saint Paul nous a laissé le portrait dans le tableau qu'il nous a tracé des Crétois. Ce chrétien est tout entier à la matière : *Dormons, buvons, mangeons, car nous mourrons demain* (1). Je ne vois dans le partisan de la domination humaine qu'une nature dégradée, un homme deux fois déchu, un gladiateur immolant sa personnalité à César.

« S'il est un pays, continue M. de Girardin, qui n'ait » pas d'autre code que l'Évangile ; si ce pays existe, qu'on » me l'indique afin que je le choisisse pour ma patrie d'é- » lection, et que, n'ayant pas eu le bonheur d'y naître, » j'aie le bonheur d'y mourir (2). »

Vœu touchant et sublime! Ce pays existe, et l'on n'y meurt pas. Le fer, le feu, le plomb, que vous avez bravés, lui ont donné ses plus généreux citoyens.

Mais, si vous voulez suivre la loi évangélique, cessez de professer l'autonomie, car on n'est pas maître de ses lois quand on obéit à une loi toute faite.

« Qui pourrait me nommer un seul peuple qui, considé- » rant l'Évangile comme un livre divin, ait voulu que ses » codes en fussent la traduction fidèle? Est-ce ce qu'a fait » l'empereur Napoléon? Cependant il disait de l'Évangile :

(1) Isaïe.
(2) *La Politique universelle*, page 154.

» L'Évangile, ce n'est pas un livre, c'est un être vivant. Le » voici sur cette table, ce livre par excellence; je ne me » lasse pas de le lire.... Je connais les hommes, et je vous » dis que Jésus n'est pas un homme (1). »

Jésus était au-dessus de l'idéal humain auquel nous ne pouvons même pas atteindre, et en nous éloignant de la loi de l'Évangile, peuples ou individus, nous abaissons encore notre grandeur naturelle. Nous devenons esclaves de la passion qui nous domine; et l'habitude de l'esclavage n'est pas une préparation à la liberté. Le déserteur de la liberté privée peut-il, sans audace, arborer le drapeau de la liberté publique?

Si l'empereur Napoléon ne fut pas évangélique, il fut autonome, tant qu'il fut vainqueur. Mais, quelque grande que soit la volonté d'un homme, je lui préférerai toujours la volonté de Dieu.

Si nous recherchons la cause qui nous éloigne de l'Évangile, il est impossible que nous ne trouvions pas la trace du péché originel, je veux dire la substitution de l'intérêt particulier à l'intérêt universel, de l'amour-propre à la justice, le moi donné pour centre de rotation à l'univers, l'éternel conseil de l'orgueil : *dii eritis*, acte de divinité, en un mot, l'assimilation de tous les biens. Il est de l'essence même de la divinité de ne pas reconnaître de précepte. L'autonomie se déduit naturellement de ce principe, et la brutalité en est la conséquence inévitable; le droit de la divinité, c'est sa force.

L'assurance mutuelle est un contre-poids à l'excès des forces individuelles et aveugles : elle est un rapprochement de la justice, du bien universel; donc l'assurance

(1) *La Politique universelle*, page 154.

mutuelle est dans la nature, dans le droit, dans le devoir de chacun.

Est-elle possible dans la théorie de M. de Girardin? L'assurance mutuelle est corrélative à notre état d'innocence et contradictoire à notre état de dégradation. Avec la cupidité originelle, avec l'ignorance, avec l'orgueil, modeste et désintéressé par calcul; avec la stupide crédulité des masses, avec la naissance d'un Attila ou d'un Tibère, cette théorie peut-elle avoir, même à une époque indéfinie, une perspective de réalisation? Proclamer la chute de l'homme, la nécessité de sa réhabilitation, donner un levier à la faiblesse, relever le courage, la noblesse humaine; exalter le sentiment moral, rétablir la personnalité, voilà le vrai moyen d'assurer. Sans cela, nous allons, comme les Orientaux, à l'apathie, nous sommes conduits à la misère et à la dégradation par l'attrait des jouissances. Endormis à forte dose d'opium, nous aurons l'égalité.... L'égalité se trouve aussi chez les morts; la liberté n'est que chez les vivants.

II

« L'exacte observation de la nature humaine est donc » la méthode à suivre pour découvrir et démontrer les » droits de l'homme (1), » dit M. Thiers.

C'est juste; mais, ajoute M. Thiers, « Montesquieu a dit : Les lois sont les rapports des choses. J'en demande pardon à ce grand et vaste esprit, il aurait peut-être parlé plus exactement en disant : Les lois sont la permanence

(1) *De la propriété*, édition populaire, page 16.

des choses (1). » Dans le monde purement matériel, les rapports et la permanence se confondent; les rapports permanents sont les lois de la nature matérielle. Il n'en est pas ainsi dans l'action des êtres libres. Une nature altérée peut avoir un rapport permanent qui ne soit pas un rapport naturel, et qui, par conséquent, loin d'être sa loi, ne soit que le renversement de sa loi; je n'en veux d'autre preuve que la permanence de l'esclavage. Ce n'est qu'en détruisant cette permanence inique que l'idée chrétienne a rétabli l'humanité dans sa loi, tant il est vrai que, pour observer exactement la nature humaine, on ne peut pas passer sous silence son altération originelle; et c'est pour avoir commis ce petit péché d'omission que M. Thiers arrive à une conclusion antithétique à celle qu'il cherche.

M. Proudhon a dit : « *La propriété, c'est le vol.* » Il était réservé à M. Thiers de le prouver dans son livre *de la Propriété.*

« L'homme, dit M. Thiers, a dans ses facultés person-» nelles une propriété incontestable, origine de toutes les » autres (2). » Soumettons cette proposition au jugement de la conscience humaine, elle nous répondra que le père appartient à ses enfants, le soldat à sa patrie, le citoyen à ses devoirs, que le vrai pasteur donne sa vie pour son troupeau; elle ne trouvera dans l'affirmation d'une propriété exclusive que l'expression d'un étroit égoïsme et l'aspiration d'un cœur sec, jamais l'expression vraie du droit humain. *La propriété des facultés personnelles est incontestable*, dites-vous? Et si Dieu vous la conteste, où trouverez-vous votre titre primordial et indépendant? Si

(1) M. Thiers, *de la Propriété*, édition populaire, page 16.
(2) *Idem*, page 29.

9

Dieu conteste certains usages de cette propriété, quelle volonté opposerez-vous à la sienne? Le propriétaire incontestable peut aliéner : donc l'homme pourrait, selon vous, attenter à sa vie. Mais l'horreur avec laquelle la conscience du genre humain repousse l'idée de suicide proteste d'une manière écrasante contre votre affirmation impie.

« Prenons les choses de haut, pour ne rien laisser » d'inexploré. Regardons d'abord à notre personne, et le » plus près d'elle que nous pourrons. Mon vêtement est » bien près de moi ; je pourrais, si je l'ai tissu ou payé, pré- « tendre qu'il est à moi... Mais je veux commencer de plus » près encore l'examen de ce qui m'appartient ou ne m'ap- » partient pas, et je m'arrête à considérer mon corps, et » dans mon corps le principe vivant qui l'anime (1). »

Votre vêtement est à vous si vous l'avez payé ! On pourrait peut-être vous contester cette affirmation. Un jour, un individu sortit de chez moi emportant cent écus qu'il m'avait volés et qui lui servirent à acheter un cheval ; il disait : Je l'ai payé, il est à moi ; la justice humaine lui contesta son titre de propriété. Bien des vols échappent à l'œil de l'homme et n'échappent pas à l'œil de Dieu, qui seul détermine la légitimité des titres. M. Proudhon, en affirmant que la propriété est un vol, n'a pas seulement parlé de la propriété subséquente, il a parlé aussi de la propriété première qui vous a servi à acquérir cette seconde propriété, et vous n'avez pas du tout réfuté M. Proudhon. « Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien, a dit Pascal, et le titre par lequel ils le possèdent n'est dans son

(1) M. Thiers, *de la Propriété*, pages 29 et 30.

origine que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois (1). » C'est donc le titre d'origine qu'il faut commencer par établir, si vous voulez justifier les propriétés subséquentes.

« La première de mes propriétés, c'est moi, moi-même... Mes pieds, mes bras, mes mains sont à moi, incontestablement à moi (2). »

C'est l'autonomie dans son expression la plus nette, l'athéisme le plus complet. Il faut payer son vêtement pour en être le propriétaire ; mais le corps, vêtement intime de l'âme, n'impose aucune dette. *Ces pieds, ces bras,* sont à vous, incontestablement à vous ; et pour en faire l'usage que vous voulez, vous n'avez à consulter ni Dieu, ni votre patrie, ni votre famille !

« Maintenant, ces pieds, ces mains qui me servent à me porter ou à saisir les objets dont j'ai besoin..... (3). » Halte-là, monsieur ! ces objets, dont vous avez besoin, j'en ai besoin aussi. Vous les saisissez, je les saisis aussi. Toute la question est de savoir si vous serez Caïn ou Abel, Rémus ou Romulus, le loup ou l'agneau de la Fable.

« Ces pieds, ces mains sont-ils égaux à ceux de tous mes » semblables?... Est-il vrai, en effet, que celui-ci a beau- » coup de force physique, celui-là très-peu (4)? » Imprudent ! C'est vous qui portez la question du droit sur le terrain de la force ! Que la bourgeoisie se compte et qu'elle me dise où vous la conduisez avec l'autonomie, avec la propriété incontestable de votre bras, et l'emploi que vous en faites pour saisir les objets dont vous avez besoin. S'il ne

(1) *Pensées,* XVIII.
(2) M. Thiers, *de la Propriété,* page 31.
(3) *Idem,* page 32.
(4) *Idem, ibid.*

s'agit que de la propriété de son bras et de l'exercice de saisir, nous ne serons pas les plus forts aujourd'hui, nous bourgeois, pas plus que les nobles ne le furent en 93. Il y a donc quelque chose au-dessus de votre propriété, monsieur Thiers : et nier ce quelque chose n'est pas le détruire.

« De l'exercice des facultés de l'homme, il naît une seconde propriété qui a le travail pour origine et que la société consacre dans l'intérêt universel (1). »

Plaisantez-vous, monsieur Thiers? Tout à l'heure vous étiez autonome, propriétaire incontestable de votre bras et de la proie qu'il avait saisie pour votre besoin ; vous compariez votre force à la force de vos semblables, et de la différence de vos forces vous faisiez dériver la différence des droits ; maintenant vous demandez la consécration de ces droits par la société : vous sentez donc votre bras faiblir? Quelqu'un vous conteste donc votre propriété? Sinon, pourquoi demander une consécration, c'est-à-dire l'appui d'une force qui protége votre faiblesse? Avouez que la faiblesse n'est pas si dénuée de droits que vous le disiez. Mais la société, où est-elle? Dans l'élément païen qui rive les chaînes des esclaves, ou dans l'élément chrétien qui émancipe les esclaves? Est-ce la consécration du sabre et du fouet que vous demandez, ou prétendez-vous substituer la *force musculaire à la force intellectuelle* (2), c'est-à-dire la brutalité à la ruse? L'une vaut l'autre, puisque vous donnez à l'homme un seul mobile : *le plaisir* (3). Si c'est la consécration de la force, vous concluez comme M. Proudhon : *La propriété est un vol; tous les droits se réduisent*

(1) M. Thiers, *de la Propriété*, page 34.
(2) *Idem, ibid.*
(3) *Idem*, page 155.

à la force; et vous voyez avec Pascal, dans *les titres d'origine de la propriété*, *la fantaisie* (c'est-à-dire l'intérêt) *de ceux qui ont fait les lois.* L'antonomie ou la propriété incontestable de ses bras est donc un appel permanent à la guerre civile, car les forces peuvent se déplacer, et il ne faut pas toujours des siècles pour opérer ce déplacement.

Si c'est la force intellectuelle que vous invoquez, vous n'avancez en rien l'état de la question; vous donnez au droit une base tout aussi mobile. « Je déclare que, puisque » l'homme est inégalement doué, Dieu a voulu, sans doute, » qu'il eût des jouissances inégales... que, quand il a fait » de l'un le brillant Alcibiade, doué de toutes les facultés » à la fois, de l'autre, le crétin idiot et goîtreux de la vallée » d'Aoste, il a fait tout cela pour qu'il en résultât des dif- » férences dans la manière d'être de ces individus diverse- » ment dotés (1). » Voilà le droit de propriété déterminé par la différence des facultés : *à chacun suivant sa capacité.* Comment cette maxime tant soit peu saint-simonienne se trouve-t-elle sous la plume qui combat les sectaires de Saint-Simon? Mais si la nature, qui se joue souvent des calculs des hommes, fait un brillant Alcibiade du fils du crétin, et si elle ne fait qu'un crétin du fils du brillant Alcibiade, il faudra donc intervertir l'ordre des successions; car Dieu a voulu que les jouissances fussent adéquates aux capacités, et je vous suppose trop solidement converti pour ne pas demander ce qui est la volonté de Dieu.

La volonté de Dieu, vous l'augurez *des faits visibles* (2), et, pour faire passer cette affirmation, vous arrangez *les faits visibles*, comme dirait Pascal, à votre *fantaisie.* « Cet

(1) *De la Propriété*, page 45.
(2) *Idem, ibid.*

homme qui travaille activement et qui cumule, fait-il du mal à quelqu'un ? Il laboure avec ardeur, avec constance, à côté d'un autre qui creuse à peine la terre. Il a des greniers pleins à côté de son voisin, qui les a vides ou à demi pleins.... (1). » Vous n'avez pas vu les faits visibles comme tout le monde, vous n'avez pas vu, comme Labruyère (2), « certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée ; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et, en effet, ils sont des hommes ; ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. » Vous n'avez pas vu la misère à Londres, l'émigration presque en masse de la malheureuse Irlande, dont les habitants affamés vont demander à des terres étrangères le pain que l'avarice refuse à leurs sueurs sur le sol natal.

Je pourrais montrer, d'un pôle à l'autre, la misère trop souvent associée au travail, citer des exemples déchirants, opposer à cette doctrine intéressée l'autorité d'une multitude d'écrivains des siècles passés et de notre siècle ; je veux opposer M. Thiers à M. Thiers. « Il y a quelques » riches, mais en petit nombre, un peu plus de gens aisés, » mais pas beaucoup encore, enfin un nombre infini de gens » qui n'ont que le strict nécessaire et beaucoup qui ne l'ont

(1) *De la Propriété*, page 46.
(2) Chapitre XI. *De l'Homme*.

» même pas. Le peuple des campagnes, comme je l'ai déjà » dit, se nourrit de seigle, de pommes de terre, de quel- » ques légumes, d'un peu de lard, mange rarement de la » viande, et *travaille toute l'année par la pluie, le soleil ou* » *la gelée.* Le peuple des villes, moins constamment gêné, » a des moments où son salaire double et où il vit dans une » sorte d'abondance; il a même quelques-uns des plaisirs » du riche: un habit de drap noir, du linge blanc, les » spectacles de la ville et presque toujours de la viande. » Mais à peine l'imprudente industrie, qui se disputait ses » bras en les payant cher, s'est-elle aperçue de l'excès de » production, qu'elle s'arrête, cesse de l'employer, et il » expie dans une misère affreuse et profonde, dans la faim, » en un mot, dont le paysan est exempt (1), les quelques » beaux jours qu'il a passés (2). »

Eh bien! philosophe des faits visibles, que devient ici le droit? La faim n'est donc pas un vrai besoin? Le crétin n'en ressent pas l'aiguillon, ou il n'est pas le propriétaire incontestable de ses bras, ou il n'obéit pas à son attraction? « L'homme, attiré vers tel ou tel objet, porté à tel acte ou à tel autre, a son attraction : c'est le plaisir ou la douleur (3). » Malheur au peuple auquel on enseigne de telles doctrines! Donner le plaisir comme impulsion aux hommes, n'est-ce pas surexciter toutes les passions, provoquer toutes les forces aux luttes les plus terribles? Le plaisir peut porter l'homme à bien des objets qu'il ne saisirait pas sans troubler profondément l'ordre social. N'est-il pas une règle plus sûre de nos actions que le plaisir? Il n'en est pas,

(1) En Irlande, par exemple!

(2) *De la Propriété*, livre IV, chap. VII, page 363.

(3) *Idem, ibid.*, page 155.

suivant M. Thiers! Le plaisir est la vertu. « Puisque » l'homme est inégalement doué, Dieu a voulu sans doute » qu'il eût des jouissances inégales. » Qu'est-ce qui classera les hommes vertueux destinés aux plus douces jouissances? *La force musculaire ou la force intellectuelle* (1). La force ou l'adresse pour justice, le plaisir pour mobile, quelle morale! Voltaire l'avait déjà mise en vogue : « Le plaisir est le but universel ; quiconque l'attrape a fait son salut; » mais ce mot ne fit chanter aucune hymne en l'honneur de sa conversion. « Un homme laboure avec ardeur, avec constance, à côté d'un autre qui creuse à peine la terre ; il a des greniers pleins à côté d'un voisin qui les a vides. » Contraste sanglant! plus que cela, provocation téméraire, si, comme vous l'affirmez, la *loi* du plaisir soutenue par la force est notre seule règle de conduite! « Il y a un peu plus de richesses dans la société, voilà tout. » Pour qui sont ces richesses? — Tout le monde en profite. — Allez à Londres et à Dublin, vous y trouverez des idiots autant que dans la vallée d'Aoste.

Vous avez compris que vos doctrines pourraient réveiller la convoitise, faire naître le sentiment du *plaisir* (2) et des jouissances dans le cœur de ces idiots. Vous avez dit à vos disciples : « Parlez donc aux peuples comme la religion. » *Euntes docete*. A qui donnez-vous cette mission? A ceux qui *attrapent* le plaisir pour faire leur salut? Mais la religion n'a qu'un plaisir, celui de l'innocence. Sont-ce là les jouissances du brillant Alcibiade? Si vous voulez sérieusement que vos disciples parlent la langue du Christ, donnez-leur, comme le Christ, la foi avant de les envoyer. La foi

(1) *De la Propriété*, page 43.
(2) *Idem*, page 383.

seule remue les cœurs. Il n'est qu'une prédication éloquente, c'est celle de l'exemple, l'exemple du désintéressement et de toutes les vertus chrétiennes; l'exemple de l'amour et non du mépris pour les *crétins*. Courbe ta tête, fier Sicambre, et n'instruis pas, mais écoute. Le muet hommage du génie à la foi est une sublime prédication, dont la parole gâte souvent l'effet. En voici la preuve : « Si pour lui (Dieu) deux et deux font quatre, en est-il moins puissant, moins bon? Eh bien, ne se pourrait-il pas que ce fût une condition de même nature que celle dé la douleur pour l'âme humaine (1)? » Vous aimez donc mieux croire à l'impuissance divine qu'au péché originel? à la fatalité du mal qu'à la peccabilité humaine? Vous ne croyez donc pas l'homme libre, et par suite punissable? En ce cas, si vos disciples parlent comme vous, ils ne parleront pas comme la religion. L'homme est dans un état violent, comme tout être hors de son élément; il a quitté son attraction naturelle, qui est le souverain bien, pour suivre le plaisir, *extrema gaudii luctus*. Et cette douleur, vous aimez mieux l'attribuer à la tyrannie de Dieu qu'à l'égarement de l'humanité? « L'auteur de tout cela, me dira-t-on, est un tyran. » — « Tyran si l'on veut (2). » C'est, en d'autres termes, dire comme M. Proudhon : Dieu, c'est le mal, car y eut-il jamais un mal plus cruel que la tyrannie? Que si vous nous envoyez des apôtres de cette force, nous tremblerons comme les chrétiens à la vue de Paul avant sa conversion. Propriétaire incontestable de ses bras, il s'en servait pour saisir sa proie, c'est-à-dire tous les chrétiens qu'il pouvait *attraper*, selon l'heureuse expression de Voltaire.

(1) *De la Propriété*, page 380.
(2) *Idem*, page 379.

Il est vrai que vous nous rassurez en nous invitant à former une vaste enceinte entourée de remparts pour l'opposer à la tyrannie. « S'il (Dieu) est un tyran, loin de nous diviser sous sa tyrannie, unissons-nous, au contraire, pour la surmonter (1) (apparemment, en sifflant le tyran, comme dit encore M. Proudhon). Cette tyrannie, si tyrannie il y a (je demande pardon d'un tel blasphème... (2).) » Soyez audacieux, monsieur Thiers, l'audace quelquefois trouve dans ses périls son excuse; mais ne vous faites pas l'injure de mettre sur les lèvres d'autrui ce qui est dans votre cœur. Demander pardon, c'est se repentir, et, ici, loin de vous repentir, vous ajoutez à l'hypothèse du blasphème la tentative de l'ériger en dogme. « Dieu, dites-vous, ne serait ni impuissant, ni méchant, parce qu'il aurait ou institué ou admis la douleur. » Il serait l'un et l'autre, car le dernier degré de la justice divine que nous puissions concevoir, est l'expiation par le fils du crime du père.

Vous dites à vos disciples : Parlez comme la religion (3); et vous ajoutez un peu plus loin que la religion a déifié la douleur. Erreur impie! Vous voulez que des hommes à qui vous ne donnez d'autre attraction que le plaisir deviennent des prédicateurs de la douleur? En vérité, si Dieu déifiait la douleur, il serait, comme vous voulez bien ne l'appeler que par supposition, un cruel tyran; il ne laisserait aux hommes que le choix d'une seule vertu, l'aspiration à l'enfer! La douleur est, selon *le langage de la religion*, la fille du péché, et Dieu ne déifie pas la seule chose qu'il ait en horreur. Le mot de rédempteur si souvent répété chez

(1) *De la Propriété*, page 379.
(2) *Idem, ibid.*
(3) *Idem*, page 383.

nous aurait dû vous en avertir. Le crucifiement n'est que la déification du dévouement, et du dévouement pour les crétins que vous n'aimez pas. Il détruit le mal comme on brise le sceau apposé sur une sentence de condamnation, *delens chirographum mortis*. Aussi l'espérance du chrétien est-elle pleine d'allégresse et d'une joie sainte et pure ; il est heureux même quand les hommes plus ***tyrans*** que Dieu le font souffrir, parce que ces souffrances n'atteignent que son corps, et l'amour de la justice lui donne plus de force mille fois qu'il n'en faut pour ne pas se laisser abattre par ces douleurs : ***beati qui patiuntur propter justitiam.*** Vous voyez qu'il y a dans l'âme du chrétien quelque chose de plus divin que le plaisir et les jouissances d'Alcibiade ; quelque chose que l'on ne saisit pas avec le ***bras !***

« La liberté, dites-vous, consiste à se tromper, à pouvoir souffrir (1). » Pourquoi recourez-vous à la tyrannie de Dieu pour expliquer la souffrance ? Il était plus simple de chercher son origine dans la liberté humaine ; d'autant mieux que, d'après vous-même, Dieu ne se trompe pas. « Ou machine ou Dieu, tel serait l'être qui ne se tromperait pas (2). » Pour être Dieu, il ne manque à l'homme que l'infini, et cette distance de l'infini au fini confond toutes nos idées d'analogie. N'est-ce pas une plaisanterie que de supposer qu'il pourrait y avoir autant de dieux, autant d'êtres infinis qu'il y a d'hommes ?

« La liberté consiste à se tromper, à pouvoir souffrir. » C'est ici que j'en appelle à la conscience de tous et de chacun ; l'erreur et la souffrance diminuent la liberté, loin d'en constituer l'essence. Je n'ai pas été libre, est le pre-

(1) *De la Propriété*, page 153.
(2) *Idem*, page 154.

mier mot de l'homme coupable ou de l'homme souffrant. C'est le cri de la nature, c'est la voix du genre humain qui appelle esclave de l'opinion, esclave de l'erreur, esclave des passions, esclave du respect humain, l'homme que des erreurs trop fréquentes conduisent à la douleur. L'erreur est une négation, la vérité est une affirmation; la souffrance est une altération de notre être, la liberté en constate l'intégrité, et cette intégrité ne s'altère pas sans que notre liberté diminue.

« S'il (l'homme) voyait la vérité nécessairement, infail-» liblement d'un seul regard de son esprit, il ne serait pas » libre (1). » Ah! soyez-en sûr, la liberté n'est pas la cécité. Je vois le bien, je l'approuve, et je fais le mal, a dit le poëte; connaître n'est pas aimer (2). Ce n'est que quand l'homme voit le bien infailliblement qu'il est vraiment libre. Un tribunal absoudrait un accusé s'il était convaincu que l'accusé n'a pas vu le mal qu'il a fait. Privé de connaissance, dirait-il, il a été privé aussi de liberté.

« Toujours discerner le vrai, toujours éprouver une » même sensation, fût-elle douce, ce serait ne pas discer-» ner, ne pas sentir, ce serait, en descendant bien bas, de-» venir abeille, polype, végétal, et, en allant plus bas en-» core, aboutir au néant, ou bien, en remontant cette » échelle des êtres, en la remontant jusqu'à l'infini, arriver » à Dieu (3). » L'hypothèse d'une sensation unique dans un être doué de cinq sens, d'un cœur et d'un esprit, est chimérique. Il n'appartient à aucune constitution humaine, quelle qu'elle soit, de nous priver entièrement de nos fa-

(1) *De la Propriété*, page 154.
(2) J.-J. Rousseau.
(3) *De la Propriété*, livre II, chap. IV, page 155.

cultés. Il suffit qu'une constitution les émousse pour qu'elle soit monstrueuse. Mais comment dans ce cas nous feraitelle *arriver à Dieu en remontant l'échelle des êtres à l'infini?* Et si la vérité est infinie, comment ne pas la discerner, puisqu'elle est partout? Arrachez-vous donc à l'action du soleil quand il inonde le globe de ses torrents de lumière? D'un autre côté, si la lumière est infinie, comment la discerner tout entière d'un seul trait de notre esprit nécessairement limité? On croit rêver en lisant de pareilles affirmations chez les génies du siècle. On ne peut voir que la vérité; le mensonge n'a pas des éléments constitutifs que l'on puisse voir. M. Thiers est à Paris, voilà la vérité; il est à Londres, voilà le mensonge. Le voir toujours à Paris serait-ce ne pas le voir? Faudrait-il le voir à Londres où il n'est pas? Où n'est pas la vérité, il n'y a rien, et le néant ne se voit pas, que je sache. Comment le discernement continu du vrai nous ferait-il aboutir au néant, puisque le vrai est l'élément unique et absolu de la vie? Ce qui nous conduit au néant, c'est l'absence du vrai. Ah! il faut que certaines écoles philosophiques le redoutent bien, puisqu'elles nous le représentent comme portant la mort; je sais bien où le vrai porte la mort, c'est dans vos théories, et c'est une preuve de plus qu'il est la vie des sociétés.

Mais laissons les autres principes pour arriver au principe fondamental de la théorie de M. Thiers sur la propriété, et voyons où aboutit la dernière conclusion d'un principe incomplet.

« Avant de chercher à démontrer que la propriété est un droit, un droit sacré comme la liberté d'aller, de venir, de penser et d'écrire, il importe de se fixer sur la méthode de démonstration à suivre en cette matière.

» Quand on dit : L'homme a le droit de se mouvoir, de travailler, de penser, de s'exprimer librement, sur quoi se fonde-t-on pour parler de la sorte? Où a-t-on pris la preuve de tous ces droits ? Dans les besoins de l'homme, disent quelques philosophes. Ses besoins constituent ses droits, il a besoin de se mouvoir librement, de travailler pour vivre, de penser; quand il a pensé, de parler suivant sa pensée. Donc il a le droit de faire ces choses! Ceux qui ont raisonné ainsi ont approché de la vérité et ne l'ont pas atteinte, car il résulterait de leur manière de raisonner que tout besoin est un droit, le besoin vrai comme le besoin faux, le besoin naturel, simple, comme le besoin provenant d'habitudes perverses (M. Thiers ne veut pas d'équivoque). Je sais bien que les philosophes qui ont raisonné ainsi ont distingué et ont dit : Les vrais besoins font les droits. Alors reste à chercher quels sont les besoins vrais, à discerner les vrais des faux (1). »

Il est incontestable que le besoin de manger est un besoin vrai ; il n'est pas moins incontestable que ce besoin est un besoin commun. Si le droit de propriété est un droit qui corresponde à un besoin commun, le droit de propriété est un droit commun. Besoin vrai et droit sont corrélatifs, donc toute possession supérieure au besoin est une propriété sans droit. Peut-on mieux prouver que ne l'a fait M. Thiers la proposition de M. Proudhon : « La propriété, c'est le vol ? »

« Après avoir observé l'homme, je vois qu'il a besoin de » penser, d'exercer cette faculté, qu'en l'exerçant elle se » développe, s'agrandit, et je dis qu'il a droit de penser, » de parler, car penser, parler, c'est la même chose. Je le

(1) *De la Propriété*, livre I, pages 15 et 16.

» lui dois, si je suis gouvernement, non pas comme au » chien dont je viens de faire mention, mais comme à un » être qui est mon égal, à qui je donne ce que je sais lui » être dû et qui reçoit fièrement ce qu'il sait lui appartenir. » En un mot, c'est toujours la même méthode (1). » C'est le même droit, c'est le même besoin : donnez donc la propriété à celui qui n'a pas, comme vous lui donnez la pensée, comme vous lui donnez la parole. Il recevra fièrement ce qui est établi sur le même titre, sur le même besoin, et conséquemment sur le même droit....... Eh quoi! vous reculez, logicien inconséquent! Pourquoi donc avez-vous écrit? Vous avez écrit, non pas pour constater l'égalité du droit à la propriété, mais pour justifier le droit des grandes propriétés. Vous avez voulu combattre les communistes, vous avez été leur plus éloquent avocat.

Je résoudrai cette difficulté en son lieu; j'ai voulu seulement constater, en passant, l'impuissance où est la raison, sans la foi en un principe primitif, d'établir une théorie équitable : car, à qui M. Thiers le céderait-il en fait de ressources d'esprit ? Je lui dirai donc aussi : *Quæ sursum sunt sapite*, et sans cette sagesse je le défie d'être logicien.

« Mais moi, ajoute M. Thiers, qui m'en rapporte aux » faits visibles pour augurer des volontés de Dieu (2). »

Vous vous en rapportez aux faits visibles pour augurer des volontés de Dieu! Il n'y a pas longtemps, car tout le monde vous a vu combattre très-visiblement *les faits visibles du passé*. Ne vous vantez pas si haut de votre foi; dans le fond, elle ne vous ferait que médiocrement honneur, car les *faits visibles*, des faits malheureusement trop visibles,

(1) *De la Propriété*, chap. II, page 19.
(2) *De la Propriété*, page 45.

dégradent souvent au lieu de relever la nature de l'homme : or, cette dégradation n'est pas la loi de la création, elle en est le renversement. N'était-ce pas là votre conviction, lorsque vous avez travaillé à la destruction des *faits permanents* du passé ?

La subtile définition que vous donnez de la liberté ne vous vient point en aide ; elle enlève, au contraire, toute base à votre théorie. La liberté, dites-vous, *consiste à se tromper, à pouvoir souffrir ;* mais l'erreur ne produit que des faits contraires à la nature de nos rapports, contraires aux lois de la création. En partant de ces faits pour élever votre théorie, c'est donc l'erreur que vous lui donnez pour fondement. La souffrance, je l'ai dit déjà, n'est point un attribut de notre nature, elle en est une altération : vous êtes malade quand vous souffrez. J'ai montré que la conscience du genre humain n'a expliqué le fait des douleurs de l'humanité que par le fait de son altération primitive, et vous l'avez prouvé vous-même en affirmant que le droit était le corrélatif du besoin vrai. L'homme a le droit de satisfaire son besoin vrai, donc il a le droit de ne pas souffrir. Les faits visibles qui accablent l'humanité de souffrances sont manifestement des faits contraires aux lois de la création, et ces faits, loin de constater les volontés de Dieu, constatent l'abus que nous faisons de notre liberté. « La liberté de l'homme, c'est l'innocence (1). » Je vous défie de la bien définir et de la rendre légitime en dehors de cette affirmation. Vous vous en rapportez aux faits visibles pour augurer des volontés de Dieu : vous croyez donc en Dieu ? Comment alors affirmez-vous que vous êtes le propriétaire incontestable de *vos pieds, de votre bras, de votre*

(1) *Alcuin.*

corps, du principe qui l'anime? La vie des êtres créés n'est qu'un rapport, l'idée de rapport est une idée de dépendance, et l'usage de *votre bras, de vos pieds, de votre corps, du principe qui l'anime*, dépend de la volonté de Dieu. Propriétaire incontestable de votre bras, de votre esprit, malheur à vous si vous en faites un mauvais usage : vous avez prononcé le nom de Dieu, vous aurez un compte à rendre.

Cette reddition de compte sonne mal à l'oreille du propriétaire incontestable. L'idée de Dieu vous gêne, il faut la détruire. Le brillant Alcibiade, doué de toutes les facultés à la fois, manquera-t-il de ressources à cet effet? Nous allons le voir. « Ces facultés inégales, consistant en plus de forces musculaires ou en plus de forces intellectuelles, sont à l'homme, à qui Dieu les donna ; il les tient de Dieu (1). »

Proposition vraie, mais qui entraîne l'idée de dépendance et ne laisse pas l'homme autonome. Il faut donc détruire cette importune idée. C'est l'affaire d'un trait de plume ; c'est encore la flèche du Parthe, ou le blasphème de M. Proudhon, *de ce Dieu que je nommerai comme il vous plaira* (M. Thiers n'y tient pas, il en fait bon marché), Dieu, fatalité, hasard, auteur, enfin, quel qu'il soit, auteur des choses, les laissant faire ou les faisant, les souffrant ou les voulant (2). »

« Quand des hommes d'un esprit aussi éminent que » M. Thiers, et élevés comme lui à l'école du dix-huitième » siècle, font de tels retours et se sentent arracher de tels » hommages, ces fortes leçons prennent dans leur bouche un » caractère singulier, et leur parole répond à une inspira- » tion dont Dieu seul a le secret. » Voilà par quels hymnes

(1) Thiers, *de la Propriété*, page 43.
(2) *Idem*, page 44.

les journaux ont célébré la conversion de M. Thiers. La voix de M. Thiers est celle de l'habile enchanteur qui endort l'aspic et laisse le lendemain à son étonnement et à ses périls. On admire *le retour* de cet esprit éminent, on veut l'imiter; mais cette émulation est comme le désir dans un rêve, elle est sans objet. A quel Dieu ira-t on avec M. Thiers? Est-ce au Dieu *fatalité*, au Dieu *hasard*, au Dieu auteur ou au Dieu *laissant faire* et souffrant les choses? Je crois que c'est au Dieu *propriété*.

Il est bien édifiant d'exciter notre zèle, *d'arracher nos hommages* pour ce Dieu, car *le brillant Alcibiade, qu'il a doué de toutes les facultés à la fois, aura une manière d'être bien différente de celle du crétin, de l'idiot goîtreux de la vallée d'Aoste.* Mais cette manière d'être constitue le *besoin vrai; le besoin vrai constitue le droit:* il n'y aura donc que très-peu de droits pour le crétin. Le Dieu *hasard*, le Dieu *fatalité* les réserve tous au *brillant Alcibiade*. Si vous doutez, crétins, de la *fatalité* de votre sort, M. Thiers *étendra encore plus sa vue* (1), *il ira de l'homme au cheval et au chien; du cheval et du chien à la taupe, au polype, au végétal;* puis, acceptez votre sort, car il irait encore plus loin, il irait au chêne et à la fougère; *vade ad formicam, ô piger*. Il y a une classification entre l'homme et le cheval, le chien, la taupe, le polype, le végétal, et il n'y aurait pas une classification entre *le brillant Alcibiade et le crétin!* Crétins ou idiots goîtreux, résignez-vous à votre sort; vous-même, divin Homère, allez mendier votre pain, ne murmurez pas! Et vous, Christophe Colomb, ne montrez pas une seule fois l'empreinte de vos chaînes sur ces bras glorieux qui viennent d'ouvrir un nouveau monde; trou-

(1) Thiers, *de la Propriété*, page 45.

peaux d'esclaves, vile multitude, étouffez vos gémissements, M. Thiers a étendu sa vue, et *il augure des faits visibles les volontés de Dieu*, de Dieu *hasard* ou *fatalité*. « Il était bon, dit le *Constitutionnel*, que les défenseurs de la société, au premier rang desquels s'est placé M. Thiers, imitassent l'ardeur des faux philosophes ; car ces faux philosophes ont perverti bien des esprits et trompé bien des âmes. » Voilà le pontife du Dieu *fatalité* qui vient nous apprendre que les facultés inégales, mesure de nos droits, étant l'œuvre de Dieu, Dieu est aussi l'auteur de l'inégalité de nos droits, puisqu'il est l'auteur de l'inégalité de nos forces. Mais si *les forces musculaires et les forces intellectuelles* se mesurent pour se disputer l'honneur de mieux servir le Dieu *propriété*, eh bien ! n'y a-t-il pas un Dieu *hasard* ou un Dieu *fatalité* pour décider de la victoire ? Les faits visibles sont toujours l'expression de ses volontés. « Il était temps, comme dit le *Constitutionnel*, de trouver *un talent élevé, une science profonde, une expérience consommée, pour rendre, comme le fait M. Thiers, à la simple et éternelle vérité son charme, sa puissance, sa nouveauté.* »

Voici une de ces éternelles vérités : « Ou machine ou Dieu, tel serait l'être qui ne se tromperait pas (1). » Mais ne serait-il pas les deux en même temps, puisqu'on peut appeler Dieu *fatalité?* Or, qu'y a-t-il de plus fatal qu'une aveugle machine? Et, d'ailleurs, que deviendrait l'*unité dans la variété*, si, en devenant machine, l'homme cessait d'être Dieu? Ce fatalisme odieux domine si bien la pensée de M. Thiers, qu'il déduit l'inégalité des hommes de *l'inégalité de l'humble fougère et du chêne superbe* (2) ; et s'il est

(1) Thiers, *de la Propriété*, page 154.
(2) *Idem, ibid.*, page 45.

vrai, comme le dit M. Cousin, que *Dieu ne peut pas ne pas avoir à un degré infini toutes les facultés qu'il nous donne* (1), comment toutes nos lois ne seraient-elles pas fatales sous l'empire du Dieu *fatalité ?*

Mais laissons M. Thiers s'expliquer lui-même : « Je vois » les chênes eux-mêmes, quelques-uns plus heureux, que » la terre, la pluie, le soleil ont favorisés, qui ont grandi » entre tous, puis entre eux un plus heureux encore qui a » échappé au fer du bûcheron ou aux éclats de la foudre, » et qui élève au milieu de la forêt sa tête majestueuse. » L'empereur Claude, tout imbécile et païen qu'il était, avait un instinct plus généreux, plus digne du christianisme et de l'humanité : « Mes lieutenants, disait-il, ne doivent pas m'avoir obligation comme si je satisfaisais leur désir de se voir élevés : c'est moi qui leur suis obligé de ce qu'ils m'aident à porter le fardeau du gouvernement. » Il y a loin de cette belle maxime à l'idée d'abjection que M. Thiers conseille à la multitude.

« Je me dis, ajoute M. Thiers pour achever son tableau » et son parallèle, que ces inégalités furent probablement » la condition de ce plan sublime qu'un grand génie (2) a » défini : l'unité dans la variété et la variété dans l'u- » nité (3). » M. Thiers néglige les données métaphysiques (4), mais il accepte celles que lui présente l'amitié. En vérité, il ne pouvait faire un choix plus favorable à sa thèse. Il fait honneur à M. Cousin, qui s'en explique du reste fort clairement (5), de cette pensée : *l'unité dans la*

(1) Introduction.
(2) M. Cousin.
(3) *Propriété*, page 46.
(4) *Ibid.*, page 20.
(5) Cousin, *Fragments philosophiques*, deuxième édition, p. 23 et 24.

variété. Bon procédé d'amis! mais les Albigeois et les routiers revendiquent, après bien d'autres, l'honneur de la priorité sur M. Cousin. Les hussites partirent de ce principe lorsqu'ils *entreprirent d'extirper avec le feu et le glaive tout luxe des vêtements, la paresse elle-même; c'était pour eux un devoir de morale et de piété, et ce devoir prit sa source la plus sainte dans une sorte de panthéisme, suivant lequel tout est émané de Dieu* (1) (unité dans la variété). L'unité de substance doit logiquement conduire à l'égalité de condition, sauf les crétins qui manquent des moyens de s'élever à la hauteur de l'unique loi de la nature, le plaisir. Le crétinisme, c'est le péché, puisque le crétinisme seul nous éloigne de notre unique loi. M. Proudhon avait déjà dit: « Le péché, c'est la misère. » Qui n'admirerait l'à-propos avec lequel M. Thiers réfute M. Proudhon? *Unité dans la variété, unité d'attraction,* c'est-à-dire *le plaisir,* sont les deux axiomes de M. Thiers. Ces deux unités une fois affirmées, il faudrait que l'homme fût terriblement crétin pour ne pas briser tout ce qui s'oppose à son plaisir, son unique loi, son seul devoir, puisqu'il est sa plus grande manifestation divine : en ne le brisant pas, il manquerait à son devoir de *morale* et de *piété.* S'il n'est pas *idiot,* il trouvera dans les principes de M. Thiers cette deduction de M. Proudhon : *La propriété par principe et par essence est immorale,* car la propriété entre les mains d'autrui contrarie notre unique loi de nature : le plaisir. *Conséquemment, le code qui, déterminant les droits des propriétaires, n'a pas réservé ceux de la morale* (ou de la loi unique de notre nature, ce qui est la même chose), *est un code d'immoralité,... et la justice instituée pour protéger*

(1) Matter, *Histoire de l'Église chrétienne*, tome III, p. 515 et suiv.

le libre et paisible abus de la propriété, la justice qui ordonne de prêter main-forte contre ceux qui voudraient s'opposer à cet abus, qui afflige et marque d'infamie quiconque est assez osé pour prétendre réparer les outrages de la propriété, la justice est infâme (1). Cela est évident, puisque la justice contrarie l'unique loi de la nature humaine, le *plaisir*. Le crétin et l'idiot restent dans le péché, mais Alcibiade en sort avec éclat. Donc le crétin et l'idiot sont les seuls pécheurs, puisqu'ils sont les seuls qui n'obéissent pas à la loi de nature. Dieu a fait des crétins et des idiots pour *qu'il en résultât des différences dans la manière d'être des individus* (2). Cessons d'être pauvres, nous cesserons d'être des idiots. Comme le brillant Alcibiade, nous accomplirons adéquatement la loi unique de la nature, le *plaisir :* celui qui accomplit la loi n'est pas dans le péché ; donc le péché, c'est la misère et le crétinisme. M. Thiers et M. Proudhon, qui disent la même chose, ont obtenu tous les suffrages. L'un a obtenu les suffrages de la bourgeoisie, l'autre ceux des socialistes. Quant aux moyens d'arriver à la richesse, ils sont tous bons. *Les faits visibles sont les volontés de Dieu, les lois de la création.* En effet, une variété de l'unité n'est qu'un mode d'être de cette même unité, et à ce titre tout ce qui paraît est toujours la volonté de Dieu. Si Dieu est tout, ce qu'il y a dans chaque homme, intelligence et volonté, âme et corps, est substantiel à Dieu, et l'homme n'a ni ne peut avoir de supérieur. C'est bien l'avis de M. Thiers, puisqu'il affirme qu'il est *le propriétaire incontestable de son corps et du principe qui l'anime.*

(1) *Système des contradictions économiques.*
(2) *Propriété*, page 44.

L'unique loi de l'homme est le plaisir ; son unique devoir, de renverser tout obstacle à la loi. Car cette unique loi, il ne peut pas plus la négliger qu'il ne peut, ainsi que Dieu, cesser d'être. Les gnostiques, aux premiers siècles de notre ère, et toutes les écoles sorties de leur sein, l'ont toujours entendu ainsi. Les Caïnites, dont Caïn fut le modèle et le patron ; les Nicolaïtes, les Simonites, les Manichéens, les Valentiniens, enfin les Carpocratiens, qui furent aux autres gnostiques ce que M. Proudhon est aujourd'hui aux autres socialistes, proscrivirent toutes les lois comme contraires aux lois naturelles, à l'ordre légitime et divin. Les Carpocratiens disaient ce que M. Proudhon a répété : *La justice est infâme ;* et ils ajoutaient : *Plus on se délivre de tout ce que le vulgaire nomme religion, plus on devient semblable à Dieu* (1).

« Je me purifierai, dit encore M. Proudhon ; j'idéaliserai mon être, et je deviendrai le chef de la création, l'égal de Dieu (2). » *Unité dans la variété.*

Vous, messieurs, vous les égaux de Dieu ! Oui, jusqu'à ce qu'une douleur d'entrailles vous rappelle, comme Antiochus et Agrippa, à la raison.

Par quelle étrange obstination refusez-vous de croire à la possibilité, au fait coupable de l'orgueil d'Adam, puisque vous le voyez à l'état de folie permanente chez ses descendants ? L'état des enfants n'est-il pas une preuve de l'état du père ? C'est une maladie chronique, héréditaire, à laquelle le temps a donné un caractère plus triste, plus odieux, plus incurable. Vous, égaux à Dieu ! Ce n'est pas

(1) *Histoire du gnosticisme*, tome II, page 244, et *Histoire de l'Église chrétienne*, tome I, page 169.

(2) Proudhon, *Système des contradictions économiques*.

là encore le dernier terme des folies humaines. Vous faites du moins à Dieu l'honneur de le convier au banquet fraternel de l'égalité. En voici qui vous suivent de près et qui ne lui laissent pas la plus petite place. *La philosophie* (1) *est donc la lumière de toutes les lumières, l'autorité des autorités, l'unique autorité. En effet, ceux qui veulent imposer à la philosophie et à la pensée une autorité supérieure*, ma foi, seront mal reçus par l'*unique autorité*. Souvenez-vous du sort de Bernardin de Saint-Pierre, quand il voulut invoquer une autorité supérieure à l'autorité de la raison de messieurs de l'académie. Dieu une fois supprimé, qui empêchera M. Thiers de mettre la vile multitude des crétins et des idiots au dernier degré de l'échelle des êtres, tout près *du cheval, du chien, de la taupe, du polype, du végétal, de la pierre, et même de les descendre jusqu'au néant?... Ces inégalités furent probablement la condition de ce plan sublime qu'un grand génie a défini l'unité dans la variété, la variété dans l'unité* (2). L'idiot, l'enfant, le vieillard tombé, l'esclave dégradé par le fouet, l'insomnie et l'excès du travail n'ont droit à rien, *parce qu'ils désirent sans savoir* (3); car je vais de l'homme au cheval et au chien; le chien n'a droit à rien, parce qu'il désire sans savoir (4). Le crétin ne sait pas plus que le chien; il y a entre eux unité de nature, unité dans la variété, et ils ne varient pas par *la force intellectuelle*. Pourquoi feriez-vous une différence entre eux? *Vous laisseriez-vous tromper par ces ennemis de la société qui ont abusé bien des âmes?* La méta-

(1) Cousin, *Introduction aux discours*, etc.
(2) *Du droit à la propriété*, livre I, chap. V, page 46.
(3) *Idem*, pages 18 et 19.
(4) *Idem, ibid.*

physique de M. Cousin, bien contrairement à toutes les règles de la logique, il est vrai, conclut *à la souveraineté de la raison en philosophie*. Il est certain que cette souveraineté doit avoir son corrélatif en politique. M. Thiers nous la présente dans ses heureux Alcibiades. Aujourd'hui, les faits nous ont donné une autorité unique correspondant à l'unique autorité de la philosophie, ce qui amuse à peine la multitude respectée de nos Alcibiades.

Sans être phénix, la vieille gnose renaît continuellement de ses cendres. Nous l'avons reconnue autrefois sous les traits des Albigeois, des routiers, des hussites, des pastoureaux; nous la retrouvons aujourd'hui sous les noms des philosophes allemands, des éclectiques français, des communistes et des socialistes. Les gnostiques, dans tous les temps, sous toutes les formes et sous toutes les dénominations, ont eu la même métaphysique que MM. Thiers et Cousin : *l'unité dans la variété;* mais ils ont constamment tiré des conclusions contraires à celles de MM. Thiers et Cousin. Si la bourgeoisie veut donner raison à *l'unique autorité* de l'un ou se laisser captiver par le charme de l'autre, je ne m'y oppose pas; je dois pourtant prévenir mon lecteur que ces déductions contraires des mêmes principes scandalisent jusqu'aux philosophes et ébranlent la foi des rationalistes les plus déterminés. *Toutes ces contradictions de la philosophie,* disait J.-J. Rousseau, *me prouvent l'insuffisance de la raison humaine*. Et cette mauvaise pensée prend de la consistance dans les esprits, elle se glisse partout, *serpit*. Elle se répète tout haut dans le sanctuaire même de la philosophie, et fait pâlir *l'unique autorité* sur son trône. Strauss ne s'avisait-il pas de dire que la raison humaine n'avait pu trouver avant *Jésus* le plus petit

élément social ni de loin ni de près? Et M. Cousin lui-même, qui le croirait! n'a-t-il pas déclaré que la raison avait emprunté à la religion la seule chose que la raison ait de raisonnable? *La révolution française a emprunté au christianisme son dogme de la fraternité* (1). M. Thiers conseille à ses amis de *parler le langage de la religion*, ce qui prouve qu'il n'a plus qu'une foi chancelante dans *l'autorité des autorités*, *la philosophie*. Mais pourquoi n'a-t-il pas prêché d'exemple, pourquoi n'a-t-il pas renoncé à ce stupide axiome du panthéisme : *l'unité dans la variété?* Il ne serait pas tombé dans ce fatalisme humiliant pour les *crétins* qui sont des hommes, et dans cet embarras d'inextricables contradictions avec lui-même. S'il eût admis avec la religion le péché originel, il n'eût pas eu à demander pardon de son péché actuel de blasphème. Il eût pu expliquer le mal autrement qu'en accusant Dieu de tyrannie. En relevant ces contradictions de deux écrivains éminents, je ne veux pas donner raison contre eux aux autres philosophes qui, en partant des mêmes principes, ont formulé des conclusions contradictoires à celles de MM. Thiers et Cousin; cependant l'impartialité exige que j'examine de quel côté reste l'honneur de la logique. Je ne dirai qu'un mot pour le moment du père Enfantin et de Fourier : c'est assez pour faire face à MM. Thiers et Cousin.

« Dieu est tout ce qui est, dit le père Enfantin (c'est bien » là l'unité) : donc plus de guerre entre les deux principes, » l'esprit et le corps, l'intelligence et la chair. Nul de nous » n'est hors de Dieu, mais nul de nous n'est (seul) Dieu » (quelle atteinte portée à la souveraineté de la raison en » philosophie!) ; donc plus d'esclaves, plus de réprouvés

(1) Cousin, *Introduction aux discours*, etc.

» (voilà les crétins sauvés); plus d'adoration servile de » l'homme à l'homme, plus d'exploitation despotique » (brillant Alcibiade, brise ton épée!); chacun de nous » vit de la vie de Dieu, et tous nous communions en lui; » donc plus d'antagonisme entre l'individu et la société, » entre l'intérêt et le devoir. Harmonie, égalité, fraternité, » voilà les trois vastes idées sociales qu'embrassait la défi- » nition donnée par Enfantin de la divinité (1). » Au moins, cela c'est raisonner. *Dieu est tout ce qui est*, donc plus de guerre. La guerre, en effet, serait difficile quand on est seul. On pourrait néanmoins faire un petit reproche au père Enfantin. Le lien de la fraternité des hommes part de l'unité de substance : *Dieu est tout ce qui est*. Comment le père Enfantin a-t-il oublié les taupes et les *polypes*, si chers à M. Thiers? Unité de substance : je défie le père Enfantin de retrancher un seul animal de l'universelle fraternité; je défie M. Thiers d'en arracher un seul à la commune égalité. Le génie de Fourier a triomphé de ces scrupules; tous les êtres figurent dans son universelle association. « Dominant le temps et l'espace, dit Victor Conside- » rant, il a conquis et livré à l'homme la connaissance de » la constitution analogique des choses, la loi cosmogo- » nique de l'unité du monde. L'idée de l'unité universelle » est adéquate à la raison, et les manifestations de cette » idée dans tous les temps ont constitué les manifestations » supérieures de l'intelligence humaine....... la solidarité » de *toutes les vies individuelles*, successives et hiérarchi- » quement associées, constitue la vie universelle, l'*être* » *vivant absolu*. L'étude de l'unité universelle pour l'homme » se divise en trois branches : unité de l'homme avec lui-

(1) Louis Blanc. *Histoire de dix ans*, tome III, page 355.

» même, unité de l'homme avec Dieu, unité de l'homme » avec l'univers (1). » Il est vrai que j'ai de la peine à concevoir ces trois branches dans l'unité universelle. L'unité de l'homme avec lui-même n'est-elle pas la même que l'unité de l'homme avec Dieu, puisque l'homme est Dieu? Et l'unité de l'homme avec l'univers n'est-elle pas la même que l'unité de l'homme avec Dieu, puisque Dieu est tout? Il est en général, je crois, très-difficile de classer la pluralité dans l'unité (2). Il y a encore une autre petite chose qui m'embarrasse chez Fourier : c'est l'idée de succession associée à l'idée de vie absolue ; l'idée de progrès, de conquête, me paraît encore incompatible avec l'idée d'*être vivant absolu*. Et l'idée de hiérarchie, comment trouve-t-elle place dans l'idée d'unité? Si l'on veut être indulgent pour ces petites contradictions, la raison du moins sera satisfaite de l'universelle association, l'unité des substances étant un lien assez fort de fraternité. Et s'il m'était permis, empruntant aussi ses axiomes à la métaphysique, de dire : *Le mode de l'être suit l'être*, je ruinerais l'idée de hiérarchie. En effet, le polype et la taupe sont substance divine ; or, entre divin et divin, comment trouver un degré? Le divin, c'est l'être vivant absolu ; comment y

(1) *Exposition abrégée du système phalanstérien de Fourier*, p. 62 et 63.

(2) Et la *Trinité*, allez-vous me dire, c'est la pluralité dans l'unité! — Oui, comme le même principe *existant*, le même principe *connaissant*, le même principe *voulant* sont la pluralité dans l'âme humaine. Je ne concevrais pas l'âme humaine sans ce triple mode d'existence : pourquoi le rejetterais-je dans Dieu? Mais comme le mode d'être suit l'être, cette triple faculté en Dieu est élevée à sa plus haute puissance, c'est-à-dire à l'infini, conséquemment, à la dignité de personne. Aussi le catholicisme n'admet-il aucune différence dans les trois personnes comme hiérarchie ; il admet seulement un ordre dans la conception humaine.

trouver l'idée de temps, de progrès, de succession? *Dieu est le mal*, s'est écrié M. Proudhon, vaincu par ces difficultés. Dieu est le mal, en effet, messieurs, pour toutes vos constitutions de fantaisie; car, avec Dieu, on a le malheur de trouver les choses constitutives toujours toutes faites! Je serais étonné que M. Thiers n'eût pas eu la même exclamation sur les lèvres, lorsqu'il s'est proclamé *le propriétaire incontestable de son corps et du principe qui l'anime*, et qu'il s'est donné *le plaisir pour unique loi*. M. Cousin a-t-il pu affirmer que la philosophie était l'*unique autorité*, sans penser que Dieu était le mal, car l'idée de Dieu détruit son affirmation? « Ce nom incommu- » nicable, désormais voué au mépris et à l'anathème, sera » sifflé parmi les hommes..... Dieu, c'est le mal (1). » Dieu rectifie la raison, et la raison rectifiée comprend la sottise et le danger de vos utopies et l'ineffaçable ridicule de votre orgueil. Dieu est le mal, comme la lumière est le mal pour le voleur; mais le sifflet du voleur n'a jamais terni l'éclat du soleil. M. Thiers se laisse moins pénétrer par l'idée d'une sérieuse contradiction. Il n'est pas sombre dans ses blasphèmes. Le langage humain a des nuances si riches et si variées, qu'il met toujours en relief toutes les différences de tempérament. Qui ne reconnaîtrait son esprit souple et délié dans la légèreté avec laquelle il parle de Dieu? M. Thiers se déclare peu métaphysicien, et il se fait un Dieu accommodé à ses goûts; il se fait un Dieu du hasard. Le hasard est la logique de ceux qui n'en ont pas. Le hasard ne résout rien, mais il passe sur toutes les difficultés, comme le chamois rapide sur les sommets élevés qui bordent les abîmes. Le hasard trouve de la profondeur

(1) *Système des contradictions économiques.*

dans les phrases qui ne sont que sonores, et il donne un sens à ces propositions : *l'unité dans la variété, la variété dans l'unité*. Et, partant de cet axiome contradictoire, il va de l'homme au cheval et au chien ; il établit des différences de fantaisie, sans égard à l'infranchissable barrière posée par la main divine entre la nature humaine et la nature des autres animaux, et même à l'infranchissable barrière de l'unité, s'il était panthéiste.

La raison est la science des rapports. Je doute que, parmi ses lecteurs, M. Thiers en trouve d'assez peu raisonnables pour perdre l'estime d'eux-mêmes au point de se croire en rapport avec les autres hommes comme la fougère est en rapport avec le chêne, la fougère, dont l'éphémère existence n'a souvent d'autre destination providentielle que celle d'engraisser le sol qui enveloppe et nourrit les racines du dominateur majestueux de nos forêts. C'est dans les faits visibles que M. Thiers cherche les lois de la création. Fut-il jamais une théorie plus désastreuse et plus atroce?

Quel est le crime qui ne trouve son apologie dans cette expression? Quel est le Deutz, le Judas, le tyran heureux, l'empoisonneur ou l'assassin qui vous refuse son adhésion? Entendez-vous leurs applaudissements? *Les faits!* quoi! tous les *faits visibles* et *permanents* sont la volonté divine! Et l'incendie de Rome, et la corruption de Sodome, et la lâcheté voluptueuse des Sardanapale, et l'orgueil cruel des Pharaons, et les vices du brillant Alcibiade, toujours prêt à sacrifier le monde entier à sa propre grandeur; et la foi punique et la férocité romaine, et l'impudicité païenne, et le culte de Millyta, sacrifiant au moins une fois dans leur vie l'honneur de toutes les femmes à la lubricité des prêtres des idoles: et la légalité du meurtre des enfants, des

femmes et des vieillards; et les révolutions prétoriennes qui ruinent Rome en l'avilissant...., et la rapacité des préfets romains qui dévastent les provinces!... tous ces faits visibles et permanents sont à vos yeux les *lois de la création, les volontés de Dieu!* Votre livre n'est donc qu'un brutal appel aux faits? Il ne s'agit que de vous broyer pour être *Alcibiade* au lieu d'être un *crétin*. L'humble fougère, dites-vous, n'aura jamais la force du chêne superbe. Voilà la raison par laquelle vous justifiez l'inégalité des conditions humaines, par laquelle vous sanctifiez tous les *faits visibles!* La différence du chêne à la fougère est la raison de la différence de l'homme à l'homme. Le malheur établit une différence spécifique dans la nature humaine! Et il se trouve une multitude de lecteurs pour vous croire sur parole! Qui ne se sentirait pas profondément blessé par cet insolent dédain pour les hommes disgraciés, mériterait le rang que lui assigne votre dureté. Les disgrâces naturelles ne dépendent pas des hommes qui en sont atteints; loin de les priver de leurs droits, elles leur donnent un titre de plus à notre intérêt, et leur droit à la propriété n'en est que plus respectable, car leur besoin plus grand est incontestable et sacré.

Notre humanité pour eux, voilà la vraie volonté de Dieu; et, j'en ai la douce espérance, la civilisation et le progrès de l'idée chrétienne parviendront à modifier les circonstances d'où naissent tant de maux. Il y a déjà bien moins de crétins depuis qu'il y a moins d'esclaves. Les vices, au contraire, des brillants Alcibiades proviennent d'eux-mêmes, et, en montant toujours l'échelle de l'audace, ils s'élèvent jusqu'à la rapacité des Verrès devant la patience d'un crétinisme souvent forcé. Mais assez pour

les hommes; parlons de Dieu. — *Dieu; je le nommerai comme il vous plaira : Dieu, fatalité, hasard.* C'est répondre avec l'exactitude d'une logique rigoureuse. Si vous donniez l'idée la plus haute de la divinité, vous seriez le premier insulteur des souffrances humaines qui eût parlé de Dieu avec respect, et j'aurais eu tort d'écrire que l'humanité se relève partout où est l'idée de Dieu (1). Je vous défie de pouvoir relever l'idée de Dieu quand vous dégradez l'idée de l'homme. Pour montrer à l'homme la bassesse de son extraction, il est logique et nécessaire de commencer par faire disparaître les titres de grandeur de son père. Dieu, *auteur quel qu'il soit, faisant ou laissant faire les choses, les souffrant ou les voulant*, auteur sans autorité! cette idée de Dieu n'est-elle pas corrélative à l'idée de l'homme sans dignité et sans appui, à l'idée du *crétin* écrasé par le *brillant Alcibiade*, aussi naturellement que *l'humble fougère* est étouffée par *le chêne superbe?* Non, monsieur : Dieu ne veut pas *les faits visibles quand ils sont monstrueux.* Il est l'auteur de l'homme; il n'est pas l'auteur de ses actions, puisqu'il l'a créé libre. Il tolère le mal longtemps, parce qu'il a fait les nations guérissables; mais il le punit enfin, et il le punit infailliblement : je vous défie de citer une nation qui n'ait pas trouvé de grandes douleurs dans ses crimes et qui n'ait pas fini par y trouver la mort. *Quæ sursum sunt sapite.*

III.

L'homme, privé de sa vie morale, n'est plus qu'une vile matière. La force coërcitive devient son unique loi, et il la

(1) Page 8 de ce volume.

choisit lui-même, tant il se rend justice. Aussi, dès que l'homme eut perverti sa noble nature, Dieu le renvoya-t-il à la terre, d'où il l'avait tiré. Tout ce qui s'éloigne de Dieu y retourne et devient mobile, fragile, corruptible. La fécondité de la terre elle-même, sa chaleur productive, sa libéralité, tout lui vient du soleil; il en est de même de l'âme humaine : elle est fécondée par le soleil inné ou la révélation divine. Je parlerai peu de la théorie du matérialisme: elle est inféconde, et je crois à cette école plus d'adeptes que de logiciens. L'homme, dans ce système, n'est qu'une matière combinée; ses titres à la considération sont les titres d'une belle machine, œuvre réussie de l'art. La valeur intrinsèque du puissant est dans la force; une stupide résignation est le mérite du faible. Là, on ne reconnaît point le mal : on croit à la marche aveugle des événements. Un grain de froment se formera-t-il en épi verdoyant ou sera-t-il réduit en poudre? le hasard en décide; qui s'en préoccupe? Et un homme vaut-il un grain de froment aux yeux du matérialiste? La vertu! c'est ce qui conduit à la satisfaction de la cupidité.

Les fatalistes forment la partie timide de la famille des matérialistes. Ils n'ont point osé étouffer l'esprit, ils l'ont privé de sa liberté. « Ne tuons pas Joseph, disait Juda à ses frères; vendons-le à des marchands ismaélites. »

Les fatalistes reconnaissent le mal, puisque c'est la présence du mal qui est cause qu'ils sont fatalistes. Plaisants logiciens! singulière déduction! Le mal rompt la fatalité : il est une infraction à la loi. J'oppose aux fatalistes le témoignage de leur conscience qui se sent libre. Un seul acte blâmé, un seul remords renverse leur théorie.

La majeure partie des socialistes nient le mal originel.

Pélasge, avant eux, moine fameux du quatrième siècle, avait nié la chute première, et Julien d'Elcane perpétua cette opinion après la mort de son maître. Un cloître fut donc le premier berceau des socialistes. Qui ne le reconnaîtrait au mysticisme de leur langage?

L'homme est né bon, a dit Jean-Jacques Rousseau; *la société le déprave*. Voilà le point de départ du socialisme moderne. « On accuse, dit Louis Blanc, de presque tous nos maux la nature humaine; il faudrait en accuser le vice des institutions sociales. » Le vice des institutions sociales n'a pu pervertir l'enfance; et cependant l'enfance offre des exemples de perversion pires que ceux de l'âge mûr. Saint Augustin avait vu des enfants livides d'envie avant même qu'ils eussent pu entendre le langage de la société (1). J'en ai vu beaucoup de cupides et de gourmands qui ne pouvaient tenir ces défauts que de la nature. J'ajouterai que les observations de la physiologie me convaincraient que l'enfant plus que l'homme encore est enclin au vice. « En » général, dit Broussais, l'enfant préfère le *mal au bien*, » parce qu'il satisfait davantage sa *vanité* et qu'il y trouve » plus d'émotion. C'est pour cela qu'on le voit si souvent » se complaire à briser les objets inanimés. Il se délecte » dans la torture des animaux : *cet âge est sans pitié*. Il » savourerait avec le même délice celle (la torture) » des individus de son espèce, s'il n'était retenu par la » crainte (2). »

Montaigne avait déjà observé que si leur inclination n'était pas comprimée et rectifiée, les enfants iraient tous au mal. « Il n'y a pas de dérèglement où ils ne se por-

(1) *Confessions*.
(2) *De l'irritation et de la folie*, page 100.

» tassent, dit encore saint Augustin (1), si on les laissait » vivre à leur fantaisie. » La démonstration des faits est plus décisive encore; seulement, elle est un peu trop sanglante. On peut invoquer, comme preuves de la dépravation des sociétés et des vices des institutions humaines, les collisions terribles des peuples. Mais a-t-on vu les nations civilisées, comme toutes les peuplades sauvages, se livrer à l'anthropophagie? L'homme abandonné à lui-même surpasse en férocité les lions et les tigres (2).

Les institutions humaines sont vicieuses. Qui le peut contester? Mais c'est une singulière façon de raisonner que de conclure à la bonté native de l'homme de sa perversité naturelle observée partout. D'où vient le vice des sociétés, s'il n'y a pas été introduit par les hommes? Et si le vice n'est pas originel, quel est son auteur, quelle est sa date? Toujours est-il qu'il existe; donc l'homme est déchu, puisqu'il n'a pu être créé dans l'état où nous le voyons. Or, le fait de sa déchéance acquis, qu'importe l'époque où ce fait s'est accompli, et pourquoi nier celle que lui assignent l'histoire et la tradition unanime des peuples, puisque nous n'en pouvons fixer aucune autre? L'état des sociétés a perverti l'homme, dites-vous; donc il a été primitivement doué de qualités qu'il n'a plus. Chercher à prouver l'innocence de l'homme par la dépravation de la société, c'est encore une étrange façon de raisonner.

Quoi qu'il en soit, l'état de guerre n'est pas l'état naturel des sociétés. Tout, dans la nature, tend à l'harmonie,

(1) *Cité de Dieu.*

(2) Quandò leoni
Fortior eripuit vitam leo? Quo nemore unquàm
Expiravit aper majoris dentibus apri?
(Juvénal, *sat.* 15.)

et la preuve la plus évidente que l'homme est sorti de son état de nature, c'est qu'il n'est en paix ni avec lui-même ni avec ses semblables. Après avoir perdu le bien infini, les hommes se disputent les biens sensibles. La dépravation sociale est corrélative à la chute originelle. L'iniquité de l'économie politique est une des preuves les moins récusables du vice de notre nature. Citerait-on un siècle ou un État qui, devant le tribunal de la justice et de la raison, ne fût condamné comme coupable de folie ou d'iniquité? Quoi! cette perpétuité, cette unanime persévérance du mal n'ébranle pas votre confiance dans la bonté de notre nature? L'homme est né bon, et pourtant il fait le mal. Avouez qu'il est au moins bien faible de se laisser ainsi corrompre dans tous les temps et sous toutes les formes! Mais par qui est-il corrompu? Par d'autres hommes sans doute. Or, encore une fois, quel est le nom, quelle est la patrie du premier corrupteur et quelle est la date de la corruption? Si les hommes étaient bons par essence, on en verrait quelques-uns échapper à la contagion. Quand la peste règne dans un pays, elle ne moissonne pas tous les habitants; elle ne se répand pas dans l'univers entier et ne se perpétue pas dans tous les siècles. « Quelle riche et » précieuse nature que Néron, qui tue sa mère, parce que » cette femme l'ennuyait, et qui fait brûler Rome pour » avoir une représentation du sac de Troie! Quelle âme » d'artiste que cet Héliogabale, qui organise la prostitu- » tion! Quel caractère puissant que Tibère! Mais quelle » abominable société que celle qui pervertit ces âmes di- » vines, et qui pourtant produisit Tacite et Marc- » Aurèle (1)! »

(1) Proudhon, *Système des contradictions*, tome 1, page 357.

L'effet de la phrase fausse ici la logique. On échappe à la contagion, on n'échappe pas au mal de nature. C'est ainsi que je pourrais montrer un fonds d'iniquité dans le cœur de Tacite même et dans celui de Marc-Aurèle. Soixante mille Bructères s'égorgent à la vue du camp romain. L'idée de ce spectacle arrache à Tacite un cri, et ce cri est celui d'un cannibale (1). Un coup de foudre qui retentit dans un ciel serein n'en révèle pas moins la présence de l'électricité. Marc-Aurèle condamne le philosophe Justin au martyre, et il élève au rang des dieux l'émule des mœurs de Néron (2), L. Vérus, son frère, qu'il flétrit dans un ouvrage destiné à la postérité (3). Il ne répudie pas l'incestueuse Faustine pour ne pas perdre sa dot; il accorde des dignités et des emplois à ceux qui le déshonorent dans son épouse; son cynisme est joué sur le théâtre (4), et il se joue lui-même du public et du ciel, en décernant les honneurs divins à Faustine, dont il connaît l'infamie, et en livrant à la mort les chrétiens dont il pro-

(1) Nam ne spectaculo quidem prælii invidere : super sexaginta millia non armis telisque romanis, sed, quod magnificentius est, oblectationi oculisque ceciderunt. Maneat, quæso, duretque gentibus, sinon amor nostri, at certe odium sui. (*Germ.*, XXXIII.)

(2) *Crevier*, tome VIII, page 225.

(3) *Marc-Aurèle*, livre I. « Il remercie les dieux de lui avoir donné un frère qui véritablement, par ses mœurs, devenait pour lui un aiguillon de vigilance et d'attention. » Accent de l'hypocrisie! L'histoire, en effet, reproche à Marc-Aurèle sa dissimulation, et elle lui préfère, sous ce rapport, Vérus lui-même. (Voir *Crevier*, tome VIII, page 226.)

Ce n'était donc pas toujours par le déréglement de sa vie que Vérus aiguillonnait Marc-Aurèle. N'y a-t-il pas quelque chose de bizarre et de ridicule dans cet acte de Marc-Aurèle, qui place son frère au rang des dieux, tout en gémissant sur l'excès de ses désordres, dont il avait profité, disait-il, pour son avancement personnel dans la vertu?

(4) *Idem*, tome VIII, page 264.

clame l'innocence. Marc-Aurèle viola la constitution romaine, et, par cette faute d'une portée incalculable, il précipita la ruine de l'empire (1).

Désintéressez l'homme, disent les socialistes, vous le rendrez vertueux. — Oui, comme vous le rendrez calme en lui enlevant la respiration. L'amour est aussi indispensable à l'être moral que la respiration l'est à l'animal. Enlever l'amour à l'être moral, c'est le détruire. Le fonds de la vie humaine n'est qu'un principe d'amour éclairé par une intelligence, et trop souvent entraîné par l'orgueil ou la cupidité. Ici est le point culminant de la lutte entre le christianisme et les autres écoles. Cette lutte, je l'indique ici et je le démontrerai plus tard, doit se terminer par la négation de Dieu ou par le triomphe du christianisme. Point d'autre issue. Je défie tout homme capable d'embrasser une vaste synthèse d'arriver à une autre conclusion.

Aimez : aimez les êtres selon leur rang, Dieu d'abord, et les autres hommes comme vous-même. C'est là la vérité absolue, c'est là l'équation parfaite des rapports, c'est le fonds même de la vie humaine.

Vous prétendez désintéresser ; le chrétien dit : Ramenez votre intérêt à l'intérêt général, au souverain bien. Mais le souverain bien, où est-il pour vous? Vous ne le savez pas! Vous ne vous accordez pas sur sa nature. Aussi vos sectes, vos théories se divisent-elles à l'infini ; on en compterait autant que Varron avait compté de religions ; le

(1) Et lorsqu'ensuite Marc-Aurèle eut fait la même faute, qu'au lieu d'adopter Pompeius ou Pertinax, il eut donné son fils Commode pour successeur aux Trajan et aux Antonin, tout fut perdu, et la constitution dégénéra en une anarchie militaire à laquelle il n'y eut plus de remède. (Dureau de La Malle, *Introduction*, livre IX, p. 10.)

nombre s'en élevait, je crois, à trente mille dans son dénombrement. Cette confusion n'a rien qui surprenne, elle est inhérente à la nature des choses ; il est impossible de s'accorder sur un seul point dès que l'on ne s'accorde pas sur le point principal, le souverain bien. Cet enchaînement des idées n'avait point échappé à Cicéron (1). Celui donc qui s'éloigne du vrai bien est déchu, cela est incontestable. Où prenez-vous le vrai bien ? — Dans l'objet de la cupidité ? Quel abaissement ! — Dans l'objet de l'orgueil ? Quelle injustice et quelle déception ! — L'orgueil n'est rien, il n'est en soi qu'une complaisance dans les qualités que l'on n'a pas. Pas de fondement, comment ne tomberiez-vous donc pas ! Relevez-vous jusqu'au souverain bien, et vous vous réhabilitez, vous vous replacez dans l'ordre. Les communistes, les fouriéristes ne parlent plus de désintéresser l'homme ; ils placent le souverain bien dans l'objet de la cupidité, et ils surexcitent la passion, qu'ils appellent sainte. L'ardeur est sainte aussi, l'ardeur des passions grossières ! Cette doctrine, je ne veux pas la juger ; j'invoque le sentiment d'un écrivain peu suspect de partialité en faveur du christianisme, surtout du catholicisme.

« Passons vite sur les constitutions des saint-simoniens, » fouriéristes et autres prostitués se faisant forts d'accorder » l'amour libre avec la pudeur, la délicatesse, la spiritua- » lité la plus pure. Triste illusion d'un socialisme abject, » dernier rêve de la crapule en délire. Donnez, par l'in- » constance, l'essor à la passion : aussitôt la chair tyran- » nise l'esprit ; les amants ne sont plus l'un à l'autre

(1) Qui autem de summo bono dissentit, de tota philosophiæ ratione disputat. (*De finib. boni et mali*, livre v, chap. 5.)

» qu'instruments de plaisir. A la fusion des cœurs suc-
» cède le prurit des sens.... (1). » Qui ne voit que cette surexcitation des appétits grossiers nous ramènerait rapidement aux cendres de Sodome ou à la boue de Babylone!

IV

Les progressistes nient la chute originelle; ils nient l'existence même du mal. La société, disent-ils, est dans son état normal, elle est ce qu'elle doit être, occupée à vaincre ses antinomies, et, marchant successivement vers le bien, elle entre dans le dessein de Dieu, qui a créé l'homme faible et misérable, précisément pour lui laisser le mérite de grandir et de s'élever au bonheur. N'est-ce pas pour cela qu'au lieu de lui donner, comme aux autres animaux, un instinct borné et infranchissable, il l'a doué de raison?

Si toute la famille humaine pouvait jouir du fruit de ses efforts, je concevrais, à la rigueur, ce système, en dépouillant Dieu de l'un de ses plus beaux attributs, la bonté. Je ne le conçois pas avec l'injustice criante qui en serait la conséquence. En quoi le malheureux, mort de faim ou déchiré par un tigre, il y a trois mille ans, aurait-il profité de la perfectibilité de sa nature? Mais il y a mieux à dire. La preuve évidente que l'homme n'a pas été créé dans un état infime pour avoir la gloire de s'élever, c'est que, pour le trouver à son apogée, il y a plutôt à remonter qu'à redescendre le cours des siècles. Il n'est pourtant pas naturel que l'homme au berceau soit plus vigoureux et fasse de

(1) Proudhon, *Système des contradictions économiques*, tome II, p. 260, chap. 12.

plus grandes choses que l'homme parvenu à l'âge viril. Or, à l'origine du monde, l'existence était plus forte qu'elle ne l'est aujourd'hui (1), les travaux plus surprenants, les entreprises plus prodigieuses. Les premiers monuments connus sont la tour de Babel, les remparts, les digues, les jardins suspendus de Babylone, les pyramides d'Egypte, le palais enchanté de Thèbes aux cent portes, des mers creusées, des lacs qui fécondent tout un royaume. Nos premiers chantres s'appellent Apollon et Orphée. La médecine s'honore encore du nom de ses inventeurs, Esculape et Hippocrate. Nos plus grands peintres sont Zeuxis et Apelles; nos premiers poëtes, Moïse, David, Salomon, Homère; et nous n'avons point encore placé de statuaire au-dessus de Phidias. Périclès et Démosthènes n'ont pas été vaincus en éloquence, ni Thucydide et Tacite dans l'art d'écrire l'histoire. C'est toujours dans l'antiquité que nous trouvons les prodiges qui nous étonnent et les modèles qui nous guident. Cicéron pensait que nous ne parviendrions à découvrir la vérité qu'après avoir retrouvé la langue des pères de nos pères, seuls dépositaires de ce trésor perdu pour nous, tant était sensible à ses yeux le perfectionnement humain! *Rome*, dit Ennius, *ne vit plus que par ses mœurs et ses hommes antiques*. A cette époque, la corruption de l'Orient dépassait celle de l'Occident, et partout, pour retrouver l'image de la vertu, il fallait remonter à l'origine des empires. *Pourquoi n'ai-je reçu la vie que dans*

(1) La statistique donne aujourd'hui à la vie humaine une moyenne plus longue que celle qu'elle atteignait dans les siècles précédents; mais cette statistique prouve encore l'iniquité des hommes. La moyenne pour la classe aisée a augmenté, j'en conviens; mais pour la classe pauvre, surtout pour la classe ouvrière, elle a baissé. La cupidité ne recule devant rien, pas même devant les limites de la vie humaine.

la cinquième race des hommes, que n'ai-je pu mourir plus tôt (1) ? « Le mal ne vient plus lentement, disait Salluste, qui pourtant passait pour se connaître en immoralité, nous nous y précipitons comme un torrent. » Le dernier des Romains, le vieux Caton, se tue quand il croit l'amour de la vertu et de la liberté entièrement perdu dans le monde.

J'ai avancé que nous ne jouissions pas de l'intégrité de notre nature, que l'homme était déchu, parce que rien d'incomplet et de faux n'a pu sortir des mains de l'être infini. Mais je n'ai pas dit que le progrès fût impossible. J'avoue le progrès de l'humanité dans la justice ; mais ce progrès ne prouve assurément rien en faveur de l'innocence de notre nature ; loin de glorifier nos passions, il les combat ; il n'est que la conquête de l'esprit sur l'animalité ; il est comme la vertu, ou plutôt il est la vertu même, la force qui triomphe de nos inclinations au mal. Il est le résultat d'un travail opiniâtre, car ce n'est qu'à force de soins, d'efforts et de persévérance que nous pouvons reconquérir une partie de notre héritage naturel. Semblables à ces industrieux riverains qui luttent contre le débordement d'un fleuve et lui reprennent peu à peu ce qu'il avait envahi de leurs champs dans le cours des siècles, pour faire le bien il nous faut un effort ; il nous faut un effort même pour nous maintenir sur la pente du mal. Nous sommes emportés par des amours étrangers et perfides, comme des corps privés de leur appui et de leur centre de gravitation vont se perdre entraînés par leur propre poids que rien ne dirige ou ne retient.

Quelle fut dans l'antiquité la marche du progrès ? L'his-

(1) Hésiode, *Op. et dies.*

toire des désastres des peuples correspond à celle de leur corruption. Partout, avec la perte des mœurs, on vit s'éteindre la vie sociale. L'Orient se courbe sous le joug du despotisme et tombe dans une prostration pire que la mort. L'Occident se débat dans des crises convulsives ou est écrasé sous les chevaux des barbares; des peuples entiers disparaissent. Il faut qu'une race nouvelle vienne sans cesse renouveler une race épuisée. Tous les genres de progrès se rattachent donc par les lois nécessaires de la nature au progrès dans la justice, qui est le progrès dans l'échange de nos rapports (1) et, par conséquent, dans l'usage et dans la liberté de nos facultés. Quelque étendu que soit leur domaine, ses facultés ne sauraient nous élever à la puissance intuitive de toutes les lois de la nature, dont la découverte demande de longues observations. Il faut encore de la liberté et de nombreux essais pour les appliquer aux arts utiles. L'oiseau captif entreprend-il de lointains voyages pour chercher le climat qui lui convient? Supposez la fille de Pharaon soumise à l'obéissance passive, à la volonté des hommes plus qu'à la voix de la nature, et Moïse périssant dans les eaux; supposez Newton, Franklin, Fulton, condamnés par le malheur de leur naissance à élever des pyramides à un despote d'Égypte, et dites-moi ce que seraient devenus la législation, l'histoire du monde, les arts utiles? Dites-le-moi, et continuez à maudire Jésus, qui seul a trouvé dans son cœur, selon l'expression de Strauss, l'élément social, qui seul a ordonné au monde de laisser au pauvre le loisir de s'instruire, *pauperes evangelizantur*. Et qui sait ce que nous, qui étions les pauvres puisque nous étions les esclaves, avons déjà

(1) La société n'est qu'un échange.

rapporté à l'humanité en échange de cette justice? Sans la justice, l'échange de nos rapports n'est qu'une monstruosité, un fait contre nature, la perpétuité de notre abaissement, de notre déchéance. Sans la justice, l'homme, privé de son élément naturel, se tourne contre lui-même et se livre à des vices inconnus aux animaux : l'histoire est là pour l'attester. Au contraire, lorsque notre activité intellectuelle se met en rapport avec les objets qui lui sont propres, elle les observe, les étudie, en découvre les lois, les approprie à son utilité, assujettit la matière à la raison; l'homme, enfin, se réhabilitant, reprend sa domination sur le monde, se rapproche des vues providentielles et des causes finales de la création. Mais, réduit à ses propres forces, pourrait-il revenir aux conditions primitives de son existence? Quarante siècles ont attesté l'impuissance de ses efforts, et l'avénement du Christ a résolu le problème pour ceux qui ont voulu reconnaître et suivre l'expiateur, le rédempteur annoncé.

CHAPITRE IV.

ERREUR DE LA RAISON OU PANTHÉISME.

Eritis sicut dii.
Gen., cap. III, v. 5.

I

Le panthéisme, portant avec lui l'idée de la communication divine à tous les êtres, conduit directement au dogme de la souveraineté humaine, à l'athéisme et à l'*anarchie*. Cette seule observation est ma réponse à ceux de mes lecteurs qui pourraient se demander comment j'aborde la question du panthéisme dans un livre intitulé : *De la Nature des sociétés humaines.*

Les panthéistes modernes n'ont rien inventé. On trouve déjà des traces de panthéisme dans les *Védas* (1); et le *Védanta* forme le système de panthéisme le plus com-

(1) Les livres les plus anciens, où l'on puisse rechercher la philosophie primordiale, sont les livres sacrés de l'Inde, connus sous le nom de *Védas*.

Védanta veut dire dérivé des *Védas*; ce système s'appelle aussi *Mimansa*. Il est attribué à Djaïmini.

Védas signifie *connaissance* ou science par excellence. Il y a quatre *Védas*.

Uparédas, ou appendices aux *Védas* : il y en a quatre

Védaugas, compléments des *Védas* : il y en a six.

Puranas ou histoire : ce sont des espèces de longs poëmes, ou les livres sacrés de l'Inde.

Les *Védas* ont été rédigés par Vyasa.

Tous les peuples ont puisé à une tradition primitive, mais tous ne l'ont pas gardée avec la même pureté. Les croyances ne diffèrent que par le degré et la nature de l'altération de cette traduction primitive.

Toutes les vérités contenues dans les *Védas* sont venues du nord de

plet qui ait jamais été imaginé. Dieu, selon le *Védanta*, est un, infini, éternel, immuable. *Brahma* (puissance), *Vishnou* (intelligence), *Schiba* (amour), sont trois perfections de Dieu. *Pracriti* (la matière, l'éther) est une expansion de la substance divine qui constitue l'univers. L'âme humaine, pure illusion, brillante féerie, simple vapeur, doit, après diverses transformations, se perdre dans l'âme divine, en sorte que l'identification des âmes individuelles avec l'âme suprême est leur destruction définitive. — Dieu tend à se dégager des illusions, et les illusions s'évanouiront.

Pourquoi s'évanouiront-elles? — Parce qu'elles sont incompatibles avec la nécessité de l'existence divine. — Mais comment existent-elles? La nécessité de l'existence divine n'est-elle pas la même dans tous les temps? Il suffit de cette remarque pour détruire de fond en comble le système *Védanta* et l'idée d'unité absolue.

Tout ce qui est contraire à la raison métaphysique des êtres entraîne nécessairement la négation de ces êtres. A ce titre, le panthéisme devait conduire à la négation de Dieu. L'émanation et l'absorption divines sont également contraires à la raison métaphysique de l'être divin. Spinosa, le plus profond des panthéistes, dut être et fut le plus intrépide des athées. Bizarre destinée d'une théorie qui engendre l'antithèse de sa conclusion!

J'ai dit que le panthéisme conduisait directement au dogme de la souveraineté humaine ou de l'*anarchie*. En

l'Inde, c'est-à-dire de la partie de l'Inde la plus voisine du pays dans lequel, d'après Moïse, le genre humain se répandit d'abord en se dispersant. Il n'est donc pas étonnant que tous les philosophes amis de la vérité soient allés l'étudier dans les livres et dans les traditions de l'Inde. La vanité plus tard a emprunté à cette école ses *divines* et *nouvelles* théories.

effet, qu'on ouvre les ouvrages de nos philosophes ou de nos utopistes, et l'on y verra prédominer cette double idée développée en raison de la profondeur de vue ou de la puissance déductive avec lesquelles leurs auteurs auront pénétré dans les systèmes du panthéisme. M. Proudhon formule nettement l'idée d'autonomie individuelle ou d'*anarchie*. Mais aussi notre premier devoir, selon lui, est d'arracher Dieu de nos cœurs. *Hoc est primum et magnum mandatum*, dit-il : voilà où a abouti le panthéisme de M. Proudhon. M. Cousin, avec le tact d'un artiste délicat et habile, effleurant seulement les questions, se borne à affirmer *la souveraineté de la raison en philosophie*, petite église dans le grand tout. M. Cousin pense sans doute, avec Platon qu'il a beaucoup étudié, que « la nature n'a » fait ni cordonniers ni forgerons; de pareilles occupations » dégradant les gens qui les exercent, vils mercenaires, » misérables sans nom, qui sont exclus, par leur état » même, des droits politiques. » L'âme d'un philosophe seule a reçu l'émanation divine. Après cela, M. Cousin est-il panthéiste? M. *Lerminier ne le sait pas, et il affirme que M. Cousin ne le sait pas non plus* (1). Il est probable que, panthéiste résolu, il n'eût pas enfermé le dogme de la souveraineté de la raison dans le *trou* de la philosophie, selon l'expression de M. Jouffroy (2); il eût généralisé le nombre des élus!

M. l'abbé de Lamennais ayant appris à raisonner par l'exercice de sa propre raison et à être lui-même, la lumière s'est faite en lui; il voit par sa propre lumière; il sait certainement, et il va dire aux autres ce qui en est et

(1) Lettre à un Berlinois.
(2) Cité par Pierre Leroux.

mettre leur raison à son aise. *Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ... et mens mea contemplata est multa sapienter et didici.* (*Lib. Ecclesiast, cap.*, I.)

Dieu, dit M. de Lamennais, n'est multiple et varié que parce qu'il est *puissance, intelligence, amour :* « Brahma, Vishnou, Schiba. » Dieu réalise ces trois conditions de sa nature dans tout ce qui existe, en s'y multipliant, en s'y variant par une *triple action : l'électricité, la lumière, le calorique.* C'est l'*éther*, émanation de la substance divine, qui renferme, à l'*état latent, l'électricité, la lumière, le calorique*, et qui fournit la substance à tous les êtres de l'univers. (*Pracriti, émanation* de la substance de Dieu.) Les âmes elles-mêmes ne sont que des émanations de la substance divine, dont elles s'étaient échappées comme des météores fugitifs. Dieu les concrète et les individualise hors de lui-même (1). Dans ce système, Dieu est un et immuable, ce qui ne l'empêche pas de changer, en laissant échapper et en reprenant ses émanations. Il est infini, infini quand il laisse échapper ses émanations, infini quand il les a perdues, infini quand il les a reprises. C'est un infini qui augmente et qui diminue. Il individualise, en les concrétant, les parcelles évaporées de sa substance divine; il les *individualise*, et il reste seul *individu.*

Cette théorie, renouvelée de nos jours, n'avait pas satisfait la raison de tous les panthéistes anciens, loin de mettre à l'aise celle de tout le monde. C'est Kant, né à Kœnigsberg au dix-septième siècle, philosophe aussi pieux que profond, a dit M. Proudhon, qui est le grand centre des idées panthéistiques.

« L'humanité semblait placée éternellement entre une

(1) *Esquisse d'une philosophie, Livre du peuple, Amschaspands et Darvands.*

» question insoluble et une négation impossible, lorsque, » sur la fin du dernier siècle, un philosophe, Kant, aussi » remarquable par sa profonde piété que par l'incompa- » rable puissance de la réflexion, s'avisa d'attaquer le pro- » blème théologique d'une façon toute nouvelle.

» Il ne se demanda plus, comme tout le monde avait fait » avant lui : qu'est-ce que Dieu? et quelle est la vraie re- » ligion? D'une question de *fait* il fit une question de » *forme*, et il se dit : D'où vient que je crois en Dieu? » Comment, en vertu de quoi se produit en moi cette idée? » Quel en est le point de départ et le développement? » Quelles sont ses transformations et au besoin sa décrois- » sance? Comment enfin est-ce que, dans l'âme religieuse, » les choses, les idées se passent?

» Tel fut le plan d'études que se proposa, sur Dieu et la » religion, le philosophe de Kœnigsberg. Renonçant à » poursuivre davantage le contenu ou la réalité de l'idée » de Dieu, il se mit à faire, si j'ose ainsi dire, la biogra- » phie de l'idée (1), au lieu de prendre comme un anacho-

(1) Un faux point de départ, ou une simple omission dans cette *biographie de l'idée*, a conduit la théorie de Kant à une négation impossible, et cette donnée de Kant, imprudemment introduite dans l'école, a ruiné l'enseignement philosophique en France. Kant ne fit attention qu'au travail intérieur de l'âme, sans examiner que cette opération ne peut avoir lieu qu'autant qu'elle est excitée par une lumière externe. Que dirait-on du physicien qui se mettrait à expliquer le phénomène de la vue, en omettant d'une manière absolue l'intervention de la lumière et des corps externes? L'homme est bien une substance, une double substance; mais sa vie, comme celle de tous les êtres finis, n'est qu'un rapport. Et il faut, dans une vaste synthèse, embrasser tous les êtres qui déterminent ce rapport, si l'on veut donner une véritable notion de la nature des êtres. Le génie de Kant a manqué d'ampleur pour embrasser toute l'étendue de la constitution des êtres; il a eu assez de pénétration pour comprendre qu'il n'aboutissait pas, et il a coupé le nœud de la difficulté par une contradiction.

» rète, pour objet de ses méditations, l'idée de Dieu, telle » que la lui offrait une période religieuse de six mille ans. » En un mot, il considéra dans la religion, non plus une » révélation externe et surnaturelle de l'être infini, mais » un phénomène de notre entendement.

» Dès ce moment, le charme fut rompu, le mystère de » la religion fut révélé à la philosophie. Ce que nous voyons » en Dieu, comme parlait Malebranche, ce n'est point cet » être, ou, pour parler plus juste, cette entité chimérique » que notre imagination agrandit sans cesse, et qui, par » cela même qu'elle doit être tout, d'après la notion que » s'en fait notre esprit, ne peut, dans la réalité, être rien : » c'est notre propre idéal, l'essence pure de l'huma- » nité (1). »

La chute est profonde; il n'y a plus de Dieu que dans l'essence pure de l'humanité, il n'y a plus de Dieu du tout.

Le langage de M. Cousin est-il plus adouci? Non. La raison humaine *est la lumière de toutes les lumières*.

Le panthéisme ancien nie l'homme; le panthéisme moderne nie Dieu. Creusa-t-on jamais un abîme plus affreux sous les pas de l'humanité?

Si l'homme est divin, toutes ses actions participent à sa

Ses disciples sont restés dans l'impasse; ils se sont bornés à dissimuler la difficulté et à cacher leur impuissance (avouée par Jouffroy, âme naturellement vertueuse) sous des mots sonores, obscurs et indéfinis, qui ne manquaient ni de feu ni d'art pour provoquer l'admiration. L'obscurité pique la curiosité des uns, et laisse supposer que tout est clair dans l'esprit de celui qui enseigne.

Clarus ob obscuram linguam magis inter inanes...
Omnia enim stolidi magis admirantur amantque,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.
(Lucret., lib. I, v. 640 *et seq.*)

(1) Proudhon, *Confession d'un révolutionnaire*, pages 7 et 8.

divinité : le mensonge et la vérité, la mansuétude et la haine farouche, l'avidité insatiable et le candide désintéressement, l'héroïsme du martyr et la froide barbarie du tyran, le gémissement de l'esclave et le calcul du maître impitoyable. Toutes les actions humaines, dérivant d'une substance une et intelligente, sont la manifestation même du grand tout dont la sainteté est l'attribut intrinsèque. Horrible doctrine ! Néron livrant Rome à l'incendie, Galère faisant sombrer les navires sur lesquels il avait fait placer les mendiants de l'empire, ne produisent que des manifestations de la divinité ! Quelles théories absurdes l'homme n'a-t-il pas inventées pour se donner le repos dans le crime ! Mais la voix de la nature est plus forte que le délire des passions. C'est la conscience du genre humain tout entier que j'interroge : a-t-il vu, a-t-il pu voir un acte divin et de divine origine dans le parricide ?

Il n'est pas de système aussi fécond en crimes que le panthéisme, il n'est pas de système aussi vain ; chacune de ses affirmations est l'antithèse du sens commun et de la conscience humaine. Vue de près, en effet, cette théorie de Kant, autour de laquelle on fait tant de bruit, qu'est-elle au fond ? Kant enseigne que l'exercice de nos facultés est une opération intérieure. Et vous nous donnez cela pour une découverte ! *Indignor quandoque !* Est-il une école, est-il un philosophe, sans en excepter Malebranche, qui n'ait eu et formulé cette pensée ? Mais comment cette opération interne est-elle excitée par les êtres externes ? Tel est, tel sera l'éternel échec de la philosophie. Kant a le sort commun, il est impuissant à l'expliquer. A-t-il fait faire un pas à l'esprit humain ? Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il vu qui n'ait été dit et vu avant lui ? Il a voulu donner l'exercice de nos fa-

cultés comme dernière limite au monde! Moins téméraire, moins insensé que Fichte, il a vu la révoltante absurdité de cette prétention, et il s'est tiré d'embarras par *une sublime contradiction,* dit M. Cousin. Une contradiction, une erreur, une négation *sublime!* Elle ne peut être que puérile. Mais il fallait ennoblir la chute du révélateur : *sanctificent prœlium.* O subtil orgueil! Kant a été un admirable analyste; la puissance synthétique lui a fait défaut. Je n'en veux d'autre preuve que ses *sublimes contradictions.*

S'il suffisait pour anéantir une théorie de démontrer qu'elle conduit à l'absurde, nous serions bientôt débarrassés du panthéisme, dont les conséquences, répandues dans les théories sociales, portent dans le monde l'effroi et la destruction et forcent les peuples éplorés à se réfugier sous l'égide d'un protecteur. « Les ennemis de la philosophie » l'accusent, dit M. Cousin, de mener au scepticisme et à » l'athéisme; nous donnons pour la dixième fois un dé- » menti solennel à cette accusation (1). » Eh! mon Dieu, pourquoi dix démentis solennels lorsqu'un simple syllogisme suffirait? Montrez que la philosophie panthéiste, après avoir affirmé que la raison humaine est la source unique de la lumière, ou que Dieu est l'essence pure de l'humanité, n'affaiblit pas dans l'esprit des hommes la notion de l'être infini, et je vous dispense du reste. Le raisonnement est le seul démenti permis en philosophie.

Comment cette doctrine absurde et monstrueuse a-t-elle obtenu un crédit qu'elle perd aujourd'hui, il est vrai, avec un amer dépit (2)? Le ton doctrinal du maître, l'ignorance et

(1) Introduction, page 5.

(2) « Les fils n'ont pas hérité de l'enthousiasme de leurs pères. Notre » génération a vu et supporté tant de changements, qu'elle en est lasse » et soupire après le repos. » (COUSIN, *Introd.,* page 5.)

l'inattention du public, les mots sonores et pompeux, et surtout la confusion du langage, qui engendre la confusion des idées, expliquent cette faveur d'un moment; on a représenté la souveraineté comme synonyme de la liberté et de l'inviolabilité humaines. Or, de la souveraineté humaine à la domination de l'homme par l'homme, il n'y a qu'un pas, et comme l'homme souverain est Dieu, malheur au faible! La souveraineté ne connaît pas d'autres limites que celles de ses forces. L'idée même de souveraineté et l'idée de bornes s'excluent mutuellement. Voilà par quel enchaînement s'est établie la philosophie doctrinaire ou panthéiste sous l'empire de laquelle nous gémissons encore. On voit que l'obscurité n'est pas toujours un défaut, qu'elle peut être un abominable calcul. Il faut donc remonter sans cesse à la source des choses et saisir les liens invisibles des effets à la cause pour ne pas déplacer les attributs des êtres et pour rentrer ainsi dans l'harmonie de la création.

Il n'y a dans l'être divin de nécessaire et d'absolu que la subjectivité. Nier la valeur objective de l'homme, pour lui attribuer la subjectivité divine, c'est nier la clarté du jour. La valeur objective est une nécessité de tout être borné. L'objectivité nécessaire est la seule preuve de la dépendance des êtres. La valeur objective en Dieu est une effusion de sa bonté, un acte libre de sa volonté, c'est le bienfait de la création; mais c'est une libéralité et non une nécessité. Il n'y a en Dieu de nécessaire et d'absolu que sa valeur subjective. Dieu est le sujet nécessaire de tous les êtres. Si le monde était éternel, Dieu ne serait pas libre, puisque ses rapports avec le monde matériel seraient nécessaires. Si la valeur objective de Dieu était une nécessité de son essence, Dieu n'aurait pas en lui-même la plénitude

de son être, puisque l'objectivité lui serait nécessaire. Il ne serait pas infini, il ne serait pas Dieu. Transposer la subjectivité, c'est anéantir l'idée de Dieu.

Nous avons dans le socialiste le plus profond qu'ait produit la philosophie moderne un exemple frappant de la vérité de cette observation. M. Proudhon n'adore plus Dieu. — Pourquoi? — Parce que Dieu, étant subjectif, laisse une parcelle d'existence indépendante aux êtres créés. Accordez avec la philosophie une puissance subjective absolue à l'homme, et vous lui reconnaissez une force absorbante qui vous écrase.

« Trouvant, dit M. Proudhon, par une démonstration » mathématique, qu'aucune amélioration dans l'économie » de la société ne pourrait arriver par la seule puissance » de la *constitution native et sans le concours réfléchi de* » *tous;* reconnaissant ainsi qu'il y avait une heure mar- » quée dans la vie des sociétés où le progrès exigeait » l'*intervention* LIBRE *de l'homme*, j'ai conclu que l'impul- » sion de cette force spontanée, que nous appelons provi- » dence, n'est pas *tout* dans les choses de ce monde : de » ce moment, sans être athée, je cessai d'adorer Dieu. »

M. Proudhon aurait dû tout au plus cesser d'être panthéiste, puisqu'il reconnaît deux actions distinctes : celle de la force qu'il appelle providence, et celle de la liberté humaine.

L'amour de Dieu pour les créatures et la large part qu'il fait à l'action libre de l'homme n'affaiblissent pas la subjectivité de Dieu, en qui nous sommes, *in quo vivimus, movemur et sumus.* L'amour pour les créatures n'est pas en Dieu absolument objectif; loin de là, il est une complaisance pour Dieu lui-même, de même que l'admiration

qu'excite la beauté d'une statue est un sentiment dont le statuaire est flatté.

Ce n'est pas tout ; M. Proudhon a défini Dieu : *la force universelle pénétrée d'intelligence... qui parvient à se connaître dans l'homme seul et à dire moi.* C'est donc dans l'homme que se trouve le *moi divin.* Comment M. Proudhon fait-il maintenant une distinction si frappante entre l'action divine et l'action humaine? comment a-t-il le courage de signaler une opposition si radicale dans deux êtres, après avoir affirmé qu'ils étaient le même être? La logique aussi est donc anarchique chez les apôtres de l'*an-archie!*

La défaillance de la raison philosophique se produit ici sous la forme d'un orgueil incommensurable. L'homme ne s'égale pas seulement à Dieu, il se place au-dessus. *Super astra Dei exaltabo solium meum* (1). — « Dieu se passera de vos adorations. — Peut-être (2) ! »

Si cette réponse est ambiguë, c'est parce que M. Proudhon se sent assez de miséricorde au cœur pour laisser vivre Dieu dans l'éternité des siècles. M. Proudhon, qui n'adore pas Dieu, invoque Satan.

Sophiste profond, mais présomptueux, dans sa fougueuse impatience, il détruit d'un trait ce qui lui avait coûté de pénibles efforts. On l'a soupçonné d'être un soldat de la cause contraire à celle dont il arbore l'étendard. On a eu tort ; ses contradictions, plus saillantes que celles de ses rivaux, parce qu'il y a chez lui plus d'audace dans le génie, ses contradictions ne sont point un calcul, elles sont un châtiment de l'erreur.

(1) *Isaïe*, XIV.
(2) *Confession d'un révolutionnaire*, page 132.

Le ciel, la terre, les astres obéissent aveuglément *à cette force de l'impulsion spontanée que nous appelons providence*. Une seule créature possède l'intelligence et le libre arbitre, et c'est la vue de cette créature grande, heureuse si elle veut l'être, qui provoque les blasphèmes de M. Proudhon; c'est son élévation même qui le porte à refuser son adoration à Dieu.

« C'est en l'homme seul que Dieu parvient à se connaître et à dire moi. » Et M. Proudhon ne fait pas attention que, pour blasphémer Dieu, il faut qu'il maudisse l'homme, qu'il se maudisse lui-même!

Sans l'homme doué de liberté et d'intelligence, la création n'aurait aucun but. La nature muette et sans vie manquerait d'intermédiaire pour dire les louanges et la gloire dues à l'auteur de tant de magnificences. Cest donc la grandeur de votre sort qui vous étourdit, philosophe ingrat! *Tua in æternum libertate deceptus* (1).

L'homme, ineffable abrégé de toutes les merveilles créées et incréées, l'homme, image de Dieu, tient par son corps au monde matériel, et par son âme au monde intellectuel. Son corps occupe un espace imperceptible dans l'étendue de l'univers, son esprit embrasse l'immensité des cieux. Il entrevoit par sa propre expérience comment Dieu, pur esprit, contient le monde matériel, puisqu'il le contient lui-même d'une manière imparfaite dans son imagination. Que dis-je? son cœur est plus grand, son esprit plus vaste que l'univers, puisqu'il l'embrasse tout entier, puisqu'il le porte, pour ainsi dire, dans sa pensée. Il lui est donné ainsi de connaître sa propre grandeur, de pressentir le bonheur de sa destinée, et de comprendre qu'il est sur la

(1) Saint Léon.

terre pour adorer en esprit le Créateur au nom de la nature muette et visible. Toutefois, sa pensée ne prend possession du monde que contemplativement et à une époque mesurée par le temps, Dieu ayant voulu qu'il ne perdît pas de vue sa faiblesse et sa dépendance et qu'il ne s'égarât pas sur l'objet de son admiration au point de se prendre pour un Dieu dans le délire de son orgueil.

II

Il suffit d'une définition claire du panthéisme pour en inspirer l'horreur. L'unanime instinct de l'humanité le repousse avec indignation.

Dans la philosophie *Védanta*, renouvelée par M. de Lamennais, le panthéisme est la communication de la divinité à tout ce qui existe. Cette théorie n'admet qu'un seul être, Dieu; une seule parole, Dieu; un seul nombre, Dieu. Pour ceux qui la professent, il n'est plus de langues, puisqu'il n'est plus de rapports; il n'est plus d'idées, puisqu'il n'est plus d'êtres possibles. Le monde est une chimère.

Dans la philosophie de Kant, Dieu n'est que la forme de l'entendement humain. De là M. Proudhon affirme que Dieu ne se connaît que dans l'homme; de là M. Cousin affirme que la vérité, la lumière ne dérivent que de la raison de l'homme. Où donc est la force de l'homme, où son intelligence, son action? Quelle est sa participation au mouvement des astres, au flux et au reflux des mers, au gouvernement admirable de l'univers qu'il voit, et de celui que son intelligence conçoit? Le soleil l'éclaire, et c'est lui qui l'a fait? Il connaît les rapports des êtres, et c'est lui

qui les a créés ? La lumière, la force, l'autorité, n'ont pas d'autres sources que sa raison ? Et ce sont ces rêves de la folie et de l'orgueil que l'on nous donne comme une merveilleuse découverte qui a rompu le charme de notre ignorance ! Mais où donc était Dieu, avant la naissance du philosophe de Kœnigsberg ? où était la lumière ? où était le monde ? L'homme ne se connaît, selon vous, que depuis un siècle, et déjà vous en faites un Dieu ! Mais s'il était la lumière des lumières, s'il était Dieu, au lieu de ne connaître que les formes et les surfaces, il connaîtrait l'essence des êtres, il connaîtrait tout. Hélas ! son ignorance profonde ne lui prouve que trop sa dépendance. Il prend le fait de son existence sans que sa raison puisse en expliquer la nature, et, par cela même qu'il ne sait rien, il distingue sa raison de la raison divine, qui sait tout.

C'est à la théorie de Kant que le panthéisme actuel emprunte son crédit, trouvant, sans doute, déjà usés tous les arguments de l'ancienne philosophie. Mais qu'est-ce qu'une doctrine qui, selon vous, date d'hier, et qui ne se fonde que sur une proposition détruite par une contradiction radicale, et sur deux affirmations privées du caractère philosophique, je veux dire dénuées de preuves ? *Dieu ne se connaît que dans l'homme*, dit M. Proudhon ; *la raison est le foyer primitif de la lumière*, dit M. Cousin. A merveille, messieurs ; mais quel moyen avez-vous de déterminer l'adhésion à ces deux propositions qui heurtent le sens commun ? Vous ne donnez aucune raison, et l'on ne croit pas les hommes sur parole.

Kant nie tout rapport des facultés spéculatives avec les faits externes, et, effrayé lui-même de l'étrange hardiesse de son assertion, il imagine une raison pratique basée sur

l'expérience. Mais l'expérience, qu'est-elle, sinon l'application constante ou le rapport habituel de la raison avec les phénomènes externes? C'était bien la peine de faire tant de bruit pour une contradiction évidente et puérile. Affirmer l'erreur du genre humain pendant six mille ans! Que dis-je, l'erreur du genre humain! l'erreur de Dieu, puisque Dieu ne se connaît que dans l'homme; l'extinction de toute lumière, puisque la raison est la lumière des lumières. O philosophes, que n'avez-vous préconisé l'inutilité du raisonnement et du sens commun!

Kant reconnaît une raison pratique en rapport avec les faits externes. Voilà donc l'entendement humain forcément ramené aux relations avec les êtres externes et sa valeur objective hautement proclamée. C'est une contradiction, et c'est sans doute pour cela que les sectateurs du philosophe de Kœnigsberg ne parlent pas de cet aveu de leur maître, qui le met, en cela, d'accord avec la conscience du genre humain; ils ne s'attachent qu'à cette partie de son opinion où il représente les êtres comme des formes de notre entendement. Quoi! les êtres sont des formes de mon entendement! tous les êtres! Il n'y a donc alors qu'un homme, un seul, *moi*.

Vous ignorez la nature de votre esprit, et cette ignorance ne prouve rien moins que votre participation à la divinité. Vous ignorez la nature de votre esprit, et vous connaissez la nature de ses opérations, vous pouvez en saisir le fait! Soit; donc votre science est nécessairement objective. Qu'est-ce, en effet, que la réflexion, qu'est-ce que la mémoire, si ce n'est l'application de l'esprit aux faits? Vous ne comprenez pas le rapport de l'esprit aux faits: je le crois bien; de quel être comprenez-vous la nature? Vous

ne comprenez rien, absolument rien que les faits, et votre vie, comme celle de tout être limité, n'est qu'un rapport. Quand vous cessez d'avoir des rapports avec les êtres externes, vous cessez de vivre. Nier ces rapports, c'est nier la vie. Votre système n'est qu'une effroyable négation; et vous voulez que l'on vous choisisse pour les architectes de l'ordre social, vous qui niez même la société!

« Ils disent aussi que la souveraineté nationale mène à » l'anarchie, que l'homme est incapable de se gouverner » lui-même, et ils le donnent à gouverner à qui? A des » hommes (1). » A qui voulez-vous donc qu'on le donne à gouverner? A des chevaux, comme voulait le faire Caligula? *La raison*, avez-vous dit à la page précédente, *est souveraine en philosophie*. Les philosophes ne seraient-ils donc pas des hommes? Et le grand Frédéric n'aurait pas été un impudent lorsqu'il a écrit: « Si je voulais punir un peuple, je le ferais gouverner par des philosophes? » Ah! vous avez raison : quand on supprime l'homme et que l'on ne reconnaît pas Dieu, il ne doit rien rester.

L'union ou les rapports de l'âme et du corps sont un fait irréfragable. La nature de ces rapports, le secret de cette union vous fuient et vous échappent. Pourquoi vous en tourmentez-vous? Ils échapperont toujours aux investigations de la science, j'en ai déjà dit la raison : pour connaître la nature de ces rapports, il faudrait connaître l'essence de l'âme. Si vous saviez comment une substance intelligente vit, comment elle saisit et embrasse une substance matérielle, vous sauriez aussi comment elle se met en rapport avec une substance de même nature qu'elle;

(1) Cousin, Introduction aux *Discours politiques*, page 7.

et si vous saviez tout cela, en vérité, je serais fort ébranlé par la théorie du panthéisme, car je ne conçois pas qu'un autre que Dieu puisse connaître l'essence des êtres. Et quand, au lieu de votre omniscience, c'est votre ignorance que vous invoquez comme preuve de votre divinité, n'ai-je pas le droit de dire : Vous ne touchez le monde que par une légère surface, vous ignorez sa nature, et vous affirmez qu'il n'est qu'une forme de votre intelligence? Mais si Dieu est la forme de l'entendement humain, il a eu un commencement, et dans l'entendement d'un fou il n'est qu'une hallucination.

La définition de la raison par M. Cousin est un corollaire de la définition de Dieu par M. Proudhon. Le moi humain est Dieu; la raison humaine est la source des lumières. *Lumen de lumine, Deum verum.* Un troisième philosophe viendra nous affirmer que le soleil n'est que la forme du rayon visuel de l'œil. Pour qui abandonne à la suite de Kant les êtres externes, et poursuit les opérations internes de l'entendement, l'idée, la connaissance, la croyance sont des opérations de l'âme; donc la foi en Dieu, la religion, n'est plus une révélation externe, surnaturelle de l'être infini, mais une opération de l'entendement. La vue est une opération de l'œil; donc la manifestation des arbres, des mers, de la terre n'est qu'une opération de l'œil. Il n'y a plus d'êtres externes. Tout ce que nous avons pris jusque-là pour la mer, pour les terres, pour les astres, pour nos voisins, n'est qu'une forme de notre entendement; les flammes dévorant Rome à la voix de Néron n'étaient que l'opération de l'entendement des victimes.

Point de rapport possible entre les phénomènes internes et les phénomènes externes; car ce rapport, ce point de

contact n'est pas saisi, il n'est pas compris par la raison, *souveraine en philosophie*. Prenez garde, messieurs! vous ébranlez votre souveraineté, et vous laissez intact le fait des rapports entre les êtres, et même entre les êtres matériels et les êtres purement intellectuels. — En effet, vous écrivez des livres; un livre est chose matérielle, un livre m'apporte votre pensée. C'est là un rapport entre la matière et l'esprit, vous ne pouvez le nier; car, pourquoi écrivez-vous? En outre, vous êtes bien un être externe, car je n'ai jamais dit moi en vous; nous sommes donc deux êtres bien distincts, et nous connaissons la pensée l'un de l'autre. Cette connaissance est-elle un rapport? Oui. — Pourquoi donc n'admettez-vous pas un rapport avec Dieu, si vous l'admettez avec les autres hommes, surtout après avoir déclaré que *Dieu ne peut pas ne pas posséder les facultés qu'il nous a données* (1)? Convenez que le plus petit aveu de votre part sur les rapports de Dieu avec sa créature fait évanouir l'idée de votre souveraineté. Vous êtes si bien un être extérieur à Dieu, qu'il n'est pas une âme religieuse qui n'abandonnât la prière, si elle croyait, quand elle prie Dieu, s'adresser à M. Proudhon ou à M. Cousin. Quand on appelle M. Proudhon ou M. Cousin, les autres hommes ne répondent pas. Si l'on vous pique, si l'on vous frappe, ce n'est pas un autre homme qui souffre; donc il y a quelque distinction entre vous et un autre homme. Si vous êtes la lumière, je ne saurais l'être pour cela; et si vous montrez la vérité à un autre homme, vous aurez été pour lui le révélateur de cette vérité; donc il y a une révélation externe qui produit la connaissance, phénomène

(1) Cousin, Introduction, page 4.

interne. Autrement, pourquoi parleriez-vous, pourquoi vous affligeriez-vous du discrédit de la philosophie, si vous étiez tous le même être, le même Dieu? Et comment M. Cousin définirait-il la raison « la lumière des lumières, » si une lumière, en se communiquant, ne produisait pas d'autres lumières?

La communication n'est pas un rapport! Qu'y a-t-il de plus interne qu'une sensation, quoiqu'elle soit provoquée par un être externe? Il en est de même des opérations de l'entendement. La croyance en est une; mais elle n'aurait jamais eu lieu sans une révélation externe. *Omnia enim quæ credimus, vel visu credimus, vel auditu* (1). Ma raison montre la vérité, mais elle la montre *à posteriori*, et seulement quand elle a été éclairée par le révélateur. Tous, nous répétons sans cesse qu'il faut éclairer les masses, c'est-à-dire leur communiquer la lumière d'un être externe. La bougie qui brûle donne sa lumière; la donnerait-elle si elle n'eût été allumée elle-même par un corps externe? Il en est ainsi des esprits, et la grande lumière qui ne s'éteint jamais, qui brûle d'elle-même, c'est l'esprit de Dieu. Chez l'homme, la faculté de voir est assurément une action propre; mais jouirait-elle de son exercice sans la lumière externe? Le panthéisme est l'extinction du flambeau externe; il est le règne des ténèbres, de l'arbitraire, du despotisme, le retour de l'esclavage et des erreurs dissipées de la tradition; il est la négation de l'affranchissement humain; M. Cousin ne versera plus de larmes sur l'émancipation des esclaves et sur la ruine des religions, toutes ensevelies sous les décombres du catholicisme. C'est avec raison que M. Proudhon l'a dit: *Après le catholicisme*,

(1) Saint Ambroise, *Expl. Evang. sec.* Saint Luc, lib. IV, § 68.

il n'y a plus de religion possible. Avis à tous les hommes attachés à un culte quelconque. Le panthéisme n'est que l'hypocrisie de l'athéisme, comme le libéralisme n'est que l'hypocrisie de la liberté.

Si je parviens à détruire l'erreur de la subjectivité humaine, j'aurai frappé du même coup l'initiative de l'homme dans la création des lois et par conséquent l'arbitraire; j'aurai fait disparaître, sinon le goût, du moins la raison des persécutions. Je montre, en effet, que la loi du monde est la loi de Dieu objectivée dans l'intelligence humaine, que l'homme est inviolable pour l'homme, et que la vie bien définie est un rapport, mais un rapport d'amour : l'amour est une preuve éclatante de l'objectivité de l'homme.

II

De ce que l'idée, la connaissance, la science, sont des opérations internes de notre esprit, des formes de notre entendement, le panthéisme en conclut que les objets de nos idées sont eux-mêmes des formes de notre entendement, et qu'il n'y a plus rien hors du moi, ni Dieu, ni monde, ni d'autres hommes, ni justice, ni morale, ni lois aucunes. Par cela seul que vous me connaissez, sans savoir la nature de vos rapports avec moi, je ne suis qu'une forme de votre entendement! Mais qui sait si ce n'est pas vous qui n'êtes que la forme du mien? Vous voulez m'absorber, je vous préviens et je vous dévore. La souveraineté de la raison est dans votre entendement de philosophe; mais la souveraintó musculaire est dans la vigueur de mon bras. Eh bien! mettons les deux souverainetés aux prises... Mais quoi! vous fuyez! Vous croyez donc à votre individualité et

à la mienne bien distincte de la vôtre, et votre souveraineté en ce moment vous paraît plus qu'équivoque.

Votre ignorance sur la nature de nos rapports n'en infirme pas le fait. Vous croyez à l'individualité absolue; vous prenez donc la terre pour votre corps, les fleuves et les nues pour vos artères, le soleil pour le rayonnement de votre esprit, les étoiles sont votre chevelure. Ces absurdités du panthéisme sont aussi contraires aux avertissements du sens intime qu'à la croyance unanime du genre humain; nous, nous croyons à l'individualité de notre existence, et nous la sentons.

Le panthéiste ne comprend pas les rapports des êtres avec son esprit; mais comprend-il l'union de son corps et de son âme, et niera-t-il la pensée ou niera-t-il la matière?

Il faut se résigner, calmer les transports de son orgueil, et avouer que bien des choses échappent à l'intelligence de l'homme, comme bien des choses échappent à sa vue : ce qui certainement n'aurait pas lieu si l'intelligence divine était la forme de notre entendement. Il arrive un moment où la philosophie s'arrête impuissante; elle n'en conclut pas à son impuissance, la conclusion serait trop simple; elle en conclut à la négation des êtres externes naturels ou surnaturels. Pourquoi nie-t-elle? Parce qu'elle ne comprend pas. Ah! vous ne comprenez pas!..... Votre intelligence est donc finie, et par conséquent vous n'êtes pas Dieu.

L'école allemande admet la subjectivité de nos facultés, mais elle nie leur valeur objective, sans remarquer que notre nature n'est que le jeu perpétuel de ce double phénomène. La faculté de marcher est subjective; c'est l'homme

qui marche, de même que c'est l'homme qui pense. Mais l'exercice de la marche est objectif : l'homme ne saurait faire un pas s'il n'avait un objet sur lequel il pût marcher. Il en est de même de la pensée, elle s'annihilerait si elle ne s'exerçait sans cesse sur des objets externes. La succession du temps qui mesure notre existence n'est que le rapport de notre être à la durée : le rapport est l'objectivité. Sans doute, nous sommes impuissants à expliquer la nature de cette valeur relative ; mais nous sommes aptes à en constater le fait.

Pourquoi ouvrez-vous des écoles? Pour transmettre vos idées, la lumière ; et c'est en transmettant vos idées que vous niez leur transmission !

L'homme ne voit que la forme des êtres ; l'idéal même qu'il a dans son concept n'est qu'une pure abstraction. Il ne comprend que la possibilité des êtres ; la réalité surpasse sa raison. Il faut en prendre notre parti, nous ne la comprendrons jamais, mais nous ne pouvons nous empêcher d'en accepter le fait irrévocable.

Le fait est de sa nature objectif, il est accidentel, il suppose une action ; dans le temps, il a un commencement, il a une cause, il suppose une puissance productive. Or, une puissance ne peut produire un être sans connaître l'essence de cet être. La puissance qui connaît l'essence d'un être donne le réel au possible, voilà Dieu. Il est absurde de voir Dieu en l'homme, car l'homme ne connaît pas, jamais il ne connaîtra l'essence d'un être. L'homme est lui-même un phénomène isolé, il est un fait, une possibilité élevée à la réalité de l'existence. Impuissant, ignorant, il n'a que le degré de force et d'intelligence nécessaire à la recherche de l'objet où il trouve son bonheur. Comment peut-il nier

sa valeur objective, puisqu'il n'est heureux, puisqu'il ne vit que par elle? Si l'homme eût connu l'essence des choses, s'il eût pu les produire, quelle puissance l'eût guéri de la maladie de croire à sa divinité? Son ignorance même suffit à peine pour l'arracher à cet entraînement de l'orgueil en délire.

Il ne sait que ce qui lui a été transmis par des êtres externes; il ne parle, il ne marche que par tradition. Le cours majestueux des astres lui apprit l'astronomie. Serait-il devenu géomètre s'il n'eût eu la terre à mesurer et à se partager? Serait-il devenu mathématicien s'il n'eût eu à compter ses troupeaux, ses arbres, et plus tard ses richesses conventionnelles?

C'est dans les objets externes qu'il trouve tous les modèles de ses découvertes. Il a vu un morceau de bois flotter sur l'eau avant de se creuser un canot et de se construire des flottes semblables à des villes jetées sur la surface des mers. Le vol d'un oiseau, d'une simple feuille détachée de sa tige, l'a porté à se chercher une route au milieu des airs, et à se construire ces maisons suspendues qu'il ne sait pas encore diriger, parce que six mille ans d'études et d'observations ne lui ont pas suffi pour découvrir les lois toutes faites de la nature. Après avoir admiré le travail du Créateur dans la production de l'univers, n'est-il pas juste et naturel que l'homme, à qui il n'est donné de travailler que sur les formes et sur les surfaces des êtres, jouisse de l'humble joie de ses succès d'imitation? En déroulant au-dessus de nos têtes les tissus splendides du firmament, en semant les merveilles sur nos pas, en allumant la lumière impérissable du soleil, en donnant des ailes au vent, en suspendant les nues dans les airs, en

construisant les oiseaux pour voler et les poissons pour se balancer dans les mers, en peignant les fleurs des couleurs les plus riches et les plus variées, en creusant dans les nuages le sillage éclatant de la foudre, en ouvrant les cratères des volcans, en établissant, enfin, l'ordre et l'harmonie dans l'ensemble de l'univers, Dieu a été notre premier maître ; il nous a tracé, comme un précepteur indulgent, chacune des lignes que nous avons à former ; sans cesse au-dessus de nous, il nous invite à nous lancer dans la voie sans fin du progrès et de la perfection ; en laissant notre génie saisir quelques-unes des merveilles qui nous environnent, il nous provoque, il nous anime et nous guide, comme l'aigle, voltigeant autour de son aire, marque bien chaque mouvement de ses ailes, afin d'instruire ses jeunes aiglons et de les conduire avec lui au-dessus de la région des nuées : *sicut aquila volitans, et provocans pullos suos ad volandum.*

Marche ! marche donc, esprit humain ! tu ne marches jamais assez vite, tu ne prends jamais un essor assez élevé ! *Timidæ sunt cogitationes hominum.* Il te faut des siècles pour faire faire un pas à la science, aux arts, à la morale, et tu ne vis qu'un jour, et les générations passent avec rapidité, en blasphémant mon nom : est-ce là une occupation digne de ta haute destinée, digne de l'amour de ton Créateur ?

Mais les progrès de l'humanité, récompenses de ses louables efforts, en prouvant à l'homme le privilége intellectuel dont il est doué, lui prouvent aussi sa dépendance. Il n'imite que ce qu'il voit, il ne modifie que les formes des êtres : sa science n'est que le résultat de l'observation ; et c'est environné de l'éclat de ces faits qu'il nierait sa valeur

objective, sa puissance de rapports avec les êtres externes!

Il n'y a dans l'homme de subjectif que le sens intime et ses facultés. Leur exercice est nécessairement objectif. La vertu, comme la grandeur de l'esprit, dépendent du choix des objets sur lesquels ils s'exercent.

La philosophie, ne pouvant expliquer les rapports des esprits, nie la pluralité des esprits. L'ignorance de la philosophie peut-elle infirmer l'évidence du fait irréfragable, primitif, permanent, indestructible de la croyance du genre humain en Dieu et en l'individualité personnelle? Peut-elle infirmer le fait de l'existence des rapports entre les hommes et le fait de leur croyance à ces rapports? Peut-elle infirmer l'évidence du fait invariable, uniforme du sens intime par lequel chaque homme croit invinciblement à sa personnalité propre et bien distincte? Non-seulement il y croit, mais il la sent, et ce sentiment fait le prix de sa vie. Il n'est pas un homme qui confonde son existence avec l'existence de Dieu ou d'un autre homme.

Nous ne formons pas un vœu, nous n'avons pas un désir qui ne soit un témoignage de la valeur objective de notre volonté et de notre intelligence.

IV

Mais, disent les panthéistes, connaître est une opération intérieure, une forme de l'entendement. — Sans doute : donc, Dieu et les êtres créés étant les objets de votre connaissance, il vous est impossible de nier la valeur objective de votre intelligence.

Voir est une forme de notre être; ôtez les objets externes, il vous reste la faculté de voir, mais le fait de la vue

n'existe pas. Otez la lumière externe, vous ne voyez plus.

La faculté de voir est interne, mais la substance qui nous inonde de ses lumières est externe. Ainsi, la faculté de connaître est interne, mais la substance spirituelle qui éclaire notre entendement est externe. Plus nous recevons de ces rayons de lumière, plus notre intelligence est éclairée. L'intuition est un phénomène, et il n'y a point de phénomène sans substance. L'intuition prouve invinciblement le sujet voyant; mais voici l'étrange raisonnement, assez difficile toutefois à traduire, par lequel Kant s'efforce d'établir l'identité des phénomènes, sans reconnaître la substance, qu'il nie simplement, parce qu'elle n'est pas l'objet d'une intuition sensible. Une substance simple et spirituelle peut-elle être perçue de la même manière qu'une substance composée et matérielle? Non, dit Kant. Niez donc aussi la pensée et le vouloir, car vous n'avez une intuition sensible ni de la pensée ni du vouloir, et cependant vous êtes forcé d'admettre leur existence.

Voici le raisonnement de Kant : Une pensée existe avant la pensée subséquente, et la pensée subséquente à la première est antérieure à la pensée troisième. L'âme qui existait dans la première pensée n'existe déjà plus dans la seconde. L'âme de la seconde pensée est une chose entièrement nouvelle. Il en est de même de la troisième pensée, de la quatrième, et ainsi de suite. Donc l'âme n'est pas un sujet permanent. — Mais comment est-il possible que l'âme se croie toujours la même? — La chose est très-simple, ajoute notre philosophe. La première pensée communique le mouvement à la seconde, la seconde à la troisième. Rien ne reste identique, et toutefois la conscience de l'identité reste toujours. Ainsi, dit-il, « *une boule élas-*

tique qui heurte une autre boule en ligne droite lui communique tout son mouvement, et partant tout son état (en ne considérant que leur position dans l'espace). Admettez maintenant, par analogie avec ces corps, certaines substances se transmettant réciproquement les représentations semblables. La première communique son état et la conscience de son état à la seconde, celle-ci son propre état, plus celui de la substance précédente à la troisième, et ainsi de suite. La dernière aurait conscience des états de toutes les substances précédentes, comme de sa substance propre, parce que état et conscience de ces états, tout lui aurait été transmis. Cependant elle n'aurait pas été la même personne dans tous les états. »

La boule élastique transmet son mouvement; mais la boule se transmet-elle elle-même? Y a-t-il transsubstantiation de boule? Non. Donc ce qu'on appelle improprement une conscience transmise n'est pas une *conscience* propre, c'est simplement la *connaissance* d'une autre conscience. S'il en était autrement, par cela seul que nous aurions conscience des actes d'autrui, nous porterions la conscience d'autrui, ce qui serait plus que la solidarité fraternelle, plus que l'assurance mutuelle de M. E. de Girardin, ce qui serait le panthéisme dans le fait. Heureusement, le fait connu de tout le monde est un éclatant démenti à cette bizarre théorie.

Kant lui-même le reconnaît, lorsqu'il dit : *Nous nous jugeons nous-mêmes fatalement*, c'est-à-dire que l'identité du moi est pour nous un fait de conscience nécessaire. Pourquoi donc, philosophe superbe, ce dédain pour le vulgaire, quand, par une confession authentique, vous arrivez vous-même à l'idée commune, à l'idée vraie, par là

même qu'elle est commune et invincible? Les âmes sont distinctes comme les consciences; donc nous ne formons pas un tout unique et substantiel. Que devient alors le panthéisme? Et remarquez que Kant, timide dans sa présomption, ne nie pas d'une manière absolue la valeur objective de l'âme; il invente la raison pratique. Cette raison pratique se met en rapport avec les êtres externes, et son rapport avec la raison *théorétique* est tout naturel; mais cette plaisante invention ne diminue pas les rapports, elle les multiplie. Rapport de la raison pratique avec les êtres externes, rapport de la raison *théorétique* avec la raison pratique, tous ces rapports sont-ils pour vous les objets d'une intuition sensible?

Je vais plus loin. L'âme qui transmet est ou spirituelle et simple, ou matérielle et composée. Si elle est spirituelle, tous les mouvements, toutes les pensées, tous les phénomènes lui sont communs. Si elle est simple, pourquoi mettez-vous autant d'âmes que de boules élastiques, puisque plusieurs substances simples forment chacune une unité et ne sauraient jamais former un tout composé? Si la substance est matérielle et composée, vous ne parviendrez pas à avoir un sujet, à former un jugement. Il est impossible, en effet, de former un jugement dès que les deux termes sont répartis entre deux éléments séparés; et la raison pratique n'apparaît que comme un embarras de plus, que comme une contradiction à votre théorie, ou, si vous l'aimez mieux, que comme un voile sur votre honte. C'est la feuille de figuier dont se couvre Adam après la conscience de sa faute. La théorie de Kant est le point de départ du panthéisme actuel. C'est Kant qui a rompu le charme, comme dit M. Proudhon, et on voit à quelle conséquence

logique il a conduit ce disciple enthousiaste. Voyons les progrès de sa théorie dans ses disciples d'Allemagne.

V

La langue allemande, nuageuse de sa nature, peut impunément formuler les systèmes les plus excentriques. Je désespère donc de traduire la pensée de Fichte, je le copie. Sans ce caractère d'authenticité, on pourrait croire que j'accumule le ridicule à plaisir. Qui aurait pu imaginer, par exemple, que le panthéisme repose sur un fait de conscience ? Que chaque lecteur examine bien sa conscience, qu'il en pèse bien tous les phénomènes, et qu'il se demande s'il a trouvé la preuve de sa divinité. Voyons s'il y croira mieux après la démonstration de Fichte ; cette formule si simple de Descartes est son point de départ : *Je pense, donc je suis.*

« Cet *acte*, c'est-à-dire X = je suis, ne repose sur au-
» cun principe plus élevé (1). »

Cette proposition, par elle seule, constate le fait de mon existence, mais elle ne m'en apprend pas la nature, elle ne m'en démontre pas l'indépendance ; elle établit, au contraire, la nouveauté de mon existence, et me force à remonter à une cause plus élevée, antérieure au moins.

« Donc, l'acte je suis, continue Fichte, est le principe,
» posé absolument, d'un certain acte de l'esprit humain,
» puisqu'il est à lui-même son fondement. Son caractère
» véritable est le caractère pur de l'activité en soi, abs-

(1) *Doctrine de la science*, première partie, page 1.

» traction faite des conditions empiriques qui lui sont » faites (1). »

Le caractère d'un acte est son activité, vérité banale que Fichte daigne répéter. La pensée est donc le caractère de l'âme. Or, la pensée n'est pas l'objet d'une intuition sensible. Comment donc l'âme pourrait-elle l'être, et pourquoi niez-vous ce que vous ne voyez pas par une intuition sensible?

« Se poser lui-même, continue-t-il, c'est pour le moi » ce qui constitue l'activité pure. — Le moi se pose lui- » même et existe en vertu de cette simple action. » Ainsi cette parole : *Ipse fecit nos, non ipsi nos*, se trouve démentie. C'est nous qui nous faisons nous-mêmes, c'est là un fait de conscience bien établi. Oserait-on, en français, écrire une pareille puérilité?

« Et réciproquement, le moi existe et pose un être, sim- » plement en vertu de son être. Il est en même temps et » l'agent et le produit de l'action (agent, par conséquent, » avant d'être, puisqu'il est le produit de l'action); ce qui » opère et ce qui est produit par l'action ; en lui, le fait et » l'action sont une seule et même chose. C'est pourquoi, *je* » *suis* est l'expression d'un acte, mais aussi du seul acte » possible, comme on le verra par toute la doctrine de la » science. »

Voilà un être produit et se produisant lui-même. En vérité, Rousseau était bien déraisonnable quand il disait : *Vous ne vous êtes pas fait vous-même*. L'homme de Fichte existe en vertu d'une simple action, et il exerce cette simple action en vertu de l'existence. Nous disons bien, nous, que Dieu existe par lui-même, mais nous ajoutons qu'il a

(1) *Doctrine de la science*, première partie, page 1.

toujours existé, qu'il est l'être infini, nécessaire; nous n'aurions jamais imaginé de dire qu'il s'est fait lui-même, qu'il a passé à l'être par son action avant d'être.

« Examinons, toutefois, continue Fichte, la proposition :
» *Je suis.*

» Le moi est posé absolument ; si l'on admet que le moi,
» qui occupe dans la proposition précédente la place du
» sujet formel, désigne le moi posé absolument ; si le moi
» qui se trouve à la place de l'attribut désigne le moi exis-
» tant, le jugement, qui a une valeur absolue, affirme que
» tous deux sont complétement une même chose, ou posés
» d'une manière absolue ; le moi existe parce qu'il s'est
» posé lui-même. »

Le moi s'est posé lui-même. A qui feriez-vous croire cette merveille ? C'est la fable de Méphistophélès.

Le moi se pose en s'affirmant quand il existe. Mais confondre l'idée de s'affirmer après son existence et l'idée de produire et de se produire soi-même avant d'être, je le répète, la clarté de notre langue ne supporterait pas cette mystification.

« La même chose a lieu relativement à la forme logique
» de toute proposition. Dans l'équation A = A, le pre-
» mier A est ce qui se trouve posé dans le moi, soit abso-
» lument comme le moi lui-même, soit sur un fondement
» quelconque, comme tout non-moi déterminé. Le moi
» joue ici le rôle de sujet absolu. C'est pourquoi on nomme
» le premier A sujet. Le second A désigne le moi se faisant
» lui-même objet de la réflexion, comme posé en soi, parce
» que lui-même a posé cet objet en soi. »

Une proposition logique est une chose intelligible. Les choses intelligibles existent toujours, elles existent néces-

saírement, elles existent éternellement, elles ne peuvent pas exister sans un sujet dans lequel elles soient reçues et sans lequel elles ne seraient pas conçues. C'est là une preuve invincible et *à priori* de l'existence de Dieu. Une seule vérité démontrée, l'existence de Dieu l'est aussi ; car la vérité est éternelle, et la vérité a besoin d'un sujet. *Je suis la vérité*, dit le Christ pour prouver sa divinité, et c'est là un mot d'une profondeur métaphysique absolue. Mais de l'homme, qui est né hier ou qui naîtra demain, vous voulez faire un sujet absolu parce qu'il se pose après sa naissance, c'est-à-dire parce qu'il s'affirme dans le temps ! C'est là le renversement de la métaphysique et du sens commun.

« Le moi de la première acception et le moi de la » deuxième doivent poser comme absolument identi- » ques. » Pourquoi, en ce cas, en faites-vous deux moi? Donc l'on peut retourner la proposition précédente, et dire : Le moi se pose lui-même d'une manière absolue, parce qu'il existe, il se pose lui-même en vertu du fait de son existence, et il existe simplement parce qu'il est posé.... « Ces observations éclaircissent complétement le » sens dans lequel nous employons ici le mot *moi*, et » nous fournissent une explication nette et lumineuse du » moi comme sujet absolu. Le moi sujet absolu est cet » être qui existe simplement parce qu'il se pose lui-même » comme existant. Il est autant qu'il se pose, et autant il » se pose, autant il est. Le moi existe donc absolument et » nécessairement pour le moi : ce qui n'existe point pour » soi-même n'est point moi (1). »

Il y a, en effet, ici, une chose claire et lucide, c'est que

(1) Fichte, *Doctrine de la science*.

ces messieurs les philosophes se couronnent de fleurs, au risque, comme dit Horace, de passer pour fous :

Spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi (1).

Ainsi, l'homme pose parce qu'il existe, et il existe parce qu'il pose.

Adam se posa ainsi en Dieu, et immédiatement après il eut honte. Sa nudité fut-elle jamais aussi humiliante que celle de la pauvre philosophie révélant ainsi elle-même les aberrations de sa raison? Je n'examine pas si existence et conscience sont une seule et même chose. Je laisse à l'opinion de Leibnitz tout le poids de cette affirmation, à savoir que l'homme, même dans le plus profond sommeil, n'est jamais sans la conscience de lui-même. Mais cette conscience qui produit le moi a-t-elle toujours existé? Alors, dites donc ouvertement que l'homme est éternel, c'est une prémisse nécessaire pour parvenir à démontrer qu'il est Dieu. Si, avant le temps de la naissance de l'homme, sa conscience n'existait pas, comment est-elle venue poser le moi dans le temps? Seriez-vous obligés de reconnaître que le moi relève d'un être antérieur, ou d'affirmer qu'un être qui n'existe pas se crée lui-même? Fichte ne recule devant aucune conséquence, il n'admet point l'être antérieur cause du moi, il admet la divinité du moi. « Le moi pose tout ce qui existe ; ce qu'il ne pose » point n'existe pas pour lui, et hors de lui il n'y a » rien (2).» Très-gracieux pour les autres moi, que le moi qui pose tout ce qui existe! *Hors de lui, il n'y a rien.* C'est le système de Kant, dit-on, qui conduit à ces bizarres

(1) *Epist.* 5, lib. I, v. 14 et 15.
(2) *Principe de la connaissance pratique*, §§ 5, 11, page 198.

monstruosités. Le système de Kant est aussi explicite que celui de Fichte : « L'ordre est la régularité dans les phé-» nomènes, ce que nous nommons nature est donc notre » propre ouvrage. Nous ne trouverions pas cet ordre dans » les objets si nous ne l'y avions mis. En effet, l'unité na-» turelle doit être une unité nécessaire, c'est-à-dire une » certaine unité *à priori* de l'enchaînement des phéno-» mènes. Or, comment pourrions-nous produire une unité » synthétique *à priori*, si nous n'avions dans les sources » primitives de notre esprit des raisons subjectives d'une » semblable unité ; si ces conditions subjectives n'étaient » en même temps valables objectivement, puisqu'elles » sont les fondements de la possibilité de connaître en gé-» néral un objet dans l'expérience (1)? » Le monde extérieur n'a donc de réalité que celle que lui donne le *moi*.

Nous voici revenus aux illusions du *Vedanta*, en partant d'un point opposé. Le panthéisme ancien nie l'homme, le panthéisme moderne nie Dieu. On ne trouve que cela dans la *Critique de la raison pure* de Kant, dans la *Théorie de la science* de Fichte, dans le *Système de l'idéalisme transcendental* de Schelling, dans la *Phénoménologie* et dans la *Logique* de Hegel, dans la *Métaphysique* de Herbart. Kant admet, à l'aide de sa raison pratique, une certaine objectivité du monde externe ; Fichte ne fait du monde externe qu'une forme de son entendement : il tire toutes choses *de son acte primitif pur ;* il ne se se pose pas en petit homme.

Nous avons vu comment le panthéisme se formule en français : « Dieu est l'intelligence universelle... qui ne » parvient que dans l'homme à se connaître et à dire » moi. » Il s'insinue d'abord doucement dans les œuvres

(1) *Logique transcendentale.*

de M. Cousin : « Une cause absolue et une substance ab-
» solue sont identiques dans l'essence, toute cause absolue
» devant être substance en tant qu'absolue, et toute sub-
» stance absolue devant être cause pour pouvoir se mani-
» fester. De plus, une substance absolue doit être unique
» pour être absolue : deux absolus sont contradictoires, et
» l'absolue substance est une ou n'est pas. On peut même
» dire que toute substance est absolue en tant que sub-
» stance, et par conséquent une. Car des substances rela-
» tives détruisent l'idée même de substance, et des sub-
» stances finies, qui supposent au delà d'elles une substance
» encore à laquelle elles se rattachent, ressemblent fort à
» des phénomènes. L'unité de la substance dérive donc de
» l'idée même de la substance, laquelle dérive de la loi de
» la substance (1). »

Il ne peut y avoir qu'une substance. Est-elle matérielle ou est-elle spirituelle? M. Cousin le passe sous silence. Toute substance est absolue. Or, toute substance absolue doit être cause pour pouvoir se manifester. Mais s'il ne peut y avoir qu'une substance, de quoi peut-elle être cause? A quelle nouvelle substance la substance absolue se manifestera-t-elle? L'unité est la loi de la substance. Il est permis d'avoir une opinion; mais embrasser dans quatre lignes deux opinions qui se heurtent et qui se détruisent, comme celles de cause et d'unité, ne ressemble guère au phénomène d'une substance absolue qui ne comporte pas la contradiction. Comment peut-il y avoir des manifestations possibles s'il n'y a pas de substances relatives?

Bientôt nous verrons la lumière jaillir de la raison humaine comme de son unique foyer. Encore une petite dif-

(1) Cousin, *Fragments philosophiques*, 2e édition, pages 23 et 24.

ficulté : si la substance est unique et infinie, en faveur de qui jaillit cette lumière?

Le panthéisme réduit tout ce qui est à l'unité absolue, et c'est là, disent les panthéistes, le résultat incontestable de l'observation psychologique. Entrez dans les profondeurs de l'étude psychologique, et vous y découvrirez nettement ce que tous les hommes sentent, voient et connaissent : la distinction bien tranchée de chaque individu. Un homme cache sa pensée à un autre homme, il ne sépare pas sa raison propre de sa personnalité, mais il sépare nécessairement dans son idée sa raison et sa personnalité de la raison et de la personnalité des autres hommes. M. Cousin lui-même fait cette séparation, séparation cruelle et humiliante pour nous, puisqu'il n'attribue la souveraineté qu'*à la raison en philosophie*, d'où il suit que la raison du profane vulgaire n'est point souveraine. Il est vrai que nous n'avons pas cette prétention, car nous connaissons la faiblesse de notre fragile raison. « La raison et ses lois, se » rattachant à la substance, » ne peuvent être ni une modification ni un effet du moi, puisqu'elles sont l'effet immédiat de la manifestation de la substance absolue; donc la raison établit un rapport avec mon intelligence, comme la lumière du soleil établit un rapport avec mon œil. Vous établissez vous-même les relations de substances, après les avoir niées, et ce n'est pas ma raison que vous appellerez la manifestation de la substance absolue. Ma raison personnelle est trop faible pour mériter ce titre pompeux, et vous dites que c'est la connaissance profonde de la psychologie qui apprend à ne pas voir de substances relatives. C'est, au contraire, l'idée d'unité absolue qui est en contradiction avec les faits primitifs. L'idée de nombre est

dans toutes les langues et de tous les temps; vous ne pouvez vous empêcher de l'employer vous-même. Vous parlez de rapports, d'équations jusque dans vos démonstrations. A = A, dit Fichte, et ce ne sont pas seulement des phénomènes, de simples modifications que nous comptons; ce sont des réalités. Mais vous croyez si peu à cette réalité identique d'une seule substance, que vous ne laisseriez pas passer une pièce d'or de votre poche dans la poche de votre voisin sans réclamer. Pourquoi réclamer? Des substances relatives détruisent l'idée même de substance; vous n'êtes qu'une même substance, une même personne; donc votre fortune est celle de toute, de l'unique substance. C'est une folie de l'univers d'avoir cru à la multiplicité des êtres, car la raison se rattache à la substance; il n'y a qu'une substance, donc il n'y a qu'une raison et par conséquent qu'un entendement.

Si la raison n'est que la manifestation de la substance absolue, expliquez-moi le désaccord de votre raison et de la mienne, expliquez-moi la guerre dans la substance absolue, car la guerre suppose deux volontés; la volonté aussi est rattachée à la substance : *vouloir*, *causer*, *être*, pour nous expressions synonymes. Il y a donc deux êtres, puisqu'il y a deux volontés. Il y a deux êtres relatifs, deux êtres substantiels, donc des substances relatives. En vous distinguant de moi, pouvez-vous n'affirmer qu'un être? Poussez votre système jusqu'à sa dernière conséquence, faites disparaître toutes les formes, car l'absolu ou l'infini n'en supportent pas; faites disparaître les noms, il ne faut qu'un nom à une seule substance, à un seul être; faites disparaître toutes les distinctions, une distinction est une comparaison, une comparaison est une relation.

Vous repoussez l'idée de substances relatives; mais comme l'acte est le caractère de la nature des êtres, vous l'avez dit vous-même, la substance, dont l'unité est la nature, doit avoir en tout l'unité pour caractère. Avec l'unité absolue et nécessaire, l'activité elle-même n'est nullement possible; Dieu est tout : que peut-il avoir à faire et sur quoi peut-il agir? Il n'y a plus rien sur quoi puissent se porter les désirs, les affections; on est seul et l'on est absolu, infini, on possède tout; rien n'est possible au delà de ce qui est.

Dans cette théorie, on réduit toutes les langues de l'univers à ce mot : *moi*. Hors du *moi* il n'y a rien, ni citoyen, ni patrie, ni époux, ni religion, ni Dieu, ni juste, ni injuste. Le moi est absolu, il contient tout. Essayez d'appliquer la qualification de bon, de vertueux, à l'homme qui n'aime rien hors de lui. On n'est bon, on n'est vertueux que parce que l'on aime hors de soi. Il faudrait donc, sous l'empire du panthéisme, retrancher de l'idiome humain tous les mots relatifs à la vertu, à la bonté, à l'amour. Le vice est le contraire de la vertu; si la vertu n'existe pas, elle ne peut pas avoir un contraire. Avec l'idée de substance unique, absolue, on ne peut pas avoir l'idée de vice; le vice est une négation.

L'adoption du panthéisme amène forcément, logiquement, la destruction des langues et de l'intelligence.

Le sensualisme le plus grossier, l'égoïsme le plus profond, sont les déductions de cette théorie. Hors de vous, vous ne voyez rien, vous ne pensez à rien. Votre unique besoin est de tout vous assimiler, de tout absorber. On peut définir l'égoïsme : le système de l'absorption universelle par le moi! C'est un système d'identification défini-

tive de tous les êtres dans le moi. Vous êtes obligé de *dévorer* pour prouver que vous êtes conséquent.

Cette théorie est un démenti permanent à la conscience universelle du genre humain et au sens intime de l'individu, elle est le comble de l'orgueil ou du délire dans un esprit exalté par les abstractions, et jette dans le monde le germe pratique de conséquences désastreuses. L'homme, par suite de l'altération de sa nature, n'a que trop de penchant à rapporter à lui, à saisir, sinon avec la conviction de l'esprit, du moins avec l'avidité de la passion, tout ce qui peut flatter son égoïsme.

Le caractère de l'intelligence absolue est de voir toutes les choses intelligibles d'un seul trait. Toute vérité est absolue, éternelle, immuable, et ne peut avoir pour sujet qu'une substance éternelle, immuable, non multiple. La raison absolue ou la vérité est l'existence même. Pour donner du crédit à une théorie qui apprend à l'homme qu'il est Dieu, il faut commencer par démontrer à l'homme qu'il porte en lui tous ces caractères. M. Cousin a bien dit que la raison humaine était le foyer primitif de la vérité; car, que ne peut-on pas dire!... Mais, où est le commencement de preuve qu'il en a donné?

La raison est bien, en effet, le foyer de la vérité; mais c'est la raison divine, ce n'est pas la raison de l'homme. Vous vous livrez à mille abstractions pour prouver qu'il ne peut y avoir qu'une substance et par suite qu'une raison. Que me prouvent ces efforts? Que vos abstractions sont des aberrations, et que vous n'avez pas bien saisi la vraie nature des choses. L'expérience et l'observation jouent évidemment un rôle dans la science humaine; mais de théories, sans cesse renouvelées, constamment contradic-

toires à la réalité, on n'a qu'une conclusion à tirer : *Erravimus*. Il faut donc que le panthéisme reprenne son travail par la base, et qu'il prouve à l'homme qu'il n'y a rien que de divin en lui, que c'est lui qui a présidé à la production et au gouvernement du monde; que c'est lui qui a creusé le lit des mers, qui a semé les étoiles dans le ciel, qui a donné au soleil son éclat, à la terre sa richesse, aux oiseaux leur chant, aux plantes leur variété, aux fleurs leur beauté et leur parfum; aux animaux, la force, la souplesse, la patience; à l'homme, la conscience de sa misère, de sa faiblesse en dépit de sa toute-puissance, de son ignorance en dépit de son omniscience; que c'est le *moi* qui a fait les lois de la gravitation universelle, qui distribue leur séve aux plantes, qui imprime un mouvement régulier à tous les corps de l'univers; que longtemps avant qu'une pomme tombée sur les pas de Newton lui eût fait observer la loi d'universelle gravitation; que le balancement de la lampe suspendue à la voûte de la cathédrale de Pise eût révélé à Galilée la loi du pendule; que le pape Sylvestre II se fût servi de la vapeur pour soulever le faible soufflet des orgues; que Gauthier, Geoffroy Saint-Hilaire et Fulton eussent démontré sa puissance; qu'avant que Galvani eût vu les nerfs d'une grenouille contractés par leur contact avec un conducteur électrique, qu'un berger eût senti le fer de ses souliers fixé à la terre; que Volta eût construit la pile électrique; qu'avant tout cela, le moi humain avait établi l'harmonie en raison de la valeur spécifique du poids des corps, ouvert les cratères du Vésuve et de l'Etna, formé la foudre dans les nues, répandu le fluide électrique dans tous les corps et imposé ses lois au calorique et à la lumière.

Le moi humain avait fait toutes ces merveilles, mais il l'avait oublié pendant six mille ans; Kant est venu briser l'enveloppe de son ignorance, Fichte est venu lui dire qu'il n'y avait rien *hors de son moi*, et M. Cousin, que des substances relatives n'étaient pas des substances, identifiant, pour être quelque chose, son moi au moi de Fichte, hors duquel il n'est rien que des phénomènes, phénomènes contradictoires d'une substance absolue. Ainsi, substance absolue, elle supporte les changements; substance une, n'ayant d'autre caractère que l'unité, elle se fait une guerre intestine pour prouver l'unité de sa volonté; substance infinie, elle souffre la négation; lumière des lumières, elle a ses moments de ténèbres; vérité par essence, ne pouvant être que la vérité, elle multiplie les mensonges par l'unité de ses millions de bouches. L'État, c'est moi, disait Louis XIV; le monde, c'est moi, dit un philosophe. En vérité, ce n'est qu'en philosophie que la raison est souveraine.

Le commencement de l'homme, son impuissance à créer, sa personnalité intime, distincte, bornée, sa valeur objective qui fait toute sa vie, ses lois physiques, sont des rapports, ses lois morales sont des rapports, ses lois intellectuelles sont des rapports; la réunion de tous les faits primitifs, généraux, uniformes, permanents de l'existence du genre humain, détruit toutes les théories du panthéisme, et les relègue à jamais au rang des rêveries. La raison humaine sent que le monde matériel n'est pas plus que le monde moral la forme de son entendement; la raison humaine est un flambeau allumé dans le temps par l'éternelle lumière.

CHAPITRE V.

ERREURS TRADITIONNELLES.

Irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram.

MATTH., XI, 6.

Les tribus sauvages obéissent à leurs instincts, les peuples civilisés s'identifient avec les idées qu'ils ont acquises. Les idées sont à l'esprit ce que les aliments sont au corps. Si le pain livré à la consommation contient des éléments malsains, la santé publique est altérée, et l'insalubrité d'une substance n'est pas toujours apparente; c'est souvent une molécule imperceptible dans une eau limpide qui porte la mort au sein d'une cité. Du choix de ces idées dépendent donc les destinées d'un peuple. C'est ainsi que l'idée païenne ou une idée fausse conduisit les peuples anciens à l'esclavage, tandis que le christianisme ou une idée vraie a affranchi les peuples modernes dans la mesure et la sincérité de son application. L'état moral de l'homme est déterminé par la nature de ses affections, et son bonheur ou son malheur par la nature de ses rapports moraux. On ne signalerait pas dans l'histoire un malheur qui n'ait eu pour cause une immoralité quelconque. Le mal n'est pas autre chose que l'erreur, et l'erreur qu'une fausse application des lois de notre existence, un désaccord dans l'harmonie du mouvement général des êtres, qui se traduit par une douleur morale ou physique, publique ou privée. Tout propagateur de l'erreur est un ennemi du genre humain. L'homme le plus parfait est celui qui, s'i-

dentifiant avec une idée vraie, s'élève jusqu'à l'idéal divin ou à l'amour du bien universel. L'amour exclusif du soi, où chacun cherche son bonheur privé, est précisément ce qui conduit à la perte de tout bonheur, puisqu'il conduit à la perte du bien universel, à la destruction de l'harmonie morale, et conséquemment à la destruction de l'harmonie sociale. L'humanité désire la paix ; elle ne la rendra jamais permanente qu'elle ne lui ait donné l'harmonie morale ou l'amour du souverain bien pour base.

On peut ainsi définir la loi sociale : le beau idéal formulé dans les rapports humains, ou la loi d'équation dans ces rapports. Il faut des travaux immenses pour maintenir les gouvernements contre leurs lois de nature ; à peine faudrait-il y toucher de la main si l'amour de l'intérêt privé permettait de les placer dans l'équilibre des lois qui leur sont propres, la loi d'équation des rapports étant l'harmonie parfaite dans le monde moral comme dans le monde matériel.

Les hommes capables d'une affection éclairée et libre sont seuls capables de former une société basée sur les lois de la justice ou de l'équation des rapports. Avant le Christ une telle société n'était pas possible, car la loi d'équation appliquée aux rapports des hommes n'était pas connue. On ne la trouve indiquée dans aucun traité de politique ou de philosophie, dans aucune théorie religieuse ou sociale. Si Confucius avait émis l'idée de justice générale ou d'amour, il l'avait aussitôt anéantie en attribuant un pouvoir divin au père ou au monarque. Même depuis le christianisme, la loi sociale, telle que je la définis, n'a été qu'incomplétement appliquée. Comment cette idée grandirait-elle dans le sein des peuples ? Nous ne rencontrons dans

nos publicistes les plus populaires que des théories qui ne peuvent même pas s'élever jusqu'à l'intelligence du souverain bien, de l'amour général, qui est la justice; la plupart ont considéré l'amour du bien privé ou l'intérêt comme l'unique mobile des actions humaines, livrant ainsi le sort des hommes à une force dominante ou au despotisme, car l'amour de l'intérêt privé ne néglige jamais l'exercice d'aucune de ses forces, et il absorbe toutes les forces inférieures. C'est le retour au détestable esprit de l'ancienne civilisation.

L'abolition partielle de l'esclavage n'est pas, comme on l'a dit, le triomphe du christianisme, mais le commencement de l'action de l'idée chrétienne relevant le genre humain de sa chute. Malgré l'incessante et universelle action de cette idée, l'homme cède encore au courant personnel, et les sociétés restent profondément altérées. Que dirait-on de la moralité d'une population chez laquelle des assassins commettraient le meurtre sur les places publiques sans exciter l'indignation générale? Je traversais, dans ma jeunesse, une petite ville où venait d'avoir lieu une exécution capitale. Les habitants, hommes et femmes, enfants et vieillards, jouaient, en riant, avec l'instrument ensanglanté du supplice. Le bourreau monte sur les degrés de l'échafaud, et adresse ces paroles à la rieuse multitude : « On a eu grand tort de me faire venir de loin » pour remplir mes terribles fonctions; il n'en est pas un » parmi vous qui ne s'en fût mieux acquitté que moi. » Le bourreau seul me parut être humain. Il y a des gouvernements qui permettent encore la traite des nègres, d'autres qui la voient sans en souffrir; en quoi diffèrent-ils de ce peuple qui riait en voyant du sang? Quand les

hommes auront recouvré la plénitude de leur sens moral, une injustice ne sera plus possible, à plus forte raison le trafic infâme de leurs semblables. L'humanité ne sera heureuse que lorsqu'elle sera rentrée dans la loi de sa nature.

La plénitude de la vie des êtres créés est l'exercice adéquat de leurs rapports, l'entier, le naturel développement des conditions de leur existence. Les individus et les peuples s'éloignent donc de la plénitude de la vie au même degré qu'ils s'éloignent de la vérité absolue, et je n'aurais pas besoin d'avoir étudié l'histoire pour connaître toutes les douleurs du genre humain, du moment que je sais qu'il n'a pas observé la loi d'équation des rapports, ou la loi de sa nature. Un architecte a-t-il besoin d'attendre le fait pour annoncer la chute d'un édifice dans la construction duquel les lois de l'équilibre ont été violées? La loi d'équation ou d'équilibre dans les rapports des hommes n'a été que peu ou point appliquée à la législation des peuples. Aussi que de changements, que de variations dans les lois, que d'annexes et de suppléments on a été obligé de leur donner! Ce sont des édifices qui manquent d'aplomb et qu'il faut étayer sans cesse. Pourquoi cette loi d'équation est-elle si peu appliquée? Parce qu'au lieu de rapporter leurs affections au souverain bien comme au centre de la vie, les peuples aussi bien que les individus les rapportent aux biens particuliers, à l'orgueil personnel; chacun veut être le foyer, le centre, le moteur, le dieu de son petit monde. Que si l'on nous parle de cette justice exacte et mathématique, nous invoquons nos dieux particuliers, notre divinité propre, nos dieux domestiques, nos dieux lares et protecteurs. Ce sont surtout ces dieux, qui représentent

nos désirs mesurés à nos intérêts, que nous ne voulons pas perdre. Faut-il s'étonner que nos sociétés soient ce que serait le monde matériel, ce que deviendrait le divin ensemble de l'univers, le cours majestueux des astres, la succession régulière des saisons, si la loi d'équation n'était pas mieux observée dans le monde physique et aveugle, sous l'œil de Dieu, qu'elle ne l'est dans le monde moral et intellectuel, sous la main des hommes?

Tous les êtres sont soumis à des lois appropriées à leur nature, ou plutôt les lois des êtres sont le jeu même et le ressort de la nature. Rien de ce qui doit les conduire à leur destination ne leur manque, et tout ce qu'ils ont reçu leur est nécessaire. La somme des biens est adéquate à celle des besoins, la somme adéquate des biens et des moyens qui conduisent les êtres à leur vraie destination forme l'équilibre de l'univers, elle est la loi de l'universelle harmonie, la loi divine. Tout, dans l'univers, marche régulièrement à sa destination, à l'exception de l'homme seul, qui, étant libre, a substitué l'erreur à la vérité, le bien propre au bien universel, sa volonté à la loi morale ou à la volonté divine, comme si un homme, même le plus extraordinaire, comme si un empire, même le plus puissant, pouvait être le moteur du monde. J'appelle cette substitution du bien privé au souverain bien l'erreur traditionnelle. Cette erreur a eu quatres sources principales : les religions, les législations, les philosophies et les aberrations des passions; quatre puissances qui ont pour but d'arracher l'homme à son orbite, pour le jeter et le maintenir dans leur propre attraction.

CHAPITRE VI.

RELIGIONS.

> Videbitis in Babylonia deos aureos, et argenteos, et lapideos, et ligneos in humeris portari, ostentantes metum gentibus. Videte ergo ne et vos similes efficiamini factis alienis, et metuatis, et metus vos capiat in ipsis. (Baruch, vi, 3 et 4.)

I

L'erreur date de l'origine du monde, l'orgueil l'appela sur la terre en substituant le bien particulier au souverain bien. Au lieu de chercher son bonheur dans la perfection de son être ou dans l'harmonie de ses rapports, l'homme aspira à une essence supérieure à la sienne ; il voulut être souverain : *Dii eritis*. Depuis Adam, l'humanité n'a jamais pu se départir de ce vœu impuissant dont l'expression est, à chaque page de l'histoire, marquée par le crime et le malheur. C'est ainsi qu'après la tempête on voit longtemps le sillage de la foudre ou l'abîme creusé par le torrent. Cet orgueil qui s'est insinué dans la raison, et qui l'a rendue envahissante, n'est pas parvenu à absorber la nature divine; mais, grand Dieu! qu'il a dévoré de générations humaines! que de chaînes! que de gémissements! que de sang répandu! L'humanité entière, dans toute l'étendue des siècles, ne fait entendre qu'un long cri de douleur. Déroulons, pour l'instruction de l'avenir, les tristesses du passé.

II

L'empire de l'erreur a deux ères bien marquées dans l'histoire du monde : la chute d'Adam et la Tour de Babel.

Dieu lui-même a jeté un voile impénétrable sur les vices des hommes antédiluviens. Ce voile tomba sur eux avec la justice céleste qui les enveloppa; mais nous savons que dès les premiers temps on distingua les enfants de Dieu, c'est-à-dire ceux qui conservèrent l'harmonie de leurs rapports naturels, et les enfants des hommes, c'est-à-dire ceux qui cherchèrent la fin dernière de leurs vœux et de leur bonheur dans la créature.

Les enfants de Noé se groupèrent autour de Babel, monument gigantesque de leur persévérance dans l'orgueil originel. Ils ne se répandirent sur les autres parties de la terre que lentement et quand les générations poussaient les générations. Sem avait dressé ses tentes en Asie; Cham et Japhet y dressèrent aussi les leurs. Pendant une période de treize siècles, l'Asie fut tout le monde; l'histoire ne sortit pas des limites de l'Asie (1). C'est du sein de ces peuplades qu'un lien commun de vénération rattacha longtemps à Babel, même après leur éloignement, que l'idolâtrie prit son essor. L'Orient, berceau du genre humain, fut aussi le berceau de l'erreur. Le sabéisme et l'androlâtrie, nés de l'union des mêmes passions et des mêmes intérêts, y vécurent ensemble.

Le premier acte d'idolâtrie fut un acte d'androlâtrie. Le premier désir de l'homme fut d'être dieu. Ne pouvant être le Dieu de la nature, il voulut être et il devint le dieu de ses semblables.

III

La Chaldée, le plus ancien empire du monde, est aussi le premier empire qui reçoit la tradition altérée. Là, des

(1) *Histoire du Monde*, par Henry et Charles de Riancey.

intérêts privés s'accordent pour choisir des interprètes de la volonté de Dieu. Les rois choisissent ces interprètes et les enchaînent ainsi à leur cause. La caste sacerdotale devient toute-puissante. Elle n'a pas d'autre raison d'être que d'étendre son crédit, et de fortifier la souveraineté de ses créateurs. Du sommet de Babel, comme d'un observatoire gigantesque, le fourbe Araméen fait donc descendre une fausse doctrine sur les peuples pour les façonner par l'erreur à la domination humaine. La multitude oublieuse s'identifie bientôt avec la partie altérée de la tradition primitive, et les habiles profitent de sa crédulité pour inventer des systèmes qui les distinguent et les placent au-dessus du reste des hommes. Ainsi s'établit, par le crime de quelques-uns et la stupidité du plus grand nombre, ce double outrage à Dieu et à l'homme, le droit divin, qui livre la famille humaine à la merci de quelques individus.

Le droit divin se produit d'abord comme une manifestation ou plutôt comme une extension de l'essence divine. Cette essence divine se mêle aux astres majestueux qui sont répandus dans la voûte céleste, aux hommes privilégiés, aux rois, aux sages des nations, et, pour rendre plus sensible la présence de l'essence divine dans les dominateurs de la terre, on les suppose fils du soleil ou d'un autre astre divin. L'essence divine se mêle enfin à toute la nature, elle anime la terre, les eaux, les plantes, les animaux, elle se confond avec les passions humaines; de là ces formes si multipliées, si bizarres, si monstrueuses de l'idolâtrie, qui n'est elle-même que la forme vulgaire du panthéisme, lequel se renouvelle de nos jours dans les théories philosophiques en termes identiques aux fables perfides de l'Araméen. Dieu sort de la raison du philo-

sophe, comme il est autrefois sorti de la raison du Chaldéen. Il n'y a pas loin de l'âne de Wicleff à l'anubis des Égyptiens; et la raison de M. Proudhon est tout aussi puissante pour engendrer Dieu que celle d'un astronome de Babylone.

Babylone, bâtie à l'ombre même de Babel, étendait son influence politique et religieuse en Occident comme en Orient. La caste sacerdotale, toute-puissante, y rendait ses oracles, ne révélant au vulgaire que ce qu'elle avait intérêt à lui révéler. Cette race impie envoyait au reste du monde ses prêtres, ses juges, ses médecins, ses analystes, ses chantres sacrés, ses prophètes, ses magiciens, ses conjurateurs, ses astronomes, ses astrologues ou ses menteurs, comme les appelle Jérémie (1). Partout à la tête de la société, elle était chargée d'entretenir le feu sacré de la science, à la condition, bien entendu, de la cacher aux profanes (2). Inspirait-elle de l'ombrage aux tyrans, les honneurs divins qu'elle leur rendait devenaient un nouveau gage d'alliance entre elle et le trône.

La première personnification de la divinité reçut en Chaldée le nom de *Bel*, qui veut dire seigneur, maître tout-puissant. Désigna-t-elle dans le principe Djem-Schid, roi

(1) Déjà les astronomes araméens occupent les tours supérieures de Babel; un système humain, scientifique et religieux va en descendre pour remplacer la vraie tradition. (*Hist. du Monde*, par Henry et Charles de Riancey, tome I, page 35.)

(2) Entourés de respect et de crainte, ils se séparèrent de la multitude, qui se crut trop heureuse de les combler de prérogatives, de leur assigner des tributs et des terres; enfin, ils formèrent une tribu distincte qui concentra en ses mains toutes les connaissances, c'est-à-dire les traditions et les observations antiques, et n'en usa que pour sa gloire et son profit. (*Idem, ibid.* page 37.)

de l'Iran, Nemrod, fondateur de Babylone, ou le soleil (1)? C'est ce qu'il est difficile de discerner. Mais il est certain que les quatre premiers rois chaldéens, Nemrod, Evechoüs, Chomas, Phor ou Phegor, reçurent les honneurs divins, et que leur apothéose fut le signal de la domination de l'homme sur l'homme pendant quatre mille ans. Les peuplades, en se séparant, portèrent avec elles sur toutes les parties du globe les erreurs de leur berceau. Bel ou Bal, Dieu de la Chaldée, fut également celui de l'Assyrie et de la Mésopotamie, soumises à l'empire de Babylone.

IV

Dans les Indes, le seigneur ou le maître absolu s'appela Brahma et ses ministres brahmanes. Brahma était le principe; Vishnou et Siva, les deux premières productions de Brahma, étaient une extension de sa substance. Cette substance divine s'étendit et se personnifia dans tous les êtres vivants. Dans la crainte sans doute de déchirer quelque portion de la substance divine, les brahmanes s'abstenaient de la chair de tous les animaux. Ils abandonnaient aux castes inférieures les occupations serviles, indignes d'eux (2). Les erreurs religieuses, sociales ou philosophiques qui se sont répandues dans l'univers ont leur ori-

(1) Eschius, écrivain du troisième siècle, Servius, commentateur de Virgile, écrivain du cinquième siècle, soutiennent que le Bel des Phéniciens est le même que le Bel des Assyriens, et que le Bel ou Bal, ou Baal, est tantôt Saturne *Chronos*, tantôt le soleil. Giraldi et d'autres savants ont soutenu que dans beaucoup d'anciens manuscrits on lit : Hel ou Hal au lieu de Bel ou Bal, et ils retrouvent le nom de Hel ou Bel dans le nom grec du soleil, *Hélios*.

(2) Les prêtres des Hébreux avaient fini par céder à l'entraînement des mœurs et de l'hypocrisie du sacerdoce païen; Jésus-Christ le leur reproche en ces termes : « Alligant enim onera gravia et importa-

gine et jusqu'à leurs formes dans la théorie brahmanique, qui elle-même se modèle sur la théorie chaldéenne. Rien ne serait frappant comme la confrontation de chacun de nos systèmes, même les plus modernes, au système indou ; mais cette confrontation monotone serait fastidieuse. Toutes les existences indiduelles devaient être absorbées dans Brahma par l'action de Siva ou du temps destructeur des formes. En attendant, la forme de Brahma ou Vishnou se personnifiait dans une multitude d'êtres à des degrés différents, et cette multitude de divinités subalternes donnait lieu à une multitude de cultes remplis de superstitions ridicules et révoltantes. Aucun tyran n'a immolé autant de victimes humaines que le féroce dieu des Indiens Djaggernath.

La magie régnait en Perse, où les prêtres, appelés mages, avaient des rapports directs avec les divinités invisibles, et exerçaient une puissance effrayante. La métempsycose, ou plutôt l'émanation de l'essence divine dans tous les êtres de la nature, était aussi la base de la religion chez les Perses. Les mages recevaient plus abondamment l'émanation divine, qui communiquait à leur âme une puissance capable de produire dans tous les êtres organiques et inorganiques l'animation, la pensée, la parole, et tous les phénomènes objets de la magie. La principale personnification ou incarnation divine se produisait dans Mithra. Le culte de ce dieu inspirait la crainte et l'effroi; les épreuves des initiations étaient si terribles, que l'initié y succombait quelquefois. Les mages, à l'exemple des brahmanes, et par les mêmes motifs, ne vivaient que de végétaux.

» bilia et imponunt in humeros hominum : digito autem suo nolunt » ea movere. » (S. Matth., cap. 23, v. 4.)

V

La Chine semblait avoir conservé avec la pureté de la tradition primitive une idée plus juste de la divinité ; mais elle reçut insensiblement les superstitions des brahmanes, des Chaldéens et des mages, et leur donna les formes bizarres du polythéisme et même d'un athéisme grossier. On y reconnaissait encore le culte d'un être suprême ; mais cet être suprême n'avait qu'un prêtre : l'empereur, fils du soleil, homme et dieu tout à la fois, représentant l'État et le Céleste Empire dans sa personne. La divinité, selon Foé, dont la théorie est devenue la religion du plus grand nombre, la divinité émanait de l'empereur. Chaque action, chaque mot de l'empereur était un oracle, une loi. Ce genre d'idolâtrie passa au Japon et dans les royaumes de Siam et de Ceylan. Le régime des peuples russes nous donne une idée des douceurs que devait procurer cette idolâtrie. Et cependant elle n'est pas complète en Russie ; l'empereur est bien le pontife suprême, mais il ne prétend pas à la divinité, quoique le principe régulateur de la conscience humaine émane de lui.

Le bouddhisme pratiqué dans la Corée et dans le Mongol n'est qu'une transformation du brahmanisme. L'incarnation, au lieu de se faire par Vishnou, se fait par Bouddha. Pendant les intervalles de ces incarnations ou émanations de la raison suprême, lesquelles ne se produisent que tous les cinq mille ans, le Dieu réside dans Dalaï-Lama, qui habite le Thibet. Ses prêtres s'appellent lamas. Quand Dalaï-Lama meurt, les lamas le remplacent par celui d'entre eux qui lui ressemble le plus, et, au moyen de cette supercherie, ils font croire à l'immortalité du grand lama.

VI

En Egypte, toutes les forces de la nature étaient personnifiées et divinisées. Si l'Égypte n'a pas eu un système de philosophie complet, je veux dire une science rigoureuse de déduction des premiers principes, elle a au moins très-bien enchaîné toutes les imaginations chaldéennes, et, en acceptant les hypothèses les plus bizarres, elle en a tiré les conséquences les plus rigoureuses. Elle ne s'est pas bornée à établir l'émanation divine dans les astres, dans le soleil et la lune, dans la terre, fruit de l'union des deux corps célestes et triple manifestation de Dieu, elle a encore personnifié Dieu dans les rois : Mnévis, Amasis; dans les savants : Esculape, Hermès (1); dans les voleurs : Mercure; dans les animaux : le crocodile, l'hippopotame, le chat, l'ibis, le bœuf; dans les monstres : Anubis à la tête de chien; dans les plantes, dans les légumes, dans toute la nature enfin. Non-seulement l'Égyptien voyait l'essence divine en tout, mais il attribuait à sa propre volonté la puissance d'animer la matière inerte, de lui donner l'intelligence, de la faire répondre aux questions et aux vœux des

(1) Les Égyptiens croyaient assez généralement que les hommes qui s'étaient distingués sur la terre par leurs talents ou par les services qu'ils avaient rendus devenaient dieux après leur mort et exerçaient une influence directe sur les lieux où ils avaient vécu; c'est ce qu'indique ce passage d'Hermès Trismégiste : « Ton aïeul, ô Esculape, fut » le premier inventeur de la médecine, et un temple lui a été consacré » sur la montagne de la Libye, voisine du Crocodile.... Aujourd'hui, » c'est sa divinité qui répand sur les infirmités humaines le soulagement qu'on devait autrefois à sa science. Hermès, mon aïeul, dont » le nom m'a été transmis, ne réside-t-il pas dans la ville de son nom, » et les mortels accourus de toutes parts n'ont-ils pas en lui un puissant protecteur? »

hommes sur le passé et sur l'avenir; c'est ce qu'il appelait l'art de faire les dieux (1) « Ne vois-tu pas, ô Esculape,
» ces statues animées de sens et d'esprit, opérant des pro-
» diges; ayant la science de l'avenir et l'annonçant aux
» hommes, en répandant dans leurs cœurs la joie ou la
» tristesse? Apprends à connaître les priviléges et le pou-
» voir de l'homme. Comme le Seigneur et le Père-Dieu est
» l'auteur des dieux célestes, l'homme est l'auteur de ces
» dieux qui se plaisent au voisinage des mortels (2). »
Assurément, ce ne sera pas notre siècle si crédule qui repoussera cette théorie d'Hermès. Mais, hélas! l'homme se montre toujours avec les défaillances de sa foi dans sa mystérieuse puissance personnelle, soit que les évocations d'Hermès ne lui eussent pas réussi à souhait, soit que ses tentatives de puissantes aspirations n'eussent animé ses statues que d'une manière très-équivoque; il doute! il craint que la confiance des hommes dans les dieux de leurs mains ne soit pas assez robuste pour résister à l'expérience du temps et des événements : « Notre patrie est le temple
» des dieux, s'écrie-t-il, et cependant il est une chose qu'il
» ne nous est pas permis d'ignorer : un temps viendra où
» vainement on reconnaîtra que les Égyptiens ont honoré
» la divinité d'un culte fidèle; leurs plus saintes cérémo-
» nies tomberont dans l'abjection et l'oubli; alors cette
» terre vénérable, consacrée par ces temples et ces autels
» sans nombre, sera couverte de morts et de tombeaux. »

Il est certain que la divinité cessant d'être un objet de commerce, l'art de faire les dieux ne pouvait plus devenir qu'un mauvais métier; et comme c'était celui dont vivait

(1) Ut sint quasi animata corpora... Hoc esse dicit deos facere.
(2) Hermès, dans saint Augustin, *Cité de Dieu*, livre VIII.

Hermès (1), ses regrets n'avaient rien que de naturel. Mais comment se fait-il que M. Cousin, qui fait des livres, mais qui n'a jamais songé à faire des dieux (2), que je sache, exprime justement le même regret que le prêtre égyptien? « Le culte (le paganisme) en tombant, dit-il, entraîna dans » sa chute toutes les grandeurs de la civilisation antique, » les arts, les lettres, les lois qu'on a appelées la raison » écrite, les institutions municipales, les sénats, la splen- » deur des villes, les plus gracieux et les plus sublimes » monuments, tous les souvenirs glorieux de la famille » humaine; ceux qui avaient été grands, précipités; les » esclaves émancipés... (3). » — Les esclaves émancipés! le bruit de leurs chaînes retentirait donc bien délicieusement à votre oreille, puisque vous comptez leur émancipation au nombre des malheurs publics!

VII

La Grèce reçut ses premiers dieux des Pélasges, originaires de l'Inde, ses premiers habitants. Le brahmanisme et le chaldéisme étaient la base de leur théologie. Refoulés par les Hellènes, venus de la Scythie et des environs du Caucase, les Pélasges se retirèrent en Italie. Des colonies phéniciennes, égyptiennes et asiatiques s'établirent successivement en Grèce, et y dominèrent sous le nom d'Inachus, de Phoronée, de Cadmus, de Danaüs et de Minos. Le culte des Grecs, comme leur philosophie, eut donc sa

(1) Hermès est regardé comme le fondateur de l'alchimie.

(2) A moins que le philosophe français, qui n'admet qu'une substance, n'ait eu la prétention de nous transformer en dieux, en nous faisant tous participer à cette substance.

(3) Introduction aux *Discours politiques*, page 8.

source en Orient. Les dieux pénates qu'ils y ajoutèrent étaient en si grand nombre, que le savant Varron n'en compte pas moins de trente mille. Ils divinisèrent leurs rois, leurs héros, leurs poëtes, leurs savants. Enfin, l'aspiration à la divinité devint si ardente, que Philène inscrivit sur la pierre qui devait recouvrir son tombeau qu'il était dieu, et qu'Empédocle, à ce qu'on assure, se précipita dans l'Etna, afin de se faire passer aussi pour dieu. Les Grecs divinisèrent tous les êtres inanimés qui les entouraient et dont dépendait leur existence. Ils croyaient que le monde était animé, et toutes ses parties formaient pour eux autant de dieux différents, subordonnés les uns aux autres, mais tous soumis à l'intelligence universelle. La division de la nature en deux parties et l'unité de Dieu étaient comprises au nombre de leurs mystères secrets : ils attribuaient l'essence divine aux éléments; les sentiments, les passions, les besoins n'étaient que des transports divins. Cybèle, la mère des dieux, était la mère des transports cyniques, et l'on devine par quels sacrifices on calmait ses transports. Rien dans l'histoire du genre humain n'est aussi hideux que le récit des solennités de son culte. Vénus était la principale divinité de Corinthe, si renommée pour son immoralité. Enfin, la Grèce, qui traitait toutes les autres nations de barbares, offrit plus d'une fois des sacrifices humains à ses divinités. Voyant Dieu dans tous les êtres de la nature, elle attacha la plus grande importance aux inspirations, aux songes, aux présages, aux paroles échappées à l'enfance, à la vieillesse, à la folie, aux cris des oiseaux, aux mouvements de leur vol, à la couleur de leurs entrailles. De là la magie, la divination, les aruspices, et les mille formes de la superstition qu'a-

dopta la crédulité publique, toujours prompte à saisir ce qui peut dégrader l'intelligence.

Les Grecs, en s'établissant dans l'Italie méridionale, qui prit d'eux le nom de Grande-Grèce, y portèrent les dieux orientaux. Les Pélasges, les Phéniciens, les Grecs, et enfin les Romains, pénétrèrent en Espagne et y portèrent les mêmes dieux. Il est probable que les Scandinaves, qui leur donnèrent les noms d'Odin, de Thor, de Freya, les avaient reçus par le Caucase, qui tirait ses habitants du nord de l'Asie, berceau de l'humanité, et les reversait sur toute l'Europe. Les Allemands septentrionaux eurent à peu près la même mythologie. Les anciens Germains ne pensaient pas qu'il fût convenable à la grandeur et à la majesté des dieux de les circonscrire dans l'enceinte des temples : ils leur consacraient des bocages et des forêts. Dans la Celtique, dans la Germanie, dans les Gaules, les druidesses et les druides étaient les dépositaires des plus effrayants mystères. Velleda et Aurinia étaient célèbres chez les Celtes de la Germanie. Les druides en Europe, comme les brahmes en Orient, étaient dépositaires du souverain pouvoir, qu'ils exerçaient avec les guerriers, avec les brenns, leurs chefs. Ils avaient aussi leurs devins ou sacrificateurs, qu'ils appelaient eubages, et leurs chantres sacrés qu'ils appelaient bardes. Dans le nord de l'Europe, le culte, malgré son identité d'origine, fut cruel, sans doute, puisqu'il immolait des victimes humaines, mais généralement moins grossier que dans les autres contrées que nous avons parcourues ; la vérité y était moins sensiblement altérée, et nos ancêtres les Germains montrèrent toujours une âme plus fière, un amour plus vif de la liberté.

Nous trouvons fréquemment des blocs énormes de

pierres brutes qui leur ont servi d'autels, sur lesquels se consommaient les sacrifices humains. La théogonie des peuples du nord est exposée dans l'Edda des Islandais. Le culte symbolique que ces peuples rendaient à la nature indique le Zend-Avesta des Perses comme l'origine de leurs connaissances et comme la source de leur idolâtrie, qui, là comme ailleurs, personnifiait la grande âme dans toutes les parties de l'univers. Tout le monde sait que les Germains adoraient la terre.

VIII

Rome avait reçu avec le pieux Énée les dieux impuissants de Troie, et Numa avait fondé la religion par un mensonge; tant il est vrai que partout il a fallu tromper les hommes sur la nature de Dieu, pour les tromper sur la nature de leurs droits, et faire régner le privilége à la place de la justice. Dans la suite des temps, la religion dégénéra à Rome en spectacles d'infamie donnés au peuple par les ordres des dieux. La contagion morale devint si rapide, la corruption des mœurs si hideuse, que le grand-prêtre Scipion se crut obligé d'opposer son autorité à celle des dieux. On chantait devant leurs autels des paroles d'une obscénité révoltante, et telles étaient les ablutions de la déesse Bérécynthia, par exemple, que pas une mère n'eût osé sacrifier devant son fils. C'était là le seul enseignement donné au peuple, car, il faut bien le remarquer, non-seulement les religions païennes ont toujours laissé l'homme sans lumières, sans lois pour bien vivre, sans préceptes de vertu, mais partout elles ont présidé au déréglement de ses mœurs. Le culte publiait les impudicités des dieux pour

les propager, et n'y réussissait que trop. Térence peint en ces termes le sentiment d'un jeune homme dont l'imagination est enflammée par l'exemple des dieux :

At quem deum (inquit)? qui templa cœli summo sonitu concutit.
Ego homuncio hoc non facerem? Ego vero illud feci, ac lubens.

Il fallut bannir du théâtre, pour lui donner quelque dignité, toute allusion à la religion, car les infamies qu'une plume humaine ne saurait écrire, la religion les faisait exécuter publiquement dans les temples.

Quelle raison avait pu décider le choix de tels dieux et d'une telle manière de les honorer, si ce n'est la raison d'État qui dégrade les hommes pour les écraser impunément? Il avait fallu ôter au pauvre le sentiment de toute dignité humaine pour le soumettre au riche. Le peuple-roi supporta des haillons pour vêtements, mais il eut toujours des applaudissements pour les pourvoyeurs de ses plaisirs et de ses débauches. On voulait à tout prix exciter chez lui l'appétit du crime : avait-on besoin au sénat et au forum de législateurs complaisants pour opprimer la nation à l'intérieur, on les dépravait ; avait-on besoin de leurs bras sur les champs de bataille contre l'ennemi, ou dans les rues contre les citoyens, on les rendait féroces : double motif des exercices du cirque à Rome et des gymnases en Grèce, où les jeunes gens combattaient nus, contractant tout à la fois deux habitudes contre nature, d'avoir des mœurs infâmes et de répandre le sang humain. Sous le paganisme et surtout à Rome, il suffisait au peuple d'en croire les dieux que leur donnaient leurs chefs et la religion de l'État, pour être tour à tour valets ou bourreaux. Soigneusement

entretenu dans sa dépravation, le citoyen, au sortir des temples, rentrait au foyer domestique un peu plus vicieux qu'il ne l'était avant de partir; car, plus les cérémonies étaient cyniques, plus elles étaient religieuses. On n'apaisait les dieux que par le libertinage, on ne leur plaisait que par l'intempérance, on n'obtenait leur faveur que par le sacrifice de la vertu! Culte singulier que celui qui dédaignait jusqu'à la pudeur du secret, forçait les femmes honnêtes à des actions publiques que la police interdit aux courtisanes, et faisait donner aux dieux l'exemple d'abominations ignorées des animaux!

Les dieux de Rome étaient comme les formes du crime, sans nombre. Cette multiplicité inouïe de divinités se rattachait néanmoins au panthéisme qui domine toutes les religions, toutes les philosophies de l'antiquité, qui, ayant pris sa source dans l'ignorance et dans l'orgueil des hommes, est partout devenu la cause finale de leurs désordres et de leur dégradation. Voici comment Varron explique cette théogonie: «L'âme universelle de la nature a trois degrés: » dans le premier, elle pénètre toutes les parties du corps » vivant; elle ne donne pas la sensibilité, mais seulement » le principe de vie. Ainsi, les plantes se nourrissent et » s'accroissent; quoique privées de sentiment, elles déve- » loppent leur vie propre. Au second degré, l'âme univer- » selle devient sensitive et elle communique la sensibilité » à la vue, à l'odorat, à l'ouïe, au goût et au toucher. Au » troisième degré, l'âme universelle est intelligente, noble » privilége que l'homme seul possède.» C'est toujours le système de l'Orient devenu celui des philosophes modernes, qui prétendent l'avoir inventé. D'après cette théorie de Varron, on conçoit facilement l'art égyptien de faire des

dieux ; et le nôtre d'animer la matière et de la faire penser, deviner et répondre.

Ce même Varron, qui nous explique si bien l'unité d'origine de cette famille innombrable des dieux, nous expose aussi avec une grande lucidité le motif de l'ardente jalousie qui les dévorait. Chacun d'eux élevait la nature de ses fonctions au-dessus de celles des autres. De là, de continuelles mésintelligences. C'est ainsi que Neptune et Apollon, Minerve et Vénus prennent des partis opposés dans la guerre de Troie, et que Neptune enlève Énée dans un nuage pour le soustraire à la foudre de Jupiter. Les mortels devaient prendre des précautions inouïes pour éviter des méprises impardonnables sur les attributions d'un si grand nombre de dieux. Celui-là aurait commis un crime irrémissible, qui aurait par exemple prié les nymphes pour sa vigne, demandé une eau limpide à Bacchus, la continence à Liber, la chasteté à Vénus, l'élégante propreté à Cloacine ou la tempérance à Volupia et à Lubentia.

Cependant, malgré ces puérilités, l'ambition de devenir dieu ne fut pas moins grande à Rome qu'en Grèce, en Égypte et à Babylone. Je ne citerai pas pour l'instant ces empereurs auxquels l'adulation des Romains dégradés éleva plus d'autels que n'en eurent tous les dieux réunis. J'emprunterai un exemple aux temps les plus florissants de la république pour montrer que les hommes qui passent pour les plus purs, pour les plus grands citoyens, ne négligeaient jamais l'occasion de maintenir le peuple dans l'erreur : « L'attitude constante de Scipion, dit Tite-Live, » persuada à un grand nombre qu'il était de race divine, » car on rapporte ce qu'avant lui on avait dit d'Alexandre,

» récit également vain et fabuleux, qu'il avait été conçu » d'un serpent monstrueux, qu'on avait souvent aperçu ce » serpent dans le lit de sa mère, et que dès qu'un homme » paraissait, il s'enfuyait d'abord et s'échappait. Scipion » ne désabusa jamais le public du prestige de ces prodi- » ges; il l'augmenta, au contraire, artificieusement, sans » nier qu'il n'y eût rien de semblable, ni sans vouloir l'af- » firmer non plus ouvertement (1). »

IX

L'idolâtrie n'est que l'usurpation de la divinité consommée dans la pensée de l'homme; et, par un étrange abus des mots, on appelle théocratique le gouvernement du despote insolent qui commet cette usurpation, qui du moins, comme l'empereur de Russie, s'arroge les attributions de souverain pontife! L'idolâtrie est l'antithèse de la théocratie; mais on affecte de les confondre; on continue ainsi le jeu perfide de l'Araméen, qui courbera encore, si l'on n'y prend garde, la postérité sous le joug de l'esclavage. On ne reconnaît volontiers le droit que dans le pouvoir. Ce n'est pas là l'idée théocratique, c'est l'idée idolâtrique qui égare jusqu'aux esprits les plus élevés. Donoso Cortès n'a-t-il pas pu écrire en plein dix-neuvième siècle, et aux applaudissements du monde chrétien, que l'homme était *sans droits?* En ce cas, on peut l'écraser impunément : on ne blesse pas les lois de la justice en l'arrachant à sa foi, à son culte, à sa famille, à ses plus chers intérêts. Quoi! l'homme est sans droits! il n'a même pas celui de donner sa tête au tyran pour rendre pure son âme à Dieu!

(1) *Historiar.* lib. XXVI.

Quand des erreurs si fertiles en crimes échappent à des écrivains estimés, il faut les signaler sans ménagement. Il n'y a que les peuples sans théocratie, précisément, qui puissent douter de leurs droits et renoncer à leur liberté. Le paganisme retint la vérité captive, parce que, la vérité libre, l'affranchissement des hommes eût été universel. M. de Montalembert, si catholique cependant, je me plais à le reconnaître, a rendu lui-même peu justice au christianisme lorsqu'il a dit : « La liberté, telle que l'ont rêvée » les grands cœurs et les grandes nations de tous les temps, » dans l'antiquité comme depuis la rédemption, est la li- » berté que je désire (1). » Je ne suppose pas que ce noble seigneur, s'il eût vécu dans les temps dont je parle, eût marqué sa place au milieu des troupeaux d'esclaves. Une telle méprise a donc lieu d'étonner chez ce fils des Croisés; on croirait entendre un fils de Voltaire. N'imitons pas les instituteurs païens, qui, au lieu de rectifier les idées des hommes, s'attachaient à les altérer dans le but de perpétuer l'universelle servilité par l'universelle corruption. Ils ne voulaient pas surtout que l'unité de Dieu fût révélée, parce que, avec l'unité de Dieu, il n'aurait pu y avoir qu'un maître. Le révélateur d'une vérité qui conduit à une telle déduction était condamné à mort (2). Socrate mourut pour en avoir parlé assez ouvertement. Platon resta toute sa vie sous l'impression de la terreur; il y a du danger, disait-il, à instruire le peuple. Aristote, qui avait enseigné l'unité divine quoique confusément, s'éloigna d'Athènes pour ne pas subir la peine de son indiscrétion. Saint Paul

(1) *Intérêts du catholicisme au dix-neuvième siècle*, page 72.

(2) Si quis arcana mysteria Cereris sacra vulgâsset, morti addicebatur. Mem. hujus legis Sopater, Sam. pet. in leges atticas, p. 38.

reproche leur pusillanimité aux philosophes : « Ils ont connu Dieu, et ils ne l'ont pas honoré comme Dieu (1). » Saint Augustin leur demande compte de leur lâcheté : « Tu trembles, disait-il à Porphyre, ô philosophe, tu n'es » donc pas un enfant de la liberté (2)! » Les puissants comprenaient si bien que le moindre rayon de lumière arracherait la multitude à leurs serres, qu'Alexandre le Grand ayant obtenu du Hiérophante d'Égypte le secret des grands mystères, il fut supplié de forcer Olympia, sa mère, à détruire des lettres dans lesquelles il les lui révélait. Aussitôt que la charrue exhumait des secrets semblables, ensevelis par Numa Pompilius, le sénat romain se hâtait de les livrer aux flammes (3). Les Crétois deviennent l'objet de la haine de tous les Grecs pour avoir célébré en public les grands mystères (4) et avoir osé se vanter de posséder le tombeau de Jupiter (5). « Que l'on ferme la porte aux » profanes, s'écrie Orphée, je veux révéler un secret aux » initiés. » Ce secret, le voici : *Dieu est un.* Les mêmes précautions se prennent encore aujourd'hui dans les pays où l'idée chrétienne est absorbée par l'intérêt propre. Aux États-Unis, où le sénat et les planteurs sont plus avides que chrétiens, les esclaves ont de la peine à vaincre les entraves que l'on met à leur instruction ; c'est que les morts ressuscitent quand les pauvres sont évangélisés. En France même, dans ce pays si éminemment chrétien, le paganisme a régné longtemps sous la forme féodale, et il régna

(1) *Epist.* Paul.

(2) Quid trepidas, o philosophe, liberam habere vocem? (*Cité de Dieu*, tome II, chap. 22.)

(3) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, livre VIII, chap. 10.

(4) Diod. de Sicile, livre V.

(5) Tam mendax magni tumulo quam Creta Tonantis. (Lucan., l 8.

plus tard sous celle du monopole de l'enseignement, sorte de féodalité non moins funeste dans ses conséquences que celle qui pesa sur nos pères. Lorsqu'un mouvement des écoles interrompit l'enseignement qui se donnait en plein air, saint Louis s'écria : « Comment la France serait-elle » la nation la plus chrétienne du monde, si elle n'est pas » la plus éclairée? » Platon et Aristote, Porphyre et Varron signalaient au contraire le danger d'instruire le peuple. Aussi, dans le paganisme n'y eut-il jamais de vraie société, mais des maîtres et des troupeaux d'esclaves. L'idolâtrie est par essence l'altération de la morale et le mépris de la loi d'équation dans les rapports humains. Je suis humilié, parce que je suis homme, et je suis profondément affligé, car les païens furent nos pères, quand je vois, quand je touche du doigt l'empreinte de l'hypocrisie qui présida à toutes les institutions sociales de l'antiquité. Mais je ne signale pas le grand nombre de victimes et le petit nombre de bourreaux, l'abrutissement des uns et l'iniquité des autres, pour outrager la mémoire de tous : je les signale pour exciter la vigilance de ceux qui viendront après nous. La meilleure leçon que puissent donner les morts à leurs neveux, c'est l'histoire de leurs malheurs.

CHAPITRE VII.

LÉGISLATIONS.

Labium veritatis firmum erit in perpetuum : qui autem testis est repentinus concinnat linguam mendacii.
(Prov., xii, 19.)

I

La loi humaine ne peut être que l'expression du droit, un témoignage rendu au droit qui, dès qu'il est connu, devient le devoir. Le droit est le titre inaliénable de chaque homme à la satisfaction de tous ses besoins de création. Les besoins de création dérivent de la loi des êtres, et la loi des êtres constitue leur essence, car on ne conçoit pas un être sans sa loi ou sans sa condition d'être. L'homme n'est pas le créateur de l'essence des êtres, il n'est donc pas le créateur de leurs conditions d'être, de leurs lois, de leurs besoins, de leurs droits. Rien ne surprend autant ma pensée, rien ne consterne autant ma raison que la conviction universelle qui attribue à l'homme, à l'humanité en général, la puissance législative. L'humanité entière réunissant ses forces pendant des millions de siècles arriverait-elle à une puissance législative suffisante pour déterminer les conditions d'être, les lois d'un insecte? Si je disais à un roi de la science : « Puisque vous êtes souverain, usez largement de votre puissance législative ; tracez à cet oranger des lois ou des conditions d'existence ; faites-le naître ou croître dans mon appartement ; » il rirait de ma folie. Notre empire sur les animaux, sur les plantes, sur tous les êtres irraisonnables n'a guère d'autre action sur eux que de les

détruire. Nous avons le pouvoir de détruire, nous n'avons pas celui de créer, précisément parce que nous ne sommes pas législateurs, parce que les lois des êtres ou leurs conditions d'existence ne dérivent ni de notre raison ni de notre puissance. La naissance des êtres et leur conservation sont le résultat de lois mystérieuses que nous voyons s'accomplir tous les jours, mais que nous ne comprendrons jamais, bien loin de les avoir faites. N'ayant aucune puissance législative sur les êtres soumis à son empire, comment l'homme prétendrait-il en avoir sur son semblable, qui ne dépend en rien de lui, qui, comme tous les autres êtres, a reçu en naissant ses lois toutes faites, auxquelles rien ne peut être changé sans qu'il s'altère ou qu'il meure? Le maintenir dans ses lois naturelles est donc l'unique droit, l'unique devoir des législateurs et des gouvernants.

L'homme n'a pu devenir législateur de l'homme que par un crime, et il l'a si bien senti, qu'il n'est pas un seul législateur primitif qui n'ait cherché à faire croire que ses lois venaient du ciel, tant il était convaincu de l'audace de son usurpation et de la répulsion générale qui devait l'accueillir. Mnevis et Amasis, législateurs égyptiens, avaient reçu leurs lois de Mercure; Zoroastre, législateur des Bactriens, Zamolxis, législateur des Gètes, avaient reçu les leurs de Vesta; Zathraustes, législateur des Arimaspes, avait un génie familier; Rhadamanthe et Minos ne transmirent aux Crétois que les ordres de Jupiter; Triptolême chez les Crotoniates, et Zaleucus chez les Locriens, attribuaient leurs lois à Minerve; Lycurgue, chez les Lacédémoniens, attribuait les siennes à Apollon; Cécrops, législateur d'Athènes, à Minerve et à Jupiter; Romulus et Numa consultèrent, l'un le dieu Consus, l'autre la déesse

Égérie ; Fan-Fur, fondateur de l'empire de la Chine, était fils du soleil ; Manco-Capac et Coya-Mama, fondateurs du royaume des Incas, étaient aussi, l'un fils, l'autre fille du soleil ; Thor et Odin, législateurs des Visigoths, étaient dieux ou inspirés des dieux ; Mahomet fut le grand prophète ; Gengis-Khan, fondateur de l'empire des Mongols, termine cette longue chaîne de rois ou de législateurs divins. Ses adulateurs l'appelaient Dieu : Non, répondait modestement sa mère, il n'est que le fils du soleil.

Les religions païennes, filles de l'intérêt et de l'orgueil, ainsi que la souveraineté humaine, n'ont été inventées que pour servir de base aux législations. Toutes les fois que j'entends un homme proclamer la souveraineté humaine et affirmer que le droit en émane, j'étudie cet homme ; je l'observe pour voir si je découvrirai dans le jeu de sa physionomie le caractère d'un fripon ou d'un niais ; car il est évident que dans le déplacement de l'origine du droit il n'y a rien à gagner que pour les malhonnêtes gens.

Tous les intérêts, en harmonie avec le souverain bien, sont légitimes et s'élèvent à la hauteur d'un devoir. La légitimité, dans les rapports sociaux comme dans les rapports domestiques, n'est donc pas autre chose que l'harmonie des intérêts propres et du souverain bien, la satisfaction de tous les besoins de création, en un mot, le droit. Hors de là, il n'y a ni droit ni légitimité. Pour satisfaire le désir de domination et le vœu de souveraineté chez quelques-uns, et laisser souffrir chez le plus grand nombre les besoins de création, il a fallu détruire l'ordre et l'harmonie naturelle dans les rapports des hommes, anéantir la morale, fausser la religion, manifestation trop éclatante du droit de tous ; il a fallu, enfin, altérer l'idée de Dieu.

De là l'idolâtrie, ou la rupture de la convenance des intérêts propres avec le souverain bien ; de là une législation illégitime, ou une législation qui ne fut plus l'expression vraie des rapports de l'homme au souverain bien, et des rapports des hommes entre eux. De sorte que les religions ayant interverti les rapports des hommes, les législations les ont également intervertis, d'où il suit que les religions et les législations qui émanent des hommes, loin de constituer le droit, sont une conspiration permanente contre le droit, un obstacle au développement de toutes les facultés qui constituent la plénitude de la vie des êtres. Toutes les entreprises humaines qui contrarient ce développement sont des crimes. Or, le caractère propre du paganisme, étant la préférence du bien particulier au souverain bien, ne pouvait pas ne pas amener le désordre dans les affections humaines, le dérangement de l'harmonie dans le monde moral, ou la désorganisation dans l'ordre social. Et par la même raison que l'établissement de l'idolâtrie a été le renversement de la vraie religion, les législations païennes ont été le renversement de la vraie législation. *Lex iniqua perversitas legis* (1). A peine aurais-je besoin de prouver cette proposition ; je la trouve consignée dans les annales mêmes du paganisme, le droit de domination y est appelé un droit contre la nature. S'il s'est perpétué dans les traditions humaines, il ne faut pas s'étonner de trouver parmi les peuples beaucoup de lois qui sont le renversement du droit et de la loi. Il m'a fallu bien du temps, bien des efforts pour me délivrer des préventions, des préjugés que nous donne l'instruction telle que nous la recevons tous. L'Égypte, par exemple, Rome, Athènes,

(1) Saint Thomas d'Aquin.

dont la sagesse est si vantée, m'avaient apparu dès ma première enfance comme des modèles de justice, et j'ai vu plus tard qu'elles n'avaient été que des centres d'erreur et de corruption, et leurs gouvernements despotiques qu'une dure et permanente iniquité.

Depuis Osiris ou Menès, arrière-petit-fils de Noé, et le premier législateur dont l'histoire nous ait parlé, jusqu'au czar de Russie, qui compte autant de serfs que de paysans, et au sénat des États-Unis, qui maintient l'esclavage dans toute sa cruauté, on ne trouve que rarement le principe de l'universelle justice appliqué aux législations humaines. L'histoire du genre humain n'est que la peinture de ses douleurs, et ses douleurs ne sont que les tristes monuments de ses iniquités et de l'abandon des lois de sa nature.

II

Nous ne connaissons pas la législation des premières peuplades de Sennaar, groupées autour de Babel, mais nous pouvons en juger par le degré d'avilissement où elles étaient tombées. Il est évident que les chefs n'avaient pas voulu perdre en politique la souveraineté qu'ils s'étaient attribuée en religion ; qu'ils étaient devenus rois sans cesser d'être dieux, et que l'arbitraire fut la conséquence de la souveraineté. Les Satrapes, plus avisés dans le renversement du plan de la nature que nos seigneurs féodaux aux siècles de la barbarie, mutilaient impitoyablement leurs esclaves (1). Dans toute l'Assyrie, la loi condamnait chaque jeune fille, avant son mariage, à se prostituer dans le temple (2). Elle ne permettait aux étrangers l'entrée de

(1) Ammien Marcellin, livre XIV.
(2) Hérodote, livre II.

Babylone qu'après avoir adoré la statue en or massif du roi. Daniel fut jeté dans la fosse aux lions pour s'être noblement refusé à cette humiliation, montrant par ce refus que l'idée d'unité de Dieu et la personnalité humaine sont corrélatives.

III

Osiris, roi absolu et souverain pontife, régla le culte divin en Égypte. Il établit la distinction des classes et partagea les terres. Il y eut quatre classes et trois portions du territoire : l'une revint au roi et à sa maison, l'autre à la caste sacerdotale, la troisième à la caste des guerriers. La caste populaire pourra plus tard travailler aux pyramides! ainsi la première loi connue est une contradiction au droit.

Le fils de Jacob fit une tentative de retour aux lois de la nature; en remettant entre les mains du roi toute la propriété territoriale qu'il avait acquise, il lui donna le moyen de rétablir l'équité dans les partages; mais on se garda bien de reconnaître, en dehors de la volonté souveraine du prince, des droits au peuple. La loi lui refusa sa place dans les temples, l'enseignement des hautes vérités, et jusqu'à l'espérance en un avenir meilleur. Tant d'hommes ont admiré l'Égypte, que je regarde comme un devoir de protester contre ce qu'il y a d'atroce dans sa législation, car l'admiration de l'iniquité est un des moyens les plus actifs de la corruption publique.

La protection accordée aux voleurs qui se faisaient espions; la déshérédité du peuple, son intolérable servitude; le mariage entre frères et sœurs, à l'exemple d'Isis et

d'Osiris; la pratique des infâmes rits de Bacchus; la dureté des lois civiles, si terribles que Sabacon, l'Aurélien de l'Égypte, ne put en supporter l'usage (1) : tel est le spécimen de la législation en Égypte.

IV

Fohi, vers le temps de Menès, donnait aux Chinois une législation qui prouve que les traditions divines et primitives n'étaient pas encore effacées de la mémoire des hommes. Aucun législateur païen n'égale Fohi; je ne sais quel législateur on pourrait lui comparer dans l'ère moderne, si ce n'est peut-être Justinien. L'un est à la tradition primitive ce que l'autre est à la tradition évangélique, c'est-à-dire qu'ils ont l'un et l'autre imprimé à leur législation un caractère qui ressort en partie de la révélation. Plus tard, Foé altéra la morale de Fohi; il détacha les Chinois de la possession des biens créés, sans y substituer un amour plus noble, et jeta ainsi le peuple dans une espèce de torpeur et d'indifférence, qui n'est que le découragement de l'impiété et l'affaiblissement du principe de la vie individuelle.

Le plus illustre des législateurs chinois est Confucius, dont le nom est encore vénéré depuis vingt-quatre siècles. Il est vrai qu'il en est du motif de nos louanges comme de nos adhésions aux systèmes philosophiques; en libres penseurs, nous aimons à secouer le joug d'un scrupuleux examen. Confucius fut un des plus ardents propagateurs de la maxime impie du droit divin, à laquelle il donne des proportions effrayantes, en octroyant au père le droit de

(1) Zola, tome II.

vendre ou de détruire ses enfants. Sous son code si admiré, les hommes pouvaient être privés du signe de leur virilité.

Depuis Foé, les lois, en Chine, ne se sont occupées que de la subordination, sans égard à la morale. Si le vol par violence y est interdit, c'est qu'il trouble le repos ; mais le vol par ruse, se faisant sans bruit, n'est nullement poursuivi. Aussi les voleurs y sont-ils en majorité ; et on en a vu plus d'un s'asseoir sur le trône du Céleste Empire. L'habitude de recourir à l'artifice, pour augmenter ses honneurs et ses richesses, a rendu le nom de Chinois synonyme de fourbe.

Le pouvoir despotique passe de l'empereur aux gouverneurs des provinces, se répand de là sur les magistrats des villes et descend aux pères de famille. Le droit n'a pas d'autre source que la volonté de l'empereur. Là, il dérive complétement de l'homme, et les révolutions n'y changent pas les principes, car ces principes sont nécessaires pour contenir un peuple cent fois plus nombreux que ses vainqueurs, mais assez lâche pour subir leur joug. La vénalité de la justice et des lettrés ne connaît chez lui aucune mesure. Il affecte beaucoup de compassion pour les bêtes, mais il étouffe ses enfants avec une si effrayante facilité, que l'on fait monter à dix mille le nombre des filles que la coutume barbare de tuer les enfants enlève chaque année dans la seule ville de Lao-Ki.

Comment Montesquieu, qui a blâmé les Chinois dans un temps où il était de mode d'exalter leur sagesse et leur morale, a-t-il pu partager l'engouement général pour la théorie de Confucius, d'où dérivent de telles monstruosités ? Il y a en Chine des maisons de débauche d'un genre dont

heureusement les peuples chrétiens ne peuvent pas avoir d'idée. A cela, rien d'étonnant : quand la morale, les lois et le droit émanent de l'homme, qui peut l'empêcher de tuer son semblable dans le cirque ou de le dégrader dans le temple?

V

Dans l'Inde comme en Égypte, la loi établissait la division des offices et leur succession dans un petit nombre de familles. L'historien Robertson admire cette disposition, tant l'idée chrétienne d'égalité pénètre difficilement, même dans les esprits les plus élevés! Je n'indiquerai pas ici la profession dégradante à laquelle était condamnée la tribu des parias sous le prétexte des fautes de leurs pères : leur sort, depuis tant de siècles, est encore le même sur les bords du Gange. Chez les Taxes, on examinait les enfants à quatorze ou quinze ans pour juger de leur aptitude au mariage, comme chez nous on examine les jeunes gens propres au service militaire. C'était le magistrat qui déterminait le choix des époux, privant ainsi le citoyen de sa liberté jusque dans l'acte de la vie qui en exige le plus. La loi condamnait la veuve à être brûlée ou enterrée vive avec son mari. Ce peuple, dont la vie était toute passive, n'aspirait qu'au repos du néant, et cet état d'inertie était le résultat de la législation, qui, en attribuant au prince la propriété de la terre, diminuait et finissait par éteindre le sentiment de la personnalité chez les individus. Le dogme de la métempsycose rendait les meurtres très-rares sans diminuer l'aversion que la loi inspirait aux castes les unes contre les autres. Les Taxes, dit Montesquieu, ont été et seront toujours ce qu'ils sont encore. Je n'accepte pas cet

accent du désespoir : l'idée change les hommes et réhabilite la nature.

Les Mèdes étaient légalement obligés d'avoir sept femmes, en sorte qu'il n'en restait pas pour les pauvres. Ils cimentaient leur alliance par l'effusion de leur sang (1); ils jetaient en pâture aux chiens les corps de leurs proches et de leurs amis près d'expirer (2), témoignage terrible de la souveraineté de celui qui restait le plus fort. Les Persans, comme les Chinois, comprenaient une famille entière dans le châtiment qu'avait mérité un de ses membres. Zoroastre, presque aussi renommé parmi nous que Confucius, regardait la fille comme la chose du père qu'il autorisait à l'inceste, à la marier avant l'âge de discernement, et à la déshériter, si elle ne sanctionnait pas plus tard ce mariage. Zoroastre vivait du temps d'Ézéchiel et de Daniel, ce qui explique dans sa législation quelques maximes pures mêlées à des dispositions infâmes, telles que celle d'immoler à la fête de Vana une victime humaine, après lui avoir fait perdre sa dignité dans la débauche.

VI

Les Romains, en détruisant Carthage, n'ont laissé subsister aucun vestige de ses institutions et de ses lois. Ils ont poursuivi la mémoire de cette ville avec un si impitoyable acharnement, qu'il nous est à peine resté une inscription des temps de sa splendeur. Nous ne savons guère sur sa constitution que ce qu'en dit Aristote dans sa *Politique*, ou plutôt le jugement qu'il en porte : il affirme que Carthage réunissait les éléments d'une excellente constitution. Les

(1) Zola.
(2) Bardesane, Zola, Brunati.

maximes atroces d'Aristote sur les esclaves rendent suspect son jugement en fait de morale sociale, et permettent de supposer que les éléments d'une constitution devaient lui paraître excellents en raison de leur puissance oppressive. Les Carthaginois, dit Müller, estimaient au-dessus de tout les richesses et les moyens qui y conduisent. Quand on porte à si haut prix les richesses, on fait bon marché de la vertu. Aussi l'infanticide et la vente des esclaves étaient-ils ordonnés par la loi. Polybe, Diodore, Appien, Justin, affirment qu'aucun tyran, depuis la fondation de la ville jusqu'au temps d'Aristote, n'avait opprimé la liberté de cette république, d'où l'on infère en général la profonde sagesse de son gouvernement. Mais qu'entendent-ils par liberté? celle de tous ou de quelques-uns seulement? Carthage eut un gouvernement oligarchique ; il fallait être noble pour être membre du sénat (1) : je conçois que la caste aristocratique fût affranchie du despotisme d'un seul ; mais le peuple était-il affranchi du despotisme de l'aristocratie? Les Carthaginois, ayant emprunté leurs mœurs et leur religion aux Phéniciens, avaient dû leur emprunter aussi leurs lois. Or, je ne puis donner mon adhésion à un gouvernement où je ne rencontre qu'une justice partielle, c'est-à-dire une iniquité à la place de la justice universelle. Les récits de Polybe, de Diodore, de Plutarque et de saint Augustin, témoin oculaire des cérémonies qui avaient lieu dans les rues et sur les places publiques, sous la présidence des magistrats, inspirent tout à

(1) Lorsque Annibal, devenu préteur, voulut empêcher les magistrats de piller la république, ils l'accusèrent devant les Romains. Ce fait démontre et l'abus que la noblesse faisait de son pouvoir, et sa défiance du peuple.

la fois l'horreur et le dégoût (1). Nulle part les sacrifices humains n'ont été plus fréquents qu'à Carthage. Lorsque Agathocle assiégea cette ville, la statue de Moloch rougie sur un brasier dévora plus de cinq cents victimes humaines (2). Annibal lui-même immola dans Himère trois mille personnes en un seul jour, aux mânes de son aïeul. La religion, les mœurs, les usages de Carthage (3), tout prouve que ses lois étaient contre nature.

VII

En Crète, aucun lucre n'était honteux. La force ou la ruse pouvait dépouiller le faible ; la guerre était l'unique but, et l'esclavage un moyen indispensable de gouvernement. Une ancienne loi obligeait les Crétois à célébrer publiquement les mystères d'Éleusis.

Les lois de Lacédémone, calquées sur celles des Crétois, étaient, plus encore que celles de Minos, destructives de la morale et de la nature. Je n'ose reproduire les textes où Plutarque (4) décrit les adultères et les débauches autorisés à Sparte ; je me borne à citer en note un passage plus voilé, mais non moins décisif, de Cicéron (5). On n'avait à Sparte aucun respect pour le lit nuptial. Dans les jeux publics prescrits par la loi, les garçons et les jeunes filles dansaient ensemble tout nus ; les hommes et les femmes se baignaient en commun. Aussi Aristote remarque-t-il

(1) Saint Augustin, *Cité de Dieu.*
(2) Diodore de Sicile, livre XXV.
(3) Saint Augustin, *Cité de Dieu.*
(4) *Vie de Lycurgue.*
(5) Lacedæmonii ipsi, cum omnia concedunt in amores juvenum præter stuprum, tenui sane muro dissepiunt id quod excipiunt. Complexus enim concubitusque permittunt, Pallas inter pecus.

que les femmes de Lacédémone étaient les plus débauchées de toute la Grèce (1). On frappait les enfants jusqu'à la mort sur les autels de Diane. On les obligeait à supporter la faim ou à voler leur nourriture, et ils étaient battus impitoyablement s'ils étaient surpris à voler. On les maltraitait ainsi, non pour avoir volé, dit Sextus Empiricus (2), mais pour ne l'avoir pas fait assez adroitement. Ceux qui étaient difformes étaient exposés sur le mont Taygète, et ils y mouraient consumés par la faim ou dévorés par les animaux sauvages, sans que les parents, si les parents avaient pu rester humains sous une pareille législation, eussent aucun moyen de les sauver. Le Lacédémonien allait à la chasse des ilotes, et la loi qui ordonnait cette chasse interdisait à l'ilote de se défendre. Montesquieu est non-seulement sans indignation pour ces monstruosités, mais il admire le génie de leurs auteurs. « Je prie, dit-il, qu'on fasse un peu » d'attention à l'étendue de génie qu'il fallait à ces législateurs pour voir qu'en choquant tous les usages reçus, » en confondant toutes les vertus, ils montreraient à l'univers leur sagesse. Lycurgue, mêlant le larcin avec l'esprit » de justice, le plus dur esclavage avec l'extrême liberté, » les sentiments les plus atroces avec la plus grande modération, donna de la stabilité à la ville. Il sembla lui » ôter toutes les ressources : les arts, le commerce, l'argent, » ses murailles. On y a de l'ambition sans espérance d'être » mieux ; on y a les sentiments naturels, et on n'y est ni » enfant, ni mari, ni père ; la pudeur même est ôtée à la » chasteté. C'est par ces chemins que Sparte est menée à » la grandeur et à la gloire. » A ce compte, les Lacédé-

(1) *Politic.*, livre II, chap. 9.
(2) Pyrrhon. *Hypotyp.*, livre III, chap. 24.

moniennes qui passaient de l'adultère à l'infanticide conservaient les sentiments naturels, et nos mères seraient sorties de la nature en relevant par leur pudeur la sainteté du foyer domestique!

Les lois de Lycurgue formèrent des soldats, mais elles sacrifièrent toujours la probité au succès. La mauvaise foi des Spartiates était proverbiale (1); quoique braves, ils estimaient plus une victoire remportée par la ruse que celle qu'ils devaient à leur bravoure. Ils étaient aussi cruels que perfides. Les jeunes hommes d'une même ville se battaient avec une rage dont Cicéron a été témoin (2). Rien n'égalait la férocité des maîtres envers les esclaves et les ilotes, que l'on pouvait insulter, humilier, mutiler, tuer impunément, et qu'on classait au-dessous des animaux domestiques. Thucydide nous raconte qu'on les livrait souvent par milliers à la boucherie, pour la seule satisfaction de les détruire, quand leur nombre était trop grand, et plus d'une fois pour les punir de l'honneur d'avoir battu l'ennemi. De telles mœurs devaient faire naître la philosophie qui a admis plusieurs races d'hommes, qui a fait former à Voltaire le vœu d'une double morale, l'une à l'usage du peuple et l'autre à l'usage des *honnêtes gens*. Nous entendons encore aujourd'hui certain langage que nous pouvons regarder comme l'écho prolongé de cette école inique et orgueilleuse. Les hommes sortis hier du peuple sont ceux qui en parlent avec le plus de dédain; bientôt le fils ne se croira plus du même sang que son père. Comme à Lacédémone, ils ont *les sentiments naturels :* ils ne sont *ni enfants, ni maris, ni pères*. Si les lois positives doivent l'emporter

(1) Hérodote, livre XIX.
(2) *Tuscul., quæst.* V, c. 27.

sur les lois de la nature, et si le droit émane des lois humaines, les lois de Lycurgue peuvent mériter des louanges ; mais elles inspireront toujours de l'horreur à tout homme qui ne voit le bien que dans l'idée de justice universelle.

VIII

Les lois de Dracon n'avaient pas été écrites avec de l'encre, mais avec du sang, disait Démade. Solon les réforme en laissant subsister les vices abominables du culte, le principe et le fait monstrueux de l'esclavage. Plutarque blâme les lois de Solon dans plusieurs de leurs dispositions, qu'il juge ridicules et puériles. Les maximes sages qu'elles contiennent, dit Huet, ont été empruntées aux Hébreux. Mais, à côté de ces maximes sages, il s'en trouvait d'atroces : ainsi, tout étranger qui se mêlait dans l'assemblée du peuple était condamné à mort. Quand la ville était assiégée, une loi d'Athènes vouait à la mort toutes les bouches inutiles. Solon divisa le peuple en quatre classes ; toutes pouvaient fournir des juges ; mais les trois premières seulement pouvaient fournir des magistrats. Aristide réforma cette disposition, et fit de l'État une démocratie pure. L'esprit public en profita ; Athènes, la seule ville qui offre l'exemple d'un gouvernement démocratique, fut le modèle de l'élégance antique, de l'éloquence, des beaux-arts et de la politesse. Le seul moyen d'élever les hommes et de les rendre égaux, c'est de faire pénétrer l'idée partout. Je loue Athènes d'avoir universalisé la justice, elle en a reçu un impérissable éclat ; mais je regrette que le caractère étroit du paganisme ne lui ait pas permis de l'universaliser davantage encore. Elle avait des marchés

d'esclaves, et les femmes esclaves y faisaient un commerce régulier de prostitution au profit de leurs maîtres. On comptait dans son sein vingt-un mille familles libres et quatre cent mille esclaves. Il n'était pas nécessaire d'être riche pour avoir un grand nombre d'esclaves; on faisait profession de les louer à des entrepreneurs, et on les employait à creuser des mines. Les pouvoirs publics résidaient dans l'assemblée des citoyens (*ecclesia*), réunis dans l'Agora. Le sénat, composé de cinq cents membres, siégeait au Prytanée; l'Aréopage (1) était la grande cour criminelle. Les officiers de l'armée étaient nommés par le peuple, les *épiscopes* visitaient les villes alliées pour rendre compte de leur esprit. Le commerce était une honte pour un homme libre. Aristote en donne la raison dans son *Traité de politique :* c'est qu'un homme libre aurait pu se trouver, par la nécessité de sa profession, forcé de rendre service à un esclave. Ce qui est la gloire de l'humanité faisait son ignominie chez les nations païennes; tant il est vrai que leurs religions, leur morale, leurs lois étaient le renversement des lois de la nature. Le peuple proclamé libre à Athènes, néanmoins, était tenu par le fait dans une sorte de servage. Il était privé du haut enseignement; la philosophie comme la religion avait ses mystères; on ne l'enseignait qu'à un petit nombre de privilégiés, et on cachait avec soin à la multitude la connaissance de l'unité de Dieu, seul élément de l'affranchissement universel. L'harmonie entre les citoyens ne fut pas, elle ne pouvait pas être complète; l'injustice est inhérente au fait même de la division des classes. La dénomination de profane vulgaire, reçue à Athènes comme dans les autres républiques qui vivaient sous le

(1) Ἄρειος πάγος (mont de Mars).

despotisme de l'aristocratie, devait être une blessure profonde et permanente au cœur du peuple. Son mécontentement, son envie, se révélèrent plusieurs fois par des agitations violentes, et son intervention dans la politique, qui ne fut que trop souvent l'intervention de l'ignorance envieuse et passionnée, amena la démagogie, et la démagogie conduisit à la tyrannie de Pisistrate, moins fâcheuse, toutefois, que la tyrannie des Trente. La tyrannie de Pisistrate aboutit à la prise d'Athènes par les Perses. On ne trouve pas toujours des Thrasybule contre les Trente, ni des Thémistocle, des Cimon, des Périclès pour relever les villes ruinées et la liberté perdue.

IX

Je veux mettre la législation juive en regard de celle d'Athènes, puisque la législation d'Athènes passe pour la plus parfaite de l'antiquité païenne et Solon pour le plus sage de ses législateurs. Les lois de Lycurgue, de Solon, sont un point imperceptible dans l'histoire du passé, tandis que celles de Moïse ont exercé une influence directe sur la civilisation des peuples. Cette supériorité tient à l'essence même d'une législation basée sur le souverain bien, qui en fait la grandeur et la rend indestructible. La loi de Moïse n'est pas un calcul de l'intérêt d'un peuple ou d'un pouvoir, elle est l'expression de la justice. Elle apparaît comme un contraste à toutes les législations de l'ancien monde, qui ont l'esclavage pour base. Seule, dans l'univers entier, elle proteste, au nom de la nature, contre ce crime, et condamne à mort quiconque enlève la vie (1) ou

(1) Qui percusserit hominem volens occidere, morte moriatur. (*Exode*, XXI, 12.)

la liberté à son semblable. « Que celui qui s'emparera » d'un homme et qui le vendra soit convaincu et condamné » à mort (1). »

Ceux qui se livrent à la traite des nègres osent invoquer la loi de Moïse pour justifier leur criminelle industrie! d'autres trouvent dans cette loi une sévérité excessive. La raison de cette sévérité est dans la conscience même du genre humain, qui doit plus de flétrissure au trafiquant qu'à l'assassin, plus de protection à la liberté qu'à la vie. La perte de la liberté nous expose à tous les dangers, à toutes les dégradations; la perte de la vie rend du moins l'immoralité impuissante. Nous admirons Virginius, qui tue sa fille pour l'arracher à son ravisseur, et nous blâmerions Moïse qui conserve et l'honneur et la vie de l'opprimé, et qui ne frappe que l'oppresseur!

Moïse lutte même contre l'esclavage volontaire, sorte de suicide moral, en transformant un acte de vente en un libre contrat de travail. Les services étaient engagés, la personne n'était pas aliénée. Si un homme se vend librement à un autre, il sera libre la septième année, sans qu'il ait besoin de se racheter. *In septimo egredietur liber gratis* (2). Et il rétablissait l'égalité lorsqu'il décrétait : « Si un homme frappe sa servante ou son esclave, et qu'ils meurent entre ses mains, il sera coupable de crime; s'il leur fait une blessure, il les renverra libres (3). » Pour élever à la morale ce peuple grossier sans le rebuter en froissant ses intérêts, Moïse n'annulait pas seulement le lien de l'escla-

(1) Qui furatus fuerit hominem, et vendiderit eum, convictus noxæ, morte moriatur. (*Idem*, *ibid.*, 16)

(2) *Exode*, XX, 1.

(3) *Deut.*, XXI.

vage en le réduisant à un contrat d'échange de services, il le transformait en une domesticité relevée qui introduisait les serviteurs dans la famille. Les jours consacrés au repos et au culte, les esclaves participeront comme des frères au repos, aux plaisirs, aux festins de la famille, ils seront exempts de travail (1), ils auront leur part dans la récolte des fruits des champs (2). La septième année, ils ne sortiront pas sans être chargés de présents ; les petits enfants, libres avec leurs parents, recevront aussi des présents. C'est une législation paternelle qui laisse toute leur liberté aux transactions, mais qui ne permet aucun attentat contre les personnes, qui protége hautement l'intérêt du faible et de l'ignorant, et relève, à leur insu, le sentiment moral dans leur âme. Un père est-il obligé de placer sa fille pour six ans ? le législateur suppose que la vue du mariage seule a pu motiver une pareille transaction, et le père nouveau qui la reçoit dans sa maison la traitera comme sa fille : « *Juxta morem filiarum faciet illi* (3). » S'il ne la fiance pas à son fils, s'il ne l'épouse pas lui-même, la fille esclave sortira immédiatement en recevant l'argent de sa dot (4). Si, malgré toutes les précautions du législateur pour relever la dignité humaine, il se rencontre des hommes qui se plaisent dans l'abaissement, le législateur n'attente pas à leur liberté : Esclave dans ton âme, dit-il, sois esclave dans le fait, puisque c'est ta volonté ; mais sache qu'en agissant contre le vœu de la nature, tu agis contre le vœu de la loi ; si elle est impuissante à te relever,

(1) *Exode*, XX.
(2) *Levit.*, XXI.
(3) *Exode*, XXV, 9.
(4) *Idem*, XXII, 11.

elle doit par sa honte prémunir les autres contre l'entraînement d'un lâche exemple (1).

On a reproché à Moïse la sévérité de son code pénal basé sur le rapport de la punition au crime. Je ne comprends pas la nature de ce reproche, et je soupçonne fort ceux qui le font, ou qui le répètent servilement, de ne pas le comprendre. On ne blâme pas l'exactitude mathématique chez un financier, un astronome, un architecte; pourquoi la blâme-t-on chez un moraliste, chez un législateur? L'équilibre social est-il autre chose que la loi mathématique appliquée à la morale? Que le riche, que le puissant, que celui qui a reçu avec surabondance, se relâche de ce qui lui est dû, je le conçois et je l'admire; que la loi interprète de son vœu s'élève à l'amour magnanime, c'est la perfection de la civilisation à laquelle j'aspire de toutes les puissances de mon âme, et que la loi du Christ accomplira plus tard; mais lorsque la justice seule peut être une garantie sociale et domestique, le législateur peut-il refuser au faible, au pauvre, la garantie de la justice? L'iniquité est chez les nations qui ne donnèrent aux esclaves aucune garantie contre la dureté et l'avarice de leurs maîtres, aux prolétaires contre le dédain et l'orgueil des puissants. La peine du crime, proportionnée à sa gravité, fut, dans les conditions où se trouvait le peuple juif, une loi d'humanité pour le citoyen : elle sauva la liberté. Si un homme n'eût pu frapper un homme sans être frappé lui-même par la loi, il y aurait eu moins de bourreaux et

(1) Quod si dixerit servus : diligo dominum meum et uxorem ac liberos, non egrediar liber : offeret eum diis, et applicabitur ad ostium et postes, perforabitque aurem ejus subula; et erit ei servus in seculum. (*Exode*, XXI, 5 et 6.)

de victimes à Babylone, en Égypte, à Lacédémone et à Rome.

Toutes les nations du monde tuaient, exposaient, faisaient périr de faim leurs enfants ou les immolaient à l'affreux Moloch ; Moïse ne consulte ni le sens commun dépravé des nations, ni le calcul des passions, ni l'amour de la popularité (1); il oppose un invincible obstacle à l'entraînement général, il prononce la peine de mort contre tout sacrifice qui porte le caractère de l'infanticide (2), et plus d'un père dénaturé en murmure! Mais il ne se laisse pas émouvoir par les murmures de la haine, les cris de la vengeance, le blâme ou l'approbation du vice et de l'intérêt privé ; il poursuit et il atteint son but au milieu des plaintes (3). Indigné de l'ignorante brutalité d'un peuple encore dégradé par la récente habitude de l'esclavage, Moïse peut bien briser les tables de la loi, on ne le verra jamais composer avec aucune inique passion de la foule, d'un individu. Il ne cherche pas, comme les autres législateurs, des lois accommodées à la faiblesse des hommes, c'est-à-dire à l'orgueil du fort ; il dicte des lois capables d'élever tous les hommes à la justice, au moins, en attendant qu'un autre législateur les élève à l'amour.

La justice proportionnelle qui sert de base à la législation pénale de Moïse est aussi la base de sa loi sociale. Le peuple juif est le seul où je ne trouve ni caste ni noblesse

(1) Non sequeris turbam... nec in judicio plurimorum acquiesces sententiæ, ut à vero devies. (*Levit.*, xx, 2.)

(2) Si quis dederit de semine suo idolo Moloch, morte moriatur. (*Levit.*, xx, 2.)

(3) Si occurreris bovi inimici tui, aut asino erranti, reduc ad eum. (*Exod.*, xxviii, 2, 4.)

héréditaire (1). Il est partagé en douze tribus, et tous les membres de chaque tribu sont sur le pied d'une parfaite égalité. La terre était répartie par égales portions et sa valeur déterminée, non par l'étendue, mais par le produit. Moïse fit lui-même la distribution des terres situées sur les bords du Jourdain à deux tribus et demie, et, sûr de la conquête, il laissa à Josué le soin de donner le lot à chaque famille des neuf autres tribus et demie au delà du Jourdain, après ses victoires sur les indigènes. Josué envoya des commissaires pour mesurer les terres et déterminer le rapport de l'étendue à la fertilité; il fit exécuter des opérations cadastrales et statistiques avec une exactitude irréprochable. Des opérations si complexes et si bien exécutées il y a près de quatre mille ans enlèvent à notre siècle la gloire de cette invention qu'on lui attribue généralement (2).

Moïse, par une admirable disposition de sa législation, contient la brutalité même du soldat. Il l'autorise à épou-

(1) Il est une sorte de noblesse qu'on peut accepter sans jalousie, parce que tout le monde peut et doit y prétendre : je veux parler de celle que donnent la culture de l'esprit, le développement des sentiments du cœur et l'élégance des manières. On ne me reprochera pas, assurément, d'approuver l'esprit de domination de notre ancienne noblesse française; mais quand je rencontre à sa place, dans le monde, des financiers et des marchands parcheminés, enrubanés, ignorants et mal élevés, on me pardonnera de me reporter avec amertume à une civilisation dont j'ai vu les débris, et qui, avec la même ambition et les mêmes vices peut-être, rendait au moins à la vertu cet hommage de les couvrir du voile de la décence et du langage de la politesse. La noblesse qui prit pour devise : *Tout est perdu, fors l'honneur*, inspirera toujours de l'intérêt, tandis que celle qui prend pour devise : *Enrichissez-vous* (*), ne peut inspirer que du dégoût.

(2) Voir la *Statistique des peuples de l'antiquité*, t. I, page 127, par Alex. Moreau de Jonnès, membre de l'Institut.

(*) M. Guizot, *Discours aux électeurs de Saint-Pierre-sur-Dives*.

ser sa captive, après un délai de trente jours. Il ennoblit l'amour par la chasteté qui ennoblit à leurs propres yeux les vainqueurs et les vaincus, et les encourage à la vertu par le besoin d'une mutuelle estime. Mais ce qui surtout place sa loi au-dessus de toutes les autres, ce qui en fera l'immortel honneur, c'est l'idée qu'il y introduit de l'égalité civile déduite de l'égalité de nature, de l'unité de l'origine humaine et de l'unité de Dieu. Nourri au milieu des traditions égyptiennes et de celles des peuples de l'Orient, où le plan de la nature avait été radicalement brisé, Moïse a dû, comme l'aigle, s'élever au-dessus de l'atmosphère terrestre pour faire briller de tout son éclat l'éternelle vérité. Je ne citerai pas les autres dispositions de ses lois ; elles constituent ce qu'il y a de solide et de populaire dans les législations modernes. Séparé des autres nations par des montagnes et des déserts, par ses mœurs et sa religion, le peuple hébreu n'a pas pu exercer une grande influence sur les progrès matériels de la civilisation du monde ; mais ses lois et ses doctrines religieuses, universellement adoptées aujourd'hui, prouvent la divine puissance des dogmes écrits dans la Bible : « Heureux (1), s'écrie lord Byron, heureux entre tous les mortels ceux à qui Dieu a fait la grâce d'entendre, de lire, de prononcer en prières et de respecter les paroles de ce livre ! »

X

Quinze siècles, en s'écoulant, n'ont point effacé la terreur qu'inspirait le nom de Rome. Du fond de son tombeau, cette ville commande encore l'admiration à ceux qui ne voient la grandeur que dans les succès de la force. Com-

(1) Œuvres de lord Byron, *Mélanges*, t. I, page 486.

16

ment donc attaquer ses lois sans faire naître des préventions, sans exciter des murmures, sans provoquer l'incrédulité du grand nombre? Et cependant qu'a été Rome? Après avoir successivement écrasé toutes les nations de l'univers, elle a dévoré ses propres habitants. Elle est née dans le sang, elle a vécu de sang, elle est morte étouffée dans le sang. Craignez son ombre si vous ne pouvez secouer la crainte; mais ne dites pas que sa législation fut juste et sa politique honnête, car si la violence et la perfidie décidaient de la vertu, il n'y aurait d'honorables que les assassins et les bourreaux.

La constitution de Rome, imitée de celle des Étrusques, empruntée elle-même aux Égyptiens, divisa le peuple en deux grandes catégories : les patriciens et les plébéiens. Elle établit six classes de citoyens, qu'elle partagea en centuries. La première classe formait cent et une centuries, savoir : quatre-vingts de patriciens, dix-huit de chevaliers, classe intermédiaire entre la haute noblesse et les plébéiens, mais touchant de plus près aux patriciens, et trois d'ouvriers militaires. Les trois classes suivantes formaient vingt centuries chacune; la cinquième en formait trente, et la sixième une seulement; cela faisait en tout cent quatre-vingt-douze centuries. Si l'on eût compté les suffrages par individus, le peuple aurait exercé le souverain pouvoir; mais on les comptait par centuries, et comme un intérêt commun faisait voter ensemble les cent et une centuries de la première classe, constituée par le cens, il en résultait que l'autorité émanait de la richesse, et que le pouvoir populaire, reconnu en droit, était nul de fait. La plus puissante et la plus dure aristocratie qui exista jamais fut celle de Rome. Le sénat, que donnait la fortune, était,

comme la fortune, héréditaire, et ses priviléges devinrent la source des discordes perpétuelles qui agitèrent la république depuis sa naissance jusqu'à sa chute. Cinq rois sur sept mourant de mort violente prouvent que le sénat ne pouvait pas supporter de rival. Tant que le peuple se bornait à murmurer, on le laissait dire; quand il se retirait sur le mont Aventin, comme il n'était pas facile de renouveler à son égard la fable de la mort de Romulus, enlevé dans une nuée par Jupiter, on composait avec lui, et on lui faisait à peu près toutes les concessions qu'il exigeait, sauf à les lui retirer ou à les éluder quand on serait parvenu de nouveau à l'endormir. Rome avait donc dès le principe déposé dans sa loi fondamentale le germe de l'anarchie militaire, au milieu de laquelle elle devait périr. Les priviléges, dans les États, ne peuvent se conserver que par la ruse ou la force; la ruse n'a qu'un temps, mais la force aveugle va toujours à qui la paye. Les patriciens étaient les dieux des prolétaires, pourquoi les Césars ne seraient-ils pas les dieux des patriciens, quand le *césarisme* aura jailli de la lutte des partis et de la corruption publique?

Une réforme, en apparence assez large, eut lieu vers l'an 550. Les centuries furent réduites à deux classes : celle des *seniores* et celle des *juniores*, et la division par tribus devint la base de ce nouveau système. Les patriciens et les plébéiens *propriétaires* formèrent trente et une tribus rurales; les prolétaires et les affranchis formèrent les quatre tribus urbaines, exclues de la puissance comme de la fortune publique. Cette réforme en apparence considérable, puisqu'elle semblait enlever le pouvoir à la noblesse pour le faire passer dans les mains du peuple, ne cor-

rigea pas la constitution primitive, radicalement vicieuse.

Pour conserver son omnipotence et ses privilèges, l'aristocratie romaine ne reculait devant aucun crime. Un citoyen plus éclairé ou plus généreux que les autres élevait-il la voix au nom du peuple, on l'envoyait au supplice comme factieux, et on flétrissait sa mémoire par la calomnie, afin de discréditer ses principes. Telle fut la conduite du sénat à l'égard des Gracques. Ceux qui croient et ceux qui écrivent encore que cette famille demandait le partage des biens et la spoliation des riches croient ou répètent trop innocemment les calomnies intéressées d'une aristocratie sans bonne foi comme sans entrailles, et il est temps d'accorder la réhabilitation de l'histoire aux Gracques, qui ne voulaient, dit saint Augustin, que restituer au peuple les terres dont la noblesse s'était emparée à son détriment (1). Mais qu'y eut-il jamais de plus dangereux que le courage de la vertu aux prises avec l'intérêt qui triomphe? Concentrée entre un petit nombre de mains, la propriété était abandonnée à l'incurie et à la paresse des esclaves. Les Gracques supportaient impatiemment la misère du peuple, iniquement dépouillé. Prévoyant l'époque où l'existence des Romains dépendrait de l'arrivage des blés étrangers, et où il faudrait chaque jour jeter les têtes de quelques patriciens à six millions de prolétaires affamés, ils réclament l'exécution de la loi de 387, qui défendait à tout citoyen romain de posséder plus de cent vingt-cinq hectares de terres. Mais, pour faire la part des habitudes qui naissent de longs abus, ils proposent d'élargir cette loi en faveur de ceux-là mêmes qui l'avaient transgressée, en

(1) Volebant enim agros populo dividere, quos nobilitas perperam possidebat. *Cité de Dieu*, t. 1er, liv. III, ch. 24.

prenant pour eux, après la victoire, la part que la loi donnait à chaque citoyen. Non-seulement ils consentent à laisser à chaque chef de famille les cent vingt-cinq hectares de terres que la loi lui accordait, en supposant qu'il les eût loyalement acquises, ils proposent que chacun de ses enfants puisse en posséder soixante-deux. De plus, ils accordent au propriétaire de cent vingt-cinq hectares la faculté de nourrir cent bœufs et cinq cents moutons sur les biens du domaine public; le surplus des terres seulement devait être vendu comptant à l'État, à la charge par lui de le distribuer gratuitement, et par portions égales, à ceux qui, n'ayant rien, vivaient dans le désœuvrement et dans les vices qu'il engendre.

Cette réforme éminemment politique, puisqu'elle avait pour but de favoriser l'agriculture et d'éteindre le foyer de corruption que les fortunes excessives et l'excessive pauvreté allument toujours dans un État, avait encore l'avantage de réparer une iniquité immense, sans rien coûter à ceux qui l'avaient commise, puisque, en leur prenant le bien qu'ils avaient mal acquis, on avait la générosité de leur en payer le prix. Mais, pour des patriciens auxquels la constitution donnait le pouvoir en raison de la richesse, se dessaisir d'une partie du territoire était une espèce de suicide, ou si l'on veut un acte de patriotisme dont n'ont jamais été prodigues les corps politiques d'aucun gouvernement. On rendit odieux le nom des Gracques, afin que personne, dans la suite, n'eût le courage de parler d'équité. « Oser extirper un abus à Rome, dit saint Augustin, » était la tentative la plus dangereuse ! L'événement en fait » foi… Quelles funérailles accompagnèrent le trépas du » premier Gracque et celui de son frère peu de temps après?

» Ce n'est plus la loi, ce n'est plus l'autorité publique qui » punit de mort, mais les factions qui, le fer à la main, » envoloppent nobles et plébéiens dans un commun mas- » sacre. Le jeune Gracque est tué. Le consul L. Opimius, » qui dans Rome même a levé les armes contre le tribun, » qui l'a exterminé avec ses amis après un affreux car- » nage, poursuit le reste du parti vaincu par voie d'en- » quêtes judiciaires, et trois mille hommes, dit-on, sont » égorgés ! Le meurtier de Gracque vend sa tête au consul » au poids de l'or, marché conclu avant le massacre (1). »

Cependant les plébéiens avaient obtenu, avec le temps, des avantages considérables : l'abolition des dettes, le partage des terres du domaine public, le tribunat, le consulat, l'admission à toutes les grandes magistratures, sauf le sacerdoce, l'appel au peuple, le vote par tribus. Toujours en garde contre l'aristocratie qui cherchait toujours à lui enlever d'une main ce qu'elle lui donnait de l'autre, le peuple fit porter une loi terrible et sacrée pour protégerle tribunat, et la loi de lèse-majesté se trouva toute faite pour l'empire. L'admission au consulat et aux grandes charges de l'État fit surgir des hommes nouveaux qui eurent droit aux armoiries, *jus imagini*. La plupart de ces parvenus, en devenant *nobiles homines* et *clarissimi*, oublièrent vite qu'ils avaient appartenu à la classe des *homines ignobiles*. On ne trouve dans la nouvelle noblesse aucune dénomination qui rappelle la profession de ses pères, tandis que les noms d'*Hortensia*, de *Fabia*, d'*Asinia*, de *Porcia*, indiquent que les vieux patriciens avaient le bon goût d'être fiers, au lieu de rougir de leur origine.

L'alliance intime qui se forma entre les hommes nou-

(1) *Cité de Dieu*, t. I, liv. III, ch. 24.

veaux et les patriciens rendit la réforme stérile. Les luttes continuèrent et vinrent aboutir aux proscriptions de Marius et de Sylla. Le sénat tout-puissant, puisqu'il réunissait le pouvoir exécutif au pouvoir législatif, ne traversa cependant pas ce nouvel orage sans être atteint : Sylla fit périr quatre-vingt-dix de ses membres, Marius cent, et le triumvirat en inscrivit trois cents sur sa liste fatale.

Un tel gouvernement ne pouvait durer qu'autant que le peuple, occupé sans repos des affaires de ses voisins, n'aurait pas le temps de s'occuper des siennes. C'est pour cela que la guerre fut l'état normal de Rome, et Rome jeta un vif éclat au dehors tant qu'elle eut des rois à humilier, des peuples à massacrer, des royaumes à ravager. Le prince que sa cruauté, son avarice et ses débauches avaient rendu odieux à ses sujets, était toujours assuré de l'appui des Romains, et il suffisait à un peuple de se révolter contre son souverain pour devenir l'allié de Rome. Mais malheur à celui sur lequel les aigles étendaient leurs ailes protectrices ! Il était écrasé d'impôts, et en peu de temps réduit à l'impossibilité de rien entreprendre pour sa défense au jour où il serait attaqué. La politique de Rome était encore plus perfide que ses armes n'étaient redoutables ; et il faut qu'elle ait seule écrit l'histoire pour que la foi punique soit tristement célèbre et que la foi romaine ne le soit pas. Les Étoliens ont la simplicité de s'en rapporter à l'honneur romain, ils sont asservis ; Jugurtha délivre sur leur parole une armée qu'il tenait enfermée, on s'en sert contre lui ; les Numantins ont réduit à mourir de faim vingt mille hommes qui demandent la paix ; la paix jurée en face du danger est rompue à Rome après le danger, et la foi publique violée. Un traité garantissait la cité de Carthage, et

on cherchait quelques années après sur la plage africaine le lieu où fut Carthage.

De tels principes devaient porter leurs fruits. Quand l'univers fut conquis, la soif du sang et de l'or, si longtemps excitée, dut chercher à se satisfaire à l'intérieur, et dès lors le pouvoir n'eut plus que deux alternatives : proscrire et tuer les riches en détail, ou les livrer à un massacre général en abdiquant. Ce fut le sort de Rome; ce sera celui de toutes les nations qui commettront la faute de se constituer de manière à ce que le pouvoir ne puisse se maintenir qu'avec l'appui de grandes armées. Quand ces armées, composées d'hommes enlevés à l'agriculture, ne peuvent plus vivre de pillage chez l'ennemi, il faut qu'elles vivent aux dépens du trésor public, et, le trésor épuisé, aux dépens des fortunes privées. Il ne faut pas croire que Néron, Caïus, Domitien et Commode fussent des monstres en montant sur le trône; leurs commencements n'eurent rien d'odieux : mais le peuple dépouillé, qui, sous la république, vendait ses suffrages aux patriciens, les vendit sous l'empire à l'empereur qui savait le mieux les payer. Il pleura Néron et Domitien, il chassa du trône Galba, moins hardi que ces deux monstres à battre monnaie, et lorsque, pour obtenir ses faveurs, Domitien et Commode eurent prodigué les trésors de l'État dans des fêtes insensées, lorsque Néron eut bâti des palais aussi grands qu'une capitale, lorsque Caïus voulut faire des travaux herculéens, toutes les fortunes des provinces se trouvant dans les mains des patriciens, l'impôt était devenu impossible; il ne restait que la ressource des confiscations, des proscriptions, des meurtres, et encore y avait-il des mécomptes : Junius, que l'on croyait riche, se trouva pauvre : *Il m'a trompé*,

dit Caïus, *j'aurais pu le laisser vivre*. On sait ce que ce prince appelait *apurer ses comptes*, et ce qu'étaient les deux registres que l'on trouva après sa mort, dont l'un portait pour titre *l'Épée*, l'autre le *Poignard*. Il fallait de l'argent, il en fallait à tout prix, et « l'on n'examinait pas, dit Tacite, si les accusations étaient fondées, mais si les accusés étaient riches. » Une seule gratification aux soldats coûtait vingt millions à Auguste; elle coûtait le double à Sévère; dans la suite elle devint exorbitante. Après l'armée, il fallait payer les plaisirs du peuple, entretenir les gladiateurs, nourrir la paresse des prolétaires, et l'on jetait en un jour dans le cirque, dans les théâtres, aux soldats et à la populace, le revenu de trois royaumes. Les mauvais princes périssent toujours par les finances; malheureusement les peuples tombent et s'engloutissent dans le même gouffre.

Le peuple romain avait été réduit à un si dur esclavage, qu'il ne pouvait se réjouir que d'une seule chose, des malheurs de la patrie. De là ces guerres désastreuses, connues sous le nom de guerres serviles, qui firent plus d'une fois trembler la république. Spartacus la tint en échec pendant plus de quatre ans et détruisit plusieurs de ses armées. Sous l'empire, le sénat fut aussi vil qu'il avait été arrogant sous la république. Dépositaire de la puissance suprême, il avait sans doute la faculté de la déléguer; mais avait-il celle de la refuser à un empereur qui, dictateur au camp, proconsul dans la ville, se présentait avec le sabre d'une soldatesque enivrée de ses libéralités, et aux acclamations d'une vile populace dont il payait les débauches? Plus un prince devait abuser du pouvoir, plus on sentait la nécessité de le lui donner sans mesure. La constitution romaine

était fondée sur l'esclavage; le développement de ce vice organique devait se terminer par l'universelle servitude.

XI

La constitution de Rome reposait sur le privilége, les lois particulières avaient la même base, et la plupart étaient cruelles. Une des plus anciennes, et que nous trouvons gravée sur les douze tables, si vantées, est celle qui concerne les débiteurs. Le créancier avait le droit de vendre son débiteur et de le tuer; si le malheureux avait plusieurs créanciers, ceux-ci pouvaient le dépecer et s'en partager les morceaux (1). La dérisoire bonne foi des Romains se montre jusque dans ces atrocités : « Si vous coupez plus ou moins, que ce soit sans fraude, » ajoute cette incroyable loi (2). Il n'y avait pas une maison patricienne qui n'eût une prison souterraine appelée *ergastulum*, destinée à enfermer les débiteurs, à les humilier, à les frapper, à les maltraiter jusqu'à ce qu'ils eussent succombé ou qu'ils se fussent rendus comme esclaves à leur impitoyable créancier.

Cette loi était d'autant plus odieuse, que chaque citoyen étant soldat, et le soldat obligé de s'entretenir à ses frais, n'avait d'autre ressource que d'emprunter, en engageant son petit champ, qu'il ne pouvait plus cultiver, et d'aliéner sa liberté lorsque l'usure avait dévoré le champ. Un jour, un centurion exaspéré brise ses chaînes, s'échappe de sa prison, s'élance sur le forum et s'écrie : « J'ai répandu

(1) Leland, Aulu-Gelle, Quintilien, Tertullien, *Apolog.*, 4.

(2) Ast si pluribus addictus sit, tertiis nundinis parte secanto; si plus minusve secuerunt, sine fraude esto. Septième chef de la quatrième loi de la troisième table. (Voyez QUINT., liv. V, ch. 6; AULU-GELLE; TERTULLIEN, *Apologét.*, ch. 1.)

» mon sang dans les combats, j'ai vendu mon champ pour » les frais de la guerre, j'ai emprunté pour nourrir ma fa- » mille, je n'ai pas pu rembourser, et les traces du fouet » sillonnent ma poitrine. » Il montre sa poitrine couverte de glorieuses blessures et déshonorée par le fouet et le bâton d'un avide créancier. Le peuple, qui a autant le sentiment de la justice qu'il en a peu l'intelligence, se précipite sur le mont Aventin, et Rome se voit encore une fois sur le penchant de sa ruine pour avoir fait une loi barbare.

La première loi de la quatrième table donnait au père droit de vie et de mort sur ses enfants (1). Cette loi était plus atroce que celle des Lacédémoniens, qui du moins réglait le meurtre, tandis qu'à Rome le droit émanait de la souveraineté du père (2) et n'avait d'autre limite que son avarice, son humeur ou son caprice. Chrémès, auquel on doit une sentence justement admirée (3), s'emporte contre sa femme parce qu'elle n'a pas tué elle-même leur enfant (4). La vie d'un enfant désolait l'avarice d'un Romain, comme la mort des nôtres afflige notre tendresse. « Nous » tuons, disait Sénèque, les enfants difformes, et nous » noyons ceux à qui la nature a donné une faible constitu- » tion (5). » On se défaisait avec la même facilité de ceux qui eussent enlevé une partie des richesses réservées au

(1) Cic., *Traité des Lois*, liv. III.

(2) Patri in filium jus vitæque potestas esto. (Loi romaine, 1re de la 4e table.)

Pater insignem ob deformitatem puerum cito necato. (Loi lacédémonienne.)

(3) Homo sum, humani a me nihil alienum puto.

(4) Si meum imperium exequi voluisses, interemptum opportuit. (*Id.*, *ibid.*)

(5) Portentosos fœtus extinguimus : liberos quoque, si debiles, monstrosique editi sunt, mergimus. (*De irâ*, liv. I, ch. 15.)

luxe et à la débauche. « Combien de vos magistrats les « plus intègres, disait Tertullien, je pourrais confondre » par le reproche trop fondé d'avoir eux-mêmes ôté la vie » à leurs enfants aussitôt après leur naissance! Vous les » noyez, vous les faites mourir de faim, de froid, vous les » exposez aux chiens (1). »

Ce goût du meurtre devint si général, que Rome s'effraya (2), non du spectacle du crime, mais de la perspective de manquer de défenseurs. Auguste et César accordèrent des récompenses à ceux qui avaient beaucoup d'enfants (3). On édicta des peines contre ceux qui n'en avaient pas. Les pères étaient contraints par la loi de forcer leurs enfants au mariage (4). Le célibat était puni d'une amende; la loi *Papia-Poppæa* ordonnait d'avoir des enfants avant l'âge fixé par la loi *Julia* pour le mariage; mais on ne fit rien pour prévenir directement l'infanticide; on maintint dans toute sa rigueur la loi qui défendait le mariage aux esclaves. Il est vrai que le vertueux Caton en adoucit un peu la sévérité pour les siens, en permettant l'usage des femmes à ceux qui pouvaient lui payer une redevance.

Je remarque une bizarrerie singulière dans cette forêt de lois sur le mariage. Le veuf et la veuve n'avaient qu'un an pour se remarier (5). Il était interdit à une femme de cinquante ans d'épouser un homme au-dessus de soixante ans (6), et à un homme de soixante ans d'épouser une

(1) *Apologet.*
(2) Voir Diod., Denis d'Halic, liv. II; Tit. Liv., LV; Aulu-Gelle, 5, 10; Valér. Max., liv. II, ch. 19.
(3) Den., liv. 43; Suét., *Vie de César*, ch. 20.
(4) 33e chef de la loi *Papia-Poppæa*.
(5) *Ulpian.*, tit. 14.
(6) *Ulpian.*, tit. 16, § 111.

femme de cinquante (1); en sorte que légalement ils ne pouvaient ni se marier ni rester dans le célibat, car les peines étaient les mêmes pour un cas que pour l'autre. Je ne pourrais, sans révolter le lecteur, indiquer l'objet de la loi Quintinie.

Tout était permis par la loi contre les esclaves (2); on avait le droit de les vendre, de les battre, de les tuer. Celui qui avait tué l'esclave d'un autre était condamné, pour toute peine, à en payer le prix. Une esclave commettait-elle une maladresse dans la toilette de sa maîtresse, sa moindre punition était d'avoir les chairs labourées avec une pointe de fer. Quand les esclaves étaient vieux ou invalides, on les envoyait mourir de faim dans une île du Tibre; enfin, pour engraisser les murènes, on leur jetait des esclaves vivants à dévorer. Si la nature parlait quelquefois en leur faveur, la loi s'élevait aussitôt plus forte que la nature. César défendit de les affranchir, et la loi *Furia Caninia* ne permettait pas à celui qui en possédait vingt mille d'en affranchir plus de cent. Aucun esclave ne pouvait être affranchi avant l'âge de trente ans.

Ces Romains, sans entrailles pour leurs enfants et pour leurs esclaves, condamnaient à mort les poëtes satiriques et les historiens qui auraient critiqué ou raconté leurs infamies. C'était dans l'ordre. Chez eux, les femmes étaient traitées sans pitié; il ne fallait qu'un mot pour s'en défaire : *Il* et le divorce était prononcé. L'usage du vin leur était sévèrement interdit. Une Romaine, seulement soupçonnée de l'aimer, était condamnée à mort. Mécénius tua la sienne pour en avoir goûté. On en fit mourir une autre

(1) Suet. *in Claud.*, ch. 23.
(2) Cum in servos omnia liceant. Sénèq., *De clementiâ*, 1, 18.

de faim pour avoir ouvert un cellier. Mais la sensualité s'alliait parfaitement avec cette cruauté. Rien n'égalait l'intempérance des Romains ; le rigide Caton sacrifiait à Liber et à Bacchus avec une dévotion dont l'histoire a consacré la piquante mémoire. Pendant qu'on interdisait le vin aux femmes, on obligeait à boire du sang humain ceux qui voulaient être admis aux mystères de Bellone. Les prolétaires étaien si bien nourris, qu'ils se disputaient les lambeaux d'un ours tué dans le cirque, et dans le ventre duquel on voyait, en le déchirant, palpiter encore les membres des hommes qu'il venait de dévorer. « Vous ne » pouvez le nier, leur criait Tertullien, indigné de ce spec- » tacle, vous êtes des anthropophages. » Toujours prêts à s'entr'égorger, les Romains répondaient par la férocité de leurs mœurs à la férocité de leurs lois ; et il se trouve encore des regrets et des admirateurs pour ces mœurs et ces lois horribles ! Un écrivain, que je suis fâché de rencontrer inévitablement sur ma route chaque fois qu'il s'agit de donner du crédit à une doctrine capable de pervertir le cœur par l'intelligence, n'a pas craint d'appeler, sans faire aucune réserve, les lois romaines : *la raison écrite* (1). Il me sera permis de lui opposer l'autorité d'un autre philosophe dont l'histoire a consacré le génie. Qu'elle est vaine et imparfaite, s'écriait Locke, cette raison qui n'a pas pu persuader aux hommes qu'une coutume barbare qui détruit une partie de l'humanité est un crime pour l'humanité (2) !

(1) Œuvres de M. Victor Cousin, sixième série, *Discours politiques*, avec une introduction sur le *Principe de la révolution française*, p. 8.

(2) *Reason of Christianity in his words*, t. II, p. 354.

Sans doute, on trouve quelquefois dans les lois romaines un admirable exposé des principes de l'éternelle justice ; mais ces principes, empruntés aux Grecs, venaient de l'Orient ; ils dérivaient de la tradition primitive, et Tertullien était fondé à les revendiquer (1). Si le bon sens romain admit partiellement les principes du droit naturel dans ses lois, son égoïsme national ne lui permit jamais de les écrire dans sa constitution. Or, la justice partielle ne suffit pas à la vie des peuples ; il lui faut la justice universelle. Il est impossible que, sortie du plan de la nature, la nation, même la plus puissante, ne périsse pas dans les convulsions qui attaquent tous les êtres en dehors de leurs éléments, et il ne faut point chercher ailleurs que dans le vice de sa constitution la chute de l'empire romain.

(1) Vos lois ont emprunté ce qu'elles ont de bon à une loi plus ancienne, qui est la loi divine. (Tert., *Apologet.*, ch. xlv.)

CHAPITRE VIII.

PHILOSOPHIES.

> Omnis sapientia a Domino Deo est, et cum illo fuit semper, et est ante ævum.
>
> *Ecclesiast.*, c. 1, v. 1.

I

La raison qui n'est pas allumée à l'éternel flambeau ne possède pas la véritable lumière ; comment pourrait-elle la répandre? La vérité antérieure à l'homme ne saurait dépendre de lui. L'homme ne la connaît qu'autant qu'elle est objectivée dans son âme, je veux dire qu'autant qu'elle lui est communiquée par l'être qui en est le centre nécessaire. Le type primitif de la nature ne procède pas de l'humanité. Ceux qui en sont encore à parler de l'accord de la raison et de la révélation n'ont assurément jamais rien compris à cet amalgame de mots. Lorsque la vue intellectuelle ne voit pas l'éclat de la lumière révélée, la vue intellectuelle est malade, comme la vue corporelle est malade lorsqu'elle ne voit pas l'éclat de la lumière matérielle. Il faut alors guérir la vue ; toute autre condition d'alliance entre la raison et la révélation est chimérique, et je suis à en attendre la démonstration, comme une curiosité, de ceux qui la connaissent puisqu'ils la proclament. Ils disent : Sans la raison, la foi n'est pas possible. Cela est juste ; sans les yeux non plus, il n'est pas possible de voir. Cela ne signifie pas que la lumière procède de nos yeux, mais qu'elle y est reçue.

Les hommes ont toujours été impuissants à s'élever par

leurs propres forces à la connaissance exacte de la vérité morale. C'est ainsi que les sourds de naissance, avant d'avoir été instruits, ou, ce qui est la même chose, avant d'avoir reçu une révélation externe, n'ont qu'une faible notion du juste ou de l'injuste, du vice ou de la vertu (1). Il leur reste d'ailleurs la ressource des autres sens pour exciter leur intelligence. On les instruit au moyen de la vue, et quand on parvient à leur donner la plus haute idée de Dieu, ils la saisissent avec transport et avec une étonnante richesse de vues ; ils sont en cela comme l'aveugle-né qui verrait le soleil par une soudaine guérison : cette idée ne s'efface plus de leur mémoire (2). Tous les phénomènes de la science donnent à l'homme un caractère évident d'objectivité ; ce n'est point en lui-même qu'il cherche la genèse de la vérité et des faits de l'univers physique et moral ; il n'est pas plus le sujet de la raison suprême qu'il ne l'est de la lumière universelle. Le miroir reçoit et reflète la lumière, mais ne la produit pas. Le soin de mettre notre intelligence en harmonie avec la raison suprême est la grande loi de notre nature dans l'ordre moral, de même que l'harmonie de nos rapports avec les corps qui nous environnent est notre grande loi dans l'ordre matériel. Si nous voulons nous rendre compte de la nécessité de cette double harmonie, ce ne sera pas à la raison d'un autre homme que nous irons demander un terme de comparaison. La philosophie insensée, qui de nos jours s'est déclarée souveraine (3) dans le domaine de la raison, a affirmé en même

(1) Voyez le travail curieux de M. de La Haye, t. I, p. 207, neuvième livraison de *l'Université catholique*. Voyez aussi l'intéressant opuscule : *Langue universelle*, par J. Rambosson.

(2) Statimque visum recepit, et glorificabat Deum. Tob.

(3) Cousin, introduction aux *Discours politiques*, p. 4.

temps qu'elle pouvait errer (1). Cet aveu de sa faillibilité fait plus que lui enlever son titre de souveraine, il lui enlève toute autorité ; car, pourquoi abaisserais-je ma raison devant une erreur possible? Celui-là seul qui défie les siècles de le convaincre d'erreur (2) peut se proclamer le vrai révélateur.

On nous vante les lumières des sages de l'Orient et les rêves sublimes du génie appliqués à la conduite de l'humanité. Mais qui ignore qu'en Orient la dégradation des peuples fut plus profonde qu'en aucun autre lieu de l'univers, et que la morale de ces contrées, plus en opposition encore au type de la nature que celle de l'Occident, y a conservé des mœurs, des usages, des législations effroyables?

Depuis le commencement du monde jusqu'à nous, il n'y a eu que deux enseignements, ou deux écoles, et chacune de ces écoles a eu son révélateur. *Præcepit nobis Deus*, a dit celui de la première ; *Sicut dii eritis*, a dit celui de la seconde. Ces deux enseignements n'ont pas la même date, mais ils ont le même berceau. Dieu, et il ne pouvait en être autrement, instruisit l'homme dès qu'il l'eut créé. Cet enseignement a été voilé partout, mais nulle part il n'a été entièrement effacé ; on en trouve, dans toutes les philosophies du monde, des traces plus ou moins altérées par les erreurs qui y ont été mêlées. L'autre enseignement procède de cette voix même qui insinua dans le cœur de l'homme qu'il pouvait être dieu, et qui lui en inspira le désir. L'orgueil se l'est assimilé ; l'homme a pris le moi humain pour le centre du monde et son intelligence pour le foyer primitif de la lumière. C'est pour cela que l'on af-

(1) Cousin, Introduction aux *Discours politiques*, p. 5.

(2) Saint Luc : Quis ex vobis arguet me de peccato?

firme que cet enseignement procède de l'homme; mais l'idée même de cette erreur lui a été révélée. L'autorité de l'histoire se joint à l'évidence pour établir cette révélation (1). Le double enseignement que se transmettent les hommes a donc une origine bien marquée, et il est facile d'y remonter en suivant l'empreinte non interrompue des pas de chaque école philosophique. Les philosophes se sont servilement répétés; pas une idée nouvelle n'a été par eux jetée dans le domaine intellectuel. Il est impossible d'articuler une vérité morale qui n'ait sa source dans la révélation divine, comme il est impossible d'articuler une vérité dans les arts et dans les sciences exactes qui n'ait sa source première dans les lois de la nature. L'homme est objectif par essence, et, pour lui, savoir, c'est voir. Il fait tous les jours d'heureuses applications des lois de la nature dans les arts; et, en s'éloignant de ces lois, il ne produit, il ne peut produire que des monstruosités. Il en est de même en morale: l'erreur a eu ses variétés, ses accidents temporaires; mais, dans le fond, elle est toujours restée ce qu'elle est, un écart du type primitif de la loi des êtres. L'idée philosophique des premiers peuples de la terre, c'est-à-dire des peuples de l'Orient, se retrouve, plus ou moins défigurée, dans toutes les philosophies des diverses nations. Il n'y a à cela rien d'étonnant, car l'homme intelligent, comme l'homme physique, se développe; la vie morale lui est donnée comme la vie organique, ses idées lui sont données comme ses aliments matériels, et les idées comme les aliments qu'il s'assimile sont quelquefois d'une nature fort malsaine.

(1) « Cette philosophie, dit Malebranche, ne nous vient pas d'Adam; » elle nous vient du serpent. » Le panthéisme a donc pris naissance dans l'orgueil de la plus sublime créature; il est devenu contagieux.

II

La philosophie primitive de l'Inde a un tel caractère de grandeur qu'on y reconnaît évidemment la trace encore fraîche de la première révélation divine.

La philosophie orientale comprend ce que l'on connaît des théories de l'Inde, de la Chaldée, de la Perse, de la Phénicie, de l'Égypte, de la Judée, de la Chine.

Les *Védas* (1) renferment la doctrine des Hindous sur Dieu, sur la création, sur l'âme, sur ses relations avec Dieu. On y voit poindre déjà l'idée de panthéisme, c'est une application encore timide du mot *sicut dii eritis*. Cette première embûche tendue à l'orgueil du premier homme se montre dans le premier écrit de l'enseignement humain. La matière n'est qu'une illusion, ou la forme des âmes, qui, après avoir subi diverses transformations, obtiendront leur délivrance finale en s'éteignant dans la grande âme. La théogonie des Hindous est une idolâtrie, comme le prouvent leurs dix-huit poëmes, appelés *Pouranas* (2), et leurs trois grandes épopées, le *Ramayana*, le *Mahabharata*, le *Bhagavad-Gita*. Le *Ramayana* (3) célèbre les courses de Rama ; le *Mahabharata* chante les exploits des Kous et

(1) Les Védas ont quatre livres mis en ordre par Vyasa.

(2) Les *Pouranas* exposent la théogonie et la cosmogonie mythologiques des Hindous; ils sont attribués à Vyasa.

(3) M. Hippolyte Fauche vient de publier une élégante traduction de ce poëme. Valmiki, l'auteur, vivait à une époque rapprochée de celle de Moïse, près de mille quatre cents ans avant l'ère chrétienne, quatre cents ans environ avant Homère. L'unité est très-bien observée dans cette épopée orientale, où l'on admire des vues élevées, des passages d'une grande beauté d'inspiration et une imagination fantastique à laquelle on ne trouve rien de comparable, si ce n'est chez le Tasse et l'Arioste.

des Pandous, appartenant à la race des enfants de la lune. Le *Bhagavad-Gita* est un épisode du *Mahabharata*. Rama était un Dieu ; une moitié de Vishnou s'était incarnée en lui. Cette incarnation est évidemment une tradition première altérée. Tout porte un tel caractère de tradition primitive dans la philosophie des Hindous, « qu'il faut une » langue théologique et coulée dans un moule chrétien » pour bien traduire le sanscrit, et, s'il m'est permis d'em- » ployer ici un mot d'une assez grande justesse, fraterniser » avec cette langue, éclairée d'une aube déjà toute chré- » tienne tant de siècles avant la naissance de Jésus- » Christ (1). » Une langue chrétienne dès l'origine du monde ! preuve évidente d'une tradition identique à la nôtre ; une philosophie chrétienne au milieu de ces affirmations de l'idolâtrie ! preuve non moins évidente de l'altération de cette même tradition et de la nécessité d'une seconde révélation.

Outre ces livres sacrés, les Hindous possèdent le *Manavas-Dharma-Sastra* ou le *Recueil des lois de Manou*, identiques en quelques points, et très-ressemblantes en plusieurs autres aux lois de Moïse, ce qui prouve l'unité originelle de la tradition (2).

Les ouvrages hindous ont leur type ou leur esprit dans les Védas, dont voici la théorie : *Brahm* existe éternellement, il est la substance première, infinie, l'unité pure. Il y a ténèbres, parce que Brahm est l'être indéterminé. Aujourd'hui, c'est le mot *indéfini* qu'on emploie : voilà à quoi se borne notre invention. Nous avons modifié des mots, combiné des théories nouvelles avec des idées anciennes ;

(1) M. Fauche, préface à la traduction du *Ramayana*, p. 27.
(2) Voyez Morris, *Essai sur la Conversion de l'Inde philosophique.*

quant à une idée moderne, on ne la trouvera nulle part.

Du sein de Brahm sortent Brahma le créateur, Vishnou le conservateur, Siva le destructeur de formes. Nous voici à la *triade*, qui ne doit plus nous quitter qu'avec la philosophie, et la philosophie, qui n'est qu'une éternelle négation, mourra quand elle cessera de vivre de l'idée orientale, mère féconde qui n'a produit que des enfants stériles.

Dans le système des Hindous, tout converge au même centre : l'unité substantielle. Les divers êtres doivent, après la succession des temps, s'éteindre dans l'unité. Vyasa, à qui on attribue le poëme de *Bhagavad-Gita*, est l'éditeur, s'il n'est pas l'auteur des Védas. Toute distinction entre la pensée des Védas et celle du *Bhagavad-Gita* est donc sans fondement : l'attribution de la divinité à l'homme est évidente dans les Védas. A sa naissance et à sa mort, la philosophie répète ce mot : *Je suis Dieu!* Nous savons d'où il vient; nous avons l'acte authentique de sa naissance : *Sicut dii eritis.*

Cette théorie des Hindous était merveilleusement adaptée à la politique orientale, où il n'y avait qu'une volonté, celle du despote. Les âmes humaines étaient soumises à la loi universelle de la transmigration avant de se réunir à la grande âme et de s'y fondre. Qui ne reconnaîtrait là la source de tous nos systèmes de métempsycose, de transformation et de grand tout, et ne serait frappé de la stérilité absolue de l'esprit humain?

Les affirmations mêmes de cette philosophie primordiale qui ne se rattachent pas immédiatement au mot célèbre dont nous avons indiqué le révélateur, ne sont que des bizarreries dignes de pitié, et qui pénètrent de douleur en nous montrant, dès les premiers efforts de l'homme, les

humiliantes aberrations de son intelligence : pauvre aveugle-née qui se débat dans l'abîme où ne pénètre pas l'éclat de la lumière externe ! Ainsi, c'est Swada au ventre d'or, engendré de Brahm ; c'est Maya, qui naît de Swada et qui engendre la matière ou l'illusion, principe de tous les phénomènes et de l'apparition des existences individuelles (1). M. Cousin, après tant d'autres plagiaires qui croient avoir du génie quand ils ont de la mémoire, n'a-t-il pas répété que l'existence individuelle ressemble fort à un phénomène de l'unique substance ? Mais c'est en vain qu'il a enveloppé ces vieilleries de grands mots que l'inexpérience de la jeunesse a pris pour de la profondeur ; à quel homme de bon sens fera-t-il accroire qu'une simple illusion, un phénomène, puissent avoir une conscience si ferme de leur individualité ? Et comment se fait-il que M. Cousin attache tant d'importance au moi humain, s'il n'a, comme il le dit, qu'une fantasmagorique existence ?

III

Le système *mimansa* n'est qu'un développement du système des Védas. Il est attribué à Djaïmini, qui n'a pas non plus manqué de commentateurs parmi ses disciples. Pour expliquer les Védas, le Mimansa donne des règles ou soutras beaucoup plus obscures que les Védas mêmes. Il admet que la communication verbale seule peut servir de fondement à un devoir. Cet hommage à la révélation est la

(1) M. Colebrooke a étudié les systèmes de l'Inde à leur source même, et les a expliqués avec une rare sagacité. M. Pauthier les a traduits à Paris en 1833-36. Vyasa est l'auteur sanscrit de cette théorie ; quelques savants pensent que Vyasa est un nom générique qui représente toute une époque.

partie vraie et utile de cette philosophie; mais ce n'est pas la partie qu'ont adoptée les impudents copistes qui ont usurpé parmi nous le nom de philosophes.

Le Mimansa se partage en deux grands systèmes: le premier s'appelle *Pourva*, on l'attribue à Djaïmini, et il donne les règles du raisonnement pour l'interprétation des Védas, ou de la révélation; le second s'appelle Védanta, il est attribué à Vyasa; il nie la matière et même toute existence individuelle. Les sens ne saisissent que ce qui passe, ils sont donc insuffisants pour servir de base à la science fondée sur la notion de l'absolu. Le raisonnement part d'un esprit limité, il ne peut donc pas servir de mesure à l'absolu ni par conséquent de fondement à l'affirmation.

Le jugement est essentiellement relatif, il ne peut jamais être adéquat à l'absolu. Il est singulier de trouver l'idée de relation dans la théorie du panthéisme le plus rigoureux qui fut jamais; il ne l'est pas de voir cette contradiction répétée par l'innombrable troupeau des plagiaires. Ils reproduisent jusqu'aux fautes de sens d'une manière si imperturbable, qu'on serait tenté de croire leur cerveau absolument étranger au mouvement de leur plume. Unité absolue et relation! O puissance vengeresse de l'erreur et de l'abus des mots qui l'enfantent! Il n'est point de philosophie qui ne contienne des contradictions radicales ni de philosophe qui ne brave la honte de les répéter.

Brahma est l'être un, éternel, infini; s'il existait hors de lui des réalités limitées, il faudrait qu'elles eussent été produites par lui. Mais cette production n'est pas possible, parce que Brahma, parfait par essence, ne peut rien produire d'imparfait. Lorsque l'homme considère le monde,

les autres hommes, ou se considère lui-même, il est en état de rêve; lorsqu'il reconnaît que Brahma est tout, il est dans l'état de science. On est saisi d'un douloureux étonnement quand on voit les efforts de la philosophie pour déplacer la nature de l'homme. Ici l'homme n'est rien du tout, ailleurs il sera un dieu, dans un troisième système il deviendra le générateur même de Dieu. Ainsi, dans le système du Védanta, la réalité humaine n'est pas possible, parce que rien d'imparfait ne peut être produit par Brahma, et cependant ce système laisse ses imperfections à l'humanité lorsqu'il en fait une partie de Brahma lui-même.

Brahma est tout : le feu est sa tête, le soleil et la lune sont ses yeux, il a pour oreilles les plaines sonores du ciel, pour voix la révélation, ou les Védas; les vents sont sa respiration, la vie universelle son cœur et la terre ses pieds. Ces ornements sont assez bien assortis à la nature immense, infinie de Brahma; mais lorsque Kant, Fichte, Hegel, MM. Cousin et Proudhon se les attribuent, je ne m'en indigne plus, je ris.

L'homme croit à son existence par illusion; les illusions s'évanouissent, il ne reste plus que la substance, sans nom, sans forme, l'unité pure; *le sujet et l'objet sont identiques* (1), expression la plus complète qui se puisse

(1) Combien de jeunes gens, qui n'ont jamais rien compris à ces mots : *Le sujet et l'objet sont identiques*, parce qu'il n'y a rien à y comprendre, étaient loin de leur soupçonner une origine aussi ancienne! Objet et sujet, deux; identiques, un: une unité pure qui fait deux! Cela est mathématique et doit bien satisfaire les souverains de la raison. Dans le dogme catholique, on justifie l'idée de relation par la pluralité des personnes. Métaphysiquement, Dieu ne pourrait pas plus être conçu sans la pluralité des personnes, qu'il ne pourrait l'être sans l'unité de substance.

imaginer du panthéisme. Tous les êtres perdent le sentiment de leur existence en se fondant dans l'unité sans nom, sans forme ; c'est le néant. Mais avant cette identité absurde, comment explique-t-on tant d'illusions et d'erreurs dans l'être infini, dans la raison absolue? C'est là le secret de nos panthéistes, et ils y tiennent à ce qu'il paraît, car ils ne s'empressent pas de le jeter aux vents.

IV

Les ouvrages philosophiques hindous du second rang sont le *Sankhya*, le *Nyaya*, le *Vaïsêchika*.

Kapila, l'auteur du Sankhya, était émané de Brahma; d'autres prétendent qu'il était une incarnation de Vishnou, origine également céleste, car les partisans de l'unité pure se sont toujours fort bien entendus à multiplier les dieux ; sans compter ceux du ciel, ils en avaient un assez grand nombre sur la terre : les législateurs, les chefs des nations ; les philosophes eux-mêmes, dispensateurs des honneurs divins, ont eu leur part, et c'était juste ; un peu de divinité dévolue aux philosophes était pour eux un encouragement nécessaire à la philosophie.

Il y a dans le *Sankhya* vingt-cinq principes des choses ; Dieu nous garde d'en faire l'énumération !

La nature ou *prackriti* est la racine des choses. L'intelligence, premier produit de la nature, est le grand principe. La conscience ou le sentiment du *moi* est l'intelligence s'individualisant. Ce *moi* s'individualisant ou se posant est heureusement trouvé, il est destiné à jouer un rôle plus qu'important, il jouera un rôle exclusif dans l'orgueil philosophique. Puis nous voyons apparaître les atomes, éma-

nations du *moi* individualisé. C'est Kapila qui a dit le premier : « Hors du moi, il n'y a rien. » Au moins il a montré plus de bon sens que nos écoles modernes ; il a fait l'âme éternelle, immatérielle, inaltérable, ce qui ne l'empêche pas d'être sensible et de subir des illusions ; elle est individuelle et multiple ; elle est créatrice des atomes, et conséquemment de l'univers. Nous allons bientôt voir des philosophes assez insolents pour nous dire que hors de leur moi il n'y a rien, et s'attribuer l'invention de toutes ces rêveries dignes de pitié.

L'obscurité considérée dans le monde matériel prévaut dans l'eau et la terre ; considérée dans le monde des esprits, elle produit l'idiotisme. L'obscurité, par exception, dans les écrits philosophiques, est le symbole de la profondeur, et l'un des traits de cette profondeur est de nous affirmer que l'esprit est inaltérable, bien qu'il puisse s'altérer jusqu'à la stupidité.

L'âme, après avoir subi trois transformations, s'affranchit en se perdant dans l'unité du grand tout, où elle ne conserve plus conscience d'elle-même. Quand cette troisième transformation est opérée pour toutes les âmes, il est évident qu'alors il y a *unité* sans *variété*.

Kapila, dans le *Sankhya*, établit que la matière et l'âme sont réelles et substantielles. Cette théorie, dans laquelle on rencontre l'unité absolue et deux substances, le panthéisme et le dualisme, n'est qu'un composé d'hypothèses contradictoires. La matière est active, l'âme est passive ; l'âme est semblable à Dieu ; en s'individualisant, elle devient dieu. C'est dans l'âme humaine que Dieu parvient à se connaître et à dire moi. Mais l'âme, en s'individualisant, prend l'activité, attribut de la matière ; elle devient

matière, et la consommation des choses est la rentrée de l'âme dans l'unité matérielle. L'affranchissement est le développement de la multiplicité spirituelle. L'idée de Dieu disparaît, ce qui n'empêche pas Kapila d'admettre la révélation comme fondement des déductions de la vérité lorsqu'elle n'est pas directement perçue. La science conduit l'âme de l'état d'abstraction au repos absolu, bonheur suprême de l'Hindhou, tandis que les dieux périssent aux époques des dissolutions périodiques de l'univers.

L'induction philosophique consiste à transformer ce qui se passe dans les actions de la vie en lois générales de l'univers. Le moi humain est l'origine et la mesure des êtres, et la traduction de ce principe extravagant fera exalter jusque dans notre siècle le génie des plagiaires.

Le système de Kapila a été rectifié par Patandjali, qui reconnaît un Dieu infini, éternel, créateur ou au moins ordonnateur de tout ce qui existe, et le premier instituteur des êtres créés. Malheureusement, Patandjali partage sur plusieurs points les erreurs de Kapila; l'affranchissement définitif est pour lui l'abstraction de tous les liens de la nature, l'absorption absolue en Dieu, la négation de l'existence individuelle, la mort sous l'apparence de la vie (1).

V

Dans le système du *Nyaya* (2), dont Gotama est l'auteur, l'âme suprême est une, elle est le sujet de la vérité éternelle, elle est créatrice, ou au moins ordonnatrice de l'univers. Les âmes individuelles sont multiples; la preuve de

(1) *Joga-Sastra* est le nom du système de Patandjali.

(2) *Nyaya* signifie raisonnement.

la distinction de l'âme et de la matière, c'est la différence des attributs. Assurément, voilà un exposé qui rappelle le souvenir de la révélation première. Pourquoi Gotama ne s'en est-il pas tenu au simple exposé de cette doctrine? Il fallait que sa théorie portât aussi le caractère de l'aveuglement, la preuve de l'impuissance humaine et de l'altération de la tradition primitive. L'âme est multiple et elle est immatérielle; elle est productive et elle est éternelle; l'âme est infinie et les âmes sont innombrables. Que d'absurdités! Ce qui est simple est nécessairement improductif; ce qui est produit a nécessairement un commencement; ce qui est éternel est nécessairement unique; un être éternel ne peut pas être ordonné, car les attributs et les formes d'un être éternel sont nécessairement éternels, et conséquemment invariables; à plus forte raison un être éternel ne peut-il pas être créé. Les erreurs grossières de Gotama sont accompagnées de puérilités à peine dignes de la subtilité grecque. : il fait procéder la lumière de la pupille de l'œil; la preuve qu'il en donne, c'est que la lumière s'échappe pendant la nuit de l'œil du chat. ***Desinit in piscem.*** La fermentation produit les insectes; les sensations ne sont point un phénomène de la conscience, mais un résultat matériel des éléments. La terre produit l'odorat, la lumière, la vue, l'air, le toucher, et enfin l'éther produit l'ouïe.

Le sens intelligent effectue la connaissance des objets externes au moyen des sens, et il effectue la perception de la peine et du plaisir par les sensations internes. Admirable tentative psychologique, qui, pourtant, se jette dans le vague, parce que l'orgueil humain n'a jamais eu le courage d'avouer son ignorance. Qu'est-ce que le sens intelli-

gent? Qu'est-ce que la sensation interne? Toutes les connaissances humaines reposent sur le fait de la valeur objective de l'âme et du corps, fait à jamais établi, bien qu'il soit à jamais inexplicable.

VI

Canada, dans le *Vaïsêchika* (1), s'occupe spécialement des objets des sens. Il compte neuf éléments; il fait des lieux et du temps des éléments substantiels et distincts, des êtres qui mesurent la durée et qui remplissent les lieux. Les autres éléments sont la terre, l'eau, la lumière, l'air, l'éther, l'âme et le manas; les substances matérielles sont composées d'atomes ou de substances simples. Tout composé, dit-il, doit avoir des composants, et le composant doit être simple; s'il n'était pas simple, la matière serait divisible à l'infini, ce qui est absurde, car si la matière était divisible à l'infini, un grain de sable aurait autant de parties qu'un éléphant, et, conséquemment, il aurait la même étendue. Cet argument paraît péremptoire. Voici celui qu'on lui oppose : L'étendue d'un atome simple représente zéro; ajoutez autant de zéros que vous voudrez les uns aux autres, et dites-moi le total qu'ils formeront.

L'esprit humain argumente encore absolument comme au temps de Canada, il y a trois mille ans, sans avouer davantage, sur cette difficulté insoluble, son incompétence à juger les êtres qui ne lui sont pas objectivés, tels que les atomes arrivés à leur dernier degré de ténuité.

L'Orient, rapproché de la révélation primitive, dut être

(1) *Vaïsêchika* signifie individualité.

et fut la patrie de l'illuminisme et du mysticisme, ces deux enfants perdus de l'intuition. Et comme le principe intelligent est actif par essence, il était naturel qu'en s'exerçant sur le fond des connaissances premières, qui n'étaient pas le produit de son activité propre, il en cherchât la raison, établît la généalogie de la vérité, se livrât à ces investigations avec d'autant plus d'énergie que la fécondité d'une terre encore vierge, fournissant à ses habitants plus abondamment leurs moyens de subsistance, leur laissait plus de loisirs, et que la vie avait plus de vigueur à son origine. Ce caractère de grandeur se manifeste dans les travaux propres à l'esprit humain et dans le tableau de la révélation. Le tableau de l'intuition est plus simple et plus magnifique, les rêves de l'imagination sont plus fantastiques et plus étonnants. Mais, une fois sortis de cette terre héritière de la tradition primitive, nous ne trouvons plus rien d'original et de nouveau; nous ne voyons que des formes plus parfaites; c'est le caillou, usé par un long frottement, devenu plus doux et plus poli. Beaucoup d'idées se sont effacées de la mémoire des hommes; jusqu'au Christ, pas une idée neuve n'est venue enrichir le domaine de l'intelligence; souvent même les idées conservées ont été altérées par leur contact avec l'intelligence humaine, au point de devenir tout à fait méconnaissables; et cette altération, produite dans les faits, s'est révélée sur toutes les parties du globe par les plus extravagantes aberrations. C'est ainsi que l'idée sociale a toujours annoncé que le plan de la nature avait été brisé.

Quelques sages de l'antiquité ont de loin en loin fait de nobles efforts pour régénérer l'humanité; mais, réduits à travailler sur le fond des idées anciennes, ils ont bientôt

avoué leur impuissance, invoquant la révélation divine et déclarant avec amertume qu'il ne leur était même pas donné de dégager le vrai du faux, c'est-à-dire, dans leur pensée, les idées d'une origine divine des idées d'une origine humaine.

La philosophie n'a pas seulement vécu des idées des Orientaux; elle leur a emprunté jusqu'aux procédés de déduction et d'induction. Le syllogisme, le plus beau système de dialectique qu'ait inventé l'esprit humain, est généralement attribué à Aristote, et cependant la gloire de cette invention est due à Canada. Le philosophe grec n'a fait que quelques légères modifications aux combinaisons du philosophe indien. Le syllogisme de Canada a, comme celui d'Aristote, trois propositions; seulement, comme il y ajoute un exemple et une application, il a l'apparence d'en avoir cinq (1). Aristote l'a dégagé de l'exemple et de l'application; c'est le seul changement qu'il y ait fait.

Canada avait déjà pénétré très-avant dans les procédés de la science expérimentale et dans la méthode d'observation, seuls moyens d'acquérir la connaissance du monde matériel. Il voulait que les faits permanents ne fussent classés comme lois de la nature qu'après avoir été soumis

(1) *Syllogisme de Canada :*

1° Cette montagne est brûlante,
2° Car elle fume;
3° Ce qui fume brûle comme le foyer de la cuisine;
4° Conformément la montagne est fumante,
5° Donc elle brûle.

Syllogisme d'Aristote :

1° Tout ce qui fume brûle;
2° Or, la montagne fume,
3° Donc elle brûle.

au calcul mathématique. Il avait ainsi, bien des siècles avant eux, ouvert la carrière dans laquelle les Bacon, les Kepler et les Newton ont acquis depuis une si grande et si juste réputation. Canada a aussi le mérite d'avoir affirmé le premier que la gravité est la cause de la pesanteur des corps, qu'il existe sept couleurs (1), et que le son se propage par ondulation, en rayonnant d'un point central dans toutes les directions. L'explication de ces phénomènes se rattache à sa combinaison atomistique, dont l'ignorance lui a encore enlevé la gloire pour la donner à des noms bien postérieurs au sien. Lorsque Descartes disait si présomptueusement : « Que l'on me donne la matière, et je construirai le monde, » Canada aurait pu lui répliquer : « Oui, avec ma théorie. »

VII

Les *Djaïnas* et les *Bauddhas* forment la philosophie du troisième rang ; cette philosophie dégénère sensiblement. On y trouve encore quelques vestiges de l'idée originelle, mais plus ou moins effacés, comme on retrouve dans un rejeton abâtardi quelques traits d'une ancienne famille. Les Djaïnas expliquent l'existence du monde par l'agrégation des atomes homogènes.

Les Bauddhas se rattachent au nom de Bouddha ; ainsi que les Djaïnas, ils attaquent l'autorité des Védas (2), et ces querelles religieuses et philosophiques se prolongeront au delà des luttes sanglantes dont elles seront la cause.

Les *Tchârvâkas* ou *Lokayatikas* suivent la théorie matérialiste de Kapila ; ils ne voient dans la pensée qu'une sen-

(1) Il est vrai qu'il met le blanc et le noir au nombre des couleurs.
(2) Voir M. Colebrooke.

sation transformée. Les *Pantcharastras* ou *Bhagaratas*, attachés à l'idée de Patandjali, admettent que la matière première a été produite par Siva, tradition vraie : *Deus creavit cœlum et terram*.

Les *Djaïnas* partagent le monde en deux grandes classes : les êtres animés et les êtres inanimés.

L'âme est le sujet, les êtres inanimés sont les objets des jouissances. L'esprit se confond avec la matière dans la jouissance des plaisirs grossiers. C'est le paradis de Mahomet ou de M. Jean Raynaud (1), c'est la vie présente de M. Thiers, dont le bras, guidé par le plaisir, saisit l'objet qui le flatte. Le père de cette doctrine est Kapila.

Les êtres inanimés sont formés des quatre éléments : la terre, l'eau, le feu et l'air. L'activité est le vice radical de l'âme. Les lois la perfectionnent en amortissant son activité ; elle a atteint son dernier degré de perfection quand elle est devenue tout à fait inerte.

Le Bauddhisme admet que tout est vide ; il se partage en trois écoles : selon la première, le vide est la négation de la matière, c'est l'idéalisme le plus pur.

La seconde école entend par vide la négation du principe actif ; elle porte dans son sein le matérialisme, le sensualisme et le fatalisme.

La troisième ne reconnaît d'autre existence réelle que celle du *moi*. Les phénomènes n'existent qu'autant qu'ils sont posés par le *moi*. Kant, Fichte, Hegel, et vous, brave Proudhon, que la discussion doit rendre aussi savant que Dieu, humiliez-vous, vous n'êtes que des plagiaires, et les plagiaires de la dernière petite école de l'Orient.

(1) *Ciel et terre.*

VIII

La philosophie chaldéenne se couvrait du voile du mystère ; elle était, comme celle de M. Cousin, *semblable et différente*, au gré de la ruse ou du besoin. On en conçoit la raison : des théories, inventées pour pervertir les peuples et les assujettir par la substitution du faux au vrai, n'eussent jamais pu, comme de nos jours, être accueillies sur les lieux mêmes de la révélation divine, par des hommes encore pénétrés de vérités si récemment révélées. Les politiques ambitieux ont toujours aimé le vague des mots, qui fausse les idées ; le vague est un mystère toujours respecté des niais, partout en majorité. La philosophie différente fut donc une habile invention de la perfidie chaldéenne que nos philosophes doctrinaires ont eu la hardiesse de ressusciter au nom de l'égalité, et que nous avons eu la sottise d'accueillir.

Dieu, source des êtres ; un chaos primitif ou les ténèbres ; l'eau ; une matière couverte d'eau, et contenant des animaux monstrueux ; la nature, personnifiée sous l'emblème de la femme nommée Omorca ; Dieu apparaissant au milieu du chaos, divisant Omorca, formant le ciel et la terre, produisant la lumière qui donne la mort aux monstres, établissant l'ordre, la régularité, l'harmonie : voilà la philosophie *semblable*. Qui n'y reconnaîtrait la vérité de nos révélations altérées par la philosophie *différente*, sans l'invention de laquelle la philosophie semblable eût été peu profitable à l'orgueil des castes ?

Les Chaldéens furent les premiers astronomes du monde. Philon nous apprend que l'idée de l'enchaînement des destinées humaines aux révolutions sidérales fut conçue dès

les premiers temps de leur empire. On comprend l'influence que cette théorie donna aux astronomes qui, pour s'accréditer, firent des dieux des astres : telle fut l'origine du sabéisme. Mais le crédit des astronomes aurait porté ombrage aux chefs des nations, il y aura alliance entre eux. Une des conditions de l'alliance sera de poser en principe que les chefs des nations descendent directement des astres; le Céleste Empire est encore gouverné par les fils du Soleil. Ce petit arrangement, facile entre humains, n'était pas compatible avec l'affirmation de Dieu éternel, infini, père et protecteur de tous les hommes. On triomphe de cette difficulté à l'aide de l'heureuse invention de la philosophie différente, qui efface peu à peu l'idée gênante d'un Dieu unique, et qui rattache l'idée divine au cours régulier des astres. L'introduction de cette clause rend la philosophie souveraine; mais pour supporter cette souveraineté humaine il faut plus que de la patience, il faut de la stupidité aux peuples écrasés, avilis par le travail, la misère, le fouet, l'abrutissement et l'esclavage. Comprend-on qu'en l'an de grâce 1853 on ait pu, sans exciter l'indignation, se vanter d'avoir arraché la religion à la superstition (1)? L'homme rectifiant l'œuvre de Dieu! Mais cet homme, où prendra-t-il une idée pour la donner comme mesure à l'idée divine? Ah! les hommes n'ont que trop mêlé un impur alliage à l'idée de Dieu, pour dépopulariser une religion, admirable quand on peut la voir dans sa pureté.

La volupté révoltante des souverains n'ayant pas, aux yeux des peuples, une raison suffisante d'être, on inventa des dieux impurs; on les matérialisa. Babylone est deve-

(1) Cousin, préface de la deuxième édition *du Bien, du Beau*, etc.

nue le synonyme de corruption et d'infamie. Tout y est Dieu, comme dit Bossuet, excepté Dieu lui-même. Du sein de la Chaldée sortirent donc l'astrologie, le sabéisme, le fatalisme, le matérialisme et l'idolâtrie, et nulle part la corrélation des doctrines et du sort des peuples n'est mieux marquée. Faut-il que le malheur des premières nations de l'univers ait si peu profité à l'humanité inattentive et oublieuse!

IX

La collection des théories philosophiques de la Perse est renfermée dans le *Zend-Avesta* (1), dont Zoroastre, qui eut Pythagore pour disciple, passe pour être l'auteur.

Le *Zend-Avesta* forme deux parties : l'une, composée du *Vendidad*, de l'*Izeschné*, du *Vispered*, traite principalement de la nature de Dieu et de la religion ; l'autre, appelée le *Boundehesh*, traite de la création.

Au commencement existait le temps sans bornes, unité première, source des êtres.

Le temps sans bornes produit Ormuzd, être pur et bon, lumière créatrice ; il produit aussi Ahrimane, principe mauvais et ténébreux, chef de ceux qui n'ont pas de chefs. Voilà donc l'anarchie qui cesse d'appartenir à M. Proudhon.

Avec ces deux principes, l'antagonisme devient l'origine de l'univers. C'est encore ici une de ces absurdités qui ont fait d'insolentes fortunes philosophiques que rien ne justifie. Antagonisme est un mot vague ; en faut-il plus pour le mettre en vogue ? L'antagonisme n'est pas un mythe, il

(1) Le *Zend-Avesta* a été traduit dès 1771, par Anquetil-Duperron. MM. Polier, Burnouf fils, ont récemment publié des travaux très-remarquables sur les philosophies orientales.

n'est pas une puissance mystérieuse, il n'est que la négation d'une qualité dans un être bon, il est le contraire de l'harmonie : toute négation est une destruction.

Ormuzd produit d'abord les fervers, les types vivants de toutes choses, puis les Amschaspands et les Izeds, chefs des bons génies. Ahrimane produit les génies mauvais ou Dews.

Où ailleurs que dans la tradition primitive Zoroastre eût-il puisé l'idée de cette création première comprenant deux mondes opposés, les bons et les mauvais génies ? L'abaissement graduel de l'intelligence humaine commence à se révéler. La théorie divine de Zoroastre est loin de présenter le même caractère de majesté que celle des Védas. Elle n'embrasse qu'un aspect de l'infini : l'éternité, ou la durée sans bornes. L'antagonisme, principe de l'univers, est un système complétement illogique ; il est cependant la source de toutes les théories postérieures du dualisme, qui n'est lui-même qu'une altération de la tradition première ; en sorte que les faits révélés d'abord, altérés ensuite, ont donné naissance à toutes les théories philosophiques de l'univers. Voilà pourquoi il n'y a pas encore un vrai système de philosophie, puisque la philosophie n'a été par essence que la vérité altérée. L'homme a mal combiné et mal associé les idées révélées ; c'est là toute son invention. Était-il plus heureux dans l'explication du monde visible, lorsqu'au lieu d'en observer les lois, comme le lui a appris Bacon, il lui donnait des lois au gré de sa folle imagination ? Une idée n'a jamais été produite par l'esprit humain ; les idées ont été objectivées dans l'intelligence humaine, mais le miroir altéré les a mal reproduites : c'est là tout le secret de l'antagonisme.

X

L'Égypte a été peuplée par des colonies éthiopiennes composées des premières migrations de l'Orient. La cité éthiopienne de Méroé se vantait de posséder la tradition d'une haute et antique philosophie. L'Égypte, regardée comme l'institutrice des nations, n'a pu leur transmettre que la science qu'elle avait elle-même reçue, ce qui explique naturellement l'universelle propagation de l'erreur.

Le droit divin était institué en Égypte comme dans la Chaldée et comme dans l'Indoustan : la dernière déduction de ce système sacrilége était un impitoyable despotisme. Les pyramides se conservent dans le cours des siècles comme des témoins irrécusables de la dureté des maîtres et de la servitude des peuples.

Dieu, chez les Égyptiens, est sans nom; il est le principe invisible de tout ce qui existe; il est l'être incompréhensible, l'obscurité primitive, la source cependant de la lumière et de la vie, la suprême intelligence, l'*homme* par excellence. Sa première émanation est la raison efficiente des choses; la seconde est l'organisation du monde. Le principe actif est l'esprit, Osiris; le principe passif est la matière, Isis. Tout ce qui existe est produit par l'union de l'esprit et de la matière. L'esprit, Osiris, est identifié avec le soleil; la matière, Isis, est identifiée avec la lune. Le panthéisme est dans l'union des deux principes, le dualisme se montre dans leur simple énonciation, leur identification avec le soleil et la lune manifeste le sabéisme, d'où dérive l'androlâtrie, et bientôt après toute espèce d'idolâtrie. La philosophie égyptienne ne me paraît être qu'un informe mélange des systèmes hindous, chaldéens et persans, un

éclectisme aussi judicieux que celui qui outrage aujourd'hui le bon sens public en Allemagne et en France. Je n'ai pu découvrir dans cette philosophie un caractère qui lui fût propre. Il faut s'en rapporter aux savants de Méroé : ils n'ont été que les dépositaires de la tradition d'une ancienne philosophie.

XI

La philosophie, qui a toujours voulu attirer exclusivement les regards des hommes, quand elle n'a pas travaillé à les corrompre pour les asservir, a gardé un silence si habilement calculé sur le peuple juif, ou a parlé de lui avec tant de haine et de dédain, que, parmi mes lecteurs, plusieurs seront surpris peut-être de me voir consacrer quelques lignes à l'exposition de la doctrine des Hébreux. Cette haine et ce dédain sont de vieille date ; les passions et les intérêts, qui multipliaient les dieux, ne devaient pas faire grâce aux hommes fidèles à la tradition de l'enseignement primitif, restés les seuls propagateurs de la doctrine de l'unité divine. Cette doctrine contenait en germe l'avenir du monde.

Héber, petit-fils de Noé, et l'un des aïeux d'Abraham, fut la souche du peuple hébreu. Cet ancêtre du grand patriarche conserva seul son idiome lors de la confusion des langues sur le sol où Babylone fut bâtie, et le transmit à ses auteurs tel que nous le lisons dans la Bible (1). C'est par lui que la vraie notion de Dieu fut transmise de génération en génération à la postérité d'Abraham, qui refusa avec un si noble courage d'adorer les astres et de profaner ainsi le culte du vrai Dieu. La notion du vrai Dieu passa

(1) Voyez saint Augustin.

avec ses espérances à Isaac, à Jacob, à Moïse, aux sages, aux rois, et vint aboutir à Jésus-Christ. Magnifique généalogie d'une doctrine qui commence à Dieu, arrive à Jésus, et devient par lui le patrimoine du monde entier! Il n'est rien de comparable à ce testament qui lègue à l'humanité la sagesse divine et qui l'affranchit du joug de toute autre domination que celle de son Créateur (1). Comment donc la doctrine des Hébreux, qui contient l'histoire, les destinées du genre humain, pourrait-elle passer inaperçue?

Cette race féconde et sainte des patriarches eut des rejetons assez nombreux, pour former un peuple séparé du reste des hommes, afin de conserver intacte la tradition primitive, et pour envoyer aux autres nations des prédicateurs qui en rappelaient le souvenir : Loth, Laban, Raguel, Jonas, et surtout Job. Job, écrivain inspiré, établit l'unité de Dieu, son infinité, la théorie de la création, l'immortalité de l'âme et même de l'homme tout entier, car le corps, dit-il, ne meurt que pour un temps, il doit être réuni plus pur à l'esprit qui l'a animé. Job maintient ainsi la continuité du moi humain, bien supérieur, en cela, aux philosophes qui l'interrompent ou l'anéantissent, comme si une existence individuelle pouvait être conservée sans une identité continue. Job protestait avec de sublimes accents contre le crime et l'ignorance qui effacent de la mémoire des hommes ce dogme consolant. *Plût à Dieu*, s'écriait-il, *que mes discours fussent écrits avec un burin de fer! Plût à Dieu qu'ils fussent gravés sur la roche à perpétuité!*

Ces grandes figures de l'antiquité n'avaient pas, comme on pourrait le croire, paru sans éclat. Abraham avait laissé

(1) Non liberi eritis nisi vos Filius hominis liberaverit.

de grands souvenirs en Chaldée; Job était visité par les rois et par les sages; il avait avec eux des conférences autrement sérieuses et saintes que celles du Portique ou de l'Académie. Que si on lui opposait les frivoles difficultés de l'orgueil, père du panthéisme, d'un mot il réduisait l'orgueil au silence : Que sont toutes vos conjectures en face des faits, et sur quoi sont-elles basées? *Ubi eras quando ponebam fundamenta terræ?* Il faisait justice de ces théories insensées qui, de nos jours encore, cherchant une importance chimérique, ne trouvent que le ridicule. Après la peinture la plus saisissante et la plus vraie qui ait jamais été faite des misères et de l'impuissance de l'humanité, il ajoutait : Qu'est-ce donc que l'homme? qu'est-il pour se comparer à Dieu? On fit pour lui cette glorieuse épigraphe : *Il ressuscitera avec ceux que le Seigneur ressuscite.* Aristée, officier de Ptolémée-Philadelphe, qui vivait 260 ans avant Jésus-Christ, nous a laissé des détails très-curieux sur la vie de Job; il croit qu'il était fils d'Esaü et de Bassara, et petit-fils d'Abraham, qui vivait 1999 ans avant Jésus-Christ, et qu'il habita Ansitide, sur les confins de l'Arabie et de l'Idumée. La doctrine de Job est antérieure de trois siècles environ à celle des Védas.

Moïse apparaît avec plus d'éclat encore. Moïse n'est pas un philosophe, il est un voyant; il ne cherche pas, il sait; il ne discute pas, il montre; il montre de loin cet océan de lumières qui se déroulera plus tard aux yeux des hommes ravis. Il ne définit pas Dieu; d'un mot il remplit l'intelligence humaine, et il dépasse ses limites : *Ego sum qui sum.* Parole simple, mais effrayante comme l'infini, et féconde comme la puissance. Cette idée de l'être est le fondement nécessaire de la science. L'intelligence conçoit sans

effort que Dieu *est celui qui est;* mais elle a la conscience, en même temps, qu'elle ne comprendra jamais celui qui est la plénitude de l'être; le fini ne contient pas l'infini.

Dieu, créateur de l'univers, au récit de Moïse, fait tout d'après les lois rigoureuses des mathématiques ou de l'harmonie des rapports; il règle l'équilibre des corps célestes en raison de leur volume et de leur pesanteur relative; il donne le mouvement à ces masses majestueuses et immenses; il rend la terre solide, il la fertilise par des fleuves; il renferme la masse humide dans les mers; il donne aux gouttes d'eau une pesanteur variable, pour qu'elles s'élèvent en vapeur dans l'air, ou qu'elles tombent sur la terre en rosée bienfaisante, ou qu'elles roulent dans les fleuves, ou qu'elles forment les vagues de l'Océan; il place dans l'étendue des espaces deux astres qui doivent, l'un nous envoyer la lumière par torrents pendant le jour, l'autre nous donner une lumière plus douce pendant la nuit, comme un souvenir de l'éclat de notre origine, et une espérance de l'éclat de notre avenir; il sème dans le firmament les étoiles qui brillent à nos yeux, étonnent notre imagination et jettent dans notre cœur un indéfinissable, mais invincible goût de l'immortalité.

L'air, les eaux, la terre reçoivent leurs innombrables habitants; l'homme, roi magnifique de cette magnifique création (1), est fait à l'image de Dieu. Synthèse sublime et intelligente du monde visible et du monde invisible, il sent, à la différence de leur caractère et de leurs attributions, les deux substances différentes dont il est composé.

(1) Dominamini piscibus maris, et volatilibus cœli, et universis animantibus, quæ moventur super terram. Dedi vobis omnem herbam... universa ligna...

Bientôt, ébloui par tant de faveurs, il écoute une suggestion perfide qui souffle l'orgueil dans son âme ; Dieu, miséricordieux, le contient par un assujettissement temporaire au travail et par la douleur qu'il attache à ses désordres (1), soit que sa créature persévère dans l'ingratitude, soit qu'elle forme un projet contre un de ses semblables, soit qu'elle étende sa souveraineté sur elle-même, comme l'y invitent encore des écrivains irréfléchis, traînés à la remorque de je ne sais quelle philosophie orgueilleuse et vaine.

Telle est dans Moïse la régénération du ciel et de la terre (2) ; telle est la grandeur de l'homme et son inviolabilité. Moïse ne nous donne pas de puériles conjectures, il nous raconte ce que la voix de ses pères lui a appris, ou ce qu'il a écrit sous l'œil inspirateur de Dieu. Ses lois morales, sociales et domestiques portent l'empreinte de cet enseignement. « Les principaux faits contenus dans l'Évangile » sont clairement écrits dans la Bible (3). » Sûr de la parole de Dieu, certain que cette parole avait été conservée fidèlement par ses aïeux, le peuple hébreu ne cherche pas ailleurs que dans ses traditions le principe de la vie morale, la connaissance de la cause première, de l'origine, de la fin des choses. Il ne reste pas non plus étranger aux investigations des phénomènes de la nature matérielle. Mieux que les Grecs et les Romains, il sait mesurer le temps par le cours des astres (4). Le plus sage de ses rois devient le plus savant

(1) Nonne, si bene egeris, recipies ; sin autem male, statim in foribus peccatum aderit ? (Ch. IV, v. 7, *Gen.*)

(2) Istæ sunt generationes cœli et terræ, quando creata sunt, in die quo fecit Dominus Deus cœlum et terram. (Ch. II, v. 4, *Gen.*)

(3) J.-J. Rousseau.

(4) Scaliger donne le comput de l'année judaïque pour ce qu'il y a de plus parfait et de plus exact en ce genre.

des naturalistes. Il élève ce temple si célèbre que Titus appelait la merveille du monde ; ses vaisseaux tracent sur les mers des routes inconnues qui laissent planer des nuages sur l'antériorité des plus belles découvertes modernes (1). Nulle part on ne trouve une poésie plus sublime, des maximes plus élevées, des pensées plus profondes, une morale plus pure, une connaissance plus précise de l'homme que dans Job, Isaïe, Ezéchiel, David et Salomon. La harpe de David résonnait comme celle d'Orphée. Alexandre, étonné, se prosterne devant le grand prêtre de Jéhova, tant il y a de majesté dans le sacerdoce et de grandeur dans le culte ! Il faut ne pas oublier cette troupe fugitive qui se constitue en corps de nation. Errant dans le désert, elle y puise la force de subjuguer les peuples les plus fiers et d'envahir les provinces les plus fertiles ; elle se donne une constitution si durable que rien n'a pu la détruire, et elle s'y attache si fortement, que, dispersée plus tard au milieu des autres peuples, elle y vit de sa vie propre sans jamais se confondre avec eux. Aujourd'hui encore ce peuple singulier forme sur tous les points du globe un corps parfaitement distinct. Sans villes, sans agglomération, il ne perd nulle part son caractère national. Séparé de tous les autres peuples, comme quand ils étaient idolâtres, il exerce sur eux dans les arts, dans le commerce, dans l'industrie, dans les finances, une influence incontestée. Trouva-t-on jamais une constitution assez forte pour

(1) La boussole a été découverte par F. Gioia, de la petite ville d'Amalfi, dans le royaume de Naples. On ignore si cette découverte est due au hasard ou à l'observation. (Robertson, *Histoire de l'Amérique*.) Plusieurs historiens font remonter la découverte de la boussole à Han-Tsee, législateur chinois. Il est certain que la vertu qu'a l'aimant de se diriger vers le nord était connue bien avant F. Gioia.



rester durant quatre mille ans le principe de vie d'une nation dispersée après la destruction de sa capitale et l'occupation de ses provinces? Pour se former une idée de l'habileté de la nation juive, et, ce qui est plus rare, de son honnêteté dans ses rapports avec les chefs des autres États, il faut se rappeler le séjour de Joseph à la cour des Pharaons, et celui de Daniel à la cour des rois de Babylone (1). Sa fidélité à sa loi lui imprimait un caractère particulier de grandeur, qui se révèle dans l'histoire des Josué, des Gédéon, des Samuel, dans la fierté de Mardochée, plus magnanime peut-être que celle de Régulus (2); dans l'intrépidité de toute la famille des Macchabées, qui égale au moins celle de Cincinnatus, et dans l'héroïsme de Susanne, moins suspect que celui de Lucrèce.

Si l'on entend par philosophie l'ensemble des doctrines fortes et supérieures, le peuple hébreu eut la plus haute philosophie du monde; si l'on entend ce vain amas de frivoles discussions, les Saducéens peuvent être opposés aux philosophes les plus subtils; si c'est le raffinement du calcul et de l'orgueil, la morgue de l'importance personnelle, l'hypocrisie de la bonne foi et de la liberté, les Pharisiens peuvent, sans craindre de n'avoir pas le poids, être pesés dans la même balance que nos éclectiques modernes. Si c'est la niaiserie du communisme qui vous intéresse, n'oubliez pas que quatre mille Esséniens vivaient

(1) Daniel aima mieux être jeté à la fosse aux lions que d'accepter le gouvernement de cent trente satrapies en apostasiant sa foi. Quel exemple! Quelle leçon notamment à l'épiscopat d'Angleterre sous Henri VIII!

(2) Régulus, sachant le supplice qui l'attendait, retourna chez un peuple perfide et cruel pour rester fidèle à sa parole; Mardochée se voua à la mort pour résister à l'ordre impie du despote, comme il s'y était exposé pour lui sauver la vie.

en communauté, il y a deux mille ans, et que nos communistes actuels, moins en progrès qu'ils ne le croient naïvement, n'ont pas encore donné à leur théorie l'appui de leur exemple, seul moyen légitime de déterminer la libre adhésion de tous. Mais ce qui me fait faire à moi une réflexion profondément amère, c'est que l'apparition de cet essaim de philosophes coïncida avec la date de la décadence de la république en Judée. Le même phénomène s'est reproduit à Athènes et à Rome. Quant à la France, il suffit qu'ils bourdonnent à ses oreilles pour lui faire tout supporter, moins l'insolence de leur zèle et la brutalité païenne de leurs théories.

XII

Nous ne saurions rien des premiers siècles de la Chine sans la visite que lui fit Sémiramis. Les premiers monuments philosophiques de cette contrée sont les théories religieuses connues sous le nom de King; elles sont attribuées à Fohi, fondateur de l'empire. C'est un mélange des traditions primitives et des rêves délirants de l'imagination humaine. Dieu, la substance éternelle, est le comble de toutes choses : le comble est l'appui qui domine tout. Dieu est inaccessible à l'intelligence humaine, à laquelle il se fait connaître par la révélation. La création renferme deux principes : l'un actif et l'autre passif. Les intelligences sont le principe actif, la matière le principe passif. Les deux principes entrent dans la composition de l'homme qui est le petit monde, réminiscence de la divine révélation : *Faciamus hominem ad imaginem nostram.*

Pourquoi faut-il qu'une doctrine si belle soit profanée par de puériles rêveries? Il le faut pour nous apprendre

que nulle part l'homme ne peut toucher à la création divine sans la souiller ou la détruire, et qu'il n'a qu'un seul devoir, celui de respecter les lois de la nature, comme il doit en respecter l'auteur.

A côté de l'idée révélée, telle que nous venons de la voir exposée même en Chine, viennent se placer les étranges conjectures des hommes. Le ciel et la terre, ou la matière parfaite et la matière imparfaite, sont unis par un mariage qui produit l'univers au moyen de quatre images, lesquelles engendrent les objets représentés avec le ciel et la terre. Les esprits découlent de la raison primitive dans la double matière ; leur puissance d'action vient des nombres, les nombres sont parfaits ou imparfaits, terrestres ou célestes. Fohi attribue deux âmes aux hommes. Malgré ces rêveries, l'étendue du génie de Fohi est incontestable ; il avait, comme Canada, et peut-être plus nettement que lui, formulé que la science qui a pour objet le monde inorganique doit constater les faits, observer leurs rapports permanents, en déduire leurs lois, et les réduire à des formules mathématiques. Il avait donc indiqué en principe les méthodes qui ont déterminé les progrès des sciences naturelles et de l'astronomie.

La Chine n'a point été le théâtre d'un grand développement philosophique ; elle eut cependant, dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne, deux philosophes célèbres : Lao-Tseu et Confucius.

Lao-Tseu admet comme principe premier la raison, être sublime et indéfinissable ; sans nom elle est le principe, avec un nom elle est la mère de l'univers, la source unique de toutes choses, la profondeur impénétrable, renfermant les êtres les plus excellents. Avant le ciel et la terre, *un*

seul existait, immense, silencieux, toujours agissant, inaltérable, immuable. Ignorant son nom, Lao-Tseu l'appelle raison : *un* a produit *deux*, *deux* a produit *trois*, *trois* a produit toutes choses. La *triade* paraît encore pour donner un éternel démenti aux inventions philosophiques. Forcé de donner un nom à la profondeur impénétrable, Lao-Tseu l'appelle grandeur, éloignement, progression, opposition. La raison, selon lui, est d'une essence contraire à la nature. C'est ainsi qu'il formule l'idée de l'infini et du fini en la confondant avec l'idée d'antagonisme. Il y a dans le monde quatre grandeurs : la raison, le ciel, la terre, le roi. L'homme a son type dans la terre, la terre dans le ciel, le ciel dans la raison, la raison en elle-même.

Les âmes sont les émanations de l'éther ; à la mort, elles vont s'y réunir. Toutes choses ont leur type dans la raison, reposent sur la matière, et sont enveloppées par l'éther. Un souffle de vie les unit et entretient l'harmonie ; les âmes croissent aux dépens de l'âme universelle, qui à son tour s'accroît de leur perte.

Ces contradictions sont une idée affaiblie de la philosophie des Hindous, un mélange apparent des traditions et des erreurs primitives, un fatras incohérent, illogique et inintelligible, une preuve d'un abaissement marqué dans l'intelligence humaine. L'homme a son type dans la terre, et le roi est l'une des quatre grandeurs du monde ! En faut-il plus pour expliquer la dégradation de la Chine, sa stupide immobilité et l'opprobre de son obéissance passive ?

Confucius a élaboré et interprété la théologie de Fohi ; il rapporte toute l'autorité de la philosophie à la tradition, c'est-à-dire à la révélation. « Tout ce que je vous enseigne,

» nos anciens sages l'ont pratiqué avant nous, et cette » pratique, qui, dans les temps les plus reculés, était uni- » versellement adoptée, se réduit à l'observation des lois » fondamentales. » Ces lois fondamentales portent sur les relations entre les souverains et les sujets, entre les pères et les enfants, entre l'époux et les épouses. Il y a cinq vertus capitales : l'humanité ou la charité universelle entre tous ceux de notre espèce ; la justice, qui donne, sans acception de personnes, à chacun ce qui lui est dû ; la conformité aux cérémonies et aux usages établis. Cette dernière maxime, adoptée plus tard par J.-J. Rousseau et même par Montesquieu, est le principe de l'immobilité, l'éternel ennemi du progrès : comment le progrès serait-il possible avec une permanente conformité aux usages et aux cérémonies établies ?

La quatrième vertu, selon Confucius, est la droiture ; la cinquième est la bonne foi. Voilà, ajoute-t-il, les leçons et les exemples que nous ont transmis nos instituteurs anciens et respectables ; faisons nos efforts pour les imiter.

Le vice radical de la théorie de Confucius, c'est que tous les devoirs de l'homme y sont présentés comme des formes variées des devoirs domestiques. La loi de famille est la loi universelle ; la famille, l'État, l'univers sont modelés sur le même type ; le père, le prince et Dieu sont les souverains de la famille. L'autorité du père est celle de Dieu, l'autorité du prince est celle du père ; les enfants sont au père ce que les sujets sont au prince, ce que tous les hommes sont à Dieu. Cette maxime abominable a été la source de toutes les iniquités qui ont désolé le genre humain. C'est le droit divin, dogme impie, affirmé dans ces derniers temps, jusque dans le sein des nations hré-

tiennes, par des hommes qui n'ont pas craint de déshonorer le christianisme dans l'intérêt de leur ambition personnelle. Je n'ai jamais pu comprendre l'appui coupable que certains théologiens ont donné à cette maxime qui prend sa racine dans l'idolâtrie; je les aurais crus incrédules si je n'avais pu les supposer insensés ou pervers. L'homme n'appartient qu'à Dieu, telle est ma foi, et je me méfie de celui qui voudrait me donner à une autre domination, comme je me méfierais d'un Pharisien ou d'un pouvoir impie. *Cavete a fermento Pharisæorum et fermento Herodis*, a dit Jésus-Christ, mon souverain révélateur.

Je n'accuse pas Confucius : il ne savait pas; mais j'affirme l'impuissance de la philosophie, et quand, par suite d'une erreur, et d'une erreur imperceptible à bien des regards, je vois les douleurs de tant de peuples, de tant de générations d'hommes, je suis ému jusqu'au fond des entrailles, et je ne puis contenir l'accent de mon cœur brisé!

XIII

Le Japon, visité par nos missionnaires dès le douzième siècle, et qui nous a été révélé par Marco Polo et Rubruquis, a les mêmes doctrines que la Chine; l'idée du dogme y est plus effacée encore. Instruits par les Chinois et les Brahmanes, les Japonais conservent quelque souvenir confus de l'unité de Dieu, créateur de l'univers. Le nom hébreu du cap Comorin fait présumer qu'ils ont eu des rapports avec le peuple juif (1). Cette conjecture est confirmée par les voyages des navigateurs de Salomon en Ophir. Ces contacts avec le peuple de Dieu, et les souvenirs de la révélation primitive, expliquent comment quel-

(1) Marco Polo, liv. III, ch. 53.

ques idées saines sur la divinité ont pu se conserver parmi les Japonais malgré le naufrage de la raison humaine. Mais ces idées, noyées au milieu de superstitions populaires et de pratiques barbares, sont restées inefficaces. Le peuple japonais se livre à un culte idolâtrique très-ressemblant à celui des anciens Égyptiens.

Osiris, au rapport de Diodore de Sicile, pénétra dans le Japon (1), qui se vante en effet d'avoir donné naissance à ce dieu. Les Japonais comparent le monde à un œuf; la métempsycose est la base de leur philosophie dogmatique, et la morale de Confucius le fonds de leur philosophie sociale. Cette morale affreuse y produit son résultat le plus rigoureusement logique : la servilité japonaise nous montre que le despotisme lui-même peut être perverti (2). Tous les crimes sont punis de mort dans ce malheureux pays, et le crime se réduit à la désobéissance à l'empereur. L'empereur est à la famille japonaise ce que Dieu est à la famille humaine. Il ne s'agit pas de punir le coupable, il s'agit de venger le prince; il n'y a de crime que dans les actes contraires à son intérêt (3), et là où il est possible qu'il y ait un coupable, on ne trouve jamais un innocent. Prosterne-toi donc devant ton Dieu de chair et de sang, stupide Japonais! Plus bas, plus bas encore! le front élevé, tu pourrais paraître impie! Les lois qui procèdent de la souveraineté humaine sont faites pour que les hommes se surveillent les uns les autres dans l'intérêt de l'abjection générale : telle est l'origine odieuse de l'inquisition. Au Japon, la philosophie, c'est la religion. La religion n'ayant

(1) Marco Polo, liv. I et II.
(2) Montesquieu, *Esprit des Lois*, 1re partie, liv. VI, ch. 7, p. 179.
(3) Montesquieu, *ibid.*

ni dogme ni morale, les lois y suppléent, et les lois, pour être efficaces, ont besoin d'être d'une sévérité effrayante, d'une exécution inexorable. Ce peuple esclave hait le christianisme ; Montesquieu en indique la raison : la fermeté qu'il inspire paraît dangereuse aux despotes.

Les théories des peuples orientaux ne donnent aucune satisfaction à la raison. Donc elles ne sont pas la vraie lumière. « C'est un fatras abominable, dit Voltaire, dont on » ne peut pas lire deux pages sans avoir pitié de la na» ture humaine. »

Les traits purs de la tradition primitive ou de la vraie morale, que l'on y trouve de loin en loin, sont, de l'aveu de tous les sages, empruntés aux plus anciennes traditions, auxquelles ils attribuent une origine divine. Tous les philosophes de l'Orient ont invoqué, proclamé ou répété le fait de la révélation, origine de toute vérité. Or, ils étaient à la source, tout près du lieu où l'homme sortit des mains de Dieu : comment n'auraient-ils pas reçu quelques rayons de la divine lumière? Ces rayons, je les reconnais à leur clarté, et, lorsque je les retrouve, leur beauté me ravit. Mais tout ce que les hommes y ont mêlé de leurs folies révolte mon cœur et humilie ma raison.

XIV

La Phénicie eut-elle une philosophie? Ses habitudes mercantiles ne lui permirent guère de se livrer aux spéculations abstraites de l'esprit. Cependant, Sanchoniathon, né à Béryte, et qu'Eusèbe regarde comme le plus ancien écrivain après Moïse, fit l'histoire des théogonies et des traditions phéniciennes. Certains passages de cet

ouvrage prouvent qu'il avait puisé ses connaissances sur la formation du monde dans le récit de Moïse ou à la source de la tradition biblique, encore oralement conservée en Phénicie. Moschus exposa une théorie de la formation du monde par la combinaison des atomes. Il répète absolument la théorie de Kapila. Sa cosmologie, comme celle de Kapila, est toute matérielle. Les ouvrages de Sanchoniathon et de Moschus sont les deux monuments les plus considérables de la philosophie des Phéniciens.

XV

Il est étrange que l'on demande si les Grecs ont une philosophie qui leur soit propre. Les générations humaines, poussées par les générations, se sont répandues sur les différentes parties du globe comme les eaux d'un fleuve qui coulent sans interruption du lieu de leur source dans des régions éloignées. Le mouvement ne change pas la nature de l'eau; les migrations des peuples n'ont pas changé le fond des idées humaines. Mais, tout en conservant sa nature, l'eau perd souvent sa pureté, selon les terres qu'elle traverse : ainsi des idées. Il ne faut donc pas s'étonner si la révélation primitive a été altérée d'une manière si profonde dans le cours des siècles. Or, la philosophie des Grecs n'est qu'une altération d'une philosophie déjà altérée, et les sages de l'Égypte n'avaient peut-être pas tort quand ils disaient aux sages de la Grèce : *Vous, Grecs, vous n'êtes que des enfants.* Ces derniers, en effet, s'éloignaient bien plus que les premiers des vérités révélées, et en faisaient l'aveu d'assez bonne grâce. « Quand » je suis venu à considérer ces choses, dit Platon, je suis

» resté convaincu que j'étais aussi incapable qu'il est pos-
» sible de l'être de pénétrer de pareils mystères, et je vais
» vous en donner une preuve frappante : Avant d'aborder
» ces méditations, je possédais parfaitement certaines con-
» naissances, du moins c'est le témoignage que me ren-
» daient ma conscience et ceux qui étaient à même de me
» juger ; eh bien ! la réflexion sur ces matières me frappe
» d'une cécité si grande, que j'ai désappris ce que je
» croyais savoir (1). » C'est ce qui arrive inévitablement lorsque l'homme cherche en lui-même le fondement de l'affirmation qu'il ne peut y trouver, puisque, étant objectif, il ne saurait être le foyer de la lumière. Diodore de Sicile signale ce fait sans en donner la raison : « Quand les
» hommes ne suivent plus la doctrine de leurs pères et
» plongent au-dedans d'eux-mêmes, les dogmes primitifs
» s'ébranlent. » Il est bien certain que l'homme ne sait que ce qu'il a appris, et qu'il ne peut rien apprendre qu'à l'aide de ce qu'il croit, car les premiers éléments de nos connaissances ne sont pas démontrables : on les propose à notre intelligence, qui les saisit, mais sans qu'elle puisse jamais donner leur raison d'être. Le moyen terme primitif de nos connaissances est l'objet d'un acte de foi, jamais d'un raisonnement. Cela tient à l'essence de notre être créé, et postérieur à la vérité, qui ne vient à lui que par des idées transmises. En sorte que, demander si les Grecs ont eu une philosophie qui leur fût propre, c'est demander si un ensemble d'idées saines et vraies, c'est-à-dire révélées ou objectivées, leur a été communiqué. Ils ont peu su lire, dans le livre de la nature, les lois du monde matériel. Ce qu'ils ont écrit sur l'origine et la formation de l'univers

(1) *Dialogue sur l'âme.*

justifie complétement le reproche de délire que leur adressaient Socrate (1) et Platon. Leur morale était peu sûre (2), leurs théories sociales étaient fausses. Ils n'ont jamais eu la certitude de ce qu'ils enseignaient, car ils n'avaient pour fondement d'affirmation qu'un souvenir presque effacé de la révélation primitive (3); ils la signalent quelquefois (4), à l'exemple des écrivains de l'Orient; ou plutôt, c'est une révélation future qu'ils appellent de tous leurs vœux (5), comme absolument nécessaire et indispensable, comme l'unique moyen de connaître la vérité qu'ils avouent ne pouvoir être connue qu'autant qu'elle

(1) Ceux qui s'occupent de ces matières sont dans le délire. (Xénoph., *Mem. Socr.*)

(2) Incertæ sunt cogitationes hominum et providentiæ.

(3) Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.

(4) Il n'est qu'une route, et la raison des anciens peuples nous l'a déjà tracée. (Xénoph., *Mem. Socr.*, 4.)

Puisque tout est incertain dans la raison, combien n'était-il pas plus convenable et meilleur de s'attacher à la raison de nos pères? (Cæcil., *apud Manil.*)

Les lois sublimes sont descendues du ciel; le roi de l'Olympe en est le père, elles ne viennent pas de l'homme, jamais l'oubli ne les effacera. (Sophocle, *Œdipe Roi*, v. 870.)

Puissé-je toujours conserver dans mes actions la sainteté auguste dont les lois sublimes résident dans les cieux, où elles ont pris naissance! (*Id.*, *ibid.*, v. 852-53-54.)

O fol orgueil qui prétends être plus sage que les sages et antiques lois! (Euripide, *Bacch.*, v. 870.)

Εκ Διὸς ερχόμεθα· του γὰρ και γένος ἐσμέν. Venant de Dieu, nous sommes ses enfants. (Aratus cité par saint Paul.)

(5) Au milieu de nos incertitudes, le parti que nous avons à prendre est d'attendre patiemment que quelqu'un vienne nous instruire de la manière dont nous devons nous comporter avec les dieux et les hommes. Celui qui vous apprendra ces choses s'intéresse véritablement à ce qui vous regarde. — Alcib. Qu'il vienne donc incessamment, je suis disposé à faire tout ce qu'il me prescrira, et j'espère qu'il me rendra meilleur. (Plat., *Alcib.*, 2.)

sera objectivée (1). A ces aveux vient se joindre l'histoire aujourd'hui incontestée des migrations humaines, et partant la preuve de la transmission des idées. Une colonie française ou allemande, qui part pour la Californie, ne dépose pas tous ses souvenirs; elle ne fait pas, comme Descartes après le mensonge de son doute, table rase, car l'homme n'oublie pas même ce qu'il voudrait oublier. Sémiramis promène son char vainqueur sur les nations, et pénètre jusqu'en Chine; Sésostris, Cyrus, Alexandre, sillonnent l'univers à leur tour. Les Hébreux sont pendant soixante ans captifs à Babylone; leurs prophètes parcourent les villes de l'Orient, Jérémie fait entendre sa voix en Égypte, Jonas à Ninive. Sanchoniathon, le plus ancien écrivain après Moïse, traduit en langue phénicienne la théogonie des peuples de l'Orient et des fragments nombreux de la cosmologie de Moïse; les habitants de Tyr, de Sidon, de Ninive, les peuples de la Judée, de la Perse, de la Grèce, de l'Égypte, traversent les mers, et un vaste commerce s'établit entre l'Asie, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique peut-être. Aristote avait suivi Alexandre dans sa première expédition en Asie; Anaxarque et Zénon avaient marché sur ses traces. C'était un usage commun aux philosophes de voyager pour s'instruire des idées et des mœurs des autres contrées; nier les rapports des Phéniciens, des Égyptiens, des Assyriens, des Chaldéens, des Hébreux, des Perses, des Grecs, c'est nier la clarté du jour et donner un démenti à tous les monuments de la science ancienne et moderne. Mais est-il possible d'admettre ces rap-

(1) En fait de morale, personne ne peut rien apprendre aux autres, à moins qu'il n'ait eu d'avance Dieu même pour maître. (PLAT., *Op.*, t. II, p. 259.)

ports, sans admettre la communication des idées? Il est vrai que les Grecs n'ont pas cité ou n'ont que peu cité les philosophes de l'Orient. Est-ce à dire qu'ils ne les aient pas connus? Non; ils ambitionnaient pour eux-mêmes la gloire des découvertes, et il est assez naturel qu'on n'avoue pas ses larcins. Améric Vespuce a-t-il dit dans ses mémoires un seul mot indiquant qu'il n'avait guère fait que suivre la route ouverte par Christophe Colomb? Les prétéritions de ce genre sont de tradition tout à fait philosophique; c'est ce qui a fait dire à Hegel, blessé de voir M. Cousin importer d'Allemagne en France une doctrine sans même en nommer l'auteur : *Il croit avoir conçu ce qu'il a appris* (1). Mais Hegel n'a pas avoué non plus qu'il avait emprunté la sienne à Parménide, lequel la tenait de Xénophane, qui l'avait lui-même empruntée à Vyasa. Pascal, qui a pris tant d'idées dans Montaigne, a-t-il indiqué la source où il les avait puisées? Rousseau a-t-il avoué les emprunts qu'il a faits à Pascal? Montaigne a-t-il fait honneur à Sextus Empiricus des pages entières qu'il a copiées de lui? Pourquoi Homère aurait-il cité plutôt Moïse ou Valmiki qu'il n'est cité lui-même par Virgile, qui l'imite souvent et le copie quelquefois (2)?

Il est certain que les Grecs avaient pénétré en Orient, comme il est certain que les Orientaux avaient eux-mêmes

(1) Lerminier, *Lettres à un Berlinois*.

(2) Les philosophes ne sont pas les seuls qui se montrent peu scrupuleux à cet égard. Le docteur Daquin, dans sa *Philosophie de la folie*, indique le premier le traitement moral des aliénés. Son livre paraît en 1791; la seconde édition est de 1804 et *dédiée par l'auteur à M. Pinel*. Or, M. Pinel, dans sa *Nosographie*, qui a eu six éditions de 1807 à 1818, se fait grand honneur de l'idée de Daquin sans le nommer une seule fois (*).

(*) Docteur Caffe, *Journal des Connaissances médicales*, volume du 30 janvier 1854.

pénétré en Occident. L'introduction en Grèce de la philosophie et des idées orientales se rattache aux noms d'Orphée, Thrace d'origine ; de Phoronée ; de Cadmus ; de Cécrops, fondateur d'Athènes et originaire de Saïs, en Égypte. Nous lisons dans Mégasthènes (1), historien grec sous Séleucus Nicanor, cet aveu remarquable : « Tout ce que les anciens ont » dit de la nature se retrouve dans les ouvrages des philo- » sophes étrangers : chez les Indiens, dans les écrits des » Brahmanes ; en Syrie, dans ceux des Juifs (2). » Aristobule, de l'école d'Aristote, affirme que Platon avait connu la législation juive, et qu'il en avait étudié toutes les dispositions, ainsi que Pythagore, qui leur a emprunté plusieurs points de sa doctrine. Numénius, disciple de Pythagore, s'explique encore plus clairement : « Qu'est-ce que Platon (3), si ce n'est Moïse parlant en grec ? » Je prie celui de mes lecteurs qui douterait de ce fait de confronter le chapitre deux du premier livre de la *République de Platon* avec le cinquante-sixième chapitre d'Isaïe. Rousseau ne s'y est point trompé ; il a clairement vu dans le philosophe grec ce que la Bible a écrit sur la doctrine, la vie et la mort de Jésus-Christ. Celse en avait été si vivement frappé, que, ne pouvant nier ni la ressemblance des idées ni leur unité d'origine, il accusa Moïse d'avoir copié Platon, aimant mieux franchir toutes les dates que de braver l'évidence des faits. Moïse était né 1725 et Platon 430 ans avant Jésus-Christ. C'est à cette audace souvent répétée qu'est due la fortune de la philosophie : je le démontrerai jusqu'à l'évidence quand j'aurai à établir que l'idée de justice uni-

(1) Cité par Clément d'Alexandrie et par Eusèbe.

(2) Le péripatéticien Cléarque prétendait avoir vu un Juif en rapport avec Socrate. (Josèphe, Clément d'Alexandrie, Eusèbe.)

(3) Origène, Eusèbe.

verselle, que le progrès social conséquemment n'est pas d'origine philosophique. Je fais ici abstraction des hommes, je ne poursuis que l'idée, mais avec cette invincible énergie que donne le sentiment de la justice. Porphyre accuse les Grecs d'avoir corrompu les doctrines qu'ils avaient puisées chez les Égyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Lydiens et les Hébreux. Josèphe (1) démontre que Bérose de Chaldée, Jérôme d'Égypte, Nicolaus de Damas, se sont accordés en parlant de Moïse. Il faudrait donc détruire tous les monuments historiques pour faire disparaître l'idée des communications des divers peuples entre eux ; il faudrait, en outre, détruire toutes les idées de l'expérience des siècles, et, ces idées disparues, il resterait encore les traits ineffaçables de famille que portent tous les systèmes philosophiques, et qui indiquent leur unité d'origine : *Præcepit nobis Deus; dii eritis;* l'homme soumis à Dieu, ou l'homme souverain et Dieu. Il est impossible de sortir de là.

Hésiode et Homère sont les créateurs de la théogonie des Grecs (2). Leurs écrits renferment les traits épars qui furent ensuite réunis en corps de doctrine dans les ouvrages de philosophie. Il n'est pas une seule question philosophique agitée en Grèce qui ne soit indiquée par Homère. Hésiode et Homère avaient connu la Bible, comme l'indiquent plusieurs passages de leurs œuvres. Hésiode parle du chaos dans les mêmes termes que Moïse ; il dit que le chaos d'où sont sorties toutes choses est le néant (3);

(1) *Antiquités,* liv. 1er.
(2) Hérodote.
(3) Voir Aristote, dans son livre sur Xénophane, sur Zénon et sur Gorgias.

Moïse, que les ténèbres furent antérieures au jour ; Hésiode le dit aussi. Moïse affirme que Dieu se reposa le septième jour ; Hésiode, que le septième jour est un jour sacré ; et Homère, que tout fut achevé alors. Cette idée de sanctification et de repos du septième jour se retrouve d'un pôle à l'autre du globe. D'où vient-elle, si elle n'a pas une origine commune et révélée? Até, selon Homère ; Pandore, selon Hésiode ; Ève, selon Moïse, fut la mère du genre humain. Changez les noms, quelle différence trouvez-vous dans l'idée? Les philologues ont remarqué beaucoup d'*hébraïsmes* dans Homère ; Strabon prétend que ce père des poëtes avait été disciple d'Aristée (1), et il ne manque pas de savants auteurs qui confondent Aristée et Moïse (2). Mais à quoi bon rappeler ici que des noms divers ont été donnés par différents peuples aux mêmes hommes, et le même nom à des hommes différents? La présence des hommes sur tous les points du globe serait inexplicable sans les migrations successives qu'atteste d'ailleurs l'histoire ; la circulation des mêmes idées partout ne le serait pas moins. Si ces idées, que l'on regarde comme naturelles, étaient trouvées identiques aux divers antipodes, peut-être quelques esprits singuliers pourraient-ils soutenir la spontanéité de leur naissance : mais lorsqu'elles se rattachent à des faits contingents, leur identité serait inexplicable ; je dis plus, elle serait inimaginable sans l'affirmation d'une origine commune.

Les traces de la vérité première se retrouvent au fond de toutes les bizarreries humaines, comme celles de la vérité historique dans les plus graves altérations qu'ait pu lui

(1) Liv. XIII.
(2) Voyez Huet.

faire subir le roman. La philosophie n'est pas autre chose que la première forme du roman, et les philosophes qu'une chaîne de romanciers, dont Thalès, fondateur de l'école ionienne, fut le premier anneau en Occident.

XVI

Les colonies grecques de l'Asie Mineure et de l'Italie, voisines, les unes de la Phénicie et de la Chaldée, les autres de l'Égypte et de la Judée, furent les intermédiaires qui transmirent à la Grèce les idées de l'Orient, où tant de philosophes, d'ailleurs, allèrent les étudier.

On distingue deux époques principales dans la philosophie grecque : l'une qui commence à Thalès (1) et finit à Socrate ; l'autre qui s'étend de Socrate à Sextus Empiricus.

Selon Thalès, l'eau est l'origine des choses ; Dieu est l'intelligence qui, avec l'eau, forma tous les êtres. Moïse avait dit : *Spiritus Dei ferebatur super aquas*. Le lien de parenté entre ces deux idées est évident ; mais Thalès, pour qui l'eau et l'esprit sont deux éléments égaux, reste bien au-dessous de Moïse. Son idée bizarre le ramène au dualisme des Orientaux du Zend-Avesta (2), des théories chal-

(1) Thalès, originaire de Phénicie, et qui n'avait pas pu ne pas connaître le livre de Sanchoniathon, s'établit à Milet en 587. Il vécut quatre-vingt-dix ans selon les uns, cent ans selon les autres, et, selon tous, il voyagea en Égypte.

(2) De tous les ouvrages qui composent la collection du *Zend-Avesta*, le *Vendidad* est celui qui porte le caractère le plus antique ; il est attribué à Zoroastre. Pythagore, disciple de Zoroastre et contemporain de Thalès, fonda l'école italique dans la Grande-Grèce, à peu près pendant que Thalès fondait l'école ionique à Milet. Est-il possible, en présence de ces faits, de douter de l'origine commune des idées?

déennes, des Djaïnas (1), de Kapila (2) et de la philosophie Sankhya (3). Anaximandre, disciple de Thalès, ne s'accommode pas de l'égalité des deux principes : il en sacrifie un. D'autres philosophes nieront la matière avec Vyasa ; Anaximandre nie l'intelligence avec Kapila. Anaximandre, ayant nié l'intelligence, reste dans une cosmologie toute matérialiste. A l'eau, principe du monde, il substitue, sous le nom d'infini, quelque chose de vague que personne n'a jamais pu déterminer, et que probablement il n'a jamais compris lui-même. Anaximène, disciple d'Anaximandre, croit faire merveille en attribuant à l'air la puissance créatrice de l'univers. Puis, ne concevant pas que l'eau ou l'air puissent donner une forme solide aux corps, il revient à l'idée de Thalès, et admet avec lui une intelligence pour venir en aide à la matière.

Dans cette philosophie si renommée des Hellènes, nous ne verrons rien de nouveau ; partout des affirmations contradictoires dans le même ordre d'idées, une bizarre interversion d'attributs, une force créatrice arbitrairement octroyée à l'air ou à l'eau, en sorte que, semblable à l'architecte qui se serait ruiné à creuser le roc, et qui, au lieu de trouver dans la couche inférieure du sol un point d'appui pour y jeter les fondements de son édifice, ne rencontrerait qu'un sable mouvant, le disciple le plus laborieux de la philosophie grecque n'y retrouve que les idées de

(1) Secte hindoue dont la doctrine a des analogies frappantes avec celle des Bouddhistes.

(2) Kapila a précédé Aristote et Bacon dans la méthode d'observation.

(3) Cette philosophie, dont Thalès est regardé comme le fondateur, incline au matérialisme ; elle nie, comme Thalès, la puissance exclusive et infinie de Dieu.

l'Orient constamment amoindries. L'école ionienne, soit qu'on la considère dans le dualisme de Thalès ou dans le sensualisme d'Anaximandre, n'a qu'une conclusion en théorie sociale : l'emploi de la force brutale.

XVII

Pythagore, né à Samos vers l'an 584 avant l'ère chrétienne, reçut des leçons de l'illustre astronome Phérécide (1); il voyagea ensuite pour s'instruire chez les Chaldéens, les Hébreux et les Arabes; il séjourna longtemps en Égypte, où il se fit initier aux mystères de Bacchus et d'Orphée, et enfin il s'établit, en 540, à Crotone, en Italie, d'où son école prit le nom d'école italique. Il n'écrivit aucun ouvrage; mais sa théorie n'en est pas moins célèbre; il rapporta de l'Orient non-seulement le fonds de ses idées, mais la méthode de les développer; il imita jusqu'à leurs formes mystérieuses (2). L'école italique fut en Occident la première des sectes occultes ou des philosophies semblables et différentes (3).

(1) Phérécide, sans le secours d'aucun maître, et à l'aide seulement de la lecture des livres de Sanchoniathon et de ceux des Hébreux, s'était parfaitement instruit de tout ce qui regarde la théogonie et la cosmologie. Pythagore avait puisé les idées orientales à l'école de Phérécide avant d'aller les étudier à leur source.

(2) Ses disciples n'étaient admis à son école qu'après un long noviciat et après avoir fait vœu de garder le silence pendant cinq ans. Ils menaient la vie la plus frugale et s'abstenaient de la chair des animaux. Pythagore exerçait sur eux l'empire le plus absolu et en obtenait l'obéissance la plus passive. Leur dernière raison était : *Magister dixit*. Absorption de la personnalité par le maître; mœurs tout à fait orientales. Timée de Locres et le fameux Apollonius de Thyane étaient des disciples de Pythagore. Il fit plusieurs découvertes, entre autres la démonstration du carré de l'hypoténuse. On lui attribue aussi le tableau de la multiplication des nombres simples.

(3) Une philosophie semblable et différente, aujourd'hui que tous

L'école italique, plus occupée de morale que l'école ionique, conseillait de se dégager des pensées terrestres et des habitudes sensuelles pour s'élever jusqu'à la nature divine; elle indiquait encore la science, dont les mathématiques formaient la partie la plus noble. Mais les mathématiques n'étaient pas chez Pythagore, comme chez les Hébreux, seulement l'harmonie des rapports; elles exerçaient je ne sais quelle puissance mystique et occulte, surtout le nombre dix. Dans cette école, le principe des choses est, comme chez les Védas, l'unité absolue, la monade; et, comme chez les Védas, l'esprit et la matière sont confondus dans l'unité absolue de la monade; et, enfin, de l'unité sort le multiple. J'en suis fâché pour l'honneur de ceux de nos philosophes *qui croient*, comme les en accuse Hegel, *avoir conçu ce qu'ils ont appris;* mais l'invention de ces mots sonores : *La variété dans l'unité*, n'est même pas due à Pythagore; elle remonte aux Védas, et, un peu pressé, je lui trouverais une origine plus ancienne : *dii eritis*. L'idée de la transformation et des transmigrations successives reparaît dans la théorie pythagoricienne, et signale l'adepte fraîchement sorti de l'Orient.

L'idéalisme le plus pur est une déduction rigoureuse de cette théorie, mais il n'est pas une solution. Le fait présent des existences individuelles ruinera à jamais l'idée de l'unité absolue et toutes les théories du panthéisme, car la conscience de leur individualité est la chose du monde la

les principes de la morale sont connus, ne peut être qu'une morgue ridicule de l'amour-propre ou le calcul d'une bonne foi équivoque; elle fut à l'origine, chez les Araméens, une perfidie et un moyen d'asservir la multitude à l'orgueil sacerdotal ou à l'ambition des princes. Le droit divin ne pouvait naître et prendre racine qu'à l'ombre du mystère et de la superstition.

plus indestructible chez les hommes. La déduction politique de la théorie de Pythagore est le communisme que ce philosophe établit pour réaliser la variété dans l'unité sociale (1).

XVIII

La troisième école philosophique grecque est, dans l'ordre chronologique, celle d'Élée, qui se partage en deux grandes divisions. Deux négations radicales et contradictoires donnent un caractère tranché à chacune de ces divisions. L'une nie la matière, l'autre nie l'esprit. Remarque singulière! la différence de tous les systèmes philosophiques du monde ne réside que dans l'étendue ou l'objet de la négation. Tous nient plus ou moins les objets ou les attributs des objets, jusqu'à ce que, de négation en négation, ils en soient venus à se mettre eux-mêmes au néant. La philosophie n'est qu'une négation. Xénophane (2), Par-

(1) Pythagore avait parcouru les villes de Sidon, de Tyr et de Biblos, et presque toute la Syrie; il s'était fait instruire chez les Chaldéens, chez les Hébreux, chez les Arabes et chez les Égyptiens; il avait eu des conférences avec les successeurs du naturaliste Moschus. (JAMBLIQUE, liv. 1er, ch. III.)

Moschus est-il Moïse? Moïse mérite-t-il le titre de naturaliste? Il a écrit sur l'origine du monde, et il a fait connaître la nature des choses. Moschus est appelé *Mochus* par Strabon, et il aurait écrit avant la guerre de Troie. (Liv. XVI.)

Posidonius dit que Moschus a écrit sur la nature des choses, et Sextus Empiricus affirme que Démocrite a emprunté sa doctrine à Moschus; *Mochus*, *Moschus*, *Moses*, peu importe le nom; je me borne pour le moment à montrer que toutes les idées ont été transmises, et j'indique leur trace. Porphyre, dans sa *Vie de Pythagore*, dit que ce philosophe alla chez les Chaldéens, les Arabes et les Hébreux.

(2) Né à Colophon, dans l'Asie Mineure, il vécut environ cent ans. transplanta en Grèce le panthéisme rigoureux du Védanta. Élée fut le théâtre de son enseignement.

ménide (1) et Zénon (2) sont les trois principaux représentants de l'école éléatique, dont Xénophane est le fondateur. Disciple de Pythagore, Xénophane sent l'incohérence d'un système qui confond la notion de dualisme et de panthéisme. Rien ne se fait de rien, dit-il, et une chose déjà faite ne se fait pas; donc rien n'a été fait (3). L'impossibilité de la création et de la coexistence de deux êtres éternels le détermine à admettre l'idée exclusive d'un être éternel, unique, immuable, infini. Quant à la conscience que chacun a de son existence, il affirme, comme le Védanta qu'il copie, que cette idée est un rêve, une illusion, la mort.

Parménide, frappé des difficultés opposées à son maître, nie les rêves et les illusions. Il nie la *variété* dans l'*unité* et la différence des formes. Chez lui, le mode de l'être suit l'être. Tout doit être éternel et invariable dans l'être éternel et immuable. Conscience, sensation, pensée, émanation, individualité, en logicien rigoureux, il nie tout. Mais celui qui nie existe. Aussi Parménide ne nie-t-il pas son existence; il y ramène tout. Comme les Bauddhas, dont il est le sectateur, et comme Hegel, Fichte et M. Cousin, dont il est le maître, il s'écrie : *Hors du moi*, il n'y a rien.

(1) Parménide naquit à Élée, l'an 535 avant Jésus-Christ. Plus rigoureux encore en logique que son maître Xénophane, il ramena tout à l'unité absolue, infinie, invariable; et, n'admettant qu'une seule existence, il fit disparaître la variété dans l'unité.

(2) Zénon, né 504 ans avant Jésus-Christ, enseigna à Athènes la doctrine de son maître Parménide. Il niait le mouvement, puisqu'il niait l'existence de la matière. Il abusa de la dialectique.

(3) N'est-ce pas là la répétition du système Mimausa, attribué à Vyasa? Si vous voulez voir cette idée répétée sans cesse, ouvrez les ouvrages philosophiques, et dites si l'invention est propre à Hegel ou à M. Cousin, à Jean Huss ou à Wiclef, ou à quelque autre philosophe des temps modernes?

Les contradictions éclatent dans le sein de l'école d'Élée. Les partisans de Xénophane font dériver l'existence et la pensée de l'intelligence suprême, et admettent à l'état de phénomène au moins la multiplicité des existences individuelles, la variété dans l'unité. Les partisans de Parménide combattent la variété et n'admettent qu'une existence absolue, le moi humain. Zénon fait signe aux combattants de calmer leur courroux. Il leur montre que les contradictions sont dans la nature des choses, que les idées sont contradictoires comme tout ce qui existe (1). Ne pouvant nier en philosophie la contradiction qui existe dans la nature, il prépare des hommes à la polémique, il compose la logique, c'est-à-dire l'art de l'escrime intellectuelle.

Xénophane avait nié la réalité des existences individuelles; Parménide nie jusqu'à leur apparence. Ils ne reconnaissent l'un et l'autre d'autre existence que l'intelligence suprême. Parménide place cette intelligence suprême dans le moi humain. Il parut un peu dur à Leucippe d'Élée et à Démocrite d'Abdère de renoncer à leur individualité pour enrichir celle de Parménide; mais il leur sembla impossible aussi d'admettre deux substances coéternelles, ou une substance éternelle et une substance produite de rien. Ne pouvant nier la variété, ils prirent le parti de nier l'unité, la monade absolue; ils renouvelèrent la scission qui avait divisé l'école ionienne, berceau de l'école d'Élée.

Leucippe et Démocrite auraient cru violer toutes les lois du sens commun s'ils avaient admis la coexistence de deux êtres éternels; mais ils admettront sans difficulté, à l'exemple de Kapila, la coexistence éternelle de millions d'êtres. Ils

(1) Renouvellement et source nouvelle des théories de l'antagonisme.

propageront en Europe l'absurde imagination de l'Orient, la théorie des atomes, comme principes constitutifs de l'univers et de la raison.

Héraclite (1), et bientôt Empédocle (2), peu satisfaits du motif de certitude que présentent toutes les hypothèses arbitraires, ou une suite de raisonnements contradictoires, cherchent une base plus solide à l'affirmation et jettent en Grèce le fondement d'une théorie empruntée à Vyasa, dont la reproduction a fait tant d'honneur à M. de Lamennais. La raison commune, selon Héraclite, est le fondement de la vérité. Ce qui est cru universellement est certain, car cette croyance dérive de la raison divine. Voilà donc la philosophie réduite en Grèce, comme en Orient, à se réfugier dans la foi.

Étourdi par tant de contradictions, découragé par l'aveu de tant d'impuissance, Métrodore de Chio s'écrie : *Je ne sais pas même que je ne sais rien.* Tel est l'état d'impuis-

(1) Héraclite, le pleureur, né à Éphèse, vers l'an 500 avant Jésus-Christ, se laissa mourir de faim à l'âge de soixante ans. Il reconnaissait une raison universelle que tous les hommes reçoivent par aspiration. C'est là le fondement de l'infaillibilité du sentiment unanime des hommes; c'est une des formes du panthéisme. La foi dans l'humanité renferme un acte implicite de panthéisme. M. de Lamennais, en admettant les raisonnements d'Héraclite, se mit donc sur la pente du panthéisme. Est-il tombé dans l'abîme? Mon évêque faillit m'éloigner des ordres, il y a trente ans, parce que je prédisais alors ce qui s'est réalisé plus tard. On me permit d'être prêtre, mais on me défendit d'être prophète, et même logicien. J'ai obéi pendant trente ans. Après les décisions du saint-siége, connues du monde entier, je puis aujourd'hui exprimer mes idées d'alors, en persistant dans mes sentiments de soumission filiale à la voix des pasteurs.

(2) Empédocle, philosophe d'Agrigente, né 444 ans avant Jésus-Christ, mourut victime de sa vanité, disent les uns, victime de son zèle pour la science, disent les autres : il se précipita dans le cratère de l'Etna.

sance où se trouve réduite la philosophie, séparée de la révélation! Cette impuissance a du moins cela d'utile, qu'elle prouve que rien ne procède de l'esprit humain, et que la croyance est le commencement et la fin de toute science.

L'ontologie, la psychologie, la logique, posées comme elles l'étaient dans l'antiquité, rendirent insolubles les questions relatives à la nature et à l'existence de Dieu, de l'univers et de l'homme. Quand elle se réduit à ses propres instruments, la philosophie n'est pas plus avancée aujourd'hui : ce qui fut insoluble à Babylone, à Memphis, à Athènes, l'est encore à Berlin, à Londres et à Paris. Héraclite et Empédocle, effrayés de la négation absolue de la philosophie, affirment que la manifestation de la raison divine seule peut donner une règle sûre à nos jugements (1). « Tout nous est caché, disent-ils ; il n'est aucune chose dont nous puissions dire quelle elle est (2). » Dans le monde matériel, en effet, nous ne voyons que les formes des corps qu'ils nous révèlent eux-mêmes ; nous ne connaissons pas, nous ne connaîtrons jamais la nature de leur substance ; et sans une révélation divine nous n'aurions aucune idée morale.

XIX.

Après Héraclite et Empédocle, la philosophie ne fut plus, pendant longtemps, qu'une gymnastique intellectuelle où les sophistes amusaient les désœuvrés, comme les histrions qui dansent sur les places publiques amusent la foule par leurs tours de force et leurs gambades. Doutant

(1) Cette idée est vraie, mais elle est de tradition primitive.
(2) Empédocle. Voyez le *Traité des Oracles* par Plutarque.

de tout en toutes choses, ils soutenaient le pour et le contre avec la même indifférence. Familiarisés avec le mépris, dont ils étaient dignes, ils n'avaient eux-mêmes que du mépris pour leur profession. Gorgias (1) fit un livre intitulé : *De ce qui n'est pas, ou de la nature*. Protagoras (2) soutenait que les variations des phénomènes de la nature et de l'esprit humain excluent la possibilité de toute connaissance certaine. Cette époque est appelée le règne des sophistes.

XX.

Mais il apparut, à divers intervalles, des hommes qui firent un plus noble usage des facultés que leur avait départies la nature. Socrate (3) entreprit la réhabilitation

(1) Gorgias, célèbre sophiste grec, né à Léontium, en Sicile, vers l'an 485 avant Jésus-Christ, vécut, dit-on, cent sept ans. Il enseignait qu'il n'y a rien de réel, rien qui puisse être transmis par les mots; ce qui n'empêchait pas les Athéniens d'admirer beaucoup ce qu'il leur transmettait par des mots. Il s'acquit une grande réputation d'éloquence. Platon a donné son nom à un de ses dialogues où il traite de la rhétorique et se moque des sophistes et des rhéteurs de son temps.

(2) Protagoras, né à Abdère vers l'an 489 avant Jésus-Christ, portefaix d'abord, devint l'élève de Démocrite, tint école de musique, de rhétorique, de poésie et de grammaire près d'Abdère, puis à Athènes. Il fut le premier qui fit payer ses leçons, et il devint fort riche. Accusé d'impiété, il sortit d'Athènes et périt en mer. Tous ses écrits furent brûlés par ordre des magistrats d'Athènes. Il disait que *l'homme est la mesure de toutes choses*. Il y a, comme on le voit, un lien de parenté entre les sophistes de tous les siècles et de tous les pays. Platon a également donné le nom de *Protagoras* à un de ses dialogues.

(3) Socrate naquit à Athènes, l'an 470 avant Jésus-Christ; il était fils d'un sculpteur nommé Sophronisque et d'une sage-femme nommée Phénarète. Il exerça la profession de son père jusqu'au moment où il se crut appelé à réformer ses compatriotes. Il sauva la vie à Xé-



de la phlilosophie, et paya de sa vie la haine que cette tentative avait inspirée aux sophistes. Sa doctrine est une théorie pratique de la vertu. Son procédé est l'inverse de celui de Descartes, et il est plus rationnel. Socrate pense qu'il faut donner à l'homme des idées nouvelles à l'aide de celles qu'il a déjà. C'est le fondement de la théorie d'Aristote. Il veut, pour dissiper les notions fausses, qu'on les oppose les unes aux autres et qu'on les détruise par leurs propres contradictions. Il croit que le type de la vertu est Dieu, auteur du bon et du beau, qui gouverne le monde; que le siége de la vertu est l'âme; que la pratique de la vertu est l'exercice du libre arbitre; que la connaissance de la vertu procède de Dieu et qu'elle est une révélation.

« Les anciens, meilleurs que nous, dit-il, et plus proches de Dieu, nous ont transmis les connaissances sublimes qu'ils tenaient de lui (1). » Il faut croire les choses sur la foi de l'antique tradition, à moins d'avoir perdu l'esprit (2). Il ajoute que la lumière divine ne se communique qu'aux âmes pures (3), et qu'il faut procéder à la réforme des mœurs pour redonner à l'esprit sa vigueur innée et le rendre capable de recevoir la vérité qui dérive

nophon et à Alcibiade à la bataille de Délium. Sa femme, Xantippe, s'est immortalisée par l'exercice qu'elle donna à sa patience. Proclamé le plus sage des hommes par l'oracle de Delphes, joué par Aristophane sur la scène, accusé par la foule de corrompre la jeunesse, condamné à mort par les juges, il repoussa en prison les moyens que ses amis lui offraient de se sauver, ne voulant pas, disait-il, désobéir aux lois de son pays.

(1) Socr., Plat. *Op.*, t. 1er, p. 471.

(2) Aristobule, cité par Eusèbe (*Prép. Évang.*, liv. XIII), affirme que Socrate a connu les écrits de Moïse.

Clément d'Alexandrie (*Stromat.*, 5) émet la même opinion.

(3) C'est un des éléments de la philosophie de Pythagore.

de la lumière immuable et incorporelle. Il tourne en ridicule la fatuité de ceux qui croient savoir; il déclare, quant à lui, *qu'il ne sait qu'une chose, c'est qu'il ne sait rien*. Il agite toutes les questions, affirmant et niant tour à tour; ne laissant jamais connaître le dernier mot de son opinion, si toutefois il pouvait en avoir une, puisqu'il manquait d'un fondement d'affirmation. Aussi verrons-nous sortir de son école les systèmes les plus contradictoires, et, parmi ses disciples, les uns mettre le souverain bien dans la volupté, comme Aristippe; les autres, dans la vertu, comme Antisthène. La subtilité de sa dialectique, sa finesse mordante et railleuse, le mépris qu'il déversa sur les prétentions de la science, excitèrent contre lui une haine implacable chez les sophistes, réduits au silence ou à un extravagant verbiage. Socrate représente partout l'impuissance de la raison humaine; ses jugements n'ayant pas de base, il ne peut trouver aucun motif de résister à l'autorité. Il donne, avec Confucius, pour premier mobile à la vertu l'amour des lois et des usages de son pays; comme s'il n'y avait pas un principe supérieur aux lois humaines et une raison supérieure à la raison des hommes! Il mourut victime de ce préjugé, refusant de sortir de prison par respect pour l'arrêt inique qui l'avait condamné. Ce fut une faute; l'homme de bien ne doit jamais adhérer au mal. Socrate mourut par une ostentation de vertu. Par sa fuite, il eût épargné un crime à ses juges, une honte à ses concitoyens. Sa mort est une preuve qu'il avait perdu le discernement, sinon l'amour du vrai bien. Son offrande d'un coq à Esculape, auquel il ne croyait pas, fut aussi une faiblesse. Trait remarquable, qui distingue à jamais l'homme de Dieu! La mort de Socrate fut

une adhésion à un jugement inique; la mort de Jésus-Christ fut une protestation contre l'iniquité légale.

La morale de Confucius et de Socrate se résume dans ces mots : Respect à la loi civile du pays; c'est le principe de la souveraineté humaine : *dii eritis*. La morale de Jésus-Christ se résume en celui-ci : *Væ mundo*. Malheur au monde jusqu'à ce qu'il soit rentré dans l'harmonie de la justice éternelle, c'est-à-dire dans la dépendance de la volonté divine : *præcepit nobis Deus*. Il n'y a au fond, quels que soient leurs noms, que ces deux grandes écoles qui divisent le genre humain.

XXI

Si Socrate n'avait pas réussi à relever la raison humaine, Antisthène (1), son disciple, acheva de la confondre; il plaça le souverain bien dans la vertu, et il fut le fondateur de l'école cynique, à laquelle Diogène a donné une si triste célébrité. Mais où place-t-il la vertu? dans l'humble obéissance à la loi divine? Non! dans la sauvage exaltation de l'égoïsme. Quatre cents ans avant l'ère chrétienne et dix-huit cents ans après, le même principe conduit à la même déduction logique. L'égoïsme inspire aux stoïciens le mépris de la douleur et du jugement des hommes; aux voluptueux, le mépris des bienséances sociales et de la pudeur; aux âmes dures, le mépris des lois de l'humanité, des souffrances, de la dignité et de la vie de leurs semblables.

(1) Antisthène, né à Athènes vers l'an 424 avant Jésus-Christ, ouvrit son école dans cette ville vers l'an 380; il mourut dans un âge très-avancé.

Aristippe (1), fondateur de l'école cyrénaïque, rapporte tout à la vertu. Pour Aristippe, comme pour Socrate son maître, la cause finale de la vertu est le bonheur, le bonheur est la continuité du plaisir. Aristippe confond la vertu avec le plaisir. C'est sans doute à son école que l'âme chrétienne de M. Thiers a emprunté cette maxime : *Le plaisir est l'unique loi de la nature.* Quelques disciples d'Aristippe rejetèrent le témoignage de la sensation comme organe de la vérité objective ; ils s'attachèrent exclusivement à son caractère subjectif, c'est-à-dire à la conscience de l'impression, du plaisir ou de la douleur.

XXII

Vainement les efforts se multiplient pour organiser la philosophie. La vérité révélée ne répand plus qu'une faible lueur. Pyrrhon (2) fonde l'école sceptique, et conclut à l'inutilité de la science, dont il démontre jusqu'à l'impossibilité, en détruisant tous les instruments de la certitude humaine. Sa morale est encore basée sur l'attrait du plaisir, et son scepticisme sur les contradictions qui existent entre les jugements portés sur un même objet, sur les variations des sensations, sur la variabilité des lois, des

(1) Aristippe, né à Cyrène l'an 435 avant Jésus-Christ, vint étudier à Athènes, sous Socrate. Il passa ses plus belles années dans la mollesse, à la cour de Denis le Tyran, où il lui fut loisible de mettre sa doctrine en pratique. Il fut le père de la belle Areté, qui enseigna sa théorie.

(2) Pyrrhon, dont le nom est devenu synonyme de scepticisme, était né à Elis, dans le Péloponnèse. Il avait eu pour maître Anaxarque, qu'il avait suivi en Asie pendant l'expédition d'Alexandre. Il florissait vers l'an 430 avant Jésus-Christ; il mourut à quatre-vingt-dix ans. Timon, Enésidème, Sextus Empiricus, sont les plus célèbres pyrrhoniens de la Grèce.

usages et de l'idée de justice. L'indifférence la plus absolue résulte de son système.

Euclide (1), fondateur de l'école de Mégare vers l'an 400 avant J.-C., continue l'enseignement de la métaphysique d'Élée en la modifiant par la doctrine de Socrate. Il considère l'être éternel, un, infini, comme le bien absolu ; mais, avec Xénophane et Parménide, il s'égare dans les subtilités dialectiques, combattant la certitude des sens et l'existence même de la matière. Sa dernière déduction est l'idéalisme, le panthéisme de Vyasa.

XXIII

Quatre écoles fameuses vont surgir du mouvement intellectuel imprimé à l'esprit humain par le génie de Socrate. Nous sommes à l'époque la plus brillante de l'antiquité occidentale, j'ai failli dire de l'ère païenne. Platon, Aristote, Epicure et Zénon s'élancent dans l'arène. Leur gloire doit faire frémir les mânes du conquérant qui avait voulu éclipser toutes les réputations, car les noms de ces philosophes vont être plus souvent redits par la renommée que le nom même d'Alexandre. Pour quelques guerriers ivres, comme lui, d'ambition, qui, à son exemple, ont ravagé le monde au lieu de le civiliser, je trouve des siècles qui répètent sans interruption : Le maître l'a dit, *Aristoteles dixit;* et les arrêts d'Aristote sont respectés comme ceux du destin. Alexandre avait eu dans Sémiramis, Sésostris et Cyrus des modèles, il a eu des imitateurs et des

(1) Euclide, né à Mégare, fut d'abord le disciple de Parménide, et devint ensuite celui de Socrate. Une loi défendait, sous peine de mort, aux Mégariens d'entrer à Athènes. Euclide se déguisa en femme pour venir entendre Socrate.

rivaux dans César, Attila, Gengis-Khan, Napoléon. Mais supprimez saint Thomas d'Aquin, trop peu lu, et dites-moi quels noms vous opposerez dans le domaine intellectuel à ceux de Platon et d'Aristote. L'effort fut alors suprême, car il fut fait par les hommes les plus fortement organisés et dans les circonstances les plus favorables au succès. Vyasa avait sondé pour tous les profondeurs de l'intelligence humaine; Canada avait laissé à Aristote l'arme du syllogisme, et Vyasa à Platon la plus magnifique théorie divine qu'il fût donné à la raison humaine d'atteindre. Le zèle des combattants est extrême; leur confiance ne connaît d'obstacles que les limites infranchissables posées par la main de la nature; aussi le génie vaincu en eux proclamera-t-il l'impuissance de l'esprit humain : « *Il faut attendre que quelqu'un vienne nous instruire,* » s'écriera Platon. Ce philosophe comprend que la morale, basée sur des principes invariables et d'un usage universel, ne peut émaner que de l'être absolu et ne peut être enseignée que par celui qui a une autorité suprême sur l'universalité des hommes, et dont la voix domine le tumulte des passions, le bruit des vagues et l'éclat de la foudre; il comprend qu'il faut que Dieu se fasse homme, et que le juste meure sur un gibet, victime de l'injustice des hommes. Paroles sublimes! Le génie affirme avec une douleur résignée l'impuissance de la raison (1). A qui le divin Platon eût-il, en effet, laissé la gloire de révéler la vérité, si cette révélation eût été du domaine de l'intelligence humaine? La foi est donc pour lui le fondement de la science.

(1) Nemo docebit, nisi Deus prius ei viam demonstraverit. (PLAT. *Oper.*, t. III, p. 565.)

XXIV

Platon, né en 430 dans l'île d'Égine, comptait, par son père Cadmus, et par sa mère Solon au nombre de ses aïeux. Il visita les philosophes grecs, parcourut l'Égypte, s'attacha à Sechnupis, prêtre d'Héliopolis, et lut, à l'exemple de Pythagore, sur les colonnes de Mercure, une partie des idées philosophiques qu'il s'appropria (1). Non-seulement Josèphe (2), Justin (3), Clément d'Alexandrie (4), Théodoret et un grand nombre de savants, ont affirmé qu'il avait lu la Bible (5); mais ils l'ont accusé d'avoir été le plagiaire de Moïse. Le mot est dur et très-exagéré. Toujours est-il certain que Platon séjourna en Égypte en même temps qu'un grand nombre de Juifs, et qu'il n'était pas homme à laisser passer inaperçue l'idée des Juifs. Le génie saisit vite : le génie n'est que la rapidité sûre du discernement, et Platon fut un homme de génie, ou il n'y en eut jamais. Cela suffit pour expliquer l'expression de son désir de révélation, sa haute théorie de l'idée, son *Logos*, Verbe de Dieu, son tableau du juste, très-semblable à celui d'Isaïe. La vérité dut frapper un esprit aussi pénétrant et aussi droit que le sien. Que Platon ait connu Jérémie en Égypte, comme l'ont dit un grand nombre de savants, ou qu'il n'ait vécu que cent ans après ce prophète,

(1) Jamblique, *Livre du mystère*.
(2) Contr. Jub., lib. Ier.
(3) Contr. Apion., lib. II.
(4) Cité par Eusèbe.
(5) Plusieurs fragments de la *Bible* avaient été traduits en grec avant l'expédition d'Alexandre. (Aristobule, philosophe de l'école d'Aristote.)

comme le croit saint Augustin (1), il est certain qu'il voyageait en Égypte peu de temps avant que Ptolémée fit traduire la Bible en grec par soixante et dix Juifs hellénistes, ce qui prouve deux choses : que les livres hébreux avaient vivement frappé l'attention, et que les rapports des Grecs et des Juifs avaient été déjà très-fréquents. Sans de fréquentes relations, eût-on trouvé soixante et dix hellénistes dans la petite province de Judée?

Qu'est-il besoin, d'ailleurs, de prouver historiquement que Platon est allé en Égypte, lorsque la conformité de sa doctrine avec celle de Moïse sur plusieurs points essentiels ne peut laisser aucun doute sur la connaissance qu'il a eue de la Bible? On lit au début de la *Genèse*, et dans le *Timée* où Platon parle de la formation de l'univers : *Dans le principe, Dieu fit le ciel et la terre.* Selon Platon, l'air et l'eau furent les points de jonction entre la terre et le feu ; selon Moïse, l'air, le souffle, *l'esprit* était porté sur les eaux. Moïse enseigne que le sage est l'homme épris de l'amour de Dieu ; Platon, que le philosophe est l'homme épris de l'amour de Dieu. Langage biblique ! Il n'est pas étonnant que Platon, moins habile en cosmologie que Moïse, ait vu dans ces mots : *La terre était informe et toute nue*, non l'idée de créations successives, mais l'idée de la coexistence de la matière et de Dieu. Moïse dit que Dieu

(1) « J'avais émis cette opinion en plusieurs de mes ouvrages; mais » une recherche chronologique plus exacte m'a prouvé que la nais- » sance de Platon est d'un siècle environ postérieure au temps où » prophétisa Jérémie, et que depuis sa mort, après une vie de quatre- » vingts ans, jusqu'à l'époque où Ptolémée, roi d'Égypte, demanda à » la Judée les livres des Prophètes, qu'il fit interpréter par soixante » et dix Juifs hellénistes, on trouve à peu près un espace de soixante » ans. » (*Cité de Dieu*, liv. VIII, p. 428.)

approuva son ouvrage après l'avoir créé, et Platon, que, quand Dieu eut créé cet ouvrage, il en fut émerveillé. L'expression est différente; celle de Platon est moins juste, mais la pensée est identique. Où Platon eût-il pris le motif de l'affirmation de ce fait s'il ne l'eût pas lue? Enfin, nous lisons dans le *Timée* que Dieu créa les astres pour déterminer l'espace du temps; Moïse s'exprime de la même manière. Platon dit que Dieu créa tout d'un mot; c'est la traduction de ces paroles de Moïse : *Dixit et facta sunt*. Platon divise sa république en douze tribus. Il y a douze tribus chez les Hébreux. Il est vrai qu'il se contredit quand il parle de Dieu; mais si Platon en eût eu une connaissance adéquate à celle de Moïse, il aurait cessé d'être un philosophe, il aurait été un prophète. Selon Platon (1), Dieu ne peut être conçu que par son Verbe : *Logos*. La source de l'idée est dans l'être immuable; les idées résident en Dieu, qui est leur substance commune. On ne peut méconnaître l'origine biblique ni dans ces affirmations ni dans la déduction qu'il en tire. L'image peut être effacée sans que le type primitif et éternel soit détruit. Supposez, dit-il, que tous les triangles réalisés dans le monde soient détruits; les propriétés du triangle demeurent, la notion du triangle reste toujours semblable à elle-même. Si l'abbé de Condillac, qui, mieux que Platon, devait connaître la Bible, eût médité ce qu'il y a de vrai et de profond dans la théorie du philosophe païen, il n'eût jamais osé affirmer que la pensée n'est qu'une sensation transformée. L'idée éternelle est antérieure à la sensation variable et temporaire. Comment aurait-elle pu avoir été engendrée par elle? Je ne connais rien de plus sublime que cette théorie

(1) *Théorie des idées.*

de Platon, si ce n'est la divine généalogie de l'idée par saint Jean : *In principio Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum* (1). Ce rapprochement rappelle le mot de Numénius, que Platon *parlait Moïse en athénien*. Mais Platon n'avait pas pénétré toute la profondeur de l'idée de Moïse ; il devient faible en philosophie à mesure qu'il s'éloigne de la pensée révélée ; il le sent, car il invoque, il appelle à chaque instant le révélateur. Il imagine un principe intermédiaire qui participe de Dieu et de la matière, qui donne sa forme à la matière, un médiateur enfin entre Dieu et l'homme. Cette idée de médiation, mal saisie, met Platon au-dessous des Védas. Elle implique chez lui l'idée contradictoire de panthéisme et de dualisme, d'infini et de progrès. D'une si admirable clarté dans tout le reste, il devient obscur dans cette cosmologie. C'est que, comme il le remarque lui-même, il n'avait pas été instruit ; nul ne lui avait appris, ou plutôt il avait imparfaitement appris aux sources de la vérité où il lui avait été donné de puiser. Il n'est pas plus clair dans son explication du mal. Il ne voit pas, dans le mal, la simple négation dans un être fini d'une qualité qui lui est propre. Il affirme que le mal est nécessaire, puisqu'il est le résultat de l'antagonisme entre deux êtres qui participent à la même nature par le lien du troisième être intermédiaire. Le voilà bien loin des hauteurs bibliques! Antagonisme, panthéisme, sont contradictoires; éternité et fini ne le sont pas moins. Intermédiaire d'une substance qui lie le fini et l'infini, et

(1) Un philosophe pythagoricien, ayant lu, près de huit siècles après, ce magnifique tableau de saint Jean, alla se jeter aux genoux de l'évêque de Milan, le supplia de faire placer cette page dans un cadre d'or, et de l'offrir dans un lieu élevé à l'admiration du monde.

qui enchaîne deux substances antagonistes! cela est d'une grande faiblesse métaphysique.

Platon doit beaucoup à Moïse dans sa théorie des idées; il a emprunté aussi à Vyasa; et, comme nous venons de le voir, sa théorie divine est incomplète, incohérente et imprégnée de panthéisme. Ramenant dans sa théorie sociale la multiplicité sociale à l'unité, et réglant cette unité et cette variété sur sa théogonie, il cherche l'image de la substance divine, et il la trouve dans les philosophes; il représente la matière inerte par les artisans et les laboureurs; la substance intermédiaire par la force guerrière; et la matière informe par les esclaves, qui n'entrent pas dans l'organisation sociale. L'unité absorbant toutes les forces individuelles, Platon aboutit au communisme destructeur de la personnalité, tant il est impossible de placer l'humanité dans son plan naturel, si on donne à l'ordre social un type contraire à la nature des êtres. Il n'y a pas de vraie société avec une fausse théorie de cosmologie; et c'est dans les erreurs des philosophes païens que nos penseurs modernes, même ceux qui sont chrétiens, vont chercher la raison de leurs théories sociales! Jugeons par là si nous sommes à la veille d'avoir vraiment l'ordre social, je veux dire l'harmonie sans despotisme, la liberté sans anarchie!

XXV

Aristote (1), disciple de Platon, comprit qu'il pourrait

(1) Né à Stagire, en Macédoine, l'an 384, il suivit à Athènes les leçons de Platon pendant vingt ans. Après avoir passé plusieurs années à la cour de Macédoine, il accompagna, à ce que l'on croit, son disciple dans ses premières expéditions en Asie, puis il vint se fixer à

devenir son rival en gloire, et il ne voulut pas marcher sur les traces d'un si grand maître. Sa rivalité perce jusque dans son style; il repousse les images poétiques qui font le charme des écrits de Platon; il affecte une forme dialectique et serrée qui manque surtout de clarté. Sa logique a été le type de toutes les logiques européennes, et c'est là son grand titre de gloire; mais sa logique elle-même a son type primitif dans la logique de l'Inde. Les points de concordance sont trop frappants pour qu'il soit possible de s'y méprendre. Les victoires d'Alexandre mirent entre ses mains des matériaux qui avaient dû manquer à Platon. Sa maxime célèbre, empruntée à l'école du Portique, que rien n'arrive à l'esprit que par les sens (1), semble avoir été la source des écarts de Locke et de l'erreur de l'abbé de Condillac, observateur superficiel qui ne voit dans l'idée qu'une *sensation transformée.* Comme Platon et comme Vyasa, Aristote insiste sur la distinction du contingent et de l'absolu, et, comme eux, il affirme que le contingent ou le variable ne peut pas servir de mesure à l'absolu, ni par conséquent de fondement à l'affirmation. Les sensations sont relatives au contingent; les idées ont leur dernière raison d'être dans l'absolu. Donc la foi, affirme Aristote, est le fondement de la science. « L'homme ne peut rien apprendre qu'à l'aide » de ce qu'il sait déjà; toute science rationnelle se fonde » sur une connaissance précédente. Le syllogisme dérive

Athènes l'an 331. Il y fonda une école dans une promenade voisine de la ville, appelée Lycée. Son école est appelée péripatéticienne, du mot grec περιπατὸς, *promenade*. Il fut accusé d'impiété, et, craignant le sort de Socrate, il sortit d'Athènes, pour épargner, disait-il, un nouveau crime aux Athéniens.

(1) Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu.

» de principes établis et connus de tout le monde. » « Voulez-vous savoir avec certitude la vérité? Séparez avec » soin ce qu'il y a de premier, et tenez-vous à cela. C'est » le dogme paternel qui ne vient certainement que de la » parole de Dieu (1). » Kapila avait déjà dit : « Lors-» qu'une vérité ne peut pas être directement perçue ni in-» duite par le raisonnement, on la déduit de la révéla-» tion. » Il y a donc, selon Aristote, deux manières d'arriver à la vérité : les formes logiques et les sensations (2). Les formes logiques sont évidemment le type primitif, éternel, indestructible, l'idée des propriétés du triangle qui reste après la destruction de tous les triangles réalisés (3) ; elles sont cette forte pensée : le jugement humain ne peut jamais être adéquat à l'absolu (4). Ces formes logiques, ajoute Aristote (5), ont besoin d'une matière à laquelle elles s'appliquent : cette matière, c'est la sensation (6), c'est la révélation externe, arrivant par ses conducteurs à l'esprit humain. C'est l'expérience qui la fournit. Donc, c'est la relation, c'est l'objectivité. Admirable psychologie ! C'est avec attendrissement que je m'incline devant le génie et la bonne foi d'Aristote, et que mon âme indépendante se sent subjuguée au point de répéter cet accent de l'admiration de nos pères : *Aristoteles dixit.*

Aristote admet que la connaissance renferme un élément radicalement distinct de la sensation, et que cependant

(1) Aristote. (*Oper. metaphys.*, t. XII, v. 3.)
(2) Log., p. 165.
(3) Platon.
(4) Vyasa.
(5) Log., p. 181.
(6) Fides ex auditu.

sans la sensation nulle connaissance ne pourrait exister. C'est l'affirmation la plus nette de l'objectivité humaine. Nous n'avons pas d'idées sans le secours des sens; mais il y a dans la formation des idées un élément indépendant des sens. Nous n'envoyons pas l'électricité de Paris à Londres sans un fil conducteur; mais il y a dans l'électricité un élément très-distinct du fil conducteur. L'ouïe et la vue nous donnent beaucoup d'idées, et cependant il y a dans l'idée un élément qui n'est ni l'ouïe ni la vue même transformées. L'idée n'est pas la transformation du son, quoi qu'en dise plaisamment l'abbé de Condillac.

Le développement de la doctrine d'Aristote n'est que le développement de l'ancienne doctrine : substance première de l'être; unité; support des modifications; forme ou détermination des existences individuelles. La substance constitue la puissance active, et la forme constitue la puissance passive. L'idée, d'après les panthéistes eux-mêmes, n'est qu'une forme de notre entendement; or, nous recevons la forme; donc, même d'après les panthéistes, nous n'avons pas l'initiative de la puissance, de l'idée, de la création. Et ce mot : « La raison est souveraine en philosophie, » n'est qu'une fanfaronnade indigne de l'importance du sujet. La puissance se manifeste par l'initiative de l'action; et ce point, qui est l'échec de la philosophie, est aussi l'échec d'Aristote. Le fait de l'existence de l'univers sera, en dehors du récit de Moïse, une énigme à jamais impénétrable à l'esprit humain. Dieu immobile est, selon Aristote, le moteur de l'univers. Mais le mouvement a-t-il pu commencer, si le monde est éternel? Une substance éternelle d'où émanent tous les êtres implique l'idée de panthéisme, l'émanation implique l'idée d'origine dans le temps : con-

tradiction. L'éternité du monde, ou de la matière, ou puissance passive; et l'éternité de substance première, ou puissance active, entraînent et détruisent en même temps l'idée de dualisme. On n'en finirait pas s'il fallait relever toutes les contradictions d'Aristote. Il est peut-être le philosophe de l'antiquité dont les subtilités abstraites se sont le plus souvent croisées en sens contraire. Ainsi, la puissance active est celle qui se manifeste en donnant le mouvement; mais le mouvement n'a pas pu commencer. A qui la puissance active l'a-t-elle donc donné? La puissance passive est celle qui reçoit. Mais si rien ne commence pour elle, qu'a-t-elle donc reçu?

L'âme est une entéléchie, le principe de la vie organique. Mais qu'est-il besoin de principe, si rien ne commence? La comparaison ne pourrait avoir lieu s'il n'existait un sens interne pour recevoir les impressions transmises par les autres sens. Ce sens interne est ce qu'il appelle âme, *entéléchie*; c'est ce que les Hindous nomment *manas* ou âme, c'est toujours le même fonds d'idées. Le travail de tous les philosophes ne se distingue que par la différence du tissu. Enfin, l'âme qui reçoit une impression transmise voit donc un mouvement commencer pour elle. Les sens, qui l'ont reçue les premiers, et qui la transmettent, voient donc un mouvement commencer et finir dans l'éternité, qui ne connaît ni fin ni commencement! Quel amas d'inextricables contradictions!

La partie où Aristote brille surtout, et où il serait sans rival s'il eût été sans modèle, c'est dans l'art de l'exposition, dans la définition et dans la raison métaphysique des choses connues. Kapila lui a servi de guide, et Aristote a été le modèle de toute la philosophie occidentale. « Il n'y

» a rien de si connu, dit M. de Maistre (1), que la définition » du verbe donnée dans la grammaire générale d'Arnaud : » *c'est un mot qui signifie l'affirmation.* Des métaphysi- » ciens français du dernier siècle se sont extasiés sur la » justesse de cette définition, sans se douter qu'ils admi- » raient Aristote, à qui elle appartient pleinement. Mais il » faut voir comment Arnaud s'y est pris pour s'approprier » les idées du philosophe grec (2). » Il paraît qu'Arnaud aussi croyait avoir conçu ce qu'il avait appris! Incurable faiblesse de la philosophie et des philosophes! La morale d'Aristote n'est pas, comme celle de Platon, un principe absolu; elle n'est point la conformité à un type primitif; elle n'est basée que sur le calcul de l'intérêt qui trouve son compte dans la modération des désirs. Mais cette modération, qui l'inspirera? Le discernement humain? il est insatiable par calcul. Les sens? ils sont insatiables malgré tous les calculs. Une telle morale est sans fondement, et les idées d'Aristote sur la justice n'en ont pas davantage. Il règle la justice commutative suivant une proportion arithmétique, et la justice distributive suivant la loi de

(1) *De l'Église gallicane*, p. 56.

(2) Aristote a dit avec son style unique, dans une langue unique : *Le verbe est un mot qui sursignifie le temps, et toujours il exprime ce qui est affirmé de quelque chose.* Que fait Arnaud ? Il transcrit la première partie de cette définition; et comme il a observé que le verbe, outre sa signification essentielle, exprime encore trois accidents, *la personne, le nombre et le temps*, il charge sérieusement Aristote de s'être arrêté à cette troisième signification. Il se garde bien cependant de citer les paroles de ce philosophe, ni même l'endroit de ses œuvres d'où le passage est tiré. Il le nomme seulement en passant, comme un homme qui n'a vu, pour ainsi dire, *qu'un tiers de la vérité*. Il écrit lui-même deux ou trois pages, et, libre alors de ce petit Aristote, qu'il croit avoir parfaitement fait oublier, il copie la définition entière et se l'attribue sans façon. (De Maistre, *Église gallicane*, p. 57.)

progression géométrique. Cette distinction a été généralement adoptée par les jurisconsultes et les casuistes. Pourquoi? Je n'en trouve que cette raison : *Aristoteles dixit.* C'est l'iniquité des iniquités. Oh ! que j'aime bien mieux cette justice de l'Évangile : A chacun selon ses œuvres. La loi de progression géométrique, appliquée à l'utilité politique, conduisit Aristote, naturellement humain, à cette déduction atroce, qu'il ne faut jamais laisser ni repos ni sommeil aux esclaves. Quant à l'esclavage lui-même, on sait que tous les philosophes anciens l'ont admis comme base de l'ordre social, c'est-à-dire de l'utilité du petit nombre des privilégiés. Quelle justice et quelle philosophie ! La morale n'a aucune loi ; mais la politique, fille de la morale, doit être réglée par des lois extérieures que dicte l'utilité, c'est-à-dire l'intérêt du maître, auquel tout doit être sacrifié. Dernière expression du paganisme, qui n'est que la forme vulgaire du panthéisme.

XXVI

Le stoïcisme est un mélange de maximes incompatibles (1). Toutes les connaissances émanent des sensations élaborées et généralisées par l'entendement. Il n'existe pas d'autres êtres que les corps, dont les uns sont actifs et les autres passifs. Le principe passif s'appelle matière, le principe actif s'appelle Dieu. C'est l'éther ou le feu.

Le monde est un grand animal. Les âmes des dieux et

(1) Le nom de *stoïcisme* vient de *portique*, en grec στοα, lieu où Zénon, son fondateur, donnait ses leçons. Zénon naquit à Cittium, dans l'île de Chypre, l'an 340. Chrysippe, le plus célèbre des successeurs de Zénon, naquit l'an 280, à Soles, dans la Cilicie ; il eut pour maître Cléanthe, élève de Zénon.

des hommes sont les émanations du fluide universel. Dieu, l'âme universelle, ou le fluide primitif, n'agit que selon les lois de sa nature; il en est de même des âmes individuelles. Les âmes individuelles s'évanouiront un jour en se fondant dans la grande âme. Tout, dans cette théorie, est soumis à un mécanisme fatal. Ce qui surprend, c'est l'ostentation de vertu de cette école; vertu si pure, en effet, que le cynisme a fini par se fondre dans le stoïcisme. Un principe commun devait tôt ou tard amener cette fusion.

Chez les cyniques, le plaisir était la seule loi de la nature. Les stoïciens ne professaient que le juste, l'honnête, le saint, comme mobile des actions. Sublime maxime! mais à quel type, à quel ordre d'idées, ces matérialistes demandèrent-ils la raison de la vertu? Le stoïcisme, en raison des lacunes et des contradictions de ses théories, dut rester, et il resta sans influence sur l'esprit humain. Il communiqua une dure et intrépide fierté à un petit nombre d'hommes qui y étaient portés par la disposition de leur esprit ou par leur tempérament.

XXVII

Épicure (1), fondateur de l'école qui porte son nom, préféra l'école de Démocrite à celle de Platon. On peut appeler sa philosophie l'école des jouissances, la mère de l'égoïsme, la destruction du lien moral qui unit les hommes.

Épicure distingua dans l'homme les sensations et les anticipations. Les sensations sont les impressions isolées.

(1) Né à Samos, l'an 341. Beaucoup d'historiens l'ont fait naître à Gargellos, bourg près d'Athènes.

Il explique la nature des sensations comme Démocrite et Gotama : des émanations s'échappent des objets externes et produisent la sensation.

Les anticipations sont : les notions généralisées des impressions ; et la faculté de généraliser est ce qui distingue l'homme du reste des animaux. Ces notions généralisées s'appellent anticipations, parce qu'elles sont l'origine du raisonnement. La raison de l'homme est constituée par deux éléments : l'action des objets externes et l'action interne de l'entendement. Les sensations, étant l'action de la nature, ne peuvent pas se tromper; en conséquence, Épicure ne se trompe pas lorsqu'il affirme que le soleil n'est guère plus gros ou guère plus petit que nous ne le voyons (1). Les notions générales, au contraire, qui sont le produit de l'homme, sont souvent erronées. Le moyen de les rectifier, c'est de les confronter souvent avec les sensations. Épicure établit donc aussi, à sa manière, l'objectivité humaine.

L'homme doit s'appliquer à connaître la vérité pour parvenir à écarter les causes de ses souffrances. Mais comment écartera-t-il les causes de ses souffrances dans un système où tout est fatal? Les causes de nos souffrances existent en nous ou hors de nous. Les causes externes procèdent de la nature ou du monde social. L'homme doit donc apprendre à se connaître lui-même et à connaître la nature, les principes des choses et les lois sociales, *rerum cognoscere causas*. C'est l'aveu implicite et contradictoire de l'existence d'un principe au-dessus des lois du mécanisme matériel.

(1) Epicurus solem posse putat etiam minorem esse quam videatur, sed non multo; nec majorem quidem multo putat esse, quantus videatur. (Cicér.)

L'homme ne trouvant en lui-même que des sensations, son unique but est de les rendre agréables. Il y a donc une force, indépendante des sensations, qui les domine. La loi chimérique du devoir se trouvant souvent en contradiction avec les sensations agréables, il faut en conclure que la grande loi de la nature est de détruire l'idée de Dieu, d'où dérive l'idée de devoir.

Copiant ici Démocrite et Kapila, et n'admettant que les corps, Épicure forme le monde avec des atomes crochus. Kapila et Démocrite avaient eu la maladresse de faire mouvoir des atomes sur des lignes parallèles; comment les faire rencontrer? On allait renoncer à l'existence du monde, et le déclarer, comme les Védas et tant de grands philosophes à leur suite, une illusion, un rêve chimérique, lorsque Épicure s'avisa d'imaginer une inclinaison, et le monde fut sauvé.

Les lois de la société n'ont pour Épicure qu'un seul fondement : l'intérêt. Le pacte ou le contrat social ne repose, pour chaque individu, que sur un calcul d'utilité personnelle, sur l'idée de progression des sensations agréables. Le logicien par excellence de cette théorie fut Néron brûlant Rome. C'était pour lui une sensation agréable d'entendre les cris déchirants des incendiés. Eh! que nous parlez-vous de devoir? n'est-il pas dans la nature que les plus forts ou les plus habiles aient le plus de jouissances, comme le veut M. Thiers (1)? La victoire, c'est la vertu, a dit M. Cousin (2).

(1) De la propriété.
(2) Leçons.

XXVIII

Après avoir jeté un si vif éclat, la philosophie ne pouvait que décroître. N'ayant plus rien à démolir, elle devint inutile et tomba dans le mépris qu'elle méritait. L'école fondée par Socrate, illustrée par Platon, avait reçu le nom d'académie. Le nom d'académie moyenne ou seconde fut donné à la réforme d'Arcésilas de Pitane, et la réforme de Carnéade reçut le nom de nouvelle académie. Ce fut à cette école que Cicéron s'attacha. Le platonisme dominait toutes les autres écoles par l'élévation de la pensée. Son scepticisme déconcerte les efforts de l'esprit. Socrate et Platon avaient désespéré de l'intelligence humaine. « A l'égard de » la loi, du droit ou de la justice, disait Socrate, il n'y a » pas deux nations, ni deux cités, ni deux familles, ni » deux hommes qui soient d'accord (1). » Platon répondait : « La morale s'apprend aisément et parfaitement si » quelqu'un nous l'enseigne; mais personne ne nous l'ap- » prendra, à moins que Dieu ne lui en ait montré la route. » « Sans la révélation divine, ajoutait Aristote, notre œil » voit la lumière comme le chat-huant voit les rayons du » soleil. — Tenez-vous-en au dogme paternel, qui est cer- » tainement la parole de Dieu (2). »

Pyrrhon n'est pas même arrivé à ce degré de certitude de savoir s'il sait ou s'il ne sait pas. Épicure, le chef des

(1) Socrat. (Max. de Tyr., *Dissert.*, première édit. Oxon.) Socrate peint ce qu'il voit, objectivité. La fameuse phrase de Pascal, copiée sur Montaigne : justice en deçà, injustice au delà des Pyrénées, n'est que l'expression de ce tableau de Socrate. Si deux cités ne s'accordaient pas, ce qui était justice chez l'une était nécessairement injustice chez l'autre.

(2) Métaph. Aristot. (*Oper.*, t. XII, ch. VII.)

dogmatiques, réduit la philosophie au doute. Le corps, l'esprit, la multiplicité des êtres, l'infini ou le fini, l'unité ou le nombre indéfini de substance; l'individualité de l'homme, la réalité de son existence (1), l'initiative de sa puissance créatrice; l'unité, la pluralité des dieux, leur existence : l'esprit humain affirme et nie tout cela alternativement, et il appuie ses affirmations ou ses négations sur des raisonnements dont la bizarrerie amuserait, si elle ne pénétrait d'un sentiment profond de douleur. C'est ainsi que les réflexions excentriques d'un malade dans le délire de l'agonie font venir les larmes aux yeux plutôt que le rire sur les lèvres. Ces philosophes, pour expliquer toutes les questions fondamentales de l'humanité, ont eu le même succès qu'aurait un homme illettré qui se mettrait à traduire la Bible ou Homère. J'affirme de toutes ces choses qu'elles sont incertaines, disait Démocrite. Parménide et Xénocrate sont si frappés de l'impuissance humaine, qu'ils taxent d'arrogance ceux mêmes qui osent affirmer leur ignorance. Les cyrénaïques déclarent que nous n'avons aucun moyen de nous assurer de ce qui est en dehors de nous. Les stoïciens abandonnent l'idée des rapports et le seul motif de leurs jugements : l'expérience. Cet état d'imbécillité, de doute, d'angoisse, se prolongera, jusqu'à nos jours, parmi tous les philosophes assez malheureux pour s'éloigner de la lumière révélée.

Privés d'un fondement d'affirmation, les philosophes donnent, par leurs contradictions, un spectacle navrant, et je sais presque mauvais gré à Cicéron de n'avoir pas

(1) Τις δ'οιδεν ει ζῃν τουθ' ὁ κεκληται θανειν,
Το ζῃν δε θνησκειν εστι.

(Euripide.)

dissimulé les faiblesses et l'impuissance des plus grands génies. Mais, quel homme aura l'orgueil de chercher en lui un fonds de richesse, une vérité que n'ont pas trouvés les Platon (1), les Xénophon (2), les Aristote (3), les Héraclite (4), les Théophraste (5), les Zénon (6)? Les efforts d'Arcésilas et de Carnéade dans l'école de Platon; ceux d'Ariston de Chio et d'Hérile de Carthage, de Sphénus, d'Athénagore, de Cléanthe, de Zénon de Tarse, de Diogène de Babylone, d'Antipater de Tarse, dans l'école de Zénon, ne servent qu'à donner des preuves nouvelles de l'impuissance humaine. Antiochus d'Ascalon et Panéthius de Rhodes cherchent à faire une alliance entre les diverses théories, ils ne réussissent qu'à enlever à chaque école son caractère propre et à former un monstrueux éclectisme, bizarre mélange d'idées incompatibles. Les idées répandues dans le domaine intellectuel, et autour desquelles se groupent les variations sans nombre de nos sentiments, de nos sensations et de notre intelligence, sont : Dieu, l'univers et l'homme, triple rapport dont l'intelligence infinie peut seule embrasser toutes les combinaisons. L'homme, intelligence bornée, a voulu en faire le tableau, et, dans ce domaine de l'infini, il a toujours roulé dans le même cercle.

(1) Platonis inconstantia longum est dicere. (Cic., *De nat. Deorum*, lib. I.)

(2) Xenophon fere eadem peccat. (Cic., *De nat. Deor.*)

(3) Aristoteles quoque multa habet, nec vero ejus condiscipulus Xenocrates prudentior. (*Id.*, *ibid.*)

(4) Ex eadem Platonis schola Heraclitus puerilibus fabulis refecit libros. (*Id.*, *ibid.*)

(5) Nec vero Theophrasti inconstantia ferenda est. (*Id.*, *ibid.*)

(6) Zeno alio loco æthereum eum dixit, aliis libris rationem quamdam... idem astris hoc tribuit... Tollit omnino insitas perceptasque cognitiones deorum. (*Id.*, *ibid.*)

Quand une route lui a été tracée, il l'a suivie aveuglément; il a senti qu'il s'égarait, il l'a crié bien haut, et il n'a pas changé de voie; il n'a jamais trouvé une issue, il la cherche; il la cherchera inutilement dans la suite des générations, comme l'ont cherchée Vyasa, Kapila, Gotama; comme l'ont cherchée Thalès, Socrate, Platon et Aristote; comme l'ont cherchée Plotin, Jamblique et Porphyre; comme l'ont cherchée Leibnitz, Wolf et Descartes; comme l'ont cherchée Kant, Fichte et Hegel; ils se sont tous égarés dans la même route. Les Védas, le Védanta, le Sankhya, ont tout dit. Thalès, Pythagore, Xénophane, Parménide, Platon et Aristote les ont répétés; Leibnitz, Wolf et Descartes les ont répétés; Kant, Fichte et Hegel les ont répétés. Et les philosophes français, ont-ils une idée qui leur soit propre? Ils ont des joyaux qui s'ajustent très-habilement; mais ces joyaux sont d'emprunt; s'ils en ont un seul à eux, qu'ils montrent leur titre! Je les défie de le faire. L'humanité est donc contenue comme les vagues de la mer, elle ne peut sortir de son lit de fange, de son cercle d'erreurs que par l'action d'un vivifiant soleil qui l'élève dans l'atmosphère supérieure. Sous les négations comme sous les affirmations de la philosophie, se cache toujours l'idée fondamentale de l'erreur de l'humanité, son aspiration à la divinité. L'idolâtrie elle-même ne fut que la forme vulgaire du panthéisme, et le panthéisme de nos jours n'est que l'adoration du moi humain. Les uns affirment que Dieu a tiré le monde de sa propre substance, les autres qu'il l'a fait avec la matière préexistante; d'autres soutiennent avec plus de bruit encore que Dieu n'a pas fait le monde, et que le monde existe de lui-même. Chaque philosophe a, dans l'antiquité comme de notre temps, une

armée de défenseurs. On affirme, pour Anaxagore, que le monde ne fut qu'un amas infini de particules minimes et semblables; pour Thalès, qu'il fut l'eau; la terre pour Phérécide; le feu pour Héraclite; un mélange d'eau et de feu pour Hippon; l'eau et l'air pour Œnopidas. Les autres, pour soutenir l'honneur de Xénophane, s'attachent à prouver que l'air et le feu sont sortis de la terre que Dieu a pétrie avec de l'eau. Marchant sous la bannière d'Empédocle, les plus pacifiques tentent une alliance entre les parties belligérantes, en disant que les quatre éléments, l'eau, l'air, le feu et la terre ont également concouru à la formation du monde, et la tourbe innocente des niais applaudit à ce système de conciliation, à cette neutralité; on croit la paix assurée; mais le feu, caché sous la cendre, éclate avec un nouveau bruit. L'idéalisme se fait matière. Dieu, selon Platon, avant de donner un corps aux autres êtres, a commencé par se le donner à lui-même. Ses disciples raniment cette idée. Si le monde existe, répondent les disciples d'Aristote, il existe nécessairement, et de toute éternité; il est l'antagoniste de Dieu. Les disciples de Pythagore, au nom de l'harmonie universelle, tentent une nouvelle alliance, et ils proclament la divinité de la matière, puisque l'on reconnaît son éternité. Les disciples de Zénon s'emparent de cette concession, et ils proclament deux dieux. Vous croyez cette fois l'alliance conclue? Détrompez-vous. Les péripatéticiens et les académiciens protestent d'une même voix. Si la matière est éternelle, l'intelligence l'emporte encore; elle est l'âme de la matière. Le triomphe de l'esprit n'est pas de longue durée. Les pythagoriciens élèvent la voix avec éclat : Il y a deux dieux, disent-ils, l'un bon, l'autre mauvais. Le bon a fait le repos,

la lumière et l'homme ; le mauvais a créé les ténèbres, l'agitation et la femme. Les stoïciens profitent de cette concession pour attribuer à la matière une divinité aussi complète qu'à la divinité immatérielle. Le stoïcisme ouvre la porte aux débordements de toutes les passions (1).

La lutte continue. L'harmonie de l'univers, ajoutent les pythagoriciens, ne comporte pas deux dieux. D'où vient la matière? demandent les partisans d'Aristote. Les pythagoriciens répondent : Elle vient de la substance même de Dieu, et les âmes sont des parcelles divines dans un état perpétuel de migration, tantôt dans les hommes, tantôt dans les éléphants, tantôt dans les fourmis ou dans les abeilles (2). Mais les académiciens répliquent, au nom de Platon : que d'une substance il ne peut sortir que des substances de même nature; Dieu est un esprit ; nous-mêmes, nous ne sommes sûrs de notre existence que par notre esprit, donc il n'y a dans le monde que des esprits. La matière n'est qu'un fantôme, un phénomène, une apparence, une illusion. Les épicuriens raisonnaient bien autrement. L'esprit ne peut pas se scinder, se diviser en parties, dire oui chez vous, non chez moi. Il n'y a qu'une substance, évidemment c'est la matière. La matière se voit et se touche. L'esprit n'a pas le même titre à notre foi. Le matérialisme triomphe, mais son triomphe sera court.

(1) Utrum stoicos poetæ depravaverint, an stoici poetis dederint auctoritatem, non facile dixerim. Portenta enim et flagitia ab utrisque discentur. (Cicer., *Acad.* 11.)

(2) Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Æthereos dixere Deum, namque ire per omnes,
Et terras tractusque maris cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum.
(Virg., *Géorg.*, liv. IV.)

Comme le cheval de Troie, il porte dans son sein des ennemis qui le détruiront aussitôt qu'il sera entré dans la place ennemie. La substance est infinie, mais la matière est multiple; comment résoudre cette difficulté? Au nom d'Anaximandre, on répond que la matière ne formait qu'une sphère de feu, mais la sphère se brise; le soleil en sort d'abord, puis les étoiles; et de leurs révolutions naissent la terre et l'homme. Les disciples d'Anaximène répliquent que le feu eût tout brûlé; ils opposent l'air au feu de leurs adversaires. L'air sphérique et infini s'est condensé, et il en résulte la terre, du sein de laquelle sont sortis tous les êtres. Que le monde soit d'air ou de feu, disent les partisans de Leucippe, c'est ce qu'il n'est pas donné aux hommes de décider. Mais tout le monde voit bien que l'univers ne se serait jamais formé sans de petits atomes aux pointes crochues. Cela est évident, répondent les disciples de Démocrite, le monde ne peut pas avoir d'autre principe que les atomes aux pointes crochues; ainsi, les êtres vivants sont produits par des êtres sans vie. Et Épicure, placé entre son maître Démocrite et son élève Métrodore, reçoit l'éclat passager d'une gloire supérieure à celle d'Aristote et de Platon.

XXIX

A Rome, la transmission des idées n'est pas moins sensible que dans la Grèce. Là comme ailleurs, on n'a rien conçu, on a tout appris. Je ne répéterai pas la synthèse philosophique de Varron; on a vu qu'elle était identique à celle de Vyasa et de Xénophane, à celle de Pythagore, à celle qui a été reproduite depuis en Allemagne et clandestinement répandue dans les cours de M. Cousin. C'est tou-

jours l'unité de substance d'où s'échappent des émanations qui viennent se perdre, s'emprisonner au moins dans la matière. C'est une idée bien bizarre, et cependant bien généralement accréditée, que celle qui donne à la substance infinie une prison ; en sorte que l'être infini a besoin de se dégager, de s'affranchir, et il y réussit bien lentement. Il y aura donc toujours une enveloppe épaisse pour faire gémir cette grande âme, en la privant d'une partie de son intelligence.

Adspice, namque omnem quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam (1).

Et heureuse encore cette grande âme, quand elle n'est enveloppée que d'un voile pour ainsi dire transparent comme le corps humain! Elle ne jouit pas de son intelligence en toute liberté, mais elle en jouit un peu; au lieu que, si elle se trouve enchaînée moins favorablement, il lui faut de grands efforts pour avoir le sentiment d'elle-même. Cependant, on trouve des preuves de sa lucidité dans les mouvements de la matière inorganique, en sorte que cette matière qui ne sait rien du passé, rien du présent, rien de sa propre existence, finit par nous apprendre l'avenir et les secrets de notre vie. La grande âme, le grand tout se réveille sur un signe de notre volonté! *Hæc, mihi jam crede, ne aniculæ quidem existimant* (2). Qu'on ne s'y trompe pas, ces superstitions des esprits faibles sont une déduction rigoureuse de la théorie des panthéistes. « L'âme » universelle de la nature a trois degrés, dit Varron, la » vie, la sensibilité, l'intelligence. » Or, pour l'élever à

(1) Virgile.
(2) Cicéron, *de Divinat.*, lib. II.

l'intelligence dans la matière inorganique, il ne s'agit que de l'y réveiller. Et à Rome, comme en France, il ne manqua pas de gens qui y travaillèrent.

Pythagore, en répétant les leçons de l'Orient, avait jeté en Italie le germe de ses erreurs. Il portait aux franges de sa robe de petites clochettes pour avertir les insectes de son passage, de peur de causer, en les écrasant, de vives sensations de douleur à la grande âme qui les animait. Comme les Brahmanes, il ne mangeait que des végétaux, oubliant, comme eux, que les végétaux sont également remplis de l'âme universelle.

Dans cette théorie, plus on se dégageait de la matière, plus on acquérait de liberté et d'intelligence. Pendant le sommeil, l'âme universelle interrompant, pour ainsi dire, ses communications avec la matière, était plus libre que pendant la veille, et, par une conséquence nécessaire, les rêves étaient plus sûrs que le raisonnement. La raison n'était que l'intuition de l'âme universelle enchaînée, obscurcie par la matière; le rêve était l'intuition de l'âme universelle en partie dégagée. C'était une seconde vue. Telle est l'origine superstitieuse de la foi que les païens avaient dans les rêves, et qui s'est perpétuée jusqu'à nous. On croit encore à l'intuition de l'âme qui se dégage de la matière, soit par le sommeil, soit par d'autres moyens. Si nous dégageons l'âme universelle dans la matière inorganique, il nous est bien plus facile de la dégager dans la matière transparente et organisée. Ces merveilles nous ont été transmises par la philosophie, par la superstition populaire, et plus agréablement par la poésie, comme dans ces vers de Virgile, littéralement empruntés à Homère (1) :

(1) *Odyss.*, liv. XIX.

Sunt geminæ somni portæ ; quarum altera fertur
Cornea, quâ veris facile datur exitus umbris :
Altera candenti perfecta nitens elephanto,
Sed falsa in cœlum mittunt insomnia manes (1).

Selon Porphyre et Platon, l'homme qui veille n'est pas susceptible de l'inspiration divine ; et, selon Vyasa, l'âme universelle n'a la plénitude de sa liberté que quand elle est parvenue à se dégager entièrement de la matière. Ces principes posés, il est facile de croire à la divinité humaine. Les héros d'abord, puis les rois, furent des dieux. Il était temps que le tour des philosophes arrivât. Ne sont-ils pas suffisamment dégagés de la matière ? Ils arrachent *la religion la plus pure à bien des superstitions*, dit M. Cousin (2), ce dont le félicite M. l'abbé Maret, doyen de la faculté de théologie de Paris (3), et ils prennent leur essor divin ! *Je suis Dieu*, s'écrie M. Proudhon. Oui, messieurs, vous êtes dieux, et je crois à votre divinité comme à celle des Vitellius, dont le dieu Faune dota la république romaine, ou plutôt comme à celle des Scipion, qui attribuaient leur origine divine au serpent (4). C'est la même paternité : *Dixit serpens : et eritis sicut dii* (5).

A Rome, comme en Grèce, les poëtes furent les gracieux interprètes de la philosophie ; ils égalent souvent, ils surpassent quelquefois les philosophes par la profondeur de la pensée, et surtout par la netteté de l'expression. Ennius, Lucain, Juvénal, Perse et Martial sont remplis de traits de la plus haute philosophie. Horace est tantôt Épicure ou

(1) *Enéide*, liv. IV.
(2) *Du Vrai, du Bien, du Beau*, deuxième édition, p. 428.
(3) *Discours d'ouverture du cours de la faculté de théologie de Paris*, prononcé le 4 mars 1854.
(4) Tit. Liv., *Histor.* lib. XXVI.
(5) *Genèse*, chap. III, v. 4 et 5.

Zénon, Aristote ou Platon, Thalès ou Parménide, et toujours avec une verve et une clarté qui seront le charme éternel des hommes de goût. Lucrèce a chanté la philosophie d'Épicure dans un poëme célèbre (1). Il a plus d'énergie que Virgile, mais, à part quelques morceaux de premier ordre, si on le compare pour la beauté, la pureté et l'élégance du style, au chantre de Mantoue, on a de la peine à croire que ces deux poëtes ne soient séparés que par une génération. Lucrèce fut le chantre de la matière, seule, à cette époque de décadence, capable d'exciter un reste d'enthousiasme dans des âmes dégradées.

Lucain, neveu de Sénèque, stoïcien comme lui, et qui, comme lui, démentit, en présence de Néron, son stoïcisme, car il eut la lâcheté d'accuser sa propre mère pour échapper à la mort, Lucain exprime aussi l'idée et la nécessité de la révélation divine (2). Il n'est pas une vue philosophique élevée, gracieuse ou voluptueuse, qui ne se retrouve dans les vers des poëtes, preuve que les pensées philosophiques étaient transmises, et qu'elles étaient depuis longtemps dans le domaine public. Cette observation s'applique aussi et surtout à Homère, bien antérieur aux philosophes grecs. Et quand Cicéron demande si ce sont les philosophes qui ont donné l'idée aux poëtes ou les poëtes aux philosophes, on peut lui répondre : Les uns et les autres l'ont empruntée à la même source. Les abeilles qui voltigent sur le calice des fleurs n'y déposent pas, elles y prennent le parfum. D'où leur venaient donc les idées ? J'ai indiqué leur source : elles venaient de la révélation, qui est l'unique affirmation. Et l'erreur ? L'erreur n'est

(1) De natura rerum.
(2) Dixitque semel nascentibus auctor quidquid scire licet. (PHARS.)

que la négation ou l'interversion de l'affirmation. Dieu existe; il est l'existence même. Dites qu'il n'existe pas: négation, erreur. L'esprit de l'homme est limité. Dites, avec les panthéistes, qu'il ne l'est pas: interversion d'affirmation, erreur. C'est toujours dans l'application de l'affirmation que se trouve l'erreur ou la vérité. Il n'est donc pas bien étonnant que, la vérité une fois révélée, l'erreur se soit montrée sous toutes les formes; il n'a fallu qu'intervertir l'ordre des idées révélées, ou appliquer à un objet ce qui convenait à un autre objet, ou simplement refuser à un objet ce qui lui était propre. Cela prouve l'aveuglement ou l'injustice des hommes, et ne prouve pas du tout l'existence d'un être antagoniste et qui fait le mal en produisant; le mal n'est qu'une destruction, par conséquent une négation.

Varron, l'écrivain le plus érudit et peut-être le plus fécond du monde, car il n'a pas publié moins de cinq cents volumes, fait l'énumération de toutes les théories philosophiques et théologiques, des théogonies et des cosmologies de tous les peuples, et, après les avoir discutées avec une étonnante pénétration d'esprit, il déclare avec Platon que l'homme ne sait rien que ce que Dieu lui apprend. ***Hominis est cogitare, Dei scire.*** Octave lui fit ériger une statue à côté de celle des grands écrivains des siècles précédents. C'était la première que Rome eût vu élever à un homme vivant; Varron (1) était contemporain de Cicéron. Il est

(1) Varron mourut âgé de quatre-vingt-huit ans, l'an 28 avant Jésus-Christ; des cinq cents volumes qu'il avait composés, il ne nous reste que deux traités *De re rustica* (en trois livres), *De lingua latina* (en six livres). Il écrivit ce dernier à l'âge de quatre-vingts ans, et le dédia à Cicéron, qui lui avait dédié la deuxième édition de ses *Académiques*.



souvent cité et combattu par les pères de l'Église. Saint Augustin s'attache avec un soin extrême à démontrer l'erreur de ses doctrines en rendant toujours justice à son génie. Rome se borna donc à discuter les opinions des Grecs ; le seul homme peut-être qu'elle pourrait revendiquer comme philosophe, Cicéron, le plus grand métaphysicien qu'elle ait possédé, déclare que la philosophie est impuissante (1). Il est l'historien le plus exact, le plus fidèle, le plus élégant et le plus profond qu'ait jamais eu la philosophie grecque. Il s'attache à l'école de Socrate, de Platon, d'Arcésilas et de Carnéade, et c'est après un examen si approfondi qu'il s'écrie que la philosophie n'est d'aucune ressource pour l'esprit humain, et qu'elle ressemble plutôt au malade en délire qu'à une discussion rationnelle (2). Ainsi, l'observation le conduit à décider que la science morale ne peut avoir d'autre fondement que la révélation divine. « La loi naturelle, dit-il, n'est pas une » invention de l'esprit humain ou de la volonté souve- » raine des peuples. D'après l'opinion des hommes les plus » savants, elle n'a pas commencé à exister lorsqu'elle a » été écrite, mais lorsqu'elle est née. Or, elle est née en » même temps que l'esprit de Dieu lui-même (3). » Et comme s'il eût redouté que l'homme n'eût cru avoir deviné la pensée divine, lors même qu'il n'est pas capable de deviner la pensée d'un autre homme, Cicéron insiste et il

(1) Cum multæ res in philosophia nequaquam satis explicatæ sint, tum perdifficilis et perobscura quæstio est de natura deorum, in qua tam variæ sunt doctissimorum hominum tanquam discrepantes sententiæ, ut magno argumento esse debeat causam, id est principium philosophiæ esse inscitiam. (Cicér.)

(2) Audite portenta et miracula non disserentium philosophorum sed somniantium. (*Id.*)

(3) *De legibus* 11.

affirme que la pensée divine ou la loi naturelle n'a été connue que par la révélation, que par « la loi que Dieu a » inventée, qu'il a arrangée et qu'il a promulguée lui- » même (1). » Cicéron donnait à sa conviction un témoignage irrécusable : « Je vous citerai, dit-il, toute l'anti- » quité, qui, étant plus proche de l'origine et de Dieu » même, savait mieux ce qui était vrai. » La certitude des dogmatistes était si futile à ses yeux, qu'il ne put jamais prendre les dogmatistes au sérieux. « Je crois qu'il n'est » pas possible que vous ne riiez pas, vous, Epicuriens, » lorsque vous vous entretenez des doctrines de votre » maître (2). » En dehors des lois divines, qui ne peuvent nous être connues que lorsqu'elles nous sont transmises par ceux mêmes qui les tenaient de Dieu (3), l'homme, selon ce grand penseur, ne peut faire que des conjectures. « Souvenez-vous que moi qui vais discourir et que vous qui allez jugez, nous ne sommes que des hommes, afin que vous ne demandiez rien au delà des probabilités (4) : » l'homme ne peut rien percevoir de lui-même (5). Cicéron n'appartient point à l'école de Pyrrhon ; il appartient à l'académie, à cette haute école de Platon qui passait pour l'aristocratie intellectuelle capable de dissiper toutes les ténèbres de l'esprit. Le doute de Cicéron, dans les meilleures conditions de la puissance philosophique, est une preuve que l'esprit humain, livré à lui-même, est dénué d'un

(1) *De republica.*

(2) *De natura Deorum.*

(3) Cum de religione agitur, majoribus nostris, etiam nulla ratione reddita, credere. (*Id.*, *ibid.*, liv. III.)

(4) Ut si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis. (*Id.*, *Tuscul.*, liv. Ier, ch. 9.)

(5) Nitamur igitur nihil posse percipi. (*Id.*, *De acad.*)

moyen d'affirmation (1). Les autres écoles étaient dans une condition pire encore. « Elles demandaient que les pre» miers principes fussent mis hors de discussion, et ces » premiers principes étaient inacceptables à la raison (2). » Tel est le berceau des écoles modernes, qui prétendent ne rien admettre sans raison, et qui nous imposent l'obligation d'admettre sans raison leurs principes déraisonnables. Elles veulent ramener tout à l'évidence, et l'obscurité de leur langage est proverbiale; elles rendent la vérité si claire, que, de leur aveu, elle ne peut être comprise que du petit nombre (3). Et voilà comment, au nom de la philosophie, l'homme, dégagé de tout lien, de tout devoir, n'a qu'une loi, celle du plaisir ou de l'intérêt! Cicéron avait-il donc si grand tort de s'écrier : « Au milieu de tant de sys» tèmes, la vraie opinion ne peut être qu'une, et l'on ne » peut pas savoir quelle elle est, ni où retrouver cette opi» nion uniquement vraie; nous devons avouer que cette » discipline si noble, qu'on appelle philosophie, n'est rien » elle-même, et qu'elle ne peut nous servir à rien (4). » Qui ne serait douloureusement ému des laborieux tâtonnements de l'humanité, demandant sans espérance l'appui d'une main secourable, et saisissant au hasard le

(1) Est enim contentio inter eos non de terminis, sed de tota possessione contentio... Hic igitur neutris assentiatis, sin utrique, uter est sapientior. (Cic., *Acad. quæst.*)

(2) Sed hoc extremum est eorum, postulant, ut excipiantur hæc inexplicabilia. (Cic., *Acad. quæst.*)

(3) « N'hésitons pas à le dire : sans la religion, la philosophie, réduite à ce qu'elle peut tirer de la raison naturelle perfectionnée, s'adresse à un bien petit nombre, et court risque de rester sans grande efficacité sur les mœurs et sur la vie. » *Habemus confitentem.* (M. Cousin, *Du Vrai, du Beau, du Bien*, deuxième édition, p. 428.)

(4) Cic., *ibid.*

premier objet qu'elle rencontre, comme le pilote battu par les flots dans une nuit profonde (1)! L'histoire de ses désordres devient plus humiliante encore que l'histoire de ses discordes. « Est-il ordinaire, ajoute Cicéron, de trouver » parmi les philosophes un homme qui ait des mœurs?... » Les uns sont si vains et si superbes, qu'il vaudrait mieux » pour eux qu'ils n'eussent jamais rien appris ; d'autres » sont tellement avares, ambitieux ou débauchés, que leur » vie semble faite pour démentir leurs discours (2). »

Cicéron ne connut jamais une cause plus désespérée que celle de la philosophie ; il lui conserva son affection, il lui fut impossible d'y attacher l'adhésion de sa raison.

On peut se former une idée de l'action que les philosophes ont exercée sur les mœurs publiques par le tableau qu'en fait Lucien dans le dialogue intitulé : *Le Festin* ou *les Lapithes*.

Andronicus de Rhodes transporta à Rome la philosophie d'Aristote, un peu après que Cicéron eut expliqué celle de Socrate. Il développa sans grand retentissement les principes de son maître, et il donna avec lui la foi comme premier fondement de la science.

Sénèque, qui ne s'était pas montré trop stoïque en entassant des millions à la cour des tyrans et en gardant un silence coupable, lorsque, pour tuer sa mère Agrippine, Néron avait eu besoin de son conseil et de celui de Burrhus, Sénèque développa la morale du stoïcisme, qu'il orna de son style, comme on parc une statue. Il perpétua, après Platon et Cicéron, la nécessité d'une révélation di-

(1) Ad quamcumque doctrinam velut tempestate delati tanquam ad saxum adhærescunt. (*Id.*, *ibid.*)

(2) *Tuscul.*, liv. II.

vine. Il regarda les premiers hommes comme doués d'un grand esprit, parce qu'ils étaient sortis tout récemment des dieux (1). Quant aux théories philosophiques, il n'y voit nullement la vérité, mais d'ingénieuses fictions (2). Enfin, à Rome comme en Grèce, les opinions des philosophes sont si contradictoires et si extravagantes, que l'on n'a ni le courage ni le temps de les suivre dans leurs aberrations. Ce caractère si grave, si dur, si martial de Rome se perd, comme le caractère plus souple des Grecs, dans de vaines subtilités. Les Romains comme les Grecs ont tout nié, tout affirmé, tout combattu, tout défendu. Ce n'est pas, en vérité, leur faute, s'il subsiste encore dans le monde quelque étincelle de raison, quelque reste de morale et d'ordre social. On croit entendre, non des hommes doués d'une intelligence supérieure, mais les rêves de malades en délire (3). Les idées les plus simples, les plus nobles, les plus naturelles, en traversant ce milieu de la philosophie, en sortent si méconnaissables, que le bon sens en est troublé. En ce qui concerne l'âme, par exemple, les uns, prenant parti pour Pythagore, soutenaient, comme l'école tyrannique qui pèse encore sur notre siècle, que l'âme est le tout dans le grand tout; les autres disaient avec Cratès qu'il n'y a pas d'âme; ou, avec Platon, que c'est une substance se mouvant soi-même; avec Thalès, une nature sans repos; avec Asclépiade, une irritation des sens; avec Anaximandre, un composé de terre et d'eau; avec Empédocle, le feu du sang; avec Posidonius, une

(1) Primi homines alti spiritu viri et, ut ita dicam, a diis recent s. (*Epist.* 21.)

(2) Ex ingenio finguntur, non ex scientiæ vi. (*Id.*)

(3) Audite portenta et miracula non disserentium philosophorum, sed somniantium. (Cicér.)

nature chaleureuse ; avec Hippocrate, un esprit répandu dans le corps ; avec Varron, l'air réchauffé dans les poumons ; avec Zénon, la quintessence des quatre éléments ; avec Héraclite, la lumière ; avec les philosophes orientaux, une vertu sans forme ; avec Xénocrate, un nombre mobile ; avec Aristote, la force qui fait mouvoir le corps ; avec Sénèque, qu'on ne sait pas ce que c'est ; avec Démocrite, que nous ne voyons partout que des âmes et des démons. Voilà où en étaient les Romains sur la nature de l'âme, dans le cercle qui leur avait été tracé par les Grecs. Quant à son siége, ils ne savaient non plus s'ils la placeraient au centre du cerveau, avec le père de la médecine ; par tout le corps, avec Démocrite ; dans l'estomac, avec Épicure : *mediâ regione in pectoris hæret* (1) ; autour du cœur, avec Zénon ; dans la membrane de l'épicrâne, avec Erasistrate ; dans le sang, avec Empédocle ; entre les deux sourcils, avec Straton. Il paraît que le ridicule de leurs gestes n'était pas moins amusant que la bizarrerie et l'entêtement de leurs opinions, puisque Néron, ayant chassé les histrions de Rome, les fit remplacer à sa cour et à sa table par les philosophes, dont il donnait, après les festins, les gestes et les contorsions en spectacle au peuple. Et il n'en manquait pas, dit Tacite, qui convoitaient ce triste honneur : *Etiam sapientiæ doctoribus tempus impartiebat post epulas, ut contraria asseverantium discordiæ tuerentur ; nec deerant qui ore, vultuque tristi inter oblectamenta regia spectari cuperent* (2).

(1) *Lucrèce*, liv. III, v. 141.
(2) *Annal.*, liv. XIV, ch. XVI.

CHAPITRE IX.

ABERRATIONS DES PASSIONS.

Inveni idolum mihi.
OSÉE.

I

Les idées reçues en religion, en législation et en philosophie étant fausses, comme nous venons de le démontrer, l'humanité a dû se trouver sans règle dans ses actions, s'abandonner à ses penchants ou à ses caprices, et tomber dans tous les excès et tous les désordres. Une seule idée a dominé dans le monde : la souveraineté de l'homme. De là le fractionnement de l'humanité en nationalités rivales; de là les guerres étrangères et les guerres civiles, et, après l'asservissement des étrangers, l'asservissement des citoyens; en un mot, la domination de l'homme sur l'homme, et la déification du plus fort, c'est-à-dire presque toujours du plus scélérat. On a attribué la guerre à la faim, et on a supposé que c'était pour se disputer leur proie que les hommes, dans le principe, s'étaient dévorés entre eux. Cette hypothèse, démentie par tous les grands événements de l'histoire, serait un blasphème contre la Providence. Caïn et Lamech n'avaient pas faim quand ils ont tué leurs frères; Nemrod n'avait pas faim quand il a tué ou assujetti les siens. Si, dans le principe, le fratricide de Caïn et de Lamech n'inspira que de l'horreur, au lieu d'avoir des autels, c'est que le genre humain, trop récemment sorti des mains de Dieu, n'avait pas encore vu l'équation s'établir entre le mensonge de l'enseignement et l'iniquité des faits; au lieu de s'agenouiller, il protestait. Mais peu à peu son

intelligence s'éteint, le sentiment de sa dignité s'abaisse, et l'histoire ne tarde pas à enregistrer l'apothéose des illustres brigands qui ont foulé aux pieds toutes les lois de l'ordre naturel. Nemrod extermine les hommes comme des bêtes fauves, et on le proclame dieu. Dès cette époque, tout étranger qui franchit les portes de Babylone sans adorer ses rois est jeté dans la fosse aux lions. Ninus n'aura des temples qu'après avoir égorgé le mari de Sémiramis, qu'il épouse. Sémiramis ne fera adorer le cadavre de son amant (1) qu'après avoir tué elle-même son second époux. Djemschid ravage l'univers et allume d'immenses bûchers où sont brûlés tous ceux qui ne l'adorent pas; Zohak, son gendre, le fait scier en deux, égorge les cent cinquante personnes qui composent sa famille, et se fait apporter chaque jour deux cervelles humaines pour rafraîchir les ulcères qui dévorent ses épaules; Zohak ne cesse les massacres que lorsque ses sujets tombent prosternés à ses pieds. Séthos inscrit son nom en caractères de sang à Babylone, et Babylone adore Séthos. Sésostris attèle les rois à son char, et Osiris, son ministre, extermine ceux qui ne l'adorent pas. Alexandre le Grand se compose à Babylone un sérail de trois cent soixante femmes; il livre les filles et les femmes des Perses à la brutalité de ses soldats; à Tyr, il fait vendre aux enchères trente mille hommes, et en fait crucifier deux mille qui montraient peu d'empressement à l'adorer; il fait vendre encore trente mille hommes à Thèbes, et l'Égypte place les autels d'Alexandre à côté de ceux de Jupiter. César, dont on vante la clémence, fait périr trois millions de Gaulois, massacre sans combats plusieurs milliers de Romains, et ses temples sont plus

(1) Ara, roi de l'Iran.

nombreux que ceux de Jupiter. Mais, à Ninive, à Sardes, à Damas, à Babylone, comme à Rome, à Capoue, à Carthage, à Corinthe, comme partout, on n'abat que les têtes élevées, on consent à laisser vivre la servile multitude : on épargne tout ce qui adore (1). Et ces assassinats, ces égorgements, que sont-ils, eu égard aux immenses hécatombes qu'on appelle batailles et villes prises d'assaut, où les hommes sont tombés par centaines de milliers, où les races humaines se sont mêlées dans des torrents de sang comme les fleuves aux vagues de l'Océan en perdant leur nom dans son sein? Le grand Pompée fait vendre ou périr douze millions d'hommes. « Exterminez, exterminez! criait » Germanicus à ses soldats après sa victoire sur les Ché- » rusques, vous ne pouvez avoir la paix que par la destruc- » tion entière de la nation. » Un moment vint où la terre fut menacée de manquer d'habitants (2).....

J'ai voulu faire le dénombrement des hommes immolés par d'autres hommes; mais, frappé d'horreur et d'effroi, j'ai laissé tomber de mes mains cet effrayant registre des morts tenu par l'histoire; je n'ai pu supporter l'image de tant d'empires se heurtant et se brisant, de tant de hordes abruties et féroces sortant de leurs steppes, traversant des déserts immenses et se ruant sur des peuples qu'elles écrasent, en attendant que d'autres hordes sauvages et féroces, parties des mêmes lieux, viennent les écraser à leur tour. De la terre entière, comme d'un vaste tombeau, il s'échappe je ne sais quelle vapeur de sang, quel souvenir de deuil, quel remords de parricide qui poursuit sans repos. Il n'est pas une forêt, par un brin d'herbe, pas un

(1) Parcere victis, debellare superbos.
(2) Strabon.

atome de poussière qui ne soit pétri dans le sang, pas une goutte d'eau de l'Océan qui ne soit rougie de ce sang humain versé par les hommes. Je me suis arrêté consterné, et j'ai compris que l'homme n'avait ni l'intelligence de ce qui est bien et de ce qui est mal, ni le pouvoir d'accomplir l'un et d'éviter l'autre. Souveraineté de lumière, souveraineté de puissance, tout lui manque; il n'a que la souveraineté de la haine! Le néant est son trône, et c'est orgueilleusement dressé sur des décombres qu'il s'écrie: Je suis souverain. Oui!... souverain de la destruction, souverain de la mort!

II

Aucun frein ne pouvait retenir l'homme sorti des lois de sa nature, et le goût du meurtre n'était peut-être pas le plus abominable de ses goûts. Lorsque Marius eut détruit les Cimbres, les femmes proposèrent de se soumettre, à la condition que l'on respecterait leur vertu, le seul bien qui leur restât après le massacre de leurs pères et de leurs époux. Le farouche vainqueur rit de l'étrangeté de la proposition.. Babylone, en exterminant l'Orient, n'avait ménagé la Géorgie que parce qu'elle pouvait envoyer des filles nombreuses au sérail de ses rois et de beaux garçons pour servir d'eunuques à ses satrapes. Rome avait dans l'Occident la souveraineté qu'eut Babylone dans l'Orient. L'Occident et l'Orient devaient donc subir la même destinée et croupir, l'un comme l'autre, dans le sang et dans la boue. Ah! que l'homme qui invoque la souveraineté de l'homme est imprévoyant, et qu'il est cruel envers lui-même! L'homme souverain tue, pille, dévaste, détruit; il détruit jusqu'au sentiment du remords dans son cœur,

de peur que la justice et l'humanité n'y paraissent à côté du remords. Son orgueil veut se soumettre la raison d'autrui; son ambition convoite les biens et les personnes; la loi de ses appétits brutaux est de n'en connaître aucune; celle de ses appétits de n'en avoir pas : l'épuisement du crime ne le rassasie pas du crime.

Ce n'est pas sans une sorte de religieuse tristesse que je me vois condamné, pour achever ma démonstration, à soulever le voile qui couvre les mœurs des peuples idolâtres. Esprit de Dieu, guidez ma plume, inspirez mon langage : un mot, un seul mot même d'indignation peut donner le change à l'âge de l'inexpérience, et j'ai sous vos yeux de jeunes amis qui liront ce livre. O Dieu! conservez leurs âmes pures, comme les corolles d'une jeune fleur. Je les aime, ces enfants, comme la mère des Macchabées aimait les siens, qu'elle invitait à mourir plutôt que d'aliéner leur liberté; comme la mère de saint Louis aimait son fils, qu'elle eût préféré voir mort que flétri, et dont elle fit, avec cette parole, le plus grand roi qui se soit jamais assis sur un trône. Mon cœur, comme celui de Rachel, serait sans consolation, si ces pauvres enfants étaient sans vie.

Un vice horrible qui voua deux villes fameuses de l'antiquité à une ignominie que le feu n'a pas pu purifier, un vice dont la mémoire n'est plus conservée que dans nos bagnes, dont saint Paul parle avec une énergique indignation, et auquel Montesquieu n'a pas trouvé de nom, tant il inspire d'horreur, ce vice fut communiqué par Babylone à Ninive, à Tyr, à Sidon, à Lacédémone, à Athènes. Il déshonora l'Orient, infecta l'Occident, fit trembler Rome sur ses destinées, comme le prouve la sollicitude avec laquelle elle multiplia ses lois contre le célibat, et enfin il passa

pendant des siècles dans les habitudes du genre humain tout entier. Chose horrible à dire! il lui fut en quelque sorte imposé par les trois grands organes de la souveraineté humaine: les religions, les législations, les philosophies. A Rome, toute la jeunesse était vouée à la plus hideuse des prostitutions. La loi *Quintinie* n'exceptait de cet opprobre que les fils de famille. Les enfants du peuple méritaient-ils la protection du pouvoir et le bonheur de l'innocence? Les ministres de cette étrange corruption ne se cachaient ni dans la fange ni dans l'obscurité; ils allaient au grand jour, l'or ou le fer à la main, aux marchés ou sur les champs de bataille, prendre leurs victimes au nom de la loi du plus fort. On ne peut, malgré la distance des temps, se garantir de pitié, et je sens une larme mouiller ma paupière au souvenir de ces troupeaux d'enfants malheureux, arrachés au sein de leurs mères, et parqués pour la vente suivant leur couleur, leur âge, leur beauté, leur nationalité. *Puerorum infelicium greges, agmina exoletorum, per nationes coloresque descripta* (1). Pendant la longue et hideuse période dont je parle, l'ordre de la nature fut entièrement interverti: les sexes appelés à s'unir se délaissaient (2). Ce mépris de la femme ne la trouva pas insensible; au commencement du ve siècle de Rome, cent soixante et dix femmes furent exécutées pour avoir empoisonné leurs maris; et Catilina vit une grande ressource pour ourdir sa conjuration dans les femmes, qui espéraient que la guerre civile les délivrerait de maris si honteusement débauchés. Ces abominations, que Cicéron nous représente comme appuyées par l'autorité des philosophes, *con-*

(1) Sénèque, *epist.* 95.
(2) *Id., ibid.*

cedentibus philosophis, et qui trop souvent ont inspiré la muse de Virgile, d'Horace et de Tibulle, régnaient dans les temples (1) comme à l'académie, déshonoraient les femmes, tuaient les vieillards et flétrissaient la jeunesse. Varron, qui a tout dit, n'a pas osé dire les abominations de ces mystères (2). Les hommes ont pu les traduire dans leurs mœurs, il est impossible de les exprimer dans le langage (3), la parole est plus chaste et plus humaine que l'infamie des dieux. Ce n'est que par l'exemple qu'ils peuvent inoculer toute la perversité de leur morale.

Le renversement de la vie matérielle est attesté par le meurtre. Le renversement de la vie morale ne dut pas être moins complet. On institua des fêtes religieuses et solennelles où l'on distribua des prix de débauche : l'immoralité, comme le meurtre, eut les honneurs du triomphe!

III

De même que le meurtre a eu ses dieux et ses autels, le vol et le brigandage auront leurs héros, car tout se suit dans l'erreur aussi bien que dans la vérité. Tacite louait les Germains de ce qu'ils « tenaient pour lâche et honteux » d'acquérir au prix de leurs sueurs ce qu'ils pouvaient » acquérir au prix de leur sang (4). » C'était les louer de substituer le meurtre, qui détruit, au travail, qui pro-

(1) Quid juvat hoc templis inducere mores?
O curvæ in terris cœlestium inanes.
(PERS., *sat.* 11.)

(2) Erubuit ratio, conticuit oratio. (ST. AUG., *Cité de Dieu*, liv. VIII.)

(3) Huic monstro nec jam monstrositas comparatur. Ille in simulacris habebat solam deformitatem, iste in forma deformem crudelitatem.

(4) *Germ.*, 14.

duit. Cette criminelle erreur s'est amoindrie, mais n'a pas disparu. C'est encore un titre de noblesse, parmi nous, de vivre *en bourgeois*, ou sans rien faire, c'est-à-dire de détruire sans produire. Ce bourgeois, souvent, n'a payé que par la lâcheté ou l'infamie le droit de vivre ainsi, et nous l'honorons plus que l'honnête ouvrier qui vit à la sueur de son front. Cette iniquité, comme tant d'autres, nous est venue de l'Orient. « Je ne saurais affirmer, dit » Hérodote, si les Grecs tiennent des Égyptiens le mépris » qu'ils font du travail, parce que je trouve le même mé- » pris chez les Thraces, les Scythes, les Perses, les Ly- » diens ; en un mot, parce que, chez la plupart des Bar- » bares, ceux qui apprennent les arts mécaniques, et » même leurs enfants, sont regardés comme les derniers » des citoyens ; au lieu qu'on estime les plus nobles ceux » qui n'exercent aucun art mécanique. *Tous les Grecs ont* » *été élevés dans ces principes*, particulièrement les Lacé- » démoniens (précisément ceux que l'erreur exalte le » plus dans l'histoire et dans tous ses monuments). » Ces principes contre nature sont universels ; ils ont donc une origine commune : l'enseignement araméen propagé par toutes les religions et toutes les philosophies. « La nature, » dit Platon, n'a fait ni cordonniers ni forgerons ; de pa- » reilles occupations dégradent les gens qui les exercent... » Quant aux marchands, accoutumés à mentir, on ne les » souffrira dans la cité que comme un mal nécessaire. Le » citoyen qui se sera avili par le commerce de boutique » sera poursuivi pour ce délit, et, s'il est convaincu, il sera » condamné à un an de prison. La punition sera doublée » à chaque récidive (1). » Cicéron n'est pas moins précis :

(1) *De Leg.*, VI.

« Que peut-il sortir d'honorable d'une boutique, et qu'est-ce que le travail peut produire d'honnête? Tous les ouvriers, de quelque catégorie que ce puisse être, forment une classe abjecte, et tout ce qui s'appelle boutique est indigne d'un honnête homme (1). »

J'ai vu peu de marchands sachant la philosophie, mais j'en ai vu beaucoup qui étaient épris d'amour pour les philosophes. Et moi, qui n'aime pas les philosophes précisément parce qu'ils ne sont justes ni envers les marchands ni envers les autres hommes, j'ai eu souvent à subir la colère des marchands à cause des philosophes. Ces marchands-là ressemblent singulièrement à certains maçons que j'ai vus aussi porter avec enthousiasme le nom de Brutus qui chassa Tarquin de Rome parce qu'il avait changé les soldats en maçons et en artisans (2). C'est ainsi que l'on dispose, en la trompant, l'humanité à applaudir à chaque outrage qu'elle reçoit. A Rome, excepté les armes et l'agriculture, toutes les professions étaient flétries : *sordidæ artes*. A Thèbes, la constitution n'admettait au rang de citoyen l'homme qui avait exercé une profession laborieuse qu'après qu'il s'était purifié par dix ans d'oisiveté de la souillure du travail. La constitution de Phaléas rendait esclaves tous les mercenaires et défendait l'apprentissage des métiers aux jeunes citoyens (3). Il fut logique en Égypte et à Lacédémone, où l'on flétrissait le travail, d'honorer le vol; et il fut logique d'être mendiant à Athènes, où l'on flétrissait le vol et le travail : l'Athénien, en

(1) *De officiis*, t. II, ch. 18.
(2) Tite-Live. *Histor.* XXVI.
(3) Aristote cite avec admiration cette disposition constitutionnelle, et l'invoque comme autorité en faveur de ses maximes. *Politic.*, 11, 13

mourant, tend encore la main, disait Aristophane. Quant aux Romains, ils ont presque toujours vécu de brigandage. Ils pillent Syracuse, Tarente, la Syrie, l'Afrique; le char de triomphe de Paul-Émile était suivi de deux cent cinquante chariots chargés d'or et d'argent. L'Asie est pillée par Manlius, la Lusitanie par Sempronius, l'Espagne par Flaccus; soixante et dix villes de l'Épire sont dévastées et détruites. On cherchait quelles étaient les provinces les plus riches et les plus opulentes pour leur déclarer la guerre, sans autre motif que de s'emparer de leurs dépouilles (1). Tel fut le sort de l'Achaïe, de la Thessalie, d'Athènes, de l'Épire, de la Béotie, de la Macédoine, de l'Étolie (2). On eût dit qu'une bête féroce et non un homme avait passé par là (3). Il n'y a pas, ajoute Cicéron, dans les contrées que parcourent nos généraux, un temple sacré, une ville sainte, une maison particulière à l'abri de leurs violences et de leurs déprédations. Aux déprédations violentes de la guerre avaient succédé les déprédations régulières des gouverneurs qui achevaient de ruiner les provinces, des publicains qui ne laissaient pas subsister la fortune d'un seul particulier, et des protecteurs pour lesquels les villes donnaient de grandes sommes d'argent (4) afin de se soustraire à leur protection. Elles s'endettaient envers les gouverneurs, et leurs revenus ne suffisaient pas pour payer les intérêts. Les gouverneurs qui voulaient cumuler la faveur populaire et l'or des cités éplorées faisaient agir leurs intendants, plus impitoyables qu'eux-mêmes.

(1) Cicéron.
(2) *Id.*
(3) *Epist. famil.*, XIII, 50.
(4) Cicér., *Magnas dabant pecunias. In Att., ep.* 21.

C'est ainsi que Scaptius, intendant de ce Brutus à qui le meurtre de son père a donné une popularité dont son nom jouit encore, assiégea le sénat de Salamine, qui ne pouvait pas payer : cinq sénateurs moururent de faim (1). Quelquefois les villes, les provinces étaient distribuées en récompense à un histrion, à une comédienne, à une concubine. Ségeste fut donnée à Tertia, Herbite à Pippa. Il n'était même pas permis aux peuples de déplorer leur malheur. La ville d'Argyre voulut en courir les risques ; ses représentants faillirent expirer sous les verges, et on punit leur insolence par un impôt de quatre cent mille boisseaux de blé et soixante mille sesterces. La probité n'était même pas possible. Un officier modéré dans l'exercice de ses fonctions eût été destitué, car sa modération eût fait le blâme des exactions de ses collègues; et les Romains ne supportaient pas ce genre de censure. Le sage Cicéron lui-même avait trouvé moyen d'augmenter sa fortune de deux millions en gouvernant pendant un an dans une de ces provinces ruinées, et le stoïque Sénèque n'avait mis que quatre ans pour amasser soixante millions.

Bientôt l'avidité non satisfaite chez les vaincus se tourne contre les citoyens eux-mêmes. L'usure, la ruse, la violence, la terreur concentrent la fortune publique dans un petit nombre de mains, et un seul domaine s'élève à la place de cent; les petits propriétaires ruinés abandonnent leurs champs, les campagnes deviennent désertes (2) ; les riches patriciens forment d'immenses villas qui ressemblent à des provinces et occupent une étendue de terrain plus

(1) Pline, XXVIII, 3.
(2) Tit. Liv., l. VI, c. 12.

vaste que les gouvernements des anciens consuls (1). Plusieurs fleuves naissaient et achevaient leur cours dans les possessions de Pompée, sous Caligula (2). Enfin, le jour vint où le vaste empire romain ne compta plus que deux mille propriétaires, et où la moitié de l'Afrique appartint à six de ces propriétaires. Alors presque tous les citoyens se firent clients ou gladiateurs. Dans la ville de Rome seule on vit plus de trois cent cinquante mille prolétaires ne vivant que de la sportule que leur jetaient chaque matin leurs orgueilleux patrons, des distributions de l'État ou des prodigalités des empereurs. Les patriciens souvent affranchissaient leurs esclaves, afin qu'ils eussent droit à l'aumône et la leur apportassent. On voyait les prolétaires entourer les palais, s'introduire dans les vestibules, se coucher sur le seuil des portes, sur les dalles des cours, et, quand le patron passait, se lever, ôter, en guise de salut, le lambeau de manteau déchiré qui couvrait leur tête, et l'accompagner dans les rues, au forum, dans ses visites, pendant que sept à huit d'entre eux le portaient dans sa chaise, sur leurs épaules. Ils passaient fréquemment d'un patron à un autre et se donnaient souvent à plusieurs à la fois. Cette race avilie déshonore encore la ville éternelle sous le nom de lazzaroni (3). Dans tous les temps, elle s'est plu dans sa dégradation; lorsque les Gracques conçurent la pensée de l'en retirer, elle les laissa assassiner

(1) Sénèq., *De irâ*, 1, 16.

(2) Sénèq., *De tranquill.*, 11.

(3) J'ai entendu des prélats me raconter qu'ils avaient eux-mêmes donné la sportule de quelque monnaie à des lazzaroni prêtres. Ces récits me navraient de douleur. Comment, me demandais-je, la parole de l'affranchissement du Christ germera-t-elle dans le cœur des peuples, s'il est de ses ministres qui ne soient que des clients prolétaires?

sans les défendre. Et encore de nos jours, lorsque le représentant du Christ a voulu dire : Lève-toi et sois noble, il n'a trouvé sous ses pas que des assassins, et il faut que le fer étranger le protége.

IV

L'or ainsi ramassé par le crime était employé à commettre le crime dans les plus honteuses orgies. Pendant ses repas, Marius aimait à contempler les têtes sanglantes de ses victimes. Les empereurs éclairaient leurs soupers avec des torches vivantes d'hommes enveloppés de poix; leurs concerts étaient les rugissements des vaincus, brûlant dans des taureaux d'airain rougi. On sait qu'Alexandre avait proposé un prix d'un talent (deux mille cinq cents francs) à celui de ses convives qui boirait et mangerait le plus. Trente-cinq en moururent sur place et six dans leur tente. Alexandre lui-même, comme Attila, mourut plus tard des suites d'une orgie. Le proconsul Torquatus mérita l'estime de l'empereur en buvant dix mesures de vin. Tibère donna le gouvernement de Rome et celui de la Syrie aux deux hommes les plus intempérants de sa cour. Il se donna à lui-même le surnom de *Biberius*, comme la religion avait donné celui de *Prædator* à Jupiter. Les festins devinrent les affaires sérieuses de l'empire, et l'intempérance tua plus de Romains que la guerre (1). Le cuisinier Apicius fut récompensé comme s'il avait sauvé l'Etat. La reconnaissance romaine a rendu son nom immortel. Le sénat, sous Caligula, discutait savamment sur la sauce à laquelle il convenait de manger tel ou tel poisson. Les murènes de Lucullus furent vendues un million huit cent

(1) Plus occidit gula quàm gladius.

mille francs. Le sénateur Lucilius Crassus ornait une des siennes de diamants; il la pleura à sa mort et il en porta le deuil. Le sénateur Vedius Pollio prenait plaisir à voir ces odieux animaux, délices de sa table, dévorer des hommes entiers; pour amuser ses loisirs, il leur jetait ses esclaves tout vivants. On comptait dans un festin deux mille plats de poissons, sept mille plats d'oiseaux d'espèces différentes. Héliogabale se faisait servir des mets uniquement composés de langues de paons, de cervelles de faisans et de perroquets; il nourrissait avec la même délicatesse ses chiens, ses chevaux, ses lions. Un festin pour douze convives coûtait à un grand personnage un million sept cent mille francs. Cléopâtre, après les massacres du triumvirat, donna à Antoine un souper qui lui coûta trois millions. Les soupers de Sévère coûtaient trente-huit millions sept cent cinquante mille francs; ceux de Lucullus, quarante millions. Un fier républicain se tue, comme Caton, parce qu'ayant donné plusieurs repas, il ne lui restait plus que dix millions, somme bien insuffisante pour un de ces Romains qui avaient reçu une mission providentielle, dit Bossuet, un peu trop partisan du droit divin, je n'ose pas dire un peu trop courtisan. Vitellius dépensait en festins cent soixante et quinze millions. S'il eût vécu plus longtemps, dit l'historien Josèphe, les revenus de l'État n'auraient pas suffi à couvrir sa table. Après les festins, venaient les spectacles; et les spectacles étaient du sang répandu. Trajan, le meilleur des empereurs, fait immoler dix mille gladiateurs, et Pline, le plus humain des hommes, l'en félicite. On craint que les gladiateurs ne viennent à manquer. Un proconsul envoie six cent mille hommes d'Asie pour satisfaire à ce besoin public. Les

femmes, les sénateurs, les empereurs descendent dans le cirque pour voir la mort de plus près. Les chastes vestales elles-mêmes assistent à ces abominables spectacles, et elles applaudissent avec tout le peuple quand le gladiateur sait, en mourant, conserver la grâce des attitudes les plus voluptueuses.

Sylla lâchait cent lions dans le cirque; Pompée, six cents; César, quatre cents; Scaurus faisait égorger cent cinquante panthères; Servilius fit tuer dans un seul combat trois cents ours et autant de bêtes féroces. L'histoire ne dit pas le nombre d'hommes qui succombèrent sous la dent et sous les griffes de ces animaux sauvages : l'homme était si fort au-dessous de la bête! Un jour les gladiateurs manquent, le peuple éclate en murmures, et Caligula, remplaçant un plaisir par un autre, fait couper la langue à ceux des spectateurs qui sont à sa portée, et les jette aux bêtes, aux grands applaudissements de la multitude. Les combats singuliers n'offrant plus d'attraits à ce peuple sanguinaire, car on se dégoûte de tout, on lâche les gladiateurs en masse; quand leurs cadavres embarrassent le cirque, les esclaves les retirent et les empilent sous les gradins de l'amphithéâtre, et le peuple, qui avait oublié son repas pour contempler la mort, se rue dans l'arène et se délecte en buvant le sang mêlé et encore chaud des hommes et des ours (1) Encore quelques jours, et les têtes des patriciens seront jetées à ce peuple affamé; les riches seront sa pâture comme il a été la pâture des ours. C'est en vain que l'on fera fondre les statues en or massif; le travail flétri ne renouvelle pas les richesses. Les provinces ravagées ne fournissent plus assez d'or, il faut le demander

(1) Pline, *Histor. natural.*, XXVIII, II, I.

encore une fois au meurtre, et comme les généraux avaient cherché les villes les plus riches pour leur faire la guerre, les empereurs et la plèbe chercheront les patriciens les plus riches pour abattre des têtes. On tue au foyer domestique comme sur les champs de bataille. Chaque esclave qui trahit son maître reçoit une récompense de quinze mille deniers, et celui qui apporte sa tête en reçoit vingt-cinq mille. Enfin, Dieu, dans sa lente mais certaine justice, inflige à ce peuple de brigands parvenus à la dernière limite de la dégradation et de la démence (1) la peine du talion dans son inexorable rigueur. Livrée aux Barbares, qui sont toujours là pour châtier les nations corrompues, Rome est terrassée, écrasée; les armées qui auraient pu la défendre ont laissé leurs ossements blanchir les théâtres de leurs brigandages. C'est l'exécution du criminel sur les lieux mêmes de son crime.

V

Dès qu'il est honteux de demander au travail ce que l'on peut obtenir avec du sang, la force fait le droit, et il n'est d'autre loi que celle du plus fort. Cette loi a gouverné le monde pendant plus de quatre mille ans. Égorgeurs aujourd'hui, égorgés demain, tel est l'unique spectacle que les hommes aient offert à l'histoire. Un jour est arrivé où ils ont calculé qu'il leur serait plus utile de faire travailler les faibles que de les tuer; ce jour-là l'esclavage a été établi. L'homme est devenu un instrument de richesse, une denrée, un objet d'échange : pour un homme, on a un peu d'argent, quelques étoffes, des armes; en Thrace et en Afrique, du sel; en Gaule, du vin : ce qui a fait dire

(1) Quos vult perdere Jupiter dementat.

à Diodore : « Chez les Gaulois, pour la coupe, on a l'échanson. »

Mais un état contre nature ne se maintient que par des lois contre nature ou par une profonde dégradation. C'est ce qu'avaient parfaitement compris les auteurs du code noir de l'antiquité, ces philosophes, ces grands citoyens dont les noms seuls nous ravissent d'admiration. Point de repos pour l'esclave (1); qu'il dorme ou qu'il travaille (2). Il fallait éviter à tout prix qu'il ne redevînt homme; et le divin Platon enseignait un merveilleux moyen d'empêcher cette réhabilitation : « S'il a failli, rendez, à force de » coups, son âme vingt fois plus esclave que son corps (3). » Les religions en leur montrant leurs dieux dans leurs maîtres, les législations en les enchaînant, les arts en les flétrissant, tout tendait à les dégrader. Les sculptures des temples et les peintures des hypogées exprimaient la dépression morale et intellectuelle de ces malheureux par la différence de la forme dans les figures, par les contours de la tête, par le rétrécissement du front. Que si quelques-uns, pour échapper à leurs bourreaux, parvenaient à fuir et à se fixer dans des rochers ou des forêts inaccessibles, ils ne produisaient, ils ne pouvaient produire que des sauvages ou des barbares; car, non-seulement on les avait privés de l'idée qui seule civilise, mais on avait cherché à détruire en eux jusqu'à la faculté de penser.

Ils n'étaient pas même compris dans les dénombrements des peuples; on les avait exclus de la famille du genre humain. Chaque propriétaire les comptait par tête, comme

(1) Aristote.
(2) Caton,
(3) *Lois*, livre VI.

on fait du bétail, pour connaître ses richesses; un seul propriétaire en possédait quelquefois plus de vingt mille. On les vendait comme des animaux, à l'essai, en prévoyant des cas rédhibitoires, tels que le défaut de force ou le manque d'habileté. Mais comme ils étaient les instruments des plaisirs et des haines de leurs maîtres, ils acquéraient quelquefois une valeur énorme. Séjan, ministre de Tibère, en paya un deux millions cinq cent mille francs. Ésope n'avait été vendu que trois francs. Le prix ordinaire d'un esclave valide était celui d'un bœuf, d'une bête de somme, et on les soignait comme les autres animaux domestiques. Pour la plus légère faute, ou pour la satisfaction d'un caprice du maître, ils expiraient sous les verges, sur une croix, écrasés entre deux meules, abandonnés sur la terre nue, les pieds, les mains, le nez, les lèvres coupés, ou suspendus en l'air par quatre crochets et dévorés par les oiseaux. Il y avait, sur la route de Rome à Capoue, six mille croix destinées au supplice des esclaves. Une croix pour cet esclave! et l'esclave était crucifié (1). Auguste en fit crucifier un pour avoir tué une caille. Si, pour échapper au fouet, ces malheureux fuyaient, on les traquait comme des bêtes fauves; ils ne pouvaient éviter leur sort, car on les reconnaissait à leur tête rasée, à leur dos couvert de cicatrices, à leurs pieds meurtris par les entraves, et enfin aux marques tracées par le fer rouge sur leur front; et ils expiraient alors sous les coups, à moins que l'avarice de leur maître ne trouvât son compte à les envoyer aux mines.

L'esclave n'avait rien en propre; il ne se mariait pas, il

(1) . . . . Nil fecerit; esto,
Sic volo.

s'accouplait, et ses petits, selon l'expression de mépris inventée par les philosophes (1), appartenaient au maître de la mère, par application de la loi sur la propriété des animaux (2). Quand il devenait inutile par la vieillesse, la maladie ou une infirmité, on le portait dans un lieu éloigné où on l'abandonnait. Bien portant, on le contenait par les menottes, par les chaînes aux reins, par la fourche au cou, par les entraves aux pieds. Le fouet ou les coups de bâton lui étaient administrés, tantôt par un autre esclave, tantôt par des correcteurs officiels. Il avait trois instituteurs : le *lanista*, qui le préparait aux combats ; le *leno*, qui le forçait à se dégrader ; le *carnifex*, qui lui déchirait les chairs. Il dormait dans les ergastules, toujours enchaîné. On ne faisait grâce, on n'accordait de relâche ni aux infirmes, ni aux vieillards, ni aux enfants. Tous étaient à coups de fouet contraints à travailler jusqu'à ce que, épuisés par la fatigue et les mauvais traitements, ils périssent de misère (3). On entendait sortir de sourds rugissements de leur poitrine oppressée ; ils exprimaient tout haut l'envie de dévorer tout vivants leurs maîtres impitoyables (4). Le meurtrier d'un esclave qui ne lui appartenait pas en était quitte pour en payer le prix. Il n'y avait pas crime, attendu que l'esclave n'était pas un homme (5). Les Lacédémoniens faisaient embusquer leurs enfants derrière les arbres ou les murailles pour tuer à l'improviste les esclaves qui montraient quelque élévation ; et si leur nombre était assez

(1) Aristote, *Politic.*
(2) Pellat, *Droit privé des Romains*, p. 151.
(3) Diod., III, 12 et 15.
(4) Αυτῶν εστἴειν ουτῶν. (Xénoph., hel. III.)
(5) Ita servus homo est?

considérable pour inspirer de la crainte, on les excitait à la révolte pour avoir l'occasion de les massacrer en masse, ou bien on recourait à la perfidie : on leur promettait leur affranchissement, on les conduisait dans le temple, on les couronnait de guirlandes, et, au moment où ils s'attendaient à être affranchis, ils étaient égorgés sans bruit par des hommes armés de poignards. Ces exécutions s'appelaient *crypties.*

La vie des hommes livrée à la merci de maîtres inhumains, c'est là ce qu'on a appelé un commencement d'humanité, un premier progrès dans la civilisation. L'esclavage m'apparaît, au contraire, comme le dernier degré de la férocité, comme le renversement le plus radical de l'ordre de la nature. La preuve, c'est que les peuples modernes, ceux au moins qui commencent à se civiliser, sont encore assez barbares pour s'égorger, ils ne le sont plus assez pour avoir des esclaves.

En Orient, les hommes, depuis des siècles, étaient sans personnalité; en Occident, les classes pauvres, je veux dire presque toute l'humanité, avaient perdu la leur sous le joug d'une aristocratie qui tenait ses clients dans la plus dure dépendance. Mais la peine du talion est dans la fatalité des lois de la nature. Elle apparaît à toutes les grandes phases de l'humanité comme la sanction de la loi divine à laquelle les castes n'échappent pas plus que les nations et les individus.

L'aristocratie vaincue tomba à son tour aux genoux des Césars qui moissonnaient ses têtes, comme la reine des Yagues celles de ses plus humbles sujets. L'orgueil des hommes avait proclamé l'esclavage la base des gouvernements; il a fallu que toute l'humanité subît la peine de

cet arrêt. A Babylone, les rois étaient gouvernés par des eunuques; à Rome, les empereurs l'étaient par des affranchis. Nul n'a été exempt de cette loi de la servitude, et les plus grands ont été les plus serviles. *Ruere in servitium consules, patres, eques. Quantò quis illustrior, tantò magis falsi ac festinantes* (1).

VI

On rougit quand on lit dans l'histoire que les Romains décernèrent le double titre de sauveur de la patrie et de dieu à Caïus Caligula, tour à tour Bacchus, Hercule, Diane, Junon ou Vénus, se montrant tantôt sous des traits efféminés, tantôt sous le symbole de la force, revêtu aujourd'hui d'une peau de lion et portant la massue, armé demain du trident ou de la foudre, et, sous toutes ces métamorphoses, recevant les adorations d'un peuple et d'un sénat assez vils pour remercier ce monstre de leur laisser la vie (2). Un citoyen montrait-il de la grandeur d'âme? la religion, pour l'amollir, l'envoyait dans ses lieux de débauche; car la religion avait toujours un degré de corruption à ajouter à la corruption publique. Le sénat envoie à la mère des dieux Scipion Nasica qui sans doute, au sortir de ces infamies, n'aurait pas souhaité à sa propre mère les honneurs de l'apothéose (3). Les empereurs semblaient n'avoir d'autre mission que de précipiter les peuples dans la corruption. Dès qu'ils étaient dieux, ils se promenaient publiquement dans les rues de Rome, entourés de courti-

(1) Tacite, *Annal.*, l. I, 7.
(2) Diodore de Sicile. (Voir *Crevier*, p. 41, 42, 48.)
(3) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, t. II, liv. II, ch. 5.

sanes toutes nues. Le moyen, dit Dupaty (1), d'avoir des mœurs et des statues!

Il était de l'essence même du paganisme de dégrader la nature; et, après avoir enlevé au peuple la connaissance de Dieu, de la morale et tous moyens d'instruction, on excitait encore ses sens au désordre, afin de n'avoir plus à conduire qu'une brute. Denys le tyran flétrissait les fils de Dion, dont il redoutait l'énergie; Tibère faisait violer par les bourreaux les filles condamnées à mort, car, pour que Tibère fût dieu, il fallait que toute âme humaine subît le niveau de la corruption. Dans l'Orient, la loi forçait les femmes à marcher nues, à la manière des bêtes; et elle prescrivait aux pères, à l'égard de la fille; à la mère, à l'égard du fils, les fonctions données, du moins, au bourreau par Tibère.

L'humanité, parvenue à cette dégradation, ne pouvait plus aspirer qu'au néant : « Nous jurons, disaient les gla- » diateurs, de nous laisser enchaîner, brûler, battre, tuer » par le fer, et de souffrir ce qu'il plaira à Eumolpès d'or- » donner. Comme de vrais gladiateurs, nous livrons nos » corps, nos âmes, avec un respect religieux, au maître (2). » — « Brûle ma tête, si tu le désires, perce mon cœur d'un » javelot, et déchire mon corps à coups de fouet (3). » En Syrie, des femmes se couchaient sur le ventre pour élever lentement d'autres femmes, dont elles étaient les esclaves,

(1) *Voyage en Italie.*

(2) Sacramentum juravimus uri, vinciri, verberari, ferroque necari, et quidquid aliud Eumolpes jussisset. Tanquam legitimi gladiatores domino, corpora, animasque religiosissime addicimus. (*Petronii sat.*, ch. 117.)

(3) Ure meum, si vis, flamma caput et pele ferro
Corpus et intorto verbere terga seca.
(Tib., *élég.* 9, liv. I, v. 21, 22.)

jusqu'au marchepied de leur char. Dans la Perse et dans la Thrace, les concubines se disputaient l'honneur d'être brûlées vives sur la tombe d'un homme. En Chine, encore de nos jours, lorsque le fils du soleil convoite l'héritage d'un riche seigneur, il lui envoie des bourreaux ; le seigneur illumine son palais, va au-devant des messagers de l'empereur, se prosterne devant le tabernacle qui renferme son arrêt de mort, baise la terre à chaque mot de cet arrêt, et lorsque, à tant de bontés, son gracieux souverain a bien voulu joindre l'envoi d'un cordon de soie, le seigneur, entouré de sa famille et de toute sa maison, baise encore la terre pour remercier le divin fils du soleil, et il s'étrangle à côté de sa bière ouverte et au milieu des portraits de ses aïeux. Là, les sujets sont au roi ce que tous les hommes sont à Dieu, selon la morale si vantée de Confucius. Le Romain, sous l'empire, remercie le dieu qui lui enlève l'honneur et la vie ; *Salutant te, Cœsar, morituri!* Les autres bêtes du cirque n'avaient pas d'aussi lâches inclinations.

Et vos martyrs, me dira-t-on, en quoi leur abnégation différait-elle de celle des gladiateurs? Mes martyrs grandissaient en marchant au supplice, ils avaient pitié de l'aveuglement de leurs bourreaux. *Purifie ton âme, César, et tu comprendras ma foi,* disait l'un d'eux pour qui la mort était moins redoutable que la perte de l'innocence. Leur mort était un témoignage rendu à la liberté de leur vie ; elle n'était pas une adhésion à la volonté d'un maître, elle était une protestation terrible contre le principe du despotisme, un appel énergique et solennel au juge suprême qui condamne la force brutale. Mes martyrs mouraient pour ne pas courber leur front sous le joug de la tyrannie,

pour donner au monde abattu l'exemple d'un courage que rien n'abat, et la victoire est restée à leur héroïsme. La personnalité humaine date de l'ère des martyrs. Autant la lâcheté de ces Romains, qui se laissaient égorger par leurs maîtres, est ignominieuse et dégradante, autant la mort sublime et le courage des martyrs élèvent l'âme et l'attendrissent. La foi des uns était pleine d'une espérance qui les élevait au-dessus de la corruption; la résignation des autres n'était que la corruption et la servilité se prolongeant jusque dans les bras de la mort.

Mais quel esprit, ajoutera-t-on, prévaut aujourd'hui dans le monde? Celui des gladiateurs païens ou celui des martyrs? Quel esprit?... Entendez les murmures que provoque mon hymne à la liberté, et comptez les esclaves!

FIN

TABLE.

Paris. Typ. de Mme Ve Dondey Dupré, rue Saint-Louis, 46.

